





Digitized by Google

~~7. 5. 34.~~
5704

Palat. LII 13 / C 1

Digitized by Google

5 9 6 517

INSTRUCTIONS

D'UN PERE

A SES ENFANS,

SUR

LA RELIGION

NATURELLE ET REVÉLÉE;

PAR ABRAHAM TREMBLEY,

De la Société royale de Londres.

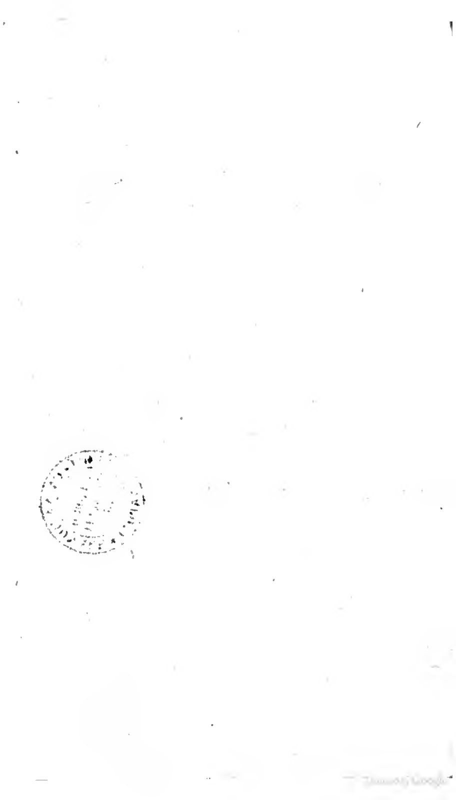
TOME PREMIER.

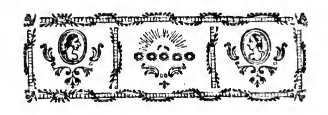

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI VITTORIO EMANUELE III

A GENEVE,

Chez BARTHELEMI CHIROL.

M. DCC. LXXIX.





DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

C'EST encore aux jeunes-gens que je présente ce second Ouvrage (*a*). Il est, comme le prémier, le fruit des soins que je prends de l'Instruction de mes Enfans ; & je me trouverai très-heureux s'il peut être de quelqu'utilité pour ceux de mes compatriotes, & pour toute la jeunesse. Elle est faite pour recevoir l'Instruction : elle ne peut même s'en passer à l'égard d'aucun des objets qu'il lui importe de connoître : elle ne peut sur-tout s'en passer à

(*a*) Voyez le commencement du Discours Préliminaire des Instructions sur la Nature & sur la Religion.

l'égard du grand objet du Bonheur, &, par cela même, à l'égard de la Religion qui y conduit.

Si l'Inſtruction eſt toujours néceſſaire à la Jeuneſſe ſur l'objet de la Religion, elle l'eſt, à plus forte raiſon, dans les circonſtances où il ne s'agit pas uniquement de développer & d'inculquer les idées & les ſentimens, mais où l'on eſt encore appellé à combattre les préjugés & les paſſions, & à prévenir les effets dangereux de l'incrédulité & du libertinage.

Ce ſont ces dangers auxquels ſont expoſés les jeunes-gens dans les tems où nous vivons, comme ils l'ont été dans bien d'autres. Notre Siécle pourroit être célèbre par ſes lumières, ſi les connoiſſances pouvoient, par elles-mêmes, produire le vrai bonheur & la vraie gloire : mais, on n'en peut douter, elles n'ont d'utilité, & elles ne ſont véritablement honorables, qu'autant qu'elles influent ſur les ſentimens & ſur les mœurs. C'eſt-là le but des plus belles lumières dont l'homme ſoit ſuſceptible ; c'eſt l'effet qu'elles doivent

naturellement produire ; c'eſt ſur-tout l'effet que doivent produire les connoiſſances qui ſe rapportent à la Religion. Ce ſont-là les biens que l'incrédule ſe ravit à lui-même, & voudroit même ravir aux autres. Il ſemble que tout devroit l'engager à ſe cacher, & il paroît ordinairement empreſſé à ſe montrer : il a, pour amener les autres dans ſes ſentimens, ce zèle qui ne devroit jamais agir que pour contribuer à leur bonheur. Les jeunes-gens paroiſſent être les objets qui engagent plus vivement l'attention de l'incrédule, & ſur leſquels il s'efforce, en particulier, de faire des impreſſions, pour les amener à ſa maniére de penſer. Il juge, ſans doute, que la jeuneſſe eſt plus facile à perſuader, parce qu'elle eſt moins inſtruite & moins exercée à l'art de raiſonner, que l'on peut employer pour le combattre.

C'eſt, en effet, à cet âge que l'on court le plus de riſque, de ſuccomber à ces dangers qu'un bon Père doit tant redouter pour ſes Enfans, qu'un bon patriote doit craindre pour tous ceux

de ſes compatriotes, qu'un homme doit craindre pour tous les hommes.

Ce ſont donc toutes ces rélations & les ſentimens qu'elles produiſent, qui m'animent à mettre au grand jour des Ecrits, qui ne devoient proprement être expoſés qu'à celui de mon Ecole domeſtique. Je ſuis bien éloigné de conſidérer ces Ecrits, comme propres à ſoutenir, à tous égards, le grand jour. J'oſe dire qu'ils le peuvent, ſi on les conſidère, par rapport aux intentions qui m'ont porté à les publier. Je ſais, d'ailleurs, qu'ils ont beſoin de beaucoup d'indulgence à nombre d'égards; & je m'eſtimerois très-heureux, s'ils pouvoient contribuer à exciter de meilleurs Inſtituteurs, à travailler à l'Inſtruction de la Jeuneſſe, toujours ſi chère à tout homme qui connoît & qui aime ſes devoirs, à tout homme qui a conſervé cette belle ſenſibilité dont l'ame a été naturellement douée.

L'homme éprouve cette ſenſibilité dans un degré plus conſidérable à l'égard des enfans & des jeunes-gens. Ces objets ont naturellement pour lui quelque choſe

de ſi touchant, que les moins ſenſibles, ont peine à effacer entiérement en eux ces belles impreſſions de la Nature. La Jeuneſſe eſt, dans le fond, la vraie reſſource des Familles & des Etats; & c'eſt, en travaillant à éclairer ſon eſprit & à former ſes mœurs, que l'on prépare, le plus efficacément, le bonheur des Familles & des Etats, & que l'on peut détruire les germes dangereux de la diſcorde & de la corruption.

C'eſt donc en redoublant de zèle & d'application pour l'Education de la Jeuneſſe, que l'on pourroit, le plus sûrement, faire ceſſer les diviſions qui troublent le Chriſtianiſme, & ramener par-tout cette charité, cet amour fraternel qui ſert de marque aux vrais Chrétiens. Lorſque les cœurs ſeroient remplis de ces beaux ſentimens, les eſprits ſeroient plus facilement acceſſibles à la vérité; & bientôt les lumières du Chriſtianiſme pénétreroient par-tout dans les ames.

C'eſt alors que l'Incrédule, qui paroît avoir pris depuis quelque tems un ton de confiance & même de hardieſſe agi-

roit avec plus de circonfpection. L'amour propre, la vanité, qui fouvent l'aveuglent & l'enhardiffent, feroient reprimés, loin d'être excités. Il feroit, peut-être, engagé à rentrer en lui-même, à approfondir d'avantage fes principes, & à s'attacher à la vérité. Alors, il confidéreroit la Nature fous fon vrai point de vue; il feroit véritablement touché de fes beautés; il entendroit fon langage; il reconnoîtroit fon Auteur, il l'admireroit, il l'aimeroit & il lui feroit foumis. Il auroit alors peu de pas à faire pour devenir Chrétien: Il verroit, il fentiroit les grands rapports qu'il y a entre les lumières naturelles & les lumières révélées: Il feroit délivré de cette inquiétude qu'il n'a pu cacher, ni à lui, ni aux autres dans fon prémier état; & le calme s'introduiroit dans fon ame.

Cette route, qui pourroit ramener l'incrédule & le libertin à la vérité, & à la vertu, eft la véritable route qui peut conduire tous les hommes à la Religion & au Bonheur. C'eft donc celle dans laquelle il importe de mettre les

Jeunes-gens le plutôt qu'il eſt poſſible ; & c'eſt cette route que je me ſuis efforcé de faire prendre à mes Enfans.

Elle eſt, autant que cela m'a été poſſible, tracée dans les Inſtructions que je leur ai données ſur la Nature & ſur la Religion. Je les ai conduits dans la recherche de la vérité & du bonheur, comme je me ſuis conduit moi-même. J'ai pris pour eux cette route, parce que j'ai reconnu, par une longue expérience, qu'elle conduiſoit avec facilité, & avec délices à la vérité & au bonheur.

Ce que j'ai écrit pour mes Enfans, ce que j'offre, ce que je conſacre à préſent au public, c'eſt le réſultat des recherches aſſidues, que j'ai faites pendant un grand nombre d'années. On peut être aſſuré que c'eſt l'eſprit & le cœur qui parlent dans toutes les Inſtructions que je mets au jour.

Il eſt arrivé qu'on a voulu faire conſidérer les leçons des Maîtres, & des Pères, & ſur-tout, celles qu'il donnent ſur la Révélation, comme étant plus le fruit d'une ſorte de politique que

de la perſuaſion. On a laiſſé entendre, par-là, que l'on reconnoît, au moins, que la Religion, que la Révélation, pouvoit avoir d'heureuſes influences ſur les bonnes mœurs, & ſur le bonheur des Familles & des Etats. C'eſt-là un grand aveu de la part de ceux qui le font. S'ils vouloient approfondir cette idée, ils trouveroient, des vérités qui leur ont échappé juſqu'à préſent; des vérités que pluſieurs d'entr'eux paroiſſent fuir & craindre de rencontrer.

Ce que je dis ici ne peut s'adreſſer qu'à ceux qui admettent les grands principes de la Religion naturelle. Je ne ſaurois comment m'adreſſer à ceux qui les rejettent, à ceux qui nient l'exiſtence d'un Dieu Tout-Sage, Tout-Puiſſant & Tout-Bon, qui a créé le Monde & qui le gouverne par ſa Providence. Déclarer que l'on ne découvre pas ces vérités dans toute la Nature, & ſe déclarer aveugle, c'eſt, ce me ſemble, une ſeule & même choſe.

Je ſuis entré dans de grands détails dans les Inſtructions que je publie à préſent. J'y ai été obligé pour donner

des Inftructions de cette importance, non par fauts & par bonds, s'il m'eft permis de parler ainfi, mais d'une maniére, qui fervit à préfenter à mes Difciples les objets, que je devois leur faire connoître, dans leur vrai point de vue. Il falloit, pour cela, fuivre la Méthode qu'il a plû à l'Etre Tout-Sage & Tout-Bon, d'employer pour inftruire les Hommes, & pour conduire les Générations au grand terme où fa Bonté infinie fe propofe de les amener. Il falloit remonter aux prémiers tems; il falloit fuivre les Difpenfations que les Ecrits du Vieux Teftament nous découvrent; & arriver par-là à celle que le Nouveau Teftament nous montre. C'étoit-là le moyen d'inftruire dans les Saintes Ecritures: C'étoit le moyen de faire fentir les beautés qu'elles renferment: C'étoit le moyen de perfuader, de faire goûter les vérités & les vertus qu'elles nous font connoître.

C'eft ce qu'exigeoit fur-tout la connoiffance qu'il importe de donner de l'Evangile: & comme c'eft l'Hiftoire du Miniftère de Jéfus-Chrift & des Apô-

tres, qui ſert à en donner la connoiſſance la plus facile & la plus sûre, c'eſt à cette Hiſtoire qu'il convenoit de s'arrêter d'une maniére particuliére.

J'oſe me flatter que les efforts que j'ai fait ne feront pas entiérement inutiles : j'oſe me flatter que ſi l'on veut lire avec attention & d'une maniére ſuivie les Inſtructions que j'ai données ſur le Vieux & ſur le Nouveau Teſtament, on aura des idées vraies de ce que ces Livres renferment; on entendra la Religion qu'ils nous enſeignent, & l'on ſera diſpoſé à profiter de tous les ſecours que l'on a d'ailleurs pour la connoître, & pour s'animer à la ſuivre.

La méthode de chercher la Vérité d'une maniére ſuivie & conſtante, n'eſt pas, on l'oſe dire, celle qu'ont employé ceux qui ont attaqué la Religion naturelle, & ceux qui ont attaqué la Religion révélée. On a pris dans la Nature des Faits que l'on a préſentés ſuperficiellement & ſéparés de tant d'autres avec leſquels il convenoit de les comparer. C'eſt ainſi que l'on a prétendu attaquer la Sageſſe & la Bonté de l'Au-

teur de la Nature : C'eſt ainſi que l'on a décidé que tels de ſes Ouvrages étoient inutiles, & que tels autres étoient nuiſibles : C'eſt ainſi que l'on a tiré des concluſions du mal phyſique & du mal moral, contre les Perfections & la Providence de l'Etre Suprême. Ce que l'on a fait à l'égard de la Nature, a été imité par la maniére dont on a attaqué la Révélation. On a pris ſéparément des circonſtances, des Faits, des Loix, des Diſpenſations; on les a tirés de leur place; on les a montrés tout autres que ce qu'ils ſont, & on a conclu avec hardieſſe, contre leur vérité. On a joint la plupart du tems l'ironie aux argumens : on en a fait des armes pour attaquer la vérité : on a, par-là, ébloui, étonné, de jeunes eſprits ſans expérience; on les a intimidés ou ſéduits; on a prêté même des armes à des perſonnes qui en cherchoient contre la Religion; à des perſonnes, dont les paſſions avoient beſoin d'être ſoutenues par l'illuſion, afin de ne pas être troublées, dans leurs jouïſſances, par les mouvemens de la Conſcience, & par la vue du vrai.

Je pourrois prouver ici ce que je dis, en citant divers morceaux des Ecrits dans lesquels la Religion est attaquée. Je pourrois aussi citer les réponses qui ont été faites dans d'autres Ecrits. Je pourrois faire voir que les attaques faites à la Religion naturelle & révélée, ont servi à exciter des personnes judicieuses & savantes à la défendre, & à prouver avec force sa vérité. C'est ce qui me mèneroit trop loin; & ce qui est proprement l'objet des Traités qui sont particuliérement destinés à prouver la Vérité de la Religion naturelle & révélée.

C'est-là, cependant, un des objets que j'ai eu en vue: mais je n'ai pas cru devoir le présenter d'une maniére aussi rassemblée, qu'on le fait dans les Traités dont je viens de parler. J'ai dispersé dans mes Instructions les leçons qui se rapportent à cet objet, suivant qu'il m'a paru, qu'elles pouvoient être données à de Jeunes Disciples, qui ne doivent être enseignés que peu à peu, à mesure que leur esprit s'exerce, & que leurs idées se forment & s'étendent. L'ordre

que j'ai ſuivi, à cet égard, eſt celui-là même, qu'exigeoit la tractation de mon ſujet. J'étois appellé à ſuivre le fil hiſtorique des Diſpenſations que préſentent le Vieux & le Nouveau Teſtament. A meſure que j'ai rapporté les Faits, j'ai exercé mes Ecoliers à juger de leur vérité. C'eſt alors que j'ai fait avec eux les conſidérations qui devoient ſervir à leur donner une idée juſte des Miracles, & à leur apprendre à en tirer les conſéquences propres à ouvrir leurs yeux à la lumiére que la Révélation a fait briller dans le Monde. J'ai enſuite raſſemblé les Faits & les idées, & j'ai préſenté réunies, lorſque j'ai cru pouvoir le faire, les preuves les plus à la portée de la Jeuneſſe, qui ſervent à établir l'autenticité, la vérité & la divinité des Livres du Vieux & du Nouveau Teſtament.

J'ai même cru devoir, pour exercer l'eſprit de mes Diſciples, pour former leur goût, & pour leur apprendre à ſe ſervir des lumiéres qu'ils acquièrent, j'ai cru devoir leur faire comparer les lumiéres de l'Ecriture Sainte, avec les

plus belles productions des Philosophes de l'antiquité. Ils ont pu, par cette comparaison, en apprenant à rendre justice à ces Philosophes, & même à admirer leurs productions, sentir, cependant, avec force la grande différence qu'il y a entr'eux & les Auteurs Sacrés. Cette comparaison a servi à leur faire, de plus en plus, sentir l'utilité, la beauté, & même la nécessité des lumiéres de la Révélation.

Je n'ai pas jugé qu'il fut nécessaire que je joignisse à mes Instructions, sur les objets dont j'ai parlé, l'exposition des controverses qui règnent entre les Chrétiens. J'aimerois pouvoir toujours écarter ce triste objet de la présence de mes Ecoliers, comme j'aimerois à le voir disparoître de dessus la Terre. J'ai conduit mes Elèves à l'Ecole de Jésus-Christ; à cette Ecole où l'on reçoit les leçons les plus simples, les plus claires & les plus touchantes; à cette Ecole où la voix du Grand Maître qui y enseigne la fait toujours retentir des exhortations à l'union, à la concorde, à l'amour fraternel, à la Charité. Pou-

vois-je

vois-je tirer ensuite mes Enfans de cette Ecole, dont je ne pourrois me tirer moi-même? J'ai donc pris toutes mes Instructions dans l'Ecriture; je les ai prises dans les endroits les plus faciles à entendre, dans lesquels les Instructions sont données par des Faits palpables, & par des leçons qui partent du cœur & qui vont au cœur. C'est pourquoi j'ai donné une si grande étendue à ce qui se rapporte au Ministère de Jésus-Christ & des Apôtres: c'est pourquoi j'ai parlé en faisant parler le Sauveur & les Ministres qu'il a employés pour lui succéder, dans les soins qu'il s'est donné pour instruire les hommes.

Il m'a paru très-utile de préparer les Jeunes-gens à ces Instructions qui se tirent de l'Ecriture Sainte, en leur faisant graver dans leur mémoire un grand nombre des passages qui ont rapport aux Leçons que l'on doit leur donner. On peut leur mettre dans les mains, pour cet effet, un recueil de ces passages, dans lequel ils seront rangés dans l'ordre des Idées & des Faits. Des Titres placés à la tête de chaque article en

annonceront l'objet ; & la ſuite de ces Titres, gravés auſſi dans la mémoire, remplira l'eſprit de l'ordre des Idées & des Faits. Ces Titres joints aux paſſages formeront déja une Inſtruction importante, qui ſera d'un très-grand ſecours pour faire comprendre & ſentir les plus amples Inſtructions qui devront ſuivre. L'Ecolier aime entendre citer de beaux morceaux qu'il connoît. Ils font alors plus facilement les impreſſions qu'ils doivent faire, parce que l'eſprit eſt plus attentif; parce qu'il eſt moins obligé de travailler pour juger des vérités que renferment ces paſſages, pour admettre les conſéquences qu'on en tire, & pour goûter les ſentimens qu'ils doivent exciter dans le cœur.

On ne doit pas craindre de donner une étendue conſidérable à ce recueil de paſſages. Si l'on en fait apprendre réguliérement quelques verſets chaque jour, l'Ecolier le poſſédera par cœur, dans un couple d'années. Il eſt important, pour qu'il lui ſoit bien familier, de lui faire ſouvent repaſſer les morceaux qu'il a appris. Il convient enſuite

de l'exercer, par des queſtions, à placer ces morceaux à propos. C'eſt certainement là la baſe d'une Inſtruction ſolide; & c'eſt ce qui rendra faciles toutes celles qui ſuivront.

Où pourroit-on trouver des morceaux plus propres à exercer la mémoire, plus propres à former le goût & les ſentimens, que ces paſſages du Vieux & du Nouveau Teſtament, qui peignent avec tant d'énergie, de grandeur, de force & de douceur tous les objets, toutes les vérités, qui peuvent porter dans l'ame les plus belles Inſtructions, qui peuvent orner l'eſprit, & remplir le cœur des ſentimens les plus beaux & les plus utiles?

J'ai cru devoir relever quelquefois la conduite des Incrédules & leurs attaques contre la Religion. Je ne les appelle pas des ennemis. Ils ſont encore nos frères, quoiqu'ils ne veuillent pas reconnoître les belles rélations que le Chriſtianiſme ajoute à celles qui uniſſent déja tous les hommes en tant qu'hommes. J'apprends à mes Ecoliers à les plaindre ſans ceſſer de les aimer.

Après avoir fait connoître l'Evangile par l'Hiſtoire du Miniſtère de Jéſus-Chriſt & des Apôtres, il m'a paru convenable de ramener l'eſprit de mes Elèves ſur des conſidérations, dont je les avois déja occupés dans le cours des Inſtructions que je leur ai données. Ces conſidérations roulent d'abord ſur les Miracles & ſur les Prophéties. J'ai tâché de raſſembler les idées que la Raiſon & la connoiſſance de la Nature fourniſſent, qui ſervent à faire juger ſainement de ce qu'eſt un Miracle & de ce qu'eſt une Prophétie. J'y ai joint ce que nous enſeignent, à cet égard important, le Vieux & le Nouveau Teſtament; & j'oſe me flatter d'avoir montré, que les Miracles & les Prophéties, ne peuvent réſulter que du Pouvoir & de la Toute Science de l'Auteur de la Nature; & que ces dons indiquent que ceux qui les déploient ſont envoyés de ſa part, & parlent en ſon nom.

Ces conſidérations m'ont paru néceſſaires, pour animer de plus en plus la confiance que nous devons à la Révélation Evangélique, & pour mettre mes

Elèves dans le cas de n'être pas ébranlés, dans cette confiance, par les objections que l'on a multipliées de nos jours, contre les Miracles & contre les Prophéties. Il paroît que c'est principalement contre ces objets que les incrédules ont dirigé leurs armes depuis quelque tems.

Je suis venu ensuite à faire plusieurs considérations sur la Doctrine & sur les Préceptes de l'Evangile. Mon but a été, de tâcher, par ces considérations, de rassembler dans l'esprit de mes Disciples les lumiéres qu'ils ont successivement acquises dans mes leçons précédentes. J'ai voulu les former à apprendre à rappeller ce qu'ils ont appris, & à s'en servir pour se fortifier dans les connoissances qu'ils ont acquises, & dans les sentimens qui se sont développés dans leurs cœurs. Je leur ai, pour cet effet, présenté les idées que l'Evangile nous donne de l'Etre Suprême, &, en particulier, ce qu'il nous enseigne sur sa Bonté & sur sa Miséricorde. Ce sont ces idées qui peuvent remplir l'esprit & le cœur de tout ce qui tend le plus

directement à la Religion que Jésus-Christ est venu nous faire connoître ; de tout ce qui peut faire de l'homme un homme Chretien. C'est en présentant ces considérations, que j'ai profité de l'occasion naturelle qui s'est offerte, pour confirmer de plus en plus, par les lumiéres de l'Evangile, les leçons que j'avois déja donnees à mes Disciples, dans mes précédentes Instructions, sur la maniére dont ils doivent juger des maux physiques & moraux qui sont répandus parmi les hommes. C'est alors que j'ai pu leur apprendre quelle est la vraie destination de l'homme, & leur montrer que ces maux physiques & moraux sont bien éloignés de pouvoir faire naître aucun doute dans nos esprits sur la Bonté & sur la Sainteté de notre Créateur.

C'est après avoir fait ces considérations sur les Perfections de l'Etre Suprême, que j'ai mis devant les yeux de mes Enfans ce que nous enseigne l'Evangile sur l'Ouvrage de notre Salut, qu'il sert à nous faire connoître. Je leur ai fait voir ici que la Grace a, comme

la Nature, ses mystères; que tout, sur ce grand objet, n'a pas été révélé dans l'Evangile; mais que tout ce qu'il nous importe de connoître a été révélé.

C'est par-là que nous avons été conduits à la vie & à l'immortalité, qui ont été mises en évidence par l'Evangile. C'est alors que nous sommes parvenus au terme que j'ai montré à mes Enfans, dès les prémiéres Instructions que je leur ai données; ou plutôt, au terme que leur a montré ce désir naturel de la félicité, qui parle à l'homme dès qu'il commence à connoître & à sentir. C'est alors que je leur ai exposé ce que l'Evangile nous apprend sur la Résurrection, sur le dernier Jugement & sur la Vie éternelle. Je leur ai fait sentir, par les lumiéres que je leur ai présentées, qu'ils étoient parvenus au comble de leurs désirs, si en suivant les Leçons qu'ils ont reçues de leur Sauveur, ils se rendent dignes des biens qu'il leur a acquis, & qu'il leur offre dans l'Evangile.

Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent des impressions que je me suis appli-

qué à donner à mes Enfans, ſur la vérité & ſur la beauté de la Religion qu'ils profeſſent, peut faire juger d'avance du goût que j'ai tâché de faire régner dans mes Inſtructions. On voit que j'ai dû m'efforcer, autant que mes foibles talens ont pu me le permettre, de ſuivre le goût qui règne dans toutes les Leçons du Grand Maître à l'Ecole duquel j'ai toujours cherché à m'inſtruire, & dans laquelle je me ſuis fixé pour toujours avec mes Enfans. On ſait bien que ce goût des Leçons de Jéſus-Chriſt, c'eſt celui de la Nature. C'eſt un goût ſimple, qui préſente les objets d'une maniére facile & claire; c'eſt ce goût qui va à l'eſprit & au cœur par la vraie beauté; ce goût qui éloigne les ornemens recherchés, qui ne ſervent ſouvent qu'à diſtraire l'eſprit, & qui ne font pas ſur le cœur ces impreſſions douces & efficaces que produit tout ce qui vient de la belle Nature. C'eſt elle qui peut fournir les fleurs, qui doivent orner les diſcours de l'inſtituteur. Il doit cueillir celles qu'elle lui offre, & non s'occuper à en

faire. Chercheroit-on à faire des roſes, plutôt que de cueillir celles que la Nature préſente ?

Je n'ai pu ſuivre le fil des Inſtructions que je viens de tracer, ſans être ſouvent appellé à répéter ce que j'avois déja mis ſous les yeux de mes Elèves. C'eſt ce que doivent faire tous les maîtres, qui enſeignent la Jeuneſſe ; c'eſt ce que croient devoir faire ceux qui enſeignent des eſprits déja exercés. Le Géométre même eſt ſouvent obligé de rappeller les vérités qu'il a démontrées. La répétition eſt un art important dans l'Inſtruction. Ceux qui n'ont jamais enſeigné pourroient quelquefois ne pas bien juger de cet art, & conſidérer les répétitions, comme inutiles, & même comme faſtidieuſes.

La Nature qui nous donne de ſi belles leçons, nous préſente ſouvent les mêmes objets. Elle nous montre & nous fait ſouvent admirer le beau ; & ſurtout elle excite les ſentimens dans les cœurs par la vue répétée des marques de la Bonté de ſon Auteur.

TABLE
DES DISCOURS
Contenus dans le TOME PREMIER.

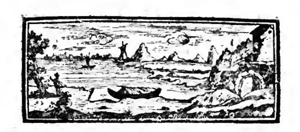
TABLE DES DISCOURS.

Fin de la Table.

Fautes à corriger dans le Tome premier.

Page 42 *ligne* 31, perfectionné, *lisez* perfectionnée.
— 59 — 14, on peut dire qu'ils, *lisez*, prouvent que ces peuples.
— 81 — 13, adresser, *lisez*, à adresser.
— 84 — 13, des hommes, *lisez*, de l'homme.
— 92 à la derniére ligne, son attachement à leur service, *lisez*, leur attachement à son service.
— 110 — 26, les vues, *lisez*, des vues.
— 121 — 3, donna, avant, *lisez*, donna à ses enfans, avant.
— 182 — 11, ses Commandemens, *lisez*, ces Commandemens.
— 188 — 11, sa bienfaisance, *lisez*, la bienfaisance.
— 258 — 27, Naham, *lisez*, Nahum.
— 288 — 16, convenable. Vous pouvez: *Ponctuez ainsi* : convenable, vous pouvez.
— 295 derniére ligne, & des Prophéties, *lisez*, & de Prophétie.
de même à la page suivante.
— 358 à la citation au bas de la page ; Dans le Phédon, *lisez*, Quest. Tusc. Liv. I. c. 41.
— 26, du liv. I. *ajoutez*, des Quest. Tusc.
— 368 — 1, former l'intelligence, *lisez*, former à l'intelligence.
— 398 — 5, » Il insiste &c. *Otez les guillemets devant* Il, *& portez les à la ligne suivante devant* » Quelle.
— 400 — 23, (a), *lisez* (c).
— 29, (b), *lisez* (d).
— 456 — 19, voix, *lisez*, voie.

INSTRUC-



INSTRUCTIONS D'UN PERE A SES ENFANS, SUR LA RELIGION NATURELLE ET RÉVÉLÉE.

DISCOURS. I.

La Religion Naturelle.

MES TRÈS-CHERS ENFANS,

J'AI eu pour but, dans mes Instructions précédentes (*a*), de vous conduire à la Religion par la Contemplation de la Nature, & de vous conduire au Bonheur par la Religion.

(*a*) Instructions d'un Pere à ses Enfans, sur la Nature & sur la Religion.

J'ai, en suivant cette route, suivi celle dans laquelle nous conduit l'Auteur de notre existence. Les Ouvrages magnifiques, au milieu desquels il nous a placés, nous instruisent naturellement. Ils excitent d'abord, par leur beauté, notre curiosité & notre attention. Nous ne tardons pas à reconnoître l'utilité d'un très-grand nombre: nous trouvons entr'eux & nous des rapports qui nous attirent & qui nous touchent. Avant même que d'être instruits, nous y découvrons assez d'art & de sagesse, pour ne pas borner nos considérations à ces Ouvrages: nous sommes conduits à la Cause dont ils tiennent leur origine, & nous sentons que c'est dans cette Cause qu'est l'intelligence, qui peut seule avoir donné à ces Ouvrages, les propriétés admirables & utiles que nous leur connoissons. Ces impressions, que font sur l'homme les Ouvrages de la Nature, peuvent se fortifier de plus en plus. S'il se livre à ces impressions, son goût augmente & se perfectionne; il jouit d'un vrai bonheur en s'occupant des observations & des considérations que lui fournissent ces beaux objets. Peu-à-peu, & naturellement, son esprit se remplit de l'idée de la Premiere Cause, il la voit par tout, il découvre ses Perfections, il sent que tout ce qui lui doit l'existence, lui doit sa conservation; il reconnoît cette Providence, dont l'idée est si propre à remplir son ame de confiance, de tranquillité & de bonheur.

Voilà ce qui se passe plus ou moins dans

tous les hommes; voilà quelles ſont les belles leçons que nous recevons de la Nature. C'eſt à ces leçons, mes Enfans, que j'ai tâché de vous rendre attentifs. Je me ſuis appliqué à faire enſorte que vous puiſſiez les entendre, que vous puiſſiez les goûter & les ſentir.

Je ſavois qu'à l'égard de l'Inſtruction, l'Homme, comme à l'égard de tout autre beſoin, ne doit pas être laiſſé à lui-même. J'ai proportionné mes ſoins à l'importance du beſoin; je n'ai ceſſé de vous inſtruire, comme je n'ai ceſſé de vous nourrir.

C'eſt pour cela que je me ſuis appliqué à entrer avec vous dans pluſieurs détails ſur la connoiſſance des Ouvrages de la Nature. J'ai fait enſorte que de quelque côté que vous tourniez les yeux, vous puiſſiez fixer votre attention ſur des objets que vous connoîtriez aſſez, pour y découvrir les marques de cette Intelligence, de cette Puiſſance, de cette Sageſſe, de cette Bonté, qui rempliſſent l'Ame des Perfections de l'Etre-Suprême, & lui inſpirent les beaux ſentimens dont elle doit être animée.

Je ne me ſuis pas contenté de vous inſtruire ſur les Ouvrages de la Nature qui vous environnent; je vous ai exercé à rentrer en vous-mêmes, à conſidérer que le ſentiment de votre exiſtence, qui accompagne toutes vos penſées, vous conduit directement à l'Auteur de votre être : je vous ai fait réflechir ſur les facultés de votre ame, ſur les belles affections dont elle eſt douée, ſur ſes deſirs, ſur ſes eſpéran-

ces. En un mot, j'ai travaillé à vous faire sentir tous vos rapports avec l'Etre Suprême, afin que vous ne puissiez penser à vous-mêmes sans penser à Dieu, ni penser à Dieu sans penser à vous; afin que vous ne puissiez penser à Dieu & à vous-même, sans sentir, sans connoître vos devoirs, sans les aimer, sans éprouver les heureux effets de la Religion.

Mes Instructions peuvent avoir servi à vous donner quelques connoissances, & à cultiver votre Esprit; mais mon but principal a été de former votre cœur, de fortifier vos sentimens, de les étendre, de vous mettre de plus en plus dans la route de sa vertu, qui, comme je vous l'ai montré, est celle du Bonheur présent & à venir.

Je vous ai souvent exhorté, mes chers Enfans, à profiter des Instructions que vous recevez; je vous ai fait sentir qu'elles vous seroient peu utiles, si, par vos soins, par votre application, sur-tout, si par vos sentimens, vous ne faites ensorte que les leçons que vous recevez produisent sur vous les effets auxquels elles sont destinées. Je ne puis rien sans vous; & sur-tout à présent que vous approchez du tems où les desirs se développent, où les passions se déclarent, & où les tentations se multiplient. Je puis vous montrer le danger, je puis vous aider à l'éviter; mais, ce que je puis n'est rien, en comparaison de ce que vous pouvez. Vous n'êtes plus dans le tems, où il suffit de prêter une oreille attentive aux instructructions que l'on vous donne; il ne suffit pas

même de joindre à l'attention la docilité du cœur : il faut agir à présent, il faut vous défier de vous-mêmes, il faut combattre des desirs, modérer des passions, choisir les bons exemples, éviter les mauvais, mettre en œuvre les Instructions que vous avez reçues.

Vous voyez, mes Enfans, que votre bonheur dépendra, sur-tout dans la suite, de vos soins, de votre application, de votre conduite. Le rôle que vous allez jouer dans la grande affaire de votre éducation, va devenir tous les jours plus important.

Ce que je vous dis mérite une très-grande atention de votre part. Le malheur d'un grand nombre de personnes de votre âge, c'est de ne point sentir à quoi elles sont appellées. Elles ne considérent pas tout ce qu'elles peuvent faire pour contribuer à leurs progrès & à leur bonheur. Elles s'endorment entre les bras de leur Instituteur ; elles ne comptent que sur lui, & elles ne pensent point qu'il ne peut rien sans leur attention & sans leur zèle.

Je comprends que vous pouvez être intimidés par l'idée de votre jeunesse, de votre manque de lumiére & d'expérience, & par celle de l'importance des fonctions que vous êtes appellés à remplir auprès de vous-mêmes. Ce sentiment est naturel, & peut même être très-utile. Il doit produire cette modestie, cette défiance de vous-mêmes, qui vous rendront dociles & vigilans. Ce sont là d'heureuses dispositions que vous ne sauriez trop cultiver, & dont on peut attendre les meilleurs effets.

Vous craindriez ſans - doute d'être laiſſés à vous - mêmes dans une route, dans laquelle vous pourriez vous égarer. Cette crainte eſt raiſonnable ; elle convient à des perſonnes plus âgées que vous : elle convient même à tous les âges. Nous avons tous beſoin de nous aider les uns les autres dans le grand Ouvrage de notre Bonheur. C'eſt dans cette idée, qu'en concluant mes Inſtructions précédentes, je ſouhaitois de pouvoir vous ſervir de guide ; & que je ſouhaitois que vous vous joigniſſiez à moi, pour travailler en commun à nous aſſurer la félicité.

En effet, ſi je puis vous être utile, vous pouvez l'être à mon égard. Je ne connois rien de plus ſatisfaiſant pour moi, de plus inſtructif, de plus perſuaſif, que les efforts que je vous verrai faire pour combattre les paſſions, pour fuir le mal, & pour vous attacher à la vertu. Ces efforts ſont beaux à tout âge ; ils gagnent l'eſtime, ils gagnent le cœur : mais ils ont quelque choſe de plus touchant dans la jeuneſſe ; & quels effets ne doivent-ils pas produire ſur un tendre Pere & ſur une tendre Mere ?

Je vai donc, animé des mêmes ſentimens qui ont dicté mes Inſtructions précédentes, prendre de nouveau la plume ; & joindre aux Inſtructions verbales que je vous donne tous les jours, celles que je veux vous laiſſer par écrit ; & que je ſouhaite de pouvoir graver profondément dans vos ames.

L'objet de ces Inſtructions, c'eſt la Reli-

gion, c'eſt la Science du Bonheur. Je me propoſe dans ces Inſtructions de vous faire ſentir de plus en plus l'utilité, l'importance de la Religion. Je me propoſe de vous la faire goûter, de vous la faire aimer, de vous la rendre facile, de vous porter à la préférer à tout.

Pour cet effet, je me flatte que je n'ai qu'à vous la faire connoître de plus en plus. Elle ne peut être connue ſans être aimée ; elle ne peut être aimée, ſans influer ſur les ſentimens, ſur la conduite, & par conſéquent ſur le Bonheur.

S'il ſe trouve des perſonnes qui paroiſſent connoître la Religion, ſans éprouver ſes heureuſes influences, ſoyez perſuadés que cette connoiſſance n'eſt pas ce qu'elle doit être ; qu'elle a été dévancée dans l'eſprit & dans le cœur, par des principes & par des goûts qui ne permettent pas d'étudier, d'écouter, de cultiver la Religion, avec cette modeſtie, cette attention, cette ſimplicité de cœur, qui écartent les préjugés, & qui laiſſent à la contemplation de la Nature, & aux vérités de la Religion, l'influence qu'elles doivent avoir : modeſtie, attention, ſimplicité de cœur qui permettent aux belles affections, dont l'ame eſt naturellement douée, d'agir, de ſe développer & de régler nos goûts ; qui tendent à conſerver à la raiſon ſa liberté, ſon influence, ſon empire, & qui diſpoſent à écouter, avec reſpect & avec ſoumiſſion, une Révélation ſurnaturelle, s'il plaît au Maître, au Gouverneur du monde de nous la faire entendre.

Ce qui a fait l'objet de mes Instructions précédentes, a sur-tout rapport aux vérités, que l'homme peut découvrir sur le sujet de la Religion, au moyen de ses facultés naturelles, au moyen de la Raison. C'est, comme je vous l'ai déja dit plusieurs fois, en vous faisant contempler la Nature, en vous faisant réflechir, raisonner, sentir, que je vous ai conduits à la Religion.

J'ai eu soin aussi de me servir des secours de la Révélation surnaturelle dont je suis éclairé, & dont je savois que vous pouviez être éclairés de fort bonne heure, si elle vous étoit présentée d'une maniére convenable. Je m'en suis sur-tout servi dans les Instructions verbales que je vous ai données sans interruption. Lorsque vous avez commencé à connoître les lumiéres de la Raison, j'ai pu vous faire comprendre ce que vous deviez entendre par une Révélation Surnaturelle; j'ai pu vous montrer les rapports, d'une maniére générale il est vrai, qu'il y a entre la Raison & la Révélation; j'ai pu vous donner le desir de connoître cette Révélation, & vous animer déja, aux sentimens de respect, de soumission & de reconnoissance avec lesquels vous devez la recevoir.

Il est tems à présent d'étendre mes Instructions, d'employer avec un nouveau zèle tous les secours que la Providence nous a accordés pour connoître la source du Bonheur, & les moyens de nous l'assurer.

Vous devez être actuellement, mes chers Enfans, en état d'entendre & de goûter les le-

çons que je vai vous donner. Votre raifon à été cultivée par la contemplation de la Nature ; vos fentimens ont été excités, fortifiés, confirmés, par les beautés, par les vérités que nous avons confidérées, & fur-tout par les connoiffances que nous avons acquifes fur les Perfections de l'Etre Suprême.

Je compte beaucoup fur les Inftructions que vous avez reçues, au moyen de la lecture des Livres Sacrés, & en gravant dans votre mémoire, les endroits de ces livres, les plus propres à vous faire connoître les vérités & les devoirs de la Religion. Ayez foin de vous les rendre de plus en plus familiers. Puifez-y vos principes, vos maximes de conduite. Penfez que les leçons qu'ils contiennent font celles de votre Maître, de votre Bienfaiteur, du Grand Etre auquel vous devez tout, & dont vous pouvez tout attendre.

Ne négligez rien, mes Enfans, pour augmenter vos lumiéres fur l'important fujet de la Religion ; fur-tout celles qui doivent fervir à vous perfuader, à former votre cœur au bien, à étendre vos fentimens & à influer fur votre conduite.

C'eft ici que je devrois, fi cela étoit néceffaire, vous donner une définition de la Religion : mais je craindrois par-là de refferrer vos idées & vos fentimens, au lieu de les étendre. Et comment définirois-je ce que l'on doit fentir ? Car peut-on connoître la Religion fans être rempli de fentimens ? Je me flatte que je puis, pour vous en donner des idées vérita-

bles, vous renvoyer à ce qui s'eſt paſſé en vous, lorſque vous avez contemplé l'Etre Suprême dans ſes Ouvrages; lorſque vous avez réfléchi ſur ſa Puiſſance, ſur ſon Intelligence infinie; lorſque vous avez conſidéré & éprouvé les effets de ſa Sageſſe & de ſa Bonté. Je vous renvoie à ce que vous ſentez, lorſque les belles affections de compaſſion, de bonté, de bienfaiſance ſe développent dans vos cœurs, & trouvent des occaſions de s'exercer. Je vous renvoie aux délices que vous éprouvez en ſuivant les beaux mouvemens que ces affections vous donnent; au contentement dont vos ames ſont alors remplies. Je vous renvoie à ce que vous avez penſé, à ce que vous avez ſenti, lorſque vous avez lu ces morceaux des Livres Sacrés, qui décrivent la Grandeur, la Majeſté, la Bonté, la Miſéricorde de l'Etre Suprême. Je vous renvoie aux exhortations que vous trouvez dans ces livres, en particulier aux exhortations de Jéſus-Chriſt & de ſes Apôtres; à la beauté des devoirs qui vous y ſont propoſés; à la douceur, à la tendreſſe, à la charité que ces exhortations expriment; aux grandes eſpérances qu'elles donnent.

Conſultez-vous, mes Enfans, ſondez-vous, voyez ce que vous penſez, ce que vous ſentez, ce que vous deſirez, ce que vous eſpérez; voyez quels ſont les moyens qui doivent ſatiſfaire vos deſirs & remplir vos eſpérances; voyez ce qui peut vous conduire à votre but, ce qui peut exprimer vos ſentimens envers Dieu, envers votre prochain, envers vous-mêmes: voilà la Religion.

Vous comprenez donc, que le Grand Objet de la Religion, c'eſt Dieu; c'eſt l'Auteur de la Nature: qu'elle nous le montre comme le Centre de tout, auquel nous tenons par notre exiſtence, par notre conſervation, par notre bonheur. L'Homme donc, qui eſt rempli de Religion, eſt plein de Dieu; il voit, il ſent ſes rapports avec lui; il l'admire, il l'adore, il l'aime, il le craint, il lui obéit, il l'invoque, & il eſpére tout de lui. C'eſt ainſi qu'il s'approche de lui, *car pour s'approcher de Dieu, il faut croire que Dieu eſt, & qu'il eſt le rémunérateur de ceux qui le cherchent.* (*a*)

L'Homme rempli de Religion voit la place dans laquelle le Maître du Monde l'a mis; il voit ſes relations avec ſes ſemblables; il les aime, il ſent pour eux comme pour lui-même: Il chérit les devoirs que ſon Maître lui impoſe, & c'eſt par-là qu'il veut être heureux.

Vous voyez, mes Enfans, que la Religion renferme des *lumiéres*, des *ſentimens*, des *actions.*

Des *lumiéres*, c'eſt-à-dire, ſur-tout, ces connoiſſances faciles auxquelles toute la Nature nous conduit; Dieu, ſes perfections, ſes bontés, les circonſtances dans leſquelles il nous a placés. Les *ſentimens*, les devoirs de la Religion ont un rapport immédiat avec ces lumiéres, ils en réſultent néceſſairement. Ces lumiéres ne ſont rien, ne ſont pas la Religion, ſi elles ne produiſent pas les ſentimens, ſi elles ne portent pas à remplir les devoirs.

(*a*) Heb. XI. 6.

Auſſi, le ſentiment, qui eſt ſi néceſſaire, a-t-il été gravé dans l'ame de l'homme par l'Auteur de la Nature, indépendamment même des lumiéres, qui le produiſent, qui ſervent à le développer. Témoins les affections de bonté, de compaſſion, de bienfaiſance naturelles à tous les hommes. Les lumiéres de l'eſprit les reveillent, les fortifient, les étendent, il eſt vrai; mais ces affections, ces ſentimens excitent auſſi les lumiéres de l'eſprit, elles fixent ſon attention ſur le Grand Objet qui eſt la bonté même, que la Nature lui montre & que le cœur lui fait ſentir. C'eſt ainſi que les eſprits les moins cultivés ſe mettent à chercher Dieu. Un rayon de lumiére & les beaux ſentimens de la Religion, l'emportent ſur les plus grandes lumiéres, ſi elles ne ſont pas accompagnées de ces ſentimens. D'où vous pouvez conclure que la Religion eſt une ſcience ſimple, facile, à la portée de tous les hommes. Les moins éclairés y peuvent atteindre. Qui eſt-ce qui ſeroit incapable d'admirer la vertu ? Qui eſt-ce qui ne ſentiroit pas les impreſſions qu'elle fait naturellement ſur l'homme ?

Auſſi, notre Sauveur & ſes Apôtres, dans les inſtructions qu'ils nous ont données, nous repréſentent la charité, comme fort ſupérieure aux plus grandes connoiſſances & aux dons les plus remarquables (*a*). Ce ſont les œuvres de charité, qui reçoivent d'une maniére par-

(*a*) I. Cor. XIII.

ticuliére le nom de Religion. *La Religion pure & sans tache devant Dieu notre Pere consiste à avoir soin des orphelins & des veuves* (*a*). Et vous avez vû dans le chap. XXV. de St. Matthieu, que Jésus-Christ, dans la description qu'il nous donne du grand jour du Jugement, choisit, entre tous les actes de Religion, les actes de Charité, comme étant ceux qui doivent attirer sur-tout aux hommes l'approbation de leur Sauveur, les faveurs de Dieu, & un bonheur éternel.

Les sentimens & les vertus qui résultent de ces sentimens sont donc l'essence de la Religion. C'est par ces vertus, par ces sentimens, que l'homme rend à Dieu les hommages les plus vrais & les plus naturels. Il l'adore du cœur; *il l'adore en esprit & en vérité.* Mais la force, l'énergie des sentimens dont il est animé pour l'Etre Suprême, pour son Maître, pour son Bienfaiteur, le porte à exprimer, par des actes extérieurs, ce qu'il éprouve dans son esprit & dans son cœur. Il célebre par ses louanges la Grandeur, la Magnificence, la Sagesse & la Bonté de l'Etre Suprême, qu'il adore en esprit & en vérité, par son humilité, par son obéissance, par sa résignation & par sa reconnoissance. Il voit que les Cieux & la Terre, que la Nature entiere, quoique muette, quoiqu'insensible, annonce la gloire de Dieu; & comment lui qui le connoît, lui qui sent, qui admire, comment pourroit-il retenir ses louan-

(*a*) Jaq. I, 27.

ges, & s'abstenir de se joindre aux Créatures inanimées ? Il célébre donc les Perfections de l'Auteur de toutes choses ; il le loue pour ses bontés ; il l'invoque dans ses besoins ; il fonde sur lui toutes ses espérances.

Vous voyez, mes Enfans, que ce que je vous ai dit dans ce Discours, se rapporte surtout à ce que l'homme peut découvrir sur la Religion au moyen de ses facultés naturelles. C'est pour cela que ces lumiéres, ces vérités, ces sentimens, reçoivent le nom de Religion Naturelle.

Je vai avoir encore occasion d'éclaircir de plus en plus vos idées sur ce sujet important, en vous expliquant ce que vous devez entendre par la Religion Révélée.





DISCOURS II.

La Religion révélée.

J'ai tâché, dans le Diſcours précédent, de raſſembler ce qui peut ſervir à vous donner des idées juſtes de la Religion. J'ai ſur-tout raſſemblé les connoiſſances auxquelles l'homme parvient, ſur ce ſujet important, au moyen de cette faculté naturelle que nous appellons Raiſon. C'eſt pour cela, qu'en ſuivant l'uſage établi, j'ai donné à ces connoiſſances le nom de Religion naturelle. Je dois à préſent vous parler de la Religion révélée.

Il eſt de la plus grande importance d'éviter, ſur un ſujet auſſi intéreſſant que celui de la Religion, toutes les équivoques, toutes les obſcurités. Les termes de Religion Naturelle & de Religion Révélée, employés, comme on le fait ordinairement, & comme je l'ai fait au titre de ce Diſcours & du précédent, peuvent contribuer à jetter de l'obſcurité dans les idées, ſi l'on n'y fait pas une attention particuliére. Ces expreſſions de Religion Naturelle & de Religion Révélée, pourroient faire penſer qu'il eſt queſtion de deux Religions différentes. Les jeunes gens, ſur-tout, pourroient être jettés dans l'erreur à cet égard, ne ſachant pas encore que le ſens des mots peut

varier dans la plupart des langues, & sur-tout ignorant que le terme de Religion, se prend dans divers sens, dans des sens plus ou moins généraux, ou plus ou moins particuliers.

Les considérations que j'ai faites dans le Discours précédent, peuvent servir à vous faire entendre, ce qu'exprime le mot de Religion, pris dans le sens le plus général, & je pourrois dire le plus vrai. Vous avez vu, vous avez senti que l'objet de la Religion est unique, que c'est l'Etre Suprême, le Créateur & le Gouverneur de l'Univers, Celui qui dispose du sort de l'homme. Vous avez vu que l'homme n'a qu'un moyen qui dépende de lui, pour parvenir au Bonheur; que c'est la vertu; que c'est l'obéissance à la volonté du Maître du Monde; que c'est en se conformant à l'ordre qu'il a établi: Car ces idées sont la base de la Religion; elle ne peut avoir d'autre base. Par conséquent, la Religion est une, prise dans un sens général & vrai. Et si l'on emploie le mot de Religion dans un sens particulier, cette expression alors ne doit point exclure le sens général; elle doit, au contraire, toujours le supposer, sans quoi l'expression seroit fausse; elle jetteroit dans l'erreur.

C'est ce qui n'est que trop arrivé. Ainsi, par exemple, en appliquant le mot de Religion à quelques actes extérieurs, tels que ceux du culte public, on restreint ce terme, & par-là les idées sont souvent restreintes dans bien des esprits. Ils oublient que la Religion doit être sur-tout dans le cœur, & ils ne pensent qu'à des

des actes extérieurs qui ne peuvent recevoir le nom de Religion, lorfqu'ils font féparés de l'adoration fpirituelle & vraie. C'eft ainfi que de grands génies, qui avoient de belles idées fur la Premiere Caufe & fur la vertu, un Socrate, un Platon, un Cicéron, reftoient attachés au culte des faux Dieux; & faifoient, on peut dire, de la Religion, une affaire de pure politique.

Vous devez donc, mes enfans, avoir foin de fixer fi invariablement vos idées fur l'effence de la Religion, fur fa feule bafe, Dieu & la vertu, que vous ne puiffiez jamais perdre ces grandes idées de vue. Je parle ici des principes de la Religion que la Raifon nous découvre, & auxquels nous donnons le nom de Religion Naturelle.

On ne fauroit trop infifter fur les confidérations que je viens de faire, parce qu'on ne fauroit trop prendre de précautions pour éviter l'erreur fur un fujet de cette importance.

En conféquence de ces confidérations, on doit reconnoître qu'il n'y a qu'une Religion Naturelle; parce que l'Objet de la Religion, favoir Dieu, eft unique. Et comme il s'agit des Hommes; que ce font eux qui contemplent cet objet; que ce font eux qui l'adorent, qui fentent, qui agiffent; leurs adorations, leurs fentimens, leurs actions doivent être les mêmes. Car ayant une même origine, étant de même nature, leurs relations avec l'Etre Suprême font les mêmes, & font invariables. Outre cela, la nature des hommes étant la

même, leurs rapports, leurs circonstances générales étant les mêmes, les fondemens de leurs sentimens & de leurs devoirs réciproques sont les mêmes & ne sauroient varier.

Les hommes peuvent être séparés en différentes Nations, ils peuvent habiter des climats très-différens, avoir en conséquence des intérêts, des goûts, des tempéramens différens: leurs mœurs, leur maniére de penser, leurs langues peuvent être très-différentes: mais ils sont toujours des hommes, ils sont toujours rapprochés, avec force, par cette même nature qu'ils ne sauroient dépouiller; par ces rapports intérieurs & invariables qui les unissent, ces affections qui leur font sentir les liens qui sont entr'eux.

Supposez des hommes séparés par ces différences accidentelles dont je viens de parler, supposez-les divisés par des haines particuliéres ou nationales, par des intérêts différens; mais réunissez-les dans quelque danger commun, faites-les rencontrer dans des lieux écartés, où ils cherchent à se tirer de la solitude & à s'assurer des secours contre les bêtes féroces; mettez-les dans un vaisseau poussé au gré des vents, qu'ils ne pourront gouverner qu'autant qu'ils joindront leurs soins & leurs efforts; dans tous ces cas, vous les verrez se rapprocher avec empressement; ils seront contents de se rencontrer; ils seront précieux les uns aux autres; ils éprouveront non-seulement l'influence de l'intérêt, mais leurs cœurs se rapprocheront, & ils sentiront les uns pour

les autres. Ils éprouveront que dans le fond ils ſont de même nature, qu'ils ſont ſemblables, qu'ils ſont freres ; c'eſt-à-dire, ils ſentiront les effets des grands principes de la Religion, de ces principes invariables qui ſe retrouvent toujours. Sans même ſuppoſer les circonſtances extraordinaires dont je viens de parler, on peut juger que les hommes les moins unis, peuvent en ſe conſultant, en ſondant leur cœur, en ſe livrant à un moment de réflexion, ſentir la force, la beauté des affections qui les rapprochent les uns des autres, ſentir la douceur qu'il y a à exercer ces affections, c'eſt-à-dire, ſentir la beauté de la vertu, la beauté de la Religion, qui eſt faite pour approcher le Ciel de la Terre, & pour unir la Terre à la Terre.

Si la Religion Naturelle eſt la même pour tous les hommes, ſi la Religion conſidérée d'une maniére générale, eſt la même pour tous les hommes, la Religion Révélée pourroit-elle, à proprement parler, être différente, de ce que nous venons d'appeller la Religion générale, la Religion Naturelle ?

Les principes que je viens d'expoſer, & que j'ai développés dans le Diſcours précédent, peuvent ſuffire pour répondre à cette queſtion. Je ſuis perſuadé que vous n'héſitez pas ; & que vous ſentez que toute Révélation ne pouvant venir que de l'Auteur de la Nature, ne peut rien contenir qui ne ſoit conforme aux lumiéres de la Raiſon, qui n'ait pour baſe les grands objets de la Religion Naturelle ; Dieu,

la vertu, le bonheur de l'homme. C'est-à-dire, que la Révélation ne peut être qu'une explication, qu'un développement des lumiéres naturelles, qu'un supplément à ces lumiéres.

Vous cherchez sans-doute dans votre esprit, à l'occasion de ce que je vous dis, les grands principes du Christianisme, que vous avez lus dans les Discours de Jésus-Christ & de ses Apôtres. Vous savez que ces Discours contiennent, dans la plus grande simplicité, les points essentiels de cette Révélation, de cette grace salutaire à tous les hommes qui a été manifestée.

Que nous dit donc Jésus-Christ que nous reconnoissons pour un Envoyé céleste, qui est venu nous manifester la volonté de l'Etre Suprême, les moyens de le servir, & de parvenir à une félicité éternelle?

Il dit que *la vie éternelle consiste à connoître* Celui qui l'a envoyé, *pour le seul vrai Dieu, & Jésus-Christ qu'il a envoyé* (*a*). Connoître Dieu, c'est, suivant l'Evangile, le reconnoître pour le seul Créateur & Maître de la Nature, c'est le servir, c'est lui obéir; *c'est s'aimer les uns les autres, car la charité vient de Dieu, & quiconque aime les autres, est né de Dieu & connoît Dieu* (*b*); & c'est-là la vie éternelle; c'est-là le moyen d'y parvenir. Connoître Jésus-Christ qui a été envoyé, c'est le reconnoître pour le Messie, pour l'Envoyé de Dieu; c'est obéir à ses préceptes de vertu, de bonté, de charité; c'est se mettre par-là dans les dispositions qu'il

(*a*) Jean XVII. 3.
(*b*) Jean IV. 7.

exige, afin que l'on puiſſe parvenir à la vie & à l'immortalité qu'il a miſe en évidence.

Vous retrouverez ici, mes Enfans, les grands fondemens de la Religion que la raiſon vous découvre. Ce que vous y trouverez encore, c'eſt que Jéſus-Chriſt eſt venu nous confirmer ces grandes vérités; qu'il eſt venu nous montrer & nous aſſurer le bonheur auquel la Religion doit nous conduire.

Vous retrouvez ces mêmes grands principes, dans tous les Diſcours de Jéſus-Chriſt. Il dit *que les vrais adorateurs adoreront Dieu en eſprit & en vérité*, c'eſt-à-dire, l'aimeront, lui obéiront. Il exhorte continuellement les hommes à aimer Dieu; il leur dit que l'amour de Dieu conſiſte à faire ſa volonté, à garder ſes commandemens, à aimer ſon prochain comme ſoi-même, à ne faire aux autres que ce que nous voudrions qui nous fut fait. C'eſt à ces vertus qu'il attache le bonheur; ce ſont ces vertus que la grace ſalutaire eſt venue nous enſeigner; ce ſont ces vertus qui ſont l'eſſence du Chriſtianiſme, comme de la Religion Naturelle.

Vous voyez, mes Enfans, quels ſont les grands rapports qu'il y a entre les lumiéres que la Raiſon nous donne ſur la Religion, & celles que renferme la Religion Chrétienne. Cela même peut vous faire juger de la vérité de cette Religion.

Vous pouvez vous rappeller, que lorſque l'on vous a parlé de la Religion des Payens, vous avez ſenti combien elle eſt oppoſée aux lumiéres de la raiſon; vous avez été choqués,

& vous n'avez pas douté de la fausseté de cette Religion.

Mais, pour contribuer à éclaircir vos idées sur le sujet de la Révélation, je supposerai que vous n'en connoissez aucune; j'examinerai avec vous, s'il peut y en avoir une, & quels sont les caractères auxquels nous pouvons la reconnoître.

Et comment ferons-nous cet examen? Au moyen de quelle faculté le ferons-nous? Je dis que c'est au moyen de la Raison. La Raison nous a été donnée par l'Auteur de la Nature, pour nous conduire dans la recherche de la vérité, comme les yeux nous ont été donnés pour voir & les oreilles pour entendre. Nous pouvons compter que la Raison nous conduira à la vérité, si nous en faisons un usage convenable, comme les sens de la vue & de l'ouïe nous font connoître les couleurs & les sons. C'est ce dont vous pouvez juger par toutes les considérations que nous avons faites en contemplant les Ouvrages de la Nature, & par les réflexions qu'elles nous ont suggérées sur les Perfections de son Auteur.

Il est question de savoir ce que l'on doit entendre par la Révélation. Vous y êtes conduits, mes Enfans, par l'idée que vous avez de la Religion naturelle, des connoissances sur la Religion, auxquelles l'homme parvient au moyen de la Raison. Ces connoissances sont, on peut dire, une Révélation, mais une Révélation naturelle, que l'Auteur de la Nature nous communique par la contemplation de ses

Ouvrages & par nos propres ſentimens, par les réflexions que nous faiſons ſur nous-mêmes, par l'uſage de nos facultés. Dieu, en effet, nous parle, nous inſtruit par ces Ouvrages magnifiques, pleins des marques de ſa Puiſſance, de ſa Sageſſe & de ſa Bonté; il nous parle, il nous inſtruit par les affections naturelles qu'il nous a données, qui nous portent au bien, à la vertu; il nous inſtruit par les talens naturels, qui nous ſervent à diſtinguer le vrai du faux, & le bien du mal.

Si Dieu peut employer d'autres moyens de nous inſtruire, des moyens qui ne ſoient pas dans le cours ordinaire de la Nature, nous regarderons ces moyens comme étant extraordinaires, comme étant ſurnaturels; & ce qu'il lui plaira de nous faire connoître par ces moyens, c'eſt ce que nous appellerons Révélation Surnaturelle, ou ſimplement Révélation, Religion Révélée.

Et douterions-nous que Dieu puiſſe employer d'autres moyens pour nous inſtruire, que ceux qui ſont dans le cours ordinaire de la Nature? Celui qui nous a fait, celui qui commande à toute la Nature, ne pourroit-il pas employer d'autres moyens pour nous faire connoître les vérités qui peuvent nous être ſalutaires, & pour nous faire connoître ſa volonté? Ce n'eſt pas à l'homme à décider de ces moyens; cependant nous concevons que Dieu pourroit ſe révéler, en faiſant entendre des paroles, en agiſſant directement ſur les hommes auxquels il voudroit ſe révéler, en faiſant communiquer

aux autres hommes, les révélations qu'il auroit accordées à quelques-uns, en faisant parvenir aux hommes sa volonté, par des Intelligences chargées d'exécuter ses ordres.

C'est ici que l'on peut demander, quel seroit l'objet d'une Révélation Surnaturelle.

Vous sentez que nous devons user d'une grande retenue en traitant cette question. Nous devons user des mêmes précautions que nous avons employées en contemplant les Ouvrages de la Nature, & en interprétant le langage qu'ils nous tiennent de la part de leur Auteur. Nous nous sommes contentés de découvrir dans la Nature les Perfections du Créateur, qu'il nous importe de connoître; nous n'avons même osé entreprendre de les approfondir; parce que nous avons senti que ces Perfections sont infinies. Nous n'avons jugé qu'avec reserve des voies de la Providence; nous avons respecté, & admiré ses conseils, sans oser aller au delà de ce que nos foibles lumiéres peuvent pénétrer, c'est-à-dire, de ce qu'il a plu à l'Auteur de la Nature de nous faire reconnoître. Comment donc pourrions nous sonder les voies extraordinaires de cette Providence, par lesquelles elle voudroit encore se communiquer aux hommes? Comment pourrions-nous pénétrer ce qu'elle voudroit leur faire connoître par une suite de sa Sagesse, & dans sa Bonté infinie?

Nous ne pouvons, là-dessus, que nous arrêter à quelques idées générales. Ces idées même, ne doivent pas être nos propres idées.

Nous devons nous régler ſur ce qu'il a plu à Dieu de nous manifeſter par les connoiſſances que nous puiſons dans la Nature ; c'eſt-à-dire, nous devons nous laiſſer conduire par Dieu même. Il s'eſt fait connoître à nous par ſes Ouvrages ; il a imprimé ſa volonté dans nos cœurs, en nous mettant en état de diſtinguer le bien du mal, la vertu du vice ; & en nous faiſant ſentir que la vertu conduit à la félicité, & le vice à l'infélicité. Une Révélation Surnaturelle peut confirmer, peut étendre ce que la raiſon enſeigne aux hommes. Elle peut le faire de maniére à exciter fortement leur attention. Elle peut leur préſenter de nouveaux motifs pour les porter à remplir les devoirs de la Religion.

Tant de marques de la Bonté infinie du Créateur que la Nature nous découvre, peuvent nous faire penſer, que cet Etre tout bon ne ſe révéleroit aux hommes que par une ſuite de ſa Bonté ; que pour leur faire connoître de plus en plus les ſentimens & la conduite qui peuvent les rendre heureux ; que pour les exhorter à travailler à leur bonheur, & pour leur découvrir des moyens qu'ils ne pourroient pénétrer, qui ſont cachés dans les tréſors de Bonté & de Miſéricorde de l'Etre-Suprême.

Quand nous conſidérons attentivement les affections de compaſſion, de bonté, de tendreſſe que l'Auteur de la Nature a miſes dans le cœur des hommes ; quand nous conſidérons les effets de ces ſentimens parmi les hommes, lorſqu'ils ſervent de régle à leur conduite ; le

bonheur qu'ils répandent dans l'ame de ceux qui les suivent, le bonheur qu'ils répandent dans les familles & dans les Etats, nous ne pouvons que nous persuader, que si une voix se faisoit entendre de la part de l'Auteur de la Nature, elle nous diroit, Aimez-vous les uns les autres, comme je vous aime; elle nous éclaireroit sur les suites heureuses de ces vertus; elle nous apprendroit que la piété a les promesses de la vie présente & de celle qui est à venir. Elle porteroit les espérances que la raison nous donne sur l'immortalité, jusqu'à la mettre en évidence, jusqu'à nous montrer dans cette vie éternelle des biens infinis que jamais l'homme n'auroit osé espérer.

Voilà les belles, les grandes idées, que la Raison nous donne d'une Révélation. Elle nous fait comprendre que cette Révélation étant adressée à des hommes, aux ignorans, comme aux savans; elle doit nous présenter des vérités simples, claires, à portée de tous; des vérités qui aillent au cœur. Tout ce qui demande pour être compris, une profonde pénétration, des recherches considérables, ne peut être un objet de cette Révélation. La science du cœur, dont il s'agit ici, est simple, elle est aisée; & c'est le cœur sur-tout que la Religion doit instruire; c'est le cœur que la Religion Naturelle instruit sur-tout; c'est certainement le cœur qu'une Religion Révélée instruiroit.

On pourroit faire encore plusieurs questions sur une Révélation Surnaturelle. On pourroit demander en quel tems elle doit être accor-

dée ; ſi elle doit l'être peu-à-peu, ou ſi elle ſeroit d'abord auſſi conſidérable qu'elle doit l'être ; ſi elle ſeroit d'abord communiquée à tous les hommes, ou ſi elle ne ſe répandroit qu'inſenſiblement ſur la Terre.

Vous vous appercevez, mes Enfans, que ces queſtions demandent plus qu'il n'eſt permis à l'homme de demander ; & qu'elles ſont auſſi peu convenables, que tant de queſtions que l'on fait ſur les Ouvrages de la Nature. Vous avez vu combien nous avons eu occaſion d'admirer dans ces Ouvrages des objets que l'homme a oſé cenſurer ; vous avez vu combien il y a d'ouvrages dans la Nature qu'il nous eſt impoſſible d'approfondir, & de la ſageſſe, de la perfection deſquels nous ne pouvons douter, lorſque nous réflechiſſons ſur ceux qui nous ſont mieux connus, & avec leſquels ils ſont liés.

Les grandes leçons que la Nature, & que la Raiſon nous donnent ſur les Ouvrages du Créateur, & ſur les voies de ſa Providence, nous apprennent avec quelle circonſpection nous devons nous conduire, lorſqu'il eſt queſtion de juger des voies extraordinaires de cette Providence. C'eſt avec cette circonſpection que l'on doit donc traiter tout ce qui ſe rapporte aux queſtions que nous venons d'examiner ſur la Révélation en général. Vous comprenez par-là comment l'on doit ſe conduire, lorſqu'il s'agit de chercher la Révélation, lorſqu'il s'agit de l'étudier, quand on a le bonheur de la poſſéder. Je vous ai déja appris, je vous ai

même prouvé que c'est un bonheur dont vous jouissez ; mais afin d'étendre mes Instructions, afin d'éclaircir vos principes, de fonder votre persuasion sur des preuves qui se fassent sentir de plus en plus à votre esprit, je vous conduirai peu-à-peu dans toutes les recherches qui pourront vous être utiles sur un sujet aussi important ; je tacherai de vous conduire à la vérité, en vous exerçant à la chercher ; en formant votre goût pour cette vérité, & en vous disposant à lui donner, sur vos sentimens & sur votre conduite, tout l'empire qu'elle doit avoir.





DISCOURS III.

Maniére de chercher la Révélation & d'en juger.
Lumiéres naturelles.
Lumiéres naturelles des individus.

L'idée d'une Révélation ne peut que flatter l'efprit de l'homme, & exciter fa curiofité. Si les objets, fur lefquels elle doit l'inftruire, font les objets les plus beaux qui puiffent l'occuper, & les plus propres à lui faire connoître le bonheur & à l'y conduire, tous fes defirs doivent tendre à trouver cette Révélation. Il peut même fe livrer à de grandes efpérances; & s'il fe laiffoit aller à la vivacité de fes idées, il pourroit fe flatter de voir, en conféquence d'une Révélation Surnaturelle, les plus belles révolutions dans l'efprit & dans le cœur des hommes, & un bonheur parfait fe répandre fur la Terre.

Ces mouvemens de l'efprit humain font naturels : il eft naturel, que plein de la grandeur & de la bonté de l'Etre, dont il attend une Révélation & des directions extraordinaires, il fe livre aux plus belles idées, & aux efpérances les plus flatteufes. Les principes

sur lesquels il se fonde, sont la vérité même; c'est la Grandeur, c'est la Puissance, c'est la Perfection, la Sagesse & la Bonté infinie du Créateur, qui lui sont connues par tant d'Ouvrages magnifiques, par tant d'actes de bonté & de tendresse envers les hommes, par les sentimens qu'il leur a donnés en les formant.

Disons-le donc, ces idées ne peuvent être, en elles-mêmes, des illusions; si elles sont mêlées à quelques erreurs, ces erreurs ne peuvent se rapporter aux grands principes sur lesquels ces idées sont fondées, mais seulement à la maniére dont ces principes sont appliqués. On peut se tromper sur les tems, sur les circonstances dans lesquelles on se flatte de voir accomplir les grandes espérances que donne l'idée d'une Révélation extraordinaire: on peut ne pas considérer le monde présent sous son véritable point de vue: on peut penser, comme si c'étoit sur la Terre que l'homme doit éprouver tous les effets de la Puissance & de la Bonté de son Créateur: on peut penser, comme si l'Esprit de l'homme pouvoit, dans le peu de tems que dure la vie présente, jouir des connoissances & du bonheur, qui se puisent dans une source infinie, & qui doivent remplir la durée des esprits immortels.

Vous voyez, mes Enfans, que pour rectifier ces idées, il n'est pas question d'enlever à l'homme ses espérances. Oui, il peut s'en occuper, il peut se livrer même à l'impatience de connoître les dispensations extraordinaires de l'Etre Tout Puissant & Tout Bon: mais il

ne doit pas oublier quelles ſont les circonſtances dans leſquelles il l'a mis ici bas. Il ne doit pas penſer que les diſpenſations qu'il attend, doivent changer la nature de l'homme, & toutes les circonſtances dans leſquelles il ſe trouve ſur la Terre. Au contraire, il eſt naturel qu'il penſe, que les graces extraordinaires viendront ſe joindre aux circonſtances aſſignées à l'homme ici bas; qu'elles ne changeront point ſes facultés, ſes talens; mais ſeulement qu'elles le mettront en état d'en faire un uſage qui réponde à ſa deſtination; qui le prépare à jouir des biens qu'il oſe eſpérer dans l'avenir.

Ainſi, nous devons reconnoître que l'homme ſera toujours homme ſur la Terre, toujours expoſé à l'erreur, toujours dans le cas de chercher la vérité, de la ſuivre & de s'appliquer à la vertu. Ce ſont-là les idées que la Contemplation de la Nature, & les diſpenſations de la Providence, nous donnent des vues de notre Créateur. Si l'homme parvient donc à des graces ſurnaturelles, à une Révélation qui étende ſes lumiéres, qui lui préſente de nouveaux ſecours & de plus puiſſants motifs, il pourra en profiter plus ou moins, comme il profite plus ou moins des lumiéres naturelles qui lui ont été accordées. Il ſera toujours ſur la Terre placé entre le bien & le mal; il ſera toujours placé dans un état d'épreuve, mais avec des avantages ineſtimables. Si les lumiéres naturelles lui montrent déja bien clairement les ſuites heureuſes de la vertu & le malheur du vice, les lumiéres ſurnaturelles lui

montreront ces suites d'une maniére encore plus frappante, plus propre à le fixer invariablement dans la route du bonheur.

Ces considérations, mes Enfans, sont très-importantes. Elles peuvent servir à vous mettre de plus en plus en état de bien juger des circonstances dans lesquelles vous êtes sur la Terre; de l'usage que vous devez faire des lumiéres naturelles & surnaturelles, qui sont accordées à l'homme; de la maniére dont vous devez interpréter le langage de la Nature & celui de la Révélation.

J'insiste beaucoup sur ces considérations, parce que je sai combien elles peuvent vous être utiles, dans les recherches que nous allons faire sur la Révélation. Elles doivent servir à vous disposer à saisir les objets sous leur vrai point de vue; à ne vous attacher qu'à ceux qu'il vous importe de considérer; & à user, dans vos recherches & dans vos jugemens, de la plus grande modestie, & de la plus grande circonspection.

En effet, si ces dispositions sont nécessaires, comme vous l'avez éprouvé, lorsque l'on contemple la Nature, combien ne doivent-elles pas l'être, lorsqu'il s'agit de s'instruire par une Révélation extraordinaire. Vous avez vu dans le Discours XLIV de mes instructions précédentes, combien nous devons être réservés dans les jugemens que nous portons sur les évènemens ordinaires, sur les voies ordinaires de la Providence, si je puis parler ainsi. Vous pouvez, par conséquent, comprendre, comment nous

nous devons nous conduire, en ſuivant, autant que cela nous eſt poſſible, les diſpoſitions extraordinaires de la Providence, par rapport à la Religion, par rapport au bonheur de l'homme.

Il n'eſt pas queſtion ici ſeulement d'obſerver quelques Ouvrages de la Nature, d'y conſidérer la beauté, l'art, l'utilité, qui dans un très-grand nombre d'objets, ſe préſente facilement; & à l'égard deſquels nous devons, cependant, avoir ſoin d'arrêter les mouvemens d'une curioſité pouſſée trop loin; curioſité qui pourroit nous faire oublier les bornes de notre eſprit, & le but pour lequel nous obſervons. Il eſt queſtion à préſent des voies les plus profondes de la Sageſſe infinie; des diſpenſations de la providence, dans une ſuite de ſiécles, qui par des moyens que nous n'aurions pû prévoir, & que nous ne ſaurions approfondir, conduit les hommes, par un Gouvernement moral, aux deſtinées que ſa Bonté leur prépare.

Qu'il ſeroit à ſouhaiter que ces conſidérations euſſent toujours été préſentes à l'eſprit de tous les hommes! Ils auroient prévenu bien des erreurs. Ils ſe ſeroient préſervés de cette préſomption, de cet entêtement, de ce faux zèle, qui ont cauſé tant de maux dans la ſociété humaine; qui ont fait que la Religion, qui doit ſervir à les rapprocher, à les unir, à les rendre heureux, a été, par le plus grand de tous les abus, le prétexte des diviſions, des diſſentions, des guerres même les plus

cruelles, qui ont souvent répandu la désolation sur la Terre.

J'espére, mes chers Enfans, que les réflexions que je viens de faire, serviront à vous mettre dans les dispositions où vous devez être, pour recevoir, sur la Révélation, les Instructions dont vous avez besoin.

Commençons par chercher cette Révélation. Voyons s'il a plu à Dieu de l'accorder aux hommes, ou s'ils sont encore reduits, à cet égard, à des souhaits & à des espérances. Voyons si nous n'avons point le bonheur de posséder un bien si précieux.

Vous sentez, mes Enfans, que, par cette maniére de m'exprimer, je vous indique la marche que je me propose de suivre dans les Instructions que je vais vous donner. Je sais que la lumiére que nous nous disposons à chercher, a déja brillé à vos yeux. Je sais que vous sentez le bonheur que vous avez d'être éclairés par cette Révélation Surnaturelle. Je n'ai garde de vouloir, même pour un moment, ébranler votre persuasion & troubler votre joie. Mon but est de vous mettre de plus en plus en état de juger, par vous-mêmes, de la beauté, de l'excellence & de la vérité du Christianisme. C'est pour cela que je vais suivre la marche que je viens de vous indiquer.

Je pourrois d'abord vous parler de l'Envoyé Céleste, qui est l'Auteur du Christianisme. Je pourrois vous peindre la beauté de son caractére, sa bonté, sa douceur, sa sagesse, qui surpassent tout ce que l'humanité nous a fait

connoître. Je pourrois vous expoſer ſes préceptes, dans leſquels la vertu, la juſtice, la bonté, la charité ſont enſeignées aux hommes de la maniére la plus touchante & la plus perſuaſive. Je pourrois vous parler de l'Etre-Suprême, ſelon les divines leçons du Sauveur des hommes; confirmer, par-là, toutes les grandes idées que la Contemplation de la Nature vous a données, les étendre & les graver encore plus profondement dans vos ames. Je pourrois vous inſtruire, vous perſuader, par l'exemple parfait de ce Maître que l'Etre-Suprême nous a envoyé pour notre bonheur, & vous entretenir de la félicité qu'il nous a acquiſe, qu'il nous a aſſurée, & qu'il nous a propoſée, comme le prix de uotre obéiſſance à ſes divins commandemens. Je pourrois exciter votre attention, & porter la perſuaſion dans vos eſprits, en décrivant ſes miracles, en prouvant leur réalité, & en vous montrant comment ils indiquent une puiſſance qui ne peut être que celle de l'Auteur de la Nature; & comment ils forment, par-là, une preuve évidente de la Divinité de la miſſion de notre Maître, & de la vérité de la Révélation qu'il a apportée ſur la Terre.

Je puis même dire que j'ai exécuté, juſqu'à un certain point, dans mes Inſtructions verbales, ce que je viens de vous exprimer. Je reprendrai dans la ſuite tous ces articles; & j'acheverai, autant que j'en ſuis capable, de vous donner toutes les Inſtructions néceſſaires, pour éclairer votre eſprit, pour perſuader vo-

tre cœur, pour régler votre conduite, & pour vous mettre en état, si vous y êtes appellés, de rendre à d'autres les services que je vous rends.

La marche que je me propose de vous faire suivre dans nos recherches sur la Révélation, exige que nous commencions par ce qui a rapport à son origine, aux tems & aux lieux où elle a commencé, à la maniére dont elle a été enseignée & répandue. C'est - là un sujet vaste & important, qui nous montrera, autant que de foibles mortels sont capables d'en juger, les desseins merveilleux & pleins de bonté de la Providence, dans le passé, dans le présent, & dans l'avenir. Je tâcherai de borner mes Instructions sur ce sujet, autant qu'il sera possible; je m'efforcerai de les diriger sur-tout de façon, que vos cœurs puissent sentir la Bonté de l'Etre - Suprême envers les hommes, & que vos esprits s'exercent de plus en plus à juger de ses desseins, avec la réserve & avec le respect, que le sentiment de notre foiblesse & de la grandeur de l'Objet doivent nous inspirer.

Il ne s'agit pas ici seulement de la Contemplation de la Nature, & du Plan Physique de l'Univers. Il s'agit du Plan qui embrasse le monde moral, comme le monde physique; il s'agit des vues immenses du Gouverneur du Monde, qui s'étendent jusqu'à l'Eternité.

Pour vous mettre en état de suivre le fil historique, si je puis parler ainsi, des lumiéres surnaturelles que la Révélation renferme, il

convient de fixer, pendant quelque tems, votre attention sur l'hiſtoire des lumiéres naturelles. J'entens par là les connoiſſances auxquelles l'homme peut parvenir, au moyen de ſes facultés naturelles, en contemplant la Nature & en refléchiſſant ſur lui-même.

Il eſt aiſé de comprendre, que pour ſe faire une idée juſte des lumiéres ſurnaturelles, il faut avoir une idée juſte des lumiéres naturelles; il faut pouvoir juger de l'origine des unes & des autres, & les comparer entr'elles.

Ce n'eſt pas aſſez, mes Enfans, d'avoir acquis ces lumiéres naturelles, de les avoir puiſées dans leur vraie ſource, c'eſt-à-dire, dans la Contemplation de la Nature; il faut ſavoir quels effets cette Contemplation a produit ſur les hommes, en différens lieux & en différens tems; il faut ſavoir juſqu'où ils ont contemplé la Nature; juſqu'où ils l'ont admirée; quelles idées ils en ont reçues; quels ſentimens ces idées leur ont donné, & quelle, en un mot, a été leur Religion.

J'entreprendrois un grand Ouvrage, ſi je voulois traiter ce ſujet dans toute ſon étendue. Il ſuffira que je vous préſente les faits les plus remarquables; & que je vous les préſente ſous le point de vue le plus naturel, le plus facile à ſaiſir, & le plus inſtructif.

Pour cet effet, je ne vous tranſporterai pas d'abord dans des tems fort éloignés; je ne vous tranſporterai pas au milieu des Nations célébres de l'antiquité; je ne vous introduirai pas dans les Ecoles des anciens Philoſophes. Je

fixerai votre attention sur vous-mêmes; je vous ferai considérer l'histoire de vos propres lumiéres; & ce sera de ce point là que je vous ferai partir, pour parcourir les lieux les plus éloignés, & les tems les plus reculés.

Vous comprenez bien que l'on ne doit pas considérer les lumiéres naturelles, comme si elles se présentoient à l'esprit de l'homme, sans qu'il eut besoin d'attention, pour y parvenir : sans qu'il fut nécessaire qu'il mit, par quelques efforts, ses facultés en action, & qu'il les appliquât à la Contemplation de la Nature, & à la réflexion sur lui-même. Il est peu de vérités qui se présentent d'elles-mêmes à l'esprit, qui n'exigent aucune étude, aucun soin, pour être connues. Il en est une, cependant, que l'on peut mettre dans ce cas-là : c'est celle de notre propre existence. Il en est une autre inséparable de celle-là : c'est celle de l'existence de la Cause Premiere, que nous démontre notre propre existence.

Vous sentez ce que je vous dis, mes Enfans ; vous l'avez senti il y long-tems ; vous l'avez senti depuis que vous pensez : car vous ne pouvez penser sans avoir l'idée de votre existence.

Aussi peut-on dire que la persuasion d'une Cause Premiere, est le premier rayon de lumiére naturelle qui vous a éclairé. Rayon précieux, qui a porté sa lueur tout autour de vous, & qui vous a découvert les objets les plus beaux & les plus intéressans.

C'est au moyen de cette lueur que vous avez

commencé à découvrir la vraie ſource du bonheur, dont le deſir s'eſt fait ſentir en vous, depuis que vous avez commencé à ſentir.

Je ne dis pas que ce deſir de bonheur ſoit une lumiére naturelle ; mais je dis que c'eſt le reſſort puiſſant, le motif qui vous porte continuellement à chercher la lumiére. C'eſt ce que je vous ai fait obſerver dans mes Inſtructions précédentes (*a*). Vous n'avez rien trouvé autour de vous, vous n'avez rien trouvé en vous-mêmes, qui put pleinement ſatisfaire le deſir que vous avez de la félicité. Ce n'eſt que lorſque vous avez découvert la Cauſe Premiere, que la vraie ſource du bonheur s'eſt montrée à vous. Sans cette idée, ſans cette lumiére, vous ſeriez reſtés dans d'épaiſſes ténébres à l'égard du bonheur ; &, comme je vous l'ai ſouvent fait remarquer & ſentir, tout ce qui vous environne auroit été pour vous inexplicable, auroit été un vrai cahos, ſans l'idée de la Premiere Cauſe.

De belles vérités, qui éclairent l'eſprit auſſi promptement que l'idée de la Cauſe Premiere, n'auroient pu, ſans cette idée, vous ſatisfaire, comme elles le font lorſqu'elles ſont jointes à la connoiſſance de l'Auteur de votre exiſtence. Je parle des principes de vertu qui ſont gravés naturellement dans vos ames, que la conſcience montre & approuve ; je parle des belles affections naturelles qui vous portent à la compaſſion, à la bonté, à la bienfaiſance envers

(*a*) T. I. Diſc. II.

vos semblables. C'est dans ces beaux principes que vous avez d'abord appris à connoître la volonté de celui qui vous a faits; c'est par ces principes qu'il s'est manifesté à vous; c'est dans ces principes que vous avez reconnu la volonté de l'Auteur de votre existence, dont le sentiment de cette existence vous a donné la premiere idée. Ils vous ont montré ce beau systême moral, qui doit être la source de votre bonheur & de celui de tous les hommes.

C'est par ces considérations, c'est en général par la connoissance de ces beaux objets, & par celle de vous-mêmes, que vous êtes parvenus peu-à-peu, à acquérir les idées que vous avez des Perfections de la Cause Premiere: ces idées ont été l'heureux fruit de nos soins & de nos recherches. Mais si nous y sommes parvenus au moyen de la Contemplation de la Nature, & si nous devons nos premiers succès, nos premieres lumiéres, à l'idée de la Cause Premiere qui nous a éclairés, & qui nous a animés dans nos recherches, nous pouvons dire aussi que la connoissance de tous ces objets a étendu dans notre esprit l'idée de la Cause Premiere, qu'elle nous a fait connoître ses Perfections adorables, comme nous ne les aurions pu connoître, sans les considérations que nous avons faites sur la Nature & sur nous-mêmes.

C'est lorsque vous en êtes venus à ce point de lumiére, que vous avez vu plus clairement dans l'avenir, que vous ne l'aviez fait auparavant. Vous avez vu dans l'Eternité de celui qui

vous a donné le desir de la félicité, dans sa Puissance, dans sa Bonté, dans ce qu'il vous a fait connoître sur les moyens de lui plaire ; vous avez vu, dis-je, que vous pouvez porter vos desirs jusqu'à l'immortalité, ou plutôt, que vous pouvez espérer que ces desirs qui s'y portent naturellement, peuvent être satisfaits.

Ces Objets si beaux, si magnifiques que vous offre la contemplation du Monde, n'ont pu vous instruire, n'ont pu vous toucher, que lorsqu'ils vous ont conduit à chercher leur origine, que lorsque vous avez découvert qu'ils la doivent à cette même Cause dont vous tenez l'existence. Alors une grande lumiére a éclairé tous ces objets. Vous avez vu de grands rapports entr'eux : vous avez vu les rapports qu'ils ont avec vous-mêmes, & reconnu que venant de la source de votre bonheur, ils peuvent y contribuer. Vous avez découvert ce qu'il y a ponr vous de plus important à connoître dans le Monde physique & dans le Monde moral ; c'est la place que vous y occupez, & la route qui conduit au bonheur.

Mais vous devez vous appercevoir ici, mes Enfans, que ce n'est pas uniquement par vous-mêmes, que vous êtes parvenus à ces degrés de connoissance dont je viens de parler : vous savez ce que vous devez à l'instruction ; vous savez comment l'Instituteur, qui veilloit toujours sur vous, a satisfait & a même excité votre curiosité ; comment il vous a fait observer ; comment il vous a porté à réfléchir & à sentir. Vous devez donc reconnoître que si

vous aviez été laissés à vous-mêmes, vous n'auriez vraisemblablement pas fait des progrès considérables dans la connoissance des vérités naturelles, même les plus simples.

Vous voyez donc combien l'histoire de vos lumiéres est liée à celle de votre Instruction, & combien elle tient à l'histoire des soins & des lumiéres de votre Instituteur.

J'ai pu appercevoir vos progrès avant qu'ils aient été sensibles pour vous : j'ai pu voir, jusqu'à un certain degré, les développemens de vos facultés naturelles, & juger de l'effet qu'ont produit sur vos progrès, ces premieres vérités, & ces premiers sentimens, qui se sont présentés naturellement à vous.

La Nature, il est vrai, agit trop insensiblement, pour qu'il soit possible d'appercevoir ses premiers mouvemens. On ne peut saisir les premiers momens dans lesquels un Enfant connoît, & ceux dans lesquels il éprouve des sentimens. Mais, je puis vous assurer que vous avez exprimé le desir du bonheur, aussi-tôt que vous avez été capables d'exprimer. Ce desir, à la vérité, n'étoit pas réfléchi; l'objet sur lequel il vous fixoit, n'étoit pas son grand objet; mais plus vous avez été susceptibles de connoissance & de sentiment, plus ce desir s'est manifesté & s'est étendu : vous avez saisi avec empressement tout ce qui vous a été présenté comme un objet de bonheur. Plus l'Idée de cet objet a été perfectionné dans votre esprit, plus vous avez souhaité d'y parvenir ; & vous pouvez vous rappeller ce que l'idée d'un bonheur éternel vous a fait sentir.

Vous avez de bonne heure ſouhaité de connoître votre origine. Vous avez ſenti, avec la plus grande facilité, que votre exiſtence vous conduiſoit à celle de l'Etre qui vous a créés. Vous avez ſaiſi l'idée d'une Cauſe Premiere; & vous avez regardé cette Cauſe Premiere, comme la Cauſe de tous les Etres que vous découvrez autour de vous. Vous avez compris ſans peine, qu'ils n'étoient, comme vous, que des effets, & qu'il leur falloit une Cauſe.

Les idées de cauſe & d'effet vous ont beaucoup occupés de bonne heure; elles ont fort contribué à exciter votre curioſité, à exercer votre eſprit, & à acquérir des idées.

Mais, c'eſt dans ce cas-là, comme dans bien d'autres, que vous avez apperçu que les lumiéres des autres vous étoient neceſſaires pour en acquérir. C'eſt-là la ſource d'un nombre conſidérable de queſtions que vous ſuggéroit la vue des objets qui ſe préſentoient à vous. C'eſt alors que votre Inſtituteur a dû vous donner des leçons courtes & préciſes, dans les réponſes qu'il vous faiſoit; & qui en vous inſtruiſant, excitoient votre curioſité, & donnoient lieu à d'autres leçons.

Il ſeroit trop long de décrire la marche qu'il a ſuivie en vous inſtruiſant; & qu'il a très-ſouvent réglée ſur celle de vos idées & de vos deſirs. Il s'eſt continuellement appliqué à tourner vos idées vers le grand Objet, vers la Cauſe Premiere, que tous les autres Objets ſuppoſent; & à diriger le deſir que vous manifeſtiez pour le bonheur, vers la vraie ſource

du bonheur, vers la Cause Premiere, & vers la vertu, qui est le moyen d'y parvenir, que vos cœurs vous ont fait connoître de sa part.

Votre curiosité, vos facultés, vos bonnes dispositions méme, m'ont secondé en différentes occasions : mais vous avez pu souvent sentir, par votre expérience, & par la mienne, qu'un Instituteur ne peut donner à son Eleve toutes les lumiéres qu'il voudroit lui donner : il rencontre souvent des obstacles qui l'arrêtent, & qui prévienneut l'effet de ses soins. Ses succès dépendent beaucoup des talens, de l'attention, de l'application, des goûts, des desirs, des passions de son Eleve. C'est ce qu'on exprime souvent d'une maniére générale, en disant qu'ils dépendent beaucoup du *naturel*. L'idée du *naturel* comprend aussi celle du tempérament, de la constitution des organes, & l'on pourroit dire des habitudes, qui sont devenues un second naturel.

Ces considérations vous font comprendre combien les succès de l'Instituteur peuvent varier, en raison de toutes les différentes circonstances dont j'ai fait mention, & en raison de ses propres lumiéres, de sa capacité, de ses sentimens & de ses soins.

Vous sentirez davantage tout ce que je viens de dire, si vous faites attention au nombre de circonstances extérieures qui peuvent influer sur les dispositions, & sur les lumiéres naturelles de l'homme, & qui ont vraisemblablement influé sur les vôtres. Je parle des liaisons particuliéres, de l'exemple, des coutu-

mes, des mœurs, des inſtitutions publiques, des notions vraies ou fauſſes, & d'un nombre prodigieux d'autres circonſtances que je ne ſaurois énumérer.

Quand on rapproche tout ce qui peut contribuer au plus ou au moins de lumiére d'une perſonne, on eſt frappé du nombre de choſes dont elles dépendent. Quand on rapporte ces conſidérations à pluſieurs perſonnes, on ſent combien il peut y avoir de variété dans leur ſuccès & dans leurs lumiéres.

Partez d'abord des perſonnes qui peuvent avoir été laiſſées à elles-mêmes ; & il n'y en a qu'un trop grand grand nombre. Jugez de ce que vous ſeriez, ſi vous aviez été ſans inſtruction ; & pour en bien juger, vous n'avez qu'à réflechir ſur les effets qu'ont produit ſur vous les ſecours que vous avez reçu des autres. Vous comprenez par-là combien, ſans ces ſecours, les lumiéres de l'homme ſeroient bornées ; il ſeroit réduit à l'idée plus ou moins obſcure de la Premiére cauſe, que bientôt, peut-être, nombre de préjugés viendroient altérer. Il ſeroit réduit à quelques ſentimens de vertu, plus ou moins développés, ſuivant les circonſtances ; ſouvent étouffés par les paſſions, & je pourrois dire, par la groſſiéreté de ſon genre de vie.

Allez par degrés de cet homme laiſſé à lui-même, à une ſuite d'autres plus ou moins inſtruits, & plus ou moins favoriſés ou arrêtés, par les différentes circonſtances dont j'ai parlé, & vous prendrez une idée de la pro-

digieuſe variété qu'il peut y avoir dans les lumiéres naturelles des hommes.

Tranſportez-vous enſuite au milieu des Nations : voyez combien les combinaiſons de toutes ces variétés dont nous avons parlé, doivent augmenter, dans ce grand nombre d'hommes. Vous avez entrevu, en contemplant la Nature, l'immenſe variété que les combinaiſons de quatre élémens a produite dans les corps organiſés, & dans les autres corps naturels. Ces combinaiſons ne ſont rien en comparaiſon de celles dont ſont ſuſceptibles les objets dont nous parlons. Il eſt queſtion ici d'Etres mixtes, qui réuniſſent la matiére & l'intelligence ; d'Etres libres, qui ne dépendent pas du pur méchaniſme ; mais qui, par la variété de leur choix, peuvent mettre une telle variété dans leurs circonſtances & dans leurs lumiéres, qu'il nous feroit abſolument impoſſible de juger où elle peut s'arrêter.

En ſuivant ces conſidérations, nous ſommes amenés à penſer, que les lumiéres naturelles peuvent être extrêmement différentes parmi les hommes. Vous verrez que les faits vérifieront ce à quoi nous ſommes parvenus par nos réflexions. Si ces différences ſont ſouvent moins conſidérables qu'elles ne pourroient être, il eſt aiſé de juger que cela eſt dû à quelques circonſtances générales dans les Sociétés. Telles ſont les loix de ces Sociétés ; telles ſont les inſtitutions publiques qui établiſſent des notions communes ; telles ſont les coutumes & les mœurs. Suivant que ces circonſtances favo-

risent plus ou moins la vérité ou l'erreur, elles sont plus ou moins utiles ou nuisibles aux lumiéres des hommes. Ces faits bien considérés nous montrent que les hommes ne pourroient long-tems, sans des secours remarquables, conserver les mêmes lumiéres. Ils ne resteroient unis que dans les premiers principes dont nous avons parlé; & encore ces principes seroient-ils plus ou moins altérés. Il paroît que pour que les hommes conservent les mêmes lumiéres; & encore plus, pour qu'ils y soient ramenés, il faut des instructions frappantes, qui éclairent leur esprit & qui touchent leur cœur. En suivant ces idées, on est même conduit à penser qu'il leur faut des leçons plus qu'humaines pour produire ces effets.

Vous voyez comment ces considérations, faites d'abord sur la maniére dont vous avez acquis vos lumiéres naturelles, & appliquées ensuite à un plus grand nombre de personnes, conduisent à l'idée de la nécessité de secours extraordinaires, pour que les hommes puissent être tirés de l'erreur, & pour qu'ils puissent conserver, dans leur pureté, les lumiéres qui sont à leur portée. Cette réflexion ne peut que vous faire penser aux heureuses circonstances dans lesquelles vous êtes : elle doit vous faire sentir que cette Révélation, ces lumiéres surnaturelles que vous cherchez, brillent pour vous, & ont brillé pour ceux de qui vous avez reçu vos Instructions.

Oui, mes Enfans, je vous donnerois une histoire bien imparfaite de vos lumiéres natu-

relles, & de celles de votre Instituteur, si je n'allois puiser à d'autre source de lumiéres, qu'à celle que l'homme doit à l'usage de ses facultés. J'ai été instruit de bonne heure. J'ai toujours cherché avec empressement de bons maîtres : j'en ai trouvé en grand nombre dans les Auteurs d'excellens Ouvrages sur la Religion : mais le fond de ces Ouvrages, mais les lumiéres qui ont éclairé ceux qui les ont écrit, ce sont les lumiéres du Christianisme. Je sens que sans ces lumiéres, jamais je n'aurois pu vous donner les leçons que je vous ai données. Si je n'avois été à la grande Ecole du Christianisme, loin de pouvoir vous conduire dans la recherche de la vérité & du bonheur, je n'aurois même pu me conduire moi-même. Ce sont les belles leçons que j'ai reçues dans cette Ecole, qui ont éclairé les regards que j'ai jettés sur la Nature; qui ont ouvert mes oreilles à ses Instructions, & qui ont dicté celles que je vous ai données.

Vous voyez comment nous avons été conduits à la Révélation, même plus vîte que nous ne le pensons. Ce n'est pas la premiere fois, mes Enfans, qu'en faisant des recherches pas à pas, nous avons été entraînés par la force de la vérité, & portés beaucoup plus tôt au point où nous nous proposions d'atteindre.

Je reprendrai, dans le Discours suivant, les recherches que nous avons commencées sur l'histoire des lumiéres naturelles des hommes, à l'égard de la Religion.

DISCOURS



DISCOURS IV.

Lumiéres des Nations modernes.
Lumiéres des Nations anciennes.

IL est convenable, mes Enfans, que vous rassembliez dans votre esprit, les principales idées qui vous ont été présentées dans les trois Discours précédens. Ces Discours ont été sur-tout destinés à éclaircir vos idées sur la Religion en général, sur la Religion naturelle, & sur la Révélarion. Vous avez vu quel est le Grand Objet de la Religion, Dieu : Quel est le but où elle conduit l'homme, *le Bonheur* : Quel est le moyen que la Religion offre à l'homme pour parvenir au bonheur, *la Vertu.*

Ce sont-là des lumiéres auxquelles nous ont déja conduit nos premieres considérations sur la Nature. Plus nous l'avons contemplée, plus nous avons réfléchi, & plus ces idées se sont éclaircies, plus ces lumiéres ont brillé pour nous.

Mais vous venez de reconnoître, en recherchant l'origine de vos lumiéres, combien peu vous devez attribuer vos succès à vos propres forces, & même à celles de votre Instituteur. Vous avez vu, & je pourrois dire, vous avez éprouvé que l'homme a besoin de grands secours pour éviter l'erreur, & pour conserver

dans leur pureté, les premieres vérités que la Nature & la Raison lui font connoître.

Les grandes leçons que la Nature & la Raison donnent aux hommes, ont toujours été devant leurs yeux. Ils ont toujours pu considérer la beauté & l'utilité de tant d'objets dont la Nature est parée, & enrichie. Ils ont vu & admiré l'Astre du Jour; ils ont éprouvé ses heureuses influences. Le spectacle de la Nuit s'est présenté à leurs yeux, & la voute céleste leur a annoncé le Dieu que le Soleil leur avoit fait connoître, & dont la Bonté s'est manifestée à eux par tous les biens dont la Terre est couverte.

Il semble d'abord que ces belles leçons de la Nature & de la Raison, doivent nécessairement se faire entendre à l'homme, & agir sur lui plus que toute autre idée, plus que tout autre sentiment. Mais vous avez vu que l'homme laissé à lui-même, est très-exposé à l'erreur; qu'il a besoin de grands secours pour suivre la vérité, & pour y être ramené.

Tel est l'état dans lequel il est sur la Terre; & vous devez vous attendre, en suivant l'histoire des lumiéres naturelles parmi les hommes, de trouver qu'ils ont peu profité des leçons qui étoient à leur portée, & qu'ils se sont généralement jettés dans des routes qui les ont éloignés de la vérité.

C'est ce que les Faits que nous devons parcourir vous apprendront. Tâchons de considérer quel a été l'état des lumiéres naturelles des hommes, en différens tems & en différens

lieux. Nous ne pouvons traiter ce ſujet dans toute ſon étendue. Les monumens nous manqueroient, ſi nous voulions l'eſſayer. Ceux que nous avons ſont très-ſuffiſans, pour nous donner les Inſtructions dont nous avons beſoin. Il ſuffira même, pour le but que je me propoſe, de vous préſenter ſeulement une petite partie des connoiſſances que l'on peut acquérir ſur ce ſujet.

Tous les hommes qui ſont ſur la Terre, ſont-ils à portée des connoiſſances naturelles ſur la Religion que vous avez reçues dès votre enfance? Peuvent-ils recevoir les mêmes Inſtructions que vous avez reçues?

Vous avez tout lieu de penſer qu'une grande partie eſt très-éloignée du bonheur dont vous jouiſſez à cet égard. Vous avez vu dans le Diſcours précédent, combien de circonſtances favorables doivent concourir, pour que l'homme acquierre dans leur pureté les grands principes de la Religion. Il eſt naturel de penſer que ce concours de circonſtances ne ſe rencontre pas par tout. Vous voyez même combien elles varient dans un lieu très-borné, entre quelques milliers de perſonnes, & lors même que ce lieu eſt très-favoriſé.

Que ſera-ce parmi les Nations privées d'inſtitutions publiques? Que ſera-ce même parmi celles dont les inſtitutions publiques ſont peu conſidérables, puiſque les meilleures inſtructions ſont ſouvent très-négligées, & produiſent ſi peu d'effets?

D'ailleurs, tout influe, dans une Nation

sur l'instruction & sur les mœurs. Vous pourrez juger, dans la suite, de l'influence que l'état politique d'une Nation, peut avoir sur les lumiéres & sur les mœurs des personnes dont elle est composée. Les goûts dominans, les préjugés communs, les passions les plus générales, l'ambition, l'esprit de parti, les divisions, le luxe, l'amour des richesses & des plaisirs, sont autant d'obstacles, dont les effets ne sont que trop sensibles sur les lumiéres des hommes. Ils servent souvent à donner au plus grand nombre une tournure d'esprit & de cœur, qui les éloigne de l'attention, de l'application la plus commune, & qui même les porte à préférer les ténébres à la lumiére. Tout ce qui les environne leur montre la Cause Premiere; tout leur prouve sa Bonté & sa Sagesse; ils sentent le mérite & le prix de la vertu: mais ces idées, mais ces sentimens sont négligés dans leurs ames; ils ne s'en occupent point. Trop d'objets très-différens ont captivé leur goût, & attiré leur attention: ils sont l'unique sujet de leurs soins & de leurs recherches. Ainsi, loin d'être ramenés tous les momens à la Cause Premiere, par la jouissance de tant de biens, ils en oublient la cause; & ils en jouissent comme s'ils n'avoient point de cause.

C'est-là plus ou moins, mes Enfans, l'état de la plus grande partie des Nations. On observe des variétés à cet égard, comme à bien d'autres, occasionnées par diverses circonstances dont on ne sauroit démêler tous les effets.

Cette partie de l'hiſtoire des hommes eſt la plus difficile, lorſqu'il s'agit de l'approfondir. On peut même s'égarer en voulant trop l'approfondir.

Il y a de grandes Nations, il y en a de petites. Il y a des Nations qui communiquent facilement entr'elles ; il y en a qui ſont iſolées, & qui n'ont de reſſources qu'en elles-mêmes.

Lorſque l'on conſidére, par leurs beaux côtés, les grandes Nations, ou les petites Nations qui jouiſſent d'une communication facile avec d'autres, il ſemble que c'eſt-là que doivent ſe trouver les lumiéres les plus claires & les plus pures, ſur les premieres vérités. L'induſtrie, l'émulation, la civiliſation, ſont des indices des progrès de l'eſprit humain. Ces indices paroiſſent devoir faire eſpérer qu'ils ſont unis avec les circonſtances les plus ſûres ſur le ſujet le plus intéreſſant, ſavoir la Religion & le bonheur. Il ſemble que c'eſt donc au milieu de ces Nations, qu'il faut aller chercher ces lumiéres. Mais lorſque l'on vient à conſidérer comment le vice, l'erreur, l'ignorance y ſont ſouvent répandus, parmi un très-grand nombre de perſonnes, on ſeroit porté à les fuir, & à penſer que la lumiére & la vertu la plus pure, doivent ſe trouver dans la ſolitude, ou au milieu des Nations les plus petites & les plus iſolées.

Elles ont été bien rares ces petites Sociétés, où la vertu & les lumiéres de la Raiſon ont atteint & ont conſervé une pureté conſidérable. Elles n'ont, peut-être, été ces Sociétés,

que de belles fictions de quelques heureux génies, qui ont employé cet art, pour montrer l'utilité & la beauté de ces lumiéres & de ces vertus; pour les faire aimer & rechercher.

On a de nombreux exemples de petites Nations établies dans des ſolitudes. Les unes ont été moins groſſiéres que les autres; mais toutes ſont reſtées dans un état d'ignorance, que rien ne pourroit vaincre qu'un changement de circonſtances; qu'une communication avec des Nations éclairées & plus policées.

A l'égard de l'homme placé dès ſon enfance dans une profonde ſolitude, j'ai déja eu occaſion de vous dire, qu'il eſt bien vraiſemblable qu'il reſteroit borné à s'occuper des plus preſſans beſoins de la Nature; c'eſt-à-dire, qu'il reſteroit ſauvage. On ne peut pas aſſurer qu'il n'y en eut de ſi bien conſtitués, qu'ils percevroient à travers les nuages qui les environneroient; & qu'ils pourroient parvenir à s'occuper de la Cauſe Premiere, & à deſirer de l'inſtruction. Mais on ne peut douter qu'ils ne reſtaſſent très-bornés, s'ils étoient privés de toute communication avec des hommes inſtruits.

Et que feroit dans une profonde ſolitude un homme inſtruit & vertueux? Il ſentiroit qu'il n'eſt point à la place de la vertu & de la lumiére: il ſentiroit que la vertu eſt comme morte dans la ſolitude, puiſqu'elle eſt éloignée des objets ſur leſquels elle doit s'exercer. Il ſeroit dans l'impatience de ſe trouver au milieu de ſes ſemblables, pour ſatisfaire les affections de

bonté dont son cœur est rempli. Il ne pourroit supporter de n'avoir autour de lui que des objets sourds & muets ; il voudroit toujours célébrer, & toujours entendre célébrer les beautés de la Nature, & les Perfections de son Auteur.

Ces considérations, quelques générales, quelques vagues qu'elles soient, peuvent beaucoup servir à vous faire sentir, combien sont compliquées les causes qui influent sur le degré de lumiéres naturelles, dont peuvent être éclairés les différens peuples, qui ne jouissent d'aucune lumiére surnaturelle. Vous êtes parlà préparés à juger de la difficulté des recherches que nous nous proposons de faire. Il est question de l'histoire générale des hommes ; car vous voyez comment leurs lumiéres peuvent dépendre de toutes les circonstances dans lesquelles ils se rencontrent. Il est question de plus de l'histoire de la Providence, si j'ose parler ainsi; de la maniére dont Elle conduit les hommes au bonheur par tant de moyens différens : moyens que nous ne pourrions approfondir, & dont nous ne pourrions juger dans une infinité de cas.

C'est ici que nous devons nous rappeller l'idée des bornes de notre esprit, & celle de la Grandeur, de la Sagesse & de la Bonté du Gouvernement moral de notre Créateur & de notre Maître. C'est ici que nous devons nous dire, ce ce que nous avons dit déja plusieurs fois, & que nous aurons encore souvent occasion de répéter, que puisque les plus petits

objets du Monde Physique nous arrêtent ; que puisqu'un Insecte est pour nous un monde de merveilles inexplicables, que devons-nous penser de cette suite de faits que nous présente l'état des hommes, rélativement sur-tout à ce qui regarde la Religion, les lumiéres, les mœurs & le bonheur ?

C'est avec ces dispositions d'esprit que nous devons entreprendre les recherches que nous nous proposons de faire. Etendons à présent nos regards sur le Genre-humain, après avoir considéré nos propres circonstances. L'objet, il est vrai, est trop grand pour qu'il puisse être embrassé d'une même vue. D'ailleurs nous sommes fort éloignés de connoître tous les peuples de la Terre, qui sont, & qui ont été. Partageons donc ceux que nous connoissons, suivant les tems & suivant les lieux. Considérons des Nations différentes : celles qui sont les plus instruites, les plus éclairées, les plus policées, & celles qui sont restées dans l'ignorance & dans la barbarie.

Il est naturel de commencer par le tems présent : mais nous ne pouvons pas nous y borner, ni même à un petit nombre d'années : nous devons prendre des siécles.

Les lumiéres les plus considérables sur la Religion naturelle, sont certainement au milieu des Nations de l'Europe, & de celles qu'elles ont formées & instruites dans les autres parties de la Terre. Ces lumiéres ne sont pas égales par tout, comme elles ne sont pas égales entre les individus des peuples les plus éclai-

rés. Mais généralement, la Cauſe Premiere eſt reconnue & adorée. On la conſidére comme gouvernant le Monde Phyſique & le Monde Moral; comme étant la ſource de tous les biens dont les hommes jouiſſent. On a de belles idées de ſes Perfections, & on reconnoît que c'eſt à la vertu que cet Etre tout parfait a attaché le bonheur préſent & à venir.

Je pourrois encore étendre le tableau des lumiéres qui brillent au milieu de la plûpart des peuples de l'Europe. Mais ſi j'allois plus loin, vous reconnoîtriez bientôt ces grandes Vérités, ce ſalut, cette vie & cette immortalité que l'Evangile a miſes en évidence : vous verriez, par conſéquent, que je ſors de la route que nous devons ſuivre; & que je parle de la Révélation, lorſque nous nous ſommes bornés à ne chercher que les lumiéres naturelles.

Renvoyons donc de parler des lumiéres de ces Nations, après que nous nous ſerons occupés de celles qui nous paroiſſent n'avoir été à portée d'aucune Révélation.

Tranſportons-nous, par conſéquent, dans le Nouveau Continent. L'Amérique a été pendant long-tems inconnue à l'Europe, & aux autres parties de l'ancien Monde. On a tout lieu d'être perſuadé, que ſes habitans n'ont pas eu de communication avec les Nations les plus éclairées. L'état dans lequel ils étoient, lorſqu'elle a été découverte, il y a plus de deux cent ans, eſt très-propre à nous fournir des idées ſur le ſujet que nous examinons. Il s'eſt trouvé en Amérique quelques grandes Nations,

telles que les Péruviens & les Mexicains : mais la plûpart des peuples de ce Continent étoient disperfés dans de vaftes contrées, & féparés en de très-petites fociétés. On a trouvé de ces petites fociétés dans un grand nombre d'Ifles. Aucune n'étoit civilifée ; aucune n'étoit parvenue à découvrir les arts qui étoient connus depuis long-tems parmi la plûpart des peuples de l'Europe, & de divers Pays de l'Afie & de l'Afrique On voit qu'ils ont fenti le befoin de ces arts, mais qu'ils n'ont pas été favorifés par les circonftances. Ils ont connu le prix des productions de l'induftrie des Européens, & ils les ont recherchées avec empreffement. Il régnoit parmi les membres de ces petites fociétés des coutumes fuperftitieufes, qui nous fuffifent pour juger qu'ils ont fenti qu'ils dépendoient d'un Etre Supérieur, d'une Caufe, qu'ils auroient bientôt reconnue pour la Caufe Premiere, s'ils avoient pouffé leurs réflexions, ou s'ils avoient pu jouir de l'inftruction de perfonnes plus exercées à penfer. On a découvert qu'ils avoient des idées du jufte & de l'injufte, obfcurcies à la vérité par de grands préjugés, occafionnés par l'ignorance, & par la vie groffiére qu'ils menoient.

On a trouvé que les Péruviens, le peuple le plus policé de l'Amérique, & qui avoit fait quelques progrès dans les arts, reconnoiffoient un Dieu Suprême, Créateur & Confervateur de l'Univers, qu'ils ont adoré le Soleil, de même que les Mexicains & la plûpart des habitans de l'Amérique, comme l'image du Dieu

Suprême. Il eſt arrivé à ces peuples, ce qui eſt arrivé à tous les peuples du Monde. Ils ne s'en ſont pas tenus à l'idée de la Premiere Cauſe ; ils ont voulu la voir, en quelque maniére, tant ils étoient adonnés aux objets ſenſibles ; & c'eſt pourquoi ils ſe ſont adreſſés aux Aſtres, & ſur-tout au Soleil & à la Lune. Mais cependant, on peut dire que les principes, les coutumes, l'idolâtrie même des peuples de l'Amérique, qui ne paroiſſoient avoir eu d'autres inſtructions que celles qu'ils ont puiſées dans la Nature, dans leurs propres ſentimens, & dans leurs premieres réflexions, on peut dire qu'ils ont tous ſenti la néceſſité d'une Cauſe Premiere, & la dépendance dans laquelle ſont les hommes à ſon égard.

C'eſt auſſi ce qu'on a découvert à l'égard des peuples les plus groſſiers de l'ancien Continent, de ceux qui ſont diſperſés au Nord & au Sud du Globe terreſtre, même des Hotentots, remarquables par leur groſſiéreté. Nous ne ſommes pas inſtruits ſur les lumiéres des habitans des Pays dont je viens de parler, dans des ſiécles plus reculés. Il eſt vraiſemblable qu'elles n'ont pas été conſidérables. Il eſt plus intéreſſant de s'occuper des Nations anciennes dont celles-là tirent certainement leur origine.

Il s'agit donc à préſent de fouiller dans l'antiquité ; de rechercher quelles ont été les lumiéres des hommes ſur la Religion, dans des tems reculés, de tâcher de découvrir l'origine de ces lumiéres, & de ſuivre les révolutions auxquelles elles ont été expoſées.

L'objet que je me propose de vous mettre devant les yeux, est des plus vastes ; car il ne s'agit pas de porter nos recherches sur une seule Nation, il faut les étendre à plusieurs Nations ; il faut remonter, si nous le pouvons, aux plus anciennes, à celles dont les autres sont venues ; il faut essayer même de parvenir à découvrir la premiere origine des sociétés humaines, c'est-à-dire, la premiere origine de l'homme.

La scène sur laquelle nous allons jetter les yeux, est la scène du Monde ancien. Elle présente de grandes & de petites Nations ; elle présente des révolutions considérables dans l'esprit humain & dans les sociétés ; elle nous montre l'homme exerçant ses forces, déployant ses facultés, poussant l'industrie & les arts qu'elle produit à un point très-considérable.

De grandes Villes ont été fondées dans les plaines & sur les bords des riviéres : des Ouvrages magnifiques ont orné ces Villes, & ont servi au bien de leurs habitans. On découvre dans l'antiquité des monumens fréquens & remarquables des talens & des arts de plusieurs peuples. Quelques-uns de ces monumens, qui subsistent encore, servent même d'appui aux historiens.

Ce coup d'œil nous présente de grands hommes de toutes sortes. Des héros, qui ont su commander aux Nations, les armer pour leur défense, très-souvent envahir d'autres Nations, & changer totalement le rôle qu'ils étoient

appellés à jouer, devenir les fléaux des peuples, au lieu d'être leurs Protecteurs & leurs Peres.

Les Sciences nous ont fait connoître de grands hommes plus véritablement illustres ; & qui, par la beauté & par les efforts de leur génie, nous apprennent que l'on ne peut à présent les surpasser, qu'en profitant de leurs travaux, & qu'en jouissant du surplus d'instruction, que nous fournissent les siécles qui sont entr'eux & nous.

Vous devez naturellement vous attendre à apprendre que les Nations, parmi lesquelles les Sciences & les Arts ont été cultivés avec tant de succès, auront aussi exercé leurs talens sur le grand objet qui se présente sans-cesse à l'esprit humain, & que le cœur des hommes leur découvre : Ils ne pouvoient exercer leurs facultés sur tous les objets qui les environnoient, sans rencontrer, si je puis parler ainsi, la Cause Premiere, sans chercher à la connoître, & sans découvrir combien leur sort dépend d'Elle.

C'est en effet ce que l'on trouve continuellement, en puisant dans les différentes sources, qui peuvent nous fournir des connoissances sur le sujet qui nous occupe. Ces sources sont les Historiens, les Philosophes & les Poëtes de l'antiquité. C'est-là où l'on trouve le dépôt des connoissances des hommes, & celui des lumiéres naturelles auxquelles ils sont parvenus.

Ce sont les Historiens, les Poëtes & les Phi-

losophes Grecs & Romains qui sont les plus nombreux & les plus connus. Ce sont ceux dont on occupe le plus les jeunes gens : & c'est pour cela qu'ils sont portés à penser que c'est à l'Histoire des Grecs & des Romains qu'il faut sur-tout s'arrêter, pour connoître l'antiquité. Ces sources nous fournissent, en effet, des connoissances considérables sur l'état du Monde ancien, & en particulier sur les Grecs & sur les Romains : mais elles nous font connoître qu'il faut remonter plus haut dans l'antiquité, pour parvenir à découvrir l'origine des sciences, & en général des lumiéres de ces Peuples. Ces Auteurs ont puisé ailleurs une partie de leurs connoissances. Ils ont instruit leurs Nations, au moyen des Instructions qu'ils ont reçues d'autres Nations. Leurs Philosophes, sur-tout les Grecs, sont allés à l'Ecole des Egyptiens, des Phéniciens, des Babyloniens & des Perses. Pythagore n'est pas vraisemblablement le seul qui soit allé jusques dans l'Inde. Il paroît que les Grecs, & même les Egyptiens tournoient les yeux vers l'Orient, comme vers le lieu où la lumiére avoit premierement brillé, & d'où elle venoit encore.

Les Historiens, les Poëtes & les Philosophes dont nous parlons, nous font non-seulement connoître les sciences les plus recherchées, qui étoient enseignées dans les Ecoles, ou qui étoient des mystères que l'on cachoit au peuple. Ils nous apprennent aussi quelles ont été les idées populaires, & quelle a été la Religion des Nations anciennes.

L'on voit que généralement l'idée de la Cause Premiere, d'un Etre Suprême, Créateur de l'Univers, qui le gouverne avec sagesse & avec justice, a occupé tous les esprits, & a été le fondement de leur Religion. Cette idée, il est vrai, a été bientôt défigurée, plus ou moins, parmi la plûpart des peuples. De-là sont venus les différens cultes, les différentes Religions que nous fait connoître l'antiquité. Les sources dans lesquelles nous pouvons puiser, quoiqu'obscures à plusieurs égards, peuvent nous fournir, sur ce sujet, les instructions propres à répondre à notre but, propres à nous apprendre que les Nations laissées à leurs lumiéres & à leurs passions, tombent facilement dans l'erreur, & même dans les erreurs les plus grossiéres.





DISCOURS V.

Suite sur l'Histoire des Lumières naturelles des Nations anciennes.
L'Orient est le point du Monde d'où la Lumière est venue.
Origine du Genre-humain. Histoire du Genre-humain.

L'ÉTAT dans lequel nous avons trouvé les habitans de l'Amérique, & les peuples de l'ancien Continent, qui nous ont paru avoir été depuis long-tems laissés à eux-mêmes, ne nous a pas présenté des progrès considérables de la Raison. Il nous a appris, au contraire, quelle est l'ignorance dans laquelle sont les hommes, lorsqu'ils restent sans instruction, sans communication avec d'autres qui sont plus instruits qu'eux. C'est ce que les anciens Gaulois, les Anciens Bretons, les Germains & ces peuples nombreux du Nord, qui ont souvent envahi les Pays plus méridionaux, nous apprennent, comme ceux dont nous avons parlé dans le Discours précédent.

La grande célébrité des Grecs & des Romains a attiré notre attention, & nous a fait juger que nous trouverions chez ces peuples, des monumens plus remarquables de la force des

des facultés humaines, & des efforts de la Raiſon. Ces peuples fameux dans pluſieurs ſiécles, les Grecs, en particulier, ſi renommés par leurs beaux génies & par les efforts qu'ils ont faits, pour cultiver l'eſprit humain, & pour rechercher la vérité, ne nous préſentent preſque que l'erreur la plus groſſiére, mélée avec les premieres vérités que la Raiſon découvre ſur la Religion.

Les Grecs ont été les Maîtres des Romains, chez leſquels la Philoſophie n'eſt parvenue qu'aſſez tard. Les Grecs ont eu leurs Maîtres. Ils ont tiré leur origine des peuples ſitués plus à l'Orient, & plus au Midi; & ils en ont reçu leurs premieres connoiſſances ſur les arts, ſur les ſciences, & vraiſemblablement ſur les premieres vérités de la Religion. Ces vérités ne leur ſont pas parvenues pures; & ils les ont encore, à bien des égards, déſigurées: car on ne peut pas faire honneur à tous les Grecs, des ſentimens de quelques-uns de leurs Philoſophes, qui oſoient à peine montrer les belles vérités qu'ils avoient ſaiſies; & dont même quelques-uns ont été les victimes du deſir qu'ils avoient d'inſtruire leurs compatriotes.

Les Maîtres des Grecs ont été les Egyptiens & les Phéniciens. Ces derniers peuples ont reçu la plûpart de leurs connoiſſances de Nations ſituées plus à l'Orient. Toutes les recherches nous montrent l'Orient comme le point du Monde, d'où les connoiſſances ſe ſont répandues ſur les Pays occidentaux. Il ſemble même que la lumiére qui a brillé dans l'Orient,

étoit comme le centre des connoissances qui ont servi à instruire les autres peuples.

Cette idée mérite d'être examinée. Elle peut servir beaucoup à nous conduire au but que nous nous ptoposons ; à nous montrer ce que peut l'homme dans la recherche des premieres vérités, & quels sont les secours dont il a besoin pour y parvenir, & pour les conserver.

Comment découvrir s'il y a eu, en effet, dans l'Orient, un point duquel est parti la lumiére ? Il y a un moyen assez simple, & qui se présente naturellement à l'esprit : c'est de chercher l'origine des Sociétés. S'il y a eu une premiere Société dont les autres sont venues, il est très - intéressant de connoître quelles ont été les lumiéres de cette premiere Société. Ces questions nous conduisent à une autre : S'il y a eu une premiere Société, quelle a été son origine ; est - elle venue d'un seul couple, & quelle a été l'origine de ce couple ?

Nous sommes, comme vous voyez, mes Enfans, conduits à chercher l'origine de l'homme & des Sociétés qu'il a formées depuis longtems en se multipliant.

Il n'est pas question d'examiner d'où l'homme tire sa premiere origine. La Raison nous découvre évidemment qu'il est un des Ouvrages de l'Auteur de la Nature. Il s'agit de savoir comment les Nations se sont formées ; comment la Terre a été peuplée. A-t-elle d'abord été couverte d'hommes à l'ordre du Créateur, ou les hommes se sont-ils multipliés & répandus peu-à-peu ? Viennent - ils d'un seul homme, ou d'un petit nombre d'hommes ?

Les ſources des connoiſſances dont je vous ai parlé, les Hiſtoriens, les Poëtes, les Philoſophes nous donnent peu d'inſtructions ſur ce ſujet, & même nous préſentent des fables ridicules, qui nous prouvent combien les hommes ſe livrent à l'imagination dans leurs recherches, & combien ils peuvent être ſatiſfaits par les idées les moins naturelles. On voit qu'ils ont peu conſulté la Nature, par l'expérience, & qu'ils ont beaucoup entrepris de la connoître, en ſuivant leur imagination. Ils ont été juſqu'à dire, que les hommes étoient ſortis des marais & de la terre, comme les Plantes.

S'ils avoient obſervé comment les familles & les Nations ſe forment, ils auroient facilement reconnu qu'elles peuvent venir d'un ſeul homme & d'une ſeule femme. Ils auroient joint à cette idée, un nombre conſidérable de Faits que l'hiſtoire leur faiſoit connoître, par leſquels ils auroient appris que la Terre ne s'eſt peuplée que peu-à-peu; & que c'eſt de l'Orient, que les peuplades ſe ſont étendues vers l'Occident. Ils auroient été conduits, par ces conſidérations, vers ce même point, d'où ils ont reconnu qu'étoient venues les premieres connoiſſances; & ils auroient pu conclure raiſonnablement, que les premieres lumiéres & les premiers hommes s'étoient rencontrés dans les mêmes lieux: c'eſt-à-dire, que le premier, ou les premiers hommes ſont parvenus à des connoiſſances, & peut-être ont été éclairés par des Inſtructions extraordinaires, qui

ont fourni aux Nations, à mesure qu'elles se sont repandues, les plus pures lumiéres qu'elles aient possédées.

Il nous est très-facile de parvenir à ces vérités qu'auroient pu découvrir les esprits éclairés parmi les Nations anciennes. Nous avons les mêmes monumens qui pouvoient instruire ces Nations : savoir, les Faits nombreux qui nous apprennent comment les divers pays de la Terre se sont peuplés peu-à-peu ; comment les Etats ont été fondés & se sont accrus. Mais nous avons un avantage considérable sur ces Nations anciennes ; c'est la bonne Physique, la bonne Philosophie, la connoissance de la Nature par les Faits, par l'expérience. Les Anciens ont poussé fort loin quelques Sciences. Les Mathématiques & l'Astronomie, par exemple. Ils ont eu des Philosophes, qui ont pu, par de beaux efforts de raison, & secondés par la connoissance de la Nature, épurer les premieres vérités, qui étoient mêlées avec tant d'erreurs. Mais la Nature n'avoit pas été suivie de leur tems, comme elle l'a été depuis peu : elle n'avoit pas donné à ses contemplateurs d'aussi utiles leçons, que celles qu'ils en peuvent facilement tirer à présent : elle ne leur avoit pas montré cette suite de Faits, qui apprend aux vrais contemplateurs de nos jours à connoître sa marche, à connoître quelques-unes des gradations admirables, par lesquelles tant d'ouvrages sont amenés à leur perfection. Sur-tout les Anciens avoient peu puisé dans la Nature, les belles leçons de retenue, de modestie

qu'elle nous donne, afin que nous arrêtions nos recherches & nos jugemens, où nos forces & nos lumiéres s'arrêtent.

Socrate a entendu ces leçons si belles & si utiles de la Nature : Socrate s'est véritablement distingué à cet égard de la plûpart des Grecs. Il a donné le plus bel exemple de modestie que l'antiquité nous ait fait connoître : exemple digne de servir de modèle aux siécles les plus instruits ; & d'influer sur les vrais Philosophes de nos jours, comme il a influé sur Platon & sur Xénophon.

Je dis donc, mes Enfans, qu'avec les secours dont nous jouissons, il nous est facile de juger que le Genre-humain vient d'un seul homme ; que c'est une grande famille qui a commencé vers le milieu de l'Asie.

Mais ce ne seroit pas assez, si nous ne possédions, sur ce sujet, que cette vérité. Nous ignorerions quelles lumiéres ont eu les premiers hommes, & d'où ces lumiéres leur sont venues. Le premier homme, devrions-nous demander, a-t-il été créé dans cet état de foiblesse, dans lequel naissent tous ses descendans ? Comment a-t-il passé ses premieres années ? Au moyen de quels soins, de quels secours a-t-il pu subsister, & acquérir peu-à-peu les forces qui lui ont été nécessaires, pour se servir lui-même, & pour servir ses Enfans ? Quel a été son Instituteur ? Quel a été son guide dans ce monde nouveau, qui lui étoit parfaitement inconnu ? Comment a-t-il distingué les alimens propres à satisfaire le besoin de la faim qui le

pressoit si souvent ? Comment a-t-il pu juger de tant d'objets qu'il lui importoit de connoître, pour prévenir les accidens auxquels son manque d'expérience l'exposoit ? Une Compagne, sujette aux mêmes besoins que lui, aussi novice que lui dans ce monde, & plus foible encore, loin de pouvoir le secourir, devenoit, par la tendresse qu'il lui portoit, un nouveau sujet de difficultés & de peines.

S'ils ont été d'abord placés dans le monde avec les forces du corps & de l'esprit de la fleur de l'âge, il falloit cependant exercer ces forces ; il falloit pour les exercer de cette maniére insensible, qui est dans l'ordre de la Nature, un tems trop long pour les besoins pressans qu'ils devoient satisfaire. Ils devoient apprendre à observer & à se communiquer leurs pensées, avant que de pouvoir s'instruire par la conversation. Ce n'est qu'après avoir fait des progrès considérables à ces égards, qu'ils auroient pu s'entretenir de l'utilité, de la beauté des objets qui les environnoient, qu'ils auroient pu se communiquer les sentimens de leur ame, & élever ensemble leurs esprits vers la Cause Premiere.

Ces considérations nous conduisent naturellement à penser, que le premier homme & la premiere femme ont reçu des Instructions directes de l'Auteur de leur existence ; qu'il s'est communiqué à eux autrement que par les lumiéres de la Raison ; qu'il leur a fait connoître les circonstances dans lesquelles il les a placés, les objets qui les environnoient, & l'usage qu'ils en pouvoient faire.

. Je n'ai pas besoin de dire qu'ils ont alors appris de leur Créateur à le connoître, & qu'il les a instruits sur leur origine, & sur celle du monde dans lequel ils venoient d'être placés. Tout contribuoit, dans ces momens remarquables, à remplir leurs ames de l'idée de l'Auteur de la Nature. Ils venoient de sortir du néant par son pouvoir infini; ils étoient encore surpris de leur existence; ils s'occupoient de la Cause à laquelle ils la devoient; ils sentoient leur foiblesse, ils cherchoient du secours, ils attendoient celui de l'Etre qui les avoit formés, & pour lequel ils éprouvoient les mouvemens du plus grand respect. C'est alors que cet Etre s'est fait entendre à eux; c'est alors qu'il s'est manifesté à eux, par les Instructions qu'il leur a données. Ils ont reconnu, à ces Instructions, cette Cause, cet Etre Suprême, dont leur existence leur avoit donné la premiere idée; & ce grand Etre leur a fait connoître ses bontés, en leur apprennant à connoître les biens dont ils étoient environnés; tous ces beaux objets, qui répandoient déja une douce joie dans leurs ames, par le coup d'œil riant & magnifique qu'ils leur présentoient.

Il est aisé de remarquer, mes chers Enfans, que ces idées ne sont point l'effet de l'imagination & de la crédulité, mais que nous y sommes conduits par les connoissances les plus sûres que nous avons de l'homme & de la Nature. Nous sommes donc conduits à une Révélation, en cherchant l'origine des premieres connoissances, sur les grandes vérités

de la Religion. Nous trouvons que le Créateur, après avoir formé l'homme, ne l'a pas uniquement laissé à l'école de la Raison, pour recevoir les instructions qui lui étoient nécessaires : nous trouvons qu'il l'a instruit de la maniére la plus directe, & qu'il l'a mis par-là en état de se servir de sa raison avec plus de fruit.

Ces instructions, adressées au premier homme, sont devenues des instructions pour ses descendans, au moyen d'une tradition facile, d'autant plus aisée à conserver, que toute la Nature servoit à rappeller, & à confirmer les grandes leçons que renfermoit cette tradition.

Nous voyons donc pourquoi la lumiére est venue de l'Orient; nous voyons pourquoi c'est là qu'elle a brillé avant que de paroître ailleurs: c'est que c'est-là que le Genre-humain a commencé; que son premier Pere a reçu l'existence & les leçons qui ont servi à éclairer ses descendans.

Mais n'aurions-nous sur cet objet que de grandes vraisemblances, auxquelles la Raison nous conduit? N'aurions-nous sur ce sujet que les Instructions que nous puisons dans la Nature, & dans les Faits que les Historiens profanes nous ont conservés, sur les peuplades qui se sont peu-à-peu répandues sur la Terre?

Vous pouvez répondre à ces questions. Vous avez certainement pensé à une source remarquable de lumiéres que nous avons sur ce sujet. Vous vous êtes rappellés ce que vous connoissez des Livres de Moyse; & vous pourriez mê-

me dire ici, qu'en partant de la Premiere Révélation faite au premier homme, il nous inftruit fur celles qui ont été accordées à fes defcendans, & qui ont fervi à conferver, dans quelques endroits de la Terre, les grands principes de la Religion, & un culte véritable, pendant qu'ils ont été ailleurs mêlés avec les erreurs les plus groffiéres, & le culte le plus faux.

Je n'ai pas voulu joindre aux Auteurs profanes dont je vous ai parlé, Moyfe & les autres Auteurs, dont les Ouvrages font réunis avec les fiens dans la collection infiniment précieufe du Vieux Teftament. J'ai voulu d'abord vous montrer ce que nous pouvions découvrir fans cette collection, qui nous apprend, en faifant même abftraction de ce quelle a de furnaturel, plus que tous les autres monumens de l'antiquité.

Les Livres de Moyfe ont tous les caractéres d'autenticité & de vérité que la Raifon peut exiger, & qui la fatisfont pleinement dans les Auteurs profanes dont je vous ai parlé. Ces Livres ont été confervés au milieu d'une Nation, pour laquelle ils étoient de la plus grande importance. Ils s'accordent, en divers points, avec d'autres Auteurs ; & l'Hiftoire des autres Nations fert, à plufieurs égards, de preuve de l'autenticité & de la vérité de divers livres de l'Ancien Teftament.

Ces livres, comme vous le favez, ont été écrits par différentes perfonnes, & en différens tems. Ils ne font pas tous dans le même

genre ; ils ne traitent pas tous le même sujet : mais souvent le même Auteur renferme tous les genres. Il est Historien, il est Philosophe, il est Poëte : Je pourrois dire encore, il est Orateur. On trouve dans ces livres un pathétique, un sublime qui ne se trouve pas ailleurs. Mais, ce qu'ils ont pour nous de plus précieux, c'est qu'ils renferment l'Histoire de la Religion, c'est qu'ils renferment ses vérités fondamentales, & les principes de la morale, dans une grande pureté : c'est qu'ils nous montrent, dans la Nation à laquelle ils appartiennent d'une maniére particuliére, des directions de la Providence Divine à l'égard de ce peuple, & des Nations qui l'environnoient, les plus instructives, les plus propres à nous donner des idées justes, sur le Gouvernement moral du Créateur & du Conservateur des hommes.

Vous comprenez pourquoi je n'ai pas réuni les connoissances que nous tirons de l'Ancien Testament, avec celles que l'on puise dans les Ecrits des Historiens, des Philosophes & des Poëtes que nous possédons. C'est qu'il y a dans l'Ancien Testament plus que les simples lumiéres dont nous recherchions l'origine ; c'est que je souhaitois que nous pussions d'abord juger de ce qu'avoit pu la Raison, & des secours qui lui sont nécessaires.

Tout ce que je vous ai dit dans ce Discours & dans les précédens, peut être considéré comme des Préliminaires propres à nous mettre en état de suivre avec plus de fruit les connoissances des hommes, sur les vérités de la

Religion Naturelle ; & à nous préparer à juger de l'utilité & de l'importance d'une Révélation surnaturelle. Ces Préliminaires nous serviront à rechercher ce que nous devons encore connoître sur l'Histoire de la Religion parmi les hommes ; à estimer ce que l'antiquité nous fournit de lumiéres, & à nous conduire à la source de la Grande Lumiére, à la Révélation parfaite, dont nous avons le bonheur d'être éclairés.

Je vais à présent, dans les recherches que je dois vous présenter, puiser dans toutes les sources dont je vous ai parlé ; dans la Nature, dans les Historiens, dans les Poëtes, dans les Philosophes ; & dans les Historiens, les Poëtes & les Philosophes de la collection de l'Ancien Testament. Je ne considérerai pas d'abord ces dernieres sources, comme renfermant des lumiéres surnaturelles. Ce sera en vous en occupant, que vous serez conduits à les regarder comme telles, & à les distinguer des autres Auteurs dont je vous ai parlé. Plus nous avancerons dans nos recherches, plus nous aurons occasion de les comparer, & de sentir quelle est la grande supériorité des Livres du Vieux Testament, sur tout ce que l'Antiquité profane a produit de plus remarquable.





DISCOURS VI.

Histoire de Moyse. Origine du Monde. Etat des hommes avant le Déluge. Le Déluge.
Origine de l'Idolâtrie.
Suite de l'Histoire rapportée par Moyse.

JE vous conduis, mes chers Enfans, à pas lents dans l'Histoire de la Religion, parce que cet objet est très-grand & trés-compliqué. Il embrasse ce qu'il y a de plus important pour nous à connoître dans l'Histoire de l'homme, & dans le Gouvernement moral du Maître du Genre-humain. Nous contemplons à présent les Objets les plus difficiles à connoître. Il est heureux que nous nous soyons exercés auparavant sur les Ouvrages de la Nature, dont un si grand nombre s'offrent à nos premiers regards, attirent notre attention par leurs beautés faciles à appercevoir, & qui nous conduisent si naturellement à la connoissance du Créateur & du Gouverneur du Monde. Les notions que nous prenons en contemplant ces Ouvrages, en essayant d'en approfondir quelques-uns, en découvrant leur étendue, l'art infini & impénétrable à plusieurs égards qu'ils renferment, sont bien propres à nous préparer,

à faire d'une maniére convenable les recherches beaucoup plus difficiles qui nous occupent à présent, sur les voies profondes de la Sagesse & de la Bonté du Maître des hommes, par lesquelles il les conduit au Bonheur.

Nous avons, comme je vous l'ait dit, plusieurs sources dans lesquelles nous pouvons puiser des connoissances sur ces grands objets. Je tâcherai de vous les faire connoître peu-à-peu, à mesure que nous en aurons besoin ; & seulement autant que cela sera nécessaire, pour le but qui nous occupe.

Moyse est le plus ancien de tous les Auteurs que nous possédons. Ses Ouvrages sont à la tête de la collection du Vieux Testament. Les autres Ouvrages de cette collection les supposent ; & ils ne peuvent être bien connus, qu'après que l'on est au fait de ce que contient le Pentateuque, c'est-à-dire, les cinq livres de Moyse.

Cet Homme, un des plus remarquables de l'Antiquité, se présente, dans ses Ecrits, sous deux points de vue très-importans, & très-intéressans pour les recherches que nous faisons. C'est un Historien, qui remonte jusqu'à l'origine du Genre humain, & qui se propose surtout de rapporter les Faits les plus considérables, touchant la Religion des premiers hommes, & les secours qu'ils ont eu pour acquérir les lumiéres qui ont servi à les conduire. C'est un Législateur, beaucoup plus remarquable, qu'aucun des Législateurs dont d'autres Historiens font mention. Ce Législateur est

l'Instituteur du Peuple qu'il a rassemblé & qu'il conduit. Le grand objet de ses Instructions, de ses Loix, de sa Police, c'est la Religion, c'est de détourner son Peuple du faux culte, de l'idolâtrie des Nations avec lesquelles il avoit vécu, ou près desquelles il devoit vivre; c'est de lui faire connoître le grand objet de la Religion, de lui en prescrire les devoirs, & de lui fournir des motifs pour l'engager à les suivre.

Moyse naquit en Egypte au milieu des Israélites, qui d'une seule famille, étoient devenus, au bout de deux cent ans, un peuple très-nombreux. Il fut, par des circonstances remarquables, conservé & élevé avec soin. Il fut instruit dans les Sciences cultivées dans l'Egypte, qui alors étoit, à cet égard, distinguée de plusieurs autres Nations. Le peuple à la tête duquel il se trouva ensuite placé, ayant été formé au milieu de l'Egypte, y avoit contracté les mœurs & les goûts de ce Pays-là : il avoit sur-tout connu le culte idolâtre qui y étoit établi, & il a souvent donné des preuves de la prévention qu'il avoit prise pour ce culte. Moyse devoit tirer de l'Egypte le peuple d'Israël : il devoit le conduire dans le Pays où ses ancêtrés avoient habité.

Je ne ferai pas mention ici des merveilles qui servirent à délivrer les Israélites de la servitude de l'Egypte, & à les conduire dans le Pays où ils devoient s'établir. Ce fut pendant qu'ils séjournerent dans le désert, que Moyse leur donna les Loix qu'ils devoient suivre, & qui devoient servir à leurs descendans.

Son grand objet, comme je l'ai déja dit, fut d'établir, au milieu du Peuple d'Israël, la connoissance & le culte du vrai Dieu. C'est à cela que tendent les Instructions qu'il leur donne, les Loix qu'il leur propose, & la constitution qu'il établit dans le gouvernement de ce peuple.

Le fondement de toutes ses Instructions, c'est la connoissance de l'Etre Suprême, de l'Unique Gouverneur du Monde. C'est pour le faire connoître, pour en donner l'idée la plus juste, qu'il remonte, dans le livre de la Génése, jusqu'à l'origine du Monde & à celle du Genre-humain. Il ne se perd point, comme tant de Philosophes de l'antiquité, dans des conjectures sur la maniére dont le Monde a été créé & formé. Il remonte à la Cause Premiere, & il enseigue que tout a été fait par un acte de la volonté du Créateur. *Il dit que la lumiére soit & la lumiére fut.*

C'est pour ne s'être pas tenu à cette idée, que les hommes ont été jettés dans les erreurs les plus grossiéres. C'est pour avoir voulu expliquer ce que la créature ne pourra jamais pénétrer, que de grands Philosophes ont accumulé les absurdités, & ont nuit à la Religion, loin de lui être utiles. C'est la vanité de tout comprendre, qui a séduit les plus beaux génies, qui a été cause qu'ils ne s'en sont pas tenus au fait de la création & de la conservation du Monde, si propre à leur donner les plus grandes idées de l'Etre Suprême, & à les mettre en état de ne pas confondre, dans leurs

hommages, la créature avec le Créateur. C'est le desir de voir & de toucher tout ce qui est, qui a trompé le vulgaire, & même les esprits plus cultivés, & qui les a portés à chercher la Cause Premiere dans des objets sensibles; à s'arrêter aux effets de son Pouvoir, au lieu de s'élever à elle.

Le Soleil, en particulier, a frappé par sa beauté & par son utilité. L'éclat de sa lumiére, l'influence de sa chaleur, la vie & la joie qu'il paroît répandre sur la Nature lorsqu'il se montre, a excité l'attention & l'admiration des hommes. Il a réveillé en eux avec force l'idée de la Premiere Cause; ils ont cru, en se tournant vers lui, la découvrir d'une maniére sensible; & bientôt leurs hommages ont été bornés à l'effet, & ils se sont moins occupés de la Cause.

Peu-à-peu ils se sont tournés vers d'autres objets: la superstition a pris la place de la Raison; le desir du bonheur ne s'est plus adressé au seul Etre qui en est la source. Les effets de la Bonté de cet Etre sont devenus des objets de culte. Ils devoient servir à conduire les hommes à lui, & ils ont servi à le faire oublier, tant leur usage a été perverti.

Telle est la premiere origine de l'idolâtrie. Elle a varié parmi les différentes Nations de la Terre, suivant une infinité de circonstances, qu'il seroit impossible & inutile de décrire. Elle a été moins grossiére dans les premiers tems; & elle a été portée dans la suite au comble de l'absurdité, parmi les Nations que nous regardons

regardons comme les plus éclairées, les Egyptiens, les Grecs & les Romains. Il y a des Nations qui s'en sont tenues aux objets qui paroissoient moins éloigner l'esprit de l'idée de la Cause Premiere, & moins détourner, si je puis parler ainsi, les hommages qui lui sont dûs : ce sont celles qui ont pris pour objet la lumiére, ou l'Astre qui est la source de la lumiére. Ces objets leur paroissoient être permanens : ils les frappoient par leur éclat, par leur beauté & par leur utilité. Mais la plûpart des Nations en sont venues, comme je l'ai dit, adresser des hommages à des objets, qui, loin d'en imposer par leur grandeur & par leur magnificence, se montroient comme de foibles créatures, qui ne faisoient que passer. Tout a été déifié, les Hommes, les Animaux, les Plantes, & même les vertus, les vices, & nombre d'accidens de la vie humaine. On ne s'est pas contenté de rendre des hommages à ces objets; ils ont été représentés: on a fait des idoles, & un culte a été rendu à ces idoles.

Le mal dont je parle a été très-général. L'idolâtrie s'est répandue, plus ou moins vîte, en différens tems & en différens lieux; mais elle s'est répandue par tout. Je ne dis pas que la Premiere Cause ait été entiérement oubliée. Je dis même que l'universalité de l'idolâtrie parmi les hommes, que les variétés considérables, par lesquelles leurs superstitions & leurs erreurs ont passé, sont des monumens des impressions ineffaçables, qu'ont fait dans leurs ames les objets, les sentimens, les réflexions,

qui y portent l'idée de la Cause Premiere. Cette idée a pu être obscurcie, mais jamais elle n'a pu être effacée : elle a pu être rapportée à de faux objets, mais jamais elle n'a permis à l'homme d'être sans objet de culte, & sans sentiment de dépendance.

Je ne parle pas ici de quelques individus, qui paroissent avoir nié une Cause Premiere. Ces exemples particuliers, lors même qu'ils seroient réels, ne seroient d'aucune conséquence, vû le consentement général de tous les Peuples. Mais, nous avons tout lieu de nous défier de la réalité de ces exemples. Ils ne sont vraisemblablement que l'effet de la vanité, de l'orgueil, de l'esprit de subtilité de prétendus Philosophes : & souvent ils sont peut-être produits par la corruption de l'homme, qui cherche à éloigner l'idée du Grand Etre qu'il n'ose envisager sans terreur.

Si l'idée de ce Grand Etre ne se gravoit pas naturellement dans l'esprit de tous les hommes, si elle pouvoit en être effacée, on auroit vu aussi communément des Nations sans culte, sans Dieu, que l'on en a vu qui ont défiguré l'idée du Créateur, par leurs superstitions & par leur ignorance. Il auroit été plus fréquent de voir des Peuples qui n'admettent aucun Dieu, que d'en voir qui en admettent qui sont même au dessous des derniers des hommes.

Il est facile de prouver que la multitude des faux Dieux des Payens, n'excluoit point l'idée de l'Etre Suprême ; qu'un Etre Suprême, le Maître des Dieux & des hommes, a été re-

connu, non-seulement par les esprits les plus éclairés du Paganisme, mais par les peuples même; & que l'idée de cet Etre étoit le grand Principe de leur Religion.

Ces Considérations que j'ai cru devoir placer ici, sur l'idolâtrie qui a été répandue parmi tant de Peuples, & pendant tant de siécles, nous montrent encore combien les hommes laissés à eux-mêmes, ou qui négligent les secours qui sont à leur portée, sont disposés à se jetter dans l'erreur, & à obscurcir les plus belles lumiéres dont leurs esprits peuvent être éclairés. Célébrons, mes Enfans, le bonheur que nous avons de vivre dans des tems & dans des lieux, où les hommes ne sont pas exposés à ces suites affligeantes de leur foiblesse. Admirons, comment parmi tant de Peuples, tous les individus, & même les plus simples, conservent dans leur esprit l'idée du Créateur des Cieux & de la Terre, plus pure que ne l'ont conservée des esprits très-cultivés, dans d'autres tems & dans d'autres lieux. Admirons, comment ils sentent plus fortement & plus généralement l'influence de la vertu sur le bonheur, & comment l'idée de l'immortalité soutient & réjouit les esprits vertueux, les moins capables des plus petits efforts de génie. Nous voyons que l'homme est toujours le même, que son esprit n'a pas acquis des facultés supérieures à celles qu'il avoit dans des tems plus reculés; nous voyons qu'il a les mêmes foiblesses, les mêmes passions, & que le vice peut se répandre & combattre la vertu:

mais nous voyons que les lumiéres dont nous jouissons, brillent toujours, qu'elles augmentent plutôt que de diminuer; au lieu que parmi des Nations célébres de l'antiquité, les sciences, les arts, le goût se perfectionnoient, & l'idolâtrie la plus grossiére subsistoit toujours & prenoit même de l'accroissement.

Je n'ai pas besoin de vous montrer la cause des heureuses circonstances dans lesquelles nous sommes. Vous reconnoissez-là l'effet des lumiéres surnaturelles dont nous avons le bonheur de jouir; & vous voyez, que plus vous êtes instruits sur l'Histoire des lumiéres des hommes, plus vous avez lieu de reconnoître combien il a besoin que ses facultés naturelles soient soutenues par des secours extraordinaires.

Vous pouvez juger, par tout ce que je viens de vous dire, combien Moyse eut de difficultés à surmonter, pour rassembler le peuple Hébreu, pour le tirer de l'Egypte, & sur-tout pour maintenir, au milieu de lui & de ses descendans, le culte du vrai Dieu. Il sentit qu'une telle entreprise étoit au-dessus de ses forces. C'est à tous ces égards qu'il pouvoit dire : *Qui suis-je, moi* (*a*) : C'est à tous ces égards, qu'il devoit montrer aux Israélites le Pouvoir de l'Eternel, le Dieu de leurs Peres, comme l'unique objet de leur confiance.

C'est pour établir cette confiance dans leur ame, qu'il leur a fait connoître l'Eternel, le Dieu de leurs Peres, comme le Créateur des

(*a*) Exod. III. 11.

Cieux & de la Terre. C'est pour cela, comme je l'ai dit ci-dessus, qu'il remonte jusqu'à l'origine du Monde & du Genre-humain.

Il n'entre pas dans de grands détails sur l'Histoire des premiers hommes. Il nous montre les fautes de nos premiers parens, & il nous apprend que la corruption ne tarda pas à se répandre parmi une partie de leurs descendans.

La vertu, la Religion se conserva pendant quelque tems parmi les enfans de Seth ; ce sont eux qui sont appellés les fils de Dieu ; & le vice, l'irréligion se répandirent généralement parmi le reste des hommes. Enfin, les fils de Dieu s'unirent aux fils des hommes, ils tomberent dans la corruption ; *la malice des hommes fut très-grande, & l'imagination des pensées de leur cœur n'étoit que mal en tout tems. Toute chair avoit corrompu ses voies sur la Terre.* (*a*)

On a lieu de croire que ces derniéres paroles ont rapport, non-seulement à la corruption du cœur, mais à celle du culte ; à l'idolâtrie qui s'étoit établie & répandue parmi les habitans du premier Monde ; le mot traduit par celui de *voie*, signifiant également Religion, Doctrine, Mœurs & Actions (*b*).

Moyse raconte ensuite l'histoire du Déluge, qui détruisit tous les hommes à l'exception d'une seule famille, sauvée par une protection signalée de Dieu. Il rapporte que ce fut la vertu de Noé, qui lui mérita cette protection

(*a*) Gen. VI. 5 & 12.
(*b*) Voyez Amos VIII. 14. Pseau. LXVII. 2.

du Tout Puiſſant. Il repréſente, dans cette grande circonſtance, Dieu comme ſe révélant d'une maniére particuliére à Noé, & lui donnant les Inſtructions qui lui étoient néceſſaires. C'eſt auſſi de cette maniére, que Moyſe nous apprend, par ſon récit, qu'il plut à Dieu de ſe communiquer au premier homme; & il fait entendre qu'il s'eſt révélé à ſes premiers deſcendans, & même à d'autres qui ont vécu entr'eux & le Déluge. Ce récit, quoique très-abrégé, nous apprend beaucoup à cet égard, & peut ſervir à nous prouver que Noé, lorſqu'il ſortit de l'Arche avec ſa famille, étoit en état de laiſſer à ſes deſcendans des Inſtructions propres à fortifier les lumiéres naturelles de la Raiſon, ſur le grand objet de la Religion. Le Déluge même étoit un monument bien remarquable & bien propre à reveiller l'idée du Maître unique de la Nature; & à apprendre aux hommes que c'étoit la vertu, la pureté du cœur qu'il exigeoit d'eux; que c'étoit en reſtant attachés à lui, aux devoirs qu'ils lui devoient, qu'ils parviendroient à tous les biens que ſa Sageſſe & ſa Bonté leur avoit préparés.

L'Hiſtoire du Déluge & celle de la Création que Moyſe expoſe aux Iſraélites, étoit donc bien propre à faire ſur eux les impreſſions, qui devoient ſervir à les éloigner de l'idolâtrie, & à les attacher au culte du vrai Dieu, qu'il établiſſoit au milieu d'eux.

Ces grandes vérités que Moyſe expoſe dans le livre de la Genéſe, en faiſant l'hiſtoire de la Création, du Déluge, & de quelques Faits

importans qui ont eu lieu entre ces deux grands événemens, dans un eſpace de 1656 années, pouvoient être connus des Iſraélites, par une tradition facile à conſerver : ils pouvoient au moins comprendre qu'il avoit été facile à Moyſe d'être inſtruit, même d'une maniére naturelle, ſur tous les Faits qu'il leur rappelloit. Ce que je dis de la tradition, par laquelle Moyſe & les Iſraélites avoient pu être inſtruits de l'hiſtoire du premier Monde, eſt fondé ſur la longue vie des hommes avant le Déluge, & ſur celle des ancêtres des Iſraélites entre Noé & eux, quoique moins longue que celle des habitans du premier Monde. Cette longue vie des hommes dans les premiers tems, qui eſt atteſtée par Moyſe, eſt auſſi atteſtée par divers Auteurs anciens, Phéniciens, Egyptiens, Grecs & Romains. Mathuſſela qui a vécu 969 ans, a été contemporain d'Adam pendant 245, & de Noé pendant 600 ans. Noé pouvoit donc être facilement inſtruit, même par la ſeule tradition, de tout ce qui s'étoit paſſé depuis Adam juſqu'à lui. Cette tradition & celle du Déluge, & des événemens qui l'ont ſuivi juſqu'à Moyſe, ont pu lui être tranſmis par une tradition très-ſûre, puiſque le pere de Moyſe a été contemporain de Joſeph, qui l'a été d'Iſaac fils d'Abraham : Abraham eſt né 100 ans avant la mort de Noé, & avoit pu recevoir de lui ou de ſes enfans, qui avoient vécu 100 ans avec les antidiluviens, la connoiſſance de tout ce qu'ils ſavoient ſur l'hiſtoire du Déluge & des tems qui l'ont précédé.

La tradition qui a instruit Moyse & les Israélites, comme il est facile de le comprendre, a pu transmettre les mêmes faits à d'autres Nations & à d'autres Ecrivains: c'est ainsi qu'ont pu se conserver parmi ces Nations, sans même recourir aux livres de Moyse, les idées que leurs Auteurs renferment sur l'origine du Monde, sur le Déluge, & sur l'état du Genre-humain entre ces deux époques : Je ne ferai mention que de quelques-uns.

Orphée dit, qu'*au commencement les Cieux ont été faits par Dieu*; *qu'il y avoit dans les Cieux un Cahos & une grande obscurité sur toutes les parties qui couvroient tout ce qui étoit sous les Cieux* (*a*). Anaxagore, Maître de Socrate, dit que *toutes choses avoient été faites en une masse, mais qu'un Agent intelligent vint & mit tout en ordre* (*b*) : & Aristote, que *toutes les choses avoient été dans une masse pendant un grand espace de tems, mais qu'un Agent intelligent vint, mit tout en mouvement, & les sépara les unes des autres.* Il reconnoît même une ancienne tradition parvenue à tous les hommes par leurs peres (*c*)

La description que donne Ovide de la Création du Monde & du Déluge, & celle de l'état des hommes avant le Déluge, a assez de rapport avec celle de Moyse, pour donner lieu de penser que la tradition sur laquelle il a fait ces morceaux de son Poëme, est venue originai-

(*a*) Vid. Préface de Shucfort Tom. I, pag. XL.
(*b*) Plut. *de Placitis Philos. lib.* I. *cap.* 7.
(*c*) *Aristoteles de mundo*, *cap.* VI.

rement de Moyse. C'est ce qu'on peut dire aussi, de ce que j'ai rapporté ci-dessus, des sentimens de quelques anciens. Il est naturel que les livres de Moyse aient été connus, par ceux qui ont cherché dans l'Orient des connoissances sur l'origine du Monde, & en général sur la Religion & sur la Philosophie. Il paroît que Platon, qui avoit cherché des Instructions en Egypte & en Phénicie, a connu les lumiéres des Juifs, & a puisé dans la tradition. *Dieu*, dit-il au liv. 4 des Loix, *suivant une ancienne tradition, tenant en sa main le commencement, le milieu & la fin de tous les Etres, marche toujours sur une ligne droite, conformément à sa nature : la Justice le suit, toujours prête à punir les infracteurs de la Loi Divine. Quiconque veut être heureux doit s'attacher à elle, marchant humblement & modestement sur ses pas.*

Voilà un beau rayon de cette lumiére qui est venue aux Grecs de l'Orient.

Le centre de cette lumiére doit avoir été dans les lieux où Noé s'arrêta après être sorti de l'Arche, & dans les lieux où sont parvenus ceux de ses descendans, au milieu desquels ont été conservées avec pureté les connoissances qui ont régné autour de lui, pendant qu'il a instruit ses enfans. Cet homme, qui, comme Moyse nous l'apprend, *avoit trouvé grace devant l'Eternel* (*a*), *parce qu'il l'avoit vu juste devant lui en tout tems* (*b*) ; cet homme qui *fut*

(*a*) Gen. VI. 8.
(*b*) Gen. VII. 1.

un homme juste & plein d'intégrite en son tems, marchant avec Dieu (c), avoit inutilement, pendant plus de 100 ans avant le Déluge, averti les hommes des maux dont ils étoient menacés ; il avoit fait tout ce qui dépendoit de lui pour les ramener à la vraie Religion & à la vertu : il ne put, lorsqu'il entra dans l'Arche, qu'être pénétré de douleur, en considérant la terrible catastrophe qui se préparoit. Oh, combien son cœur ne dut-il pas être percé par les derniers regards qu'il jetta, en fermant l'Arche, sur la Terre & sur ses malheureux habitans ! Vous pouvez imaginer, mes Enfans, ce qui se passa dans l'ame de Noé pendant l'année qu'il vécut sur les eaux, au milieu des tempêtes qui accompagnerent le Déluge. Que de douleur, de reconnoissance, de vœux, de priéres devoient continuellement l'occuper ! Jugez comment il passoit les jours avec ses enfans, qui partageoient avec lui, dans ces terribles momens, les faveurs distinguées du Maître du Monde : jugez combien il leur rappelloit ses bontés passées, combien il leur faisoit sentir ses bontés présentes, & combien il les exhortoit à se rendre dignes de celles qu'ils en attendoient encore : jugez comment il leur peignoit la Grandeur de cet Etre, comment il leur rappelloit l'origine du Monde qu'ils habitoient, créé par son Pouvoir infini, par ce même Pouvoir dont ils éprouvoient alors des effets si frappants. Il les entretenoit de la

(c) Gen. VI. 9.

Sainteté de ce Dieu, que la corruption de leurs prédéceſſeurs & de leurs contemporains avoit offenſée, & de cette Juſtice qui venoit enfin, après un long ſupport, de les faire périr dans les eaux. Que de mouvemens durent s'élever en lui, lorſqu'après être ſorti de l'Arche, il ſe trouva ſous un Ciel calme & ſerein; lorſqu'il découvrit autour de lui cette belle Nature que les eaux lui avoient cachée pendant une année; lorſqu'il lui vit prendre cet aſpect riant, qui avoit ſi ſouvent comblé ſon ame d'une douce joie, & qui lui annonçoit le retour de tous les biens qu'elle renferme. Mais ſon cœur étoit pénétré en même tems de douleur, de ne plus découvrir, au milieu de ces beaux objets qu'elle préſentoit, ces hommes avec leſquels il avoit joui de ces biens pendant long-tems : de ne voir plus qu'une terre inhabitée, & couverte peut-être par nombre d'objets, qui lui rappelloient ſes malheureux habitans. Il ſe hâta de raſſembler ſa famille autour de l'autel qu'il avoit dreſſé : il offrit à l'Eternel des holocauſtes, qu'il accompagna de ſes vœux, de ſes priéres & des expreſſions les plus vives de ſa gratitude. Il implora ſes faveurs pour cette famille, qui venoit d'être conſervée par ſa Bonté.

Quelle ne fut pas ſa joie, lorſqu'il reçut des aſſurances du Maître de la Nature, que ſes priéres ſeroient exaucées? que *la Terre ne ſeroit plus maudite à l'occaſion des hommes*, que *tout ce qui vit ne ſeroit plus détruit* (a), que

(a) Gen. VIII. 21.

l'ordre de la Nature feroit confervé, que les beautés dont elle eft parée, que les biens dont elle abonde, ne fouffriroient plus d'interruption, *que tant que la Terre durera, les femailles & les moiffons, le froid & le chaud, l'Eté & l'Hyver, le jour & la nuit ne cefferont point* (*a*).

Toutes les idées que préfente l'Hiftoire du Déluge, que Moyfe rappelloit aux Ifraélites, étoient bien propres à les difpofer à s'éloigner de l'idolâtrie qu'il rédoutoit pour eux, à les remplir des grandes idées qui devoient fervir à les attacher au culte du vrai Dieu qu'il établiffoit au milieu d'eux. Ils devoient être d'autant plus touchés des fentimens que le récit de cette hiftoire fait naître, que les circonftances dans lefquelles ils étoient, devoient exciter naturellement les mêmes fentimens dans leurs ames. Ils venoient, en fortant de la fervitude des Egyptiens, d'éprouver des marques fignalées de la Bonté & de la Puiffance du Créateur du Monde que Moyfe leur faifoit connoître. Ils jouiffoient dans ces momens, au milieu du défert, des marques frappantes de fa préfence & de fon foutien : Ils étoient animés par leur Conducteur à fe joindre à lui, pour reconnoître fes faveurs, & pour les mériter par fon attachement à leur fervice.

(*a*) ℣. 22.



DISCOURS VII.

Noé. Abraham. Les Sacrifices. Moyens de Révélation Surnaturelle.

Moyse ne parle point dans le Livre de la Genéſe du nombre des habitans de la Terre avant le Déluge. Il fait mention de quelques deſcendans de Caïn, & il donne les générations des Patriarches depuis Seth juſqu'à Noé. On ne peut douter, en conſéquence de ce qu'il rapporte ſur la longue vie des hommes dans ce tems-là, & de ce que l'on ſait ſur la population de la Terre après le Déluge, que les habitans du premier Monde n'aient été en très-grand nombre. Ils furent réduits par le Déluge à une ſeule famille, compoſée de Noé, ſa femme, ſes trois fils Sem, Cam & Japhet, & les femmes de ſes fils. C'eſt dans cette famille que conſiſtoit alors le Genre-humain. C'eſt par elle que la Religion des habitans du premier Monde, les arts & les ſciences qui leur étoient connues, ont pu parvenir à leurs deſcendans qui peuplérent la Terre. Il ſe peut auſſi, comme l'hiſtoire le rapporte, que quelques monumens, qui avoient réſiſté au Déluge, ont ſervi à donner des lumiéres ſur les connoiſſances & ſur les arts des hommes, avant ce grand événement.

La Religion des hommes, après le Déluge, fut donc d'abord la Religion de Noé. Ce sont ses lumiéres qui ont servi à éclairer ses descendans. Moyse fait connoître la Religion de Noé; & ce qu'il en dit, nous apprend qu'elle consistoit dans la vertu, dans l'intégrité, dans ces grands principes, que nous avons reconnus devoir être les principes généraux de la Religion, les principes sans lesquels il ne peut y avoir de Religion.

Ce que la Raison nous apprend à cet égard, est confirmé d'une maniére bien remarquable, par le récit de Moyse. Ce n'est point lui qui parle, ce n'est point lui qui prononce que la justice & l'intégrité étoient les vertus qui avoient fait trouver grace à Noé devant l'Eternel; c'est l'Eternel lui-même qui s'adresse à Noé, & qui lui apprend ce qui le porte à le distinguer du reste des habitans de la Terre, & à le mettre à couvert du Déluge. *Entre*, lui dit-il, *toi & toute ta maison dans l'Arche, car je t'ai vu juste devant moi en ce tems* (*a*).

Noé marchoit devant la face de Dieu: Il avoit toujours présent à l'esprit le Créateur & le Gouverneur du Monde: il avoit pris de grandes Instructions dans la contemplation des Ouvrages de la Nature: il avoit observé avec attention les voies de la Providence de son Auteur, & gardé dans son cœur les leçons qu'il avoit données, par une Révélation directe, à ses prédécesseurs & à lui-même. Ces leçons fu-

(*a*) Gen. VII. 1.

rent la régle de sa conduite pendant les six cent ans qu'il passa sur la Terre avant le Déluge. La corruption générale de ses contemporains ne fut point pour lui un exemple dangereux, parce qu'il *marchoit avec Dieu.*

S'il étoit tel, lorsqu'il entra dans l'Arche, il ne pouvoit qu'être tel lorsqu'il en sortit. Combien même sa Religion, ses sentimens, ne durent-ils pas se fortifier pendant cette année extraordinaire? Il lui auroit été impossible de n'être pas continuellement occupé des idées les plus propres à remplir son ame du Grand Etre dont il éprouvoit les bontés, & des vertus qui lui avoient attiré sa protection.

La Religion de Noé étoit donc la Religion du cœur, du sentiment, de la vertu. Le culte extérieur qui l'accompagnoit, étoit celui des Sacrifices. *Noé prit en sortant de l'Arche de toute bête nette & de tout oiseau net, & il offrit des holocaustes sur l'autel qu'il avoit bâti* (*a*).

Ce culte étoit déja institué dès les premiers tems, comme il paroît par l'histoire de Caïn & d'Abel (*b*). Il s'est répandu depuis Noé parmi la plûpart des Nations de la Terre. Il n'a pas tardé à être altéré, & il a varié suivant les imaginations des hommes. Puisqu'ils ont pu, par leur imagination & par leur superstition, obscurcir l'idée du Grand Objet, auquel seul le culte des hommes doit être adressé; puisqu'ils ont adressé leur culte à d'autres objets, il n'est pas étonnant qu'ils aient fait des chan-

(*a*) Gen. VIII. 20.
(*b*) Gen. IV.

gemens dans la matiére des sacrifices & dans la maniére de les offrir. Bientôt ces sacrifices n'ont été que des actes purement extérieurs ; ils n'ont point été tels que ceux de Noé, les hommages du cœur, les expressions des sentimens de dépendance & de reconnoissance dont il étoit rempli pour l'Etre Suprême ; ils n'ont point été accompagnés des louanges & des invocations, qui sont les expressions les plus vraies & les plus énergiques des mouvemens du cœur ; ils n'ont point été accompagnés des actes de Religion les plus réels & les plus agréables au seul objet de toute adoration véritable.

L'origine des sacrifices, des holocaustes, des oblations, ne peut être attribuée aux hommes. Il ne paroît pas que cette idée ait pu se présenter à l'esprit : on ne voit aucun rapport entre la destruction des Animaux & les sentimens par lesquels l'homme peut rendre hommage au Créateur des biens qu'il lui donne : cette institution a dû venir de Dieu. Il a voulu que ces hommes, qu'il savoit devoir être conduits en tant d'occasions par les objets sensibles, fussent accoutumés à penser que tous les biens viennent de lui, par ces actes extérieurs, par lesquels ils lui en offroient quelques-uns.

Cette idée est confirmée par les loix cérémonielles que Moyse donna au peuple d'Israël, & dans lesquelles, en particulier, il établit ou renouvella le culte extérieur rendu à l'Etre Suprême par les sacrifices. C'étoient, en particulier,

ticulier, les premiers nés & les premiers fruits de la terre qui devoient être offerts, pour exprimer que tous les biens viennent de l'Auteur de la Nature, & que l'on n'en doit jouir, qu'après lui en avoir fait hommage, qu'après lui avoir exprimé la reconnoissance qui lui est due pour tous ces biens.

Le lieu où Noé vécut après le Déluge, est donc celui où sa Religion fut d'abord établie, & d'où les connoissances des hommes sur ce grand objet se répandirent avec eux.

Il est dit que l'Arche, dans laquelle étoit Noé, s'arrêta sur les montagnes d'Ararat. Il est certain que ce lieu-là étoit fort à l'Orient de la Phénicie, de l'Egypte & de la Grece, qui ont fixé d'abord notre attention, lorsque nous nous sommes mis à faire des recherches sur l'origine des lumiéres des hommes, touchant la Religion. Il est même naturel de penser, en conséquence des expressions de Moyse, que les lieux où Noé s'établit, étoient à l'Orient des plaines de la Chaldée. Il dit *qu'ils partirent d'Orient*, & *qu'ils trouverent une campagne au pays de Scinnar, où ils habiterent.* (*a*). Les hommes, dont il est fait mention dans cet endroit, n'étoient donc pas nés dans le pays de Scinnar, ils étoient nés plus à l'Orient, dans le pays où Noé s'établit en sortant de l'Arche. A mesure que ses descendans se multiplierent, ils chercherent à s'étendre, afin de pouvoir subsister plus facilement.

(*a*) Gen. XI. 2.

Comme Moyse ne fait aucune mention de Noé, en parlant de ceux qui se tournerent vers l'Occident, & qui vinrent dans les plaines de Babylone, il est très-vraisemblable qu'il ne fut pas du nombre de ceux qui se transporterent dans ces plaines, & qu'il resta dans les lieux où il s'étoit d'abord établi. Il s'y occupa à cultiver la terre, à enseigner à ses descendans l'art si utile de l'agriculture, à leur donner la connoissance du Créateur des Cieux & de la Terre, & à les former à l'intégrité.

Ses descendans, à mesure qu'ils se multiplierent, ne se jetterent pas tous du côté de l'Occident ; ils se répandirent vraisemblablement tout autour du pays où habitoit leur premier Pere, en se réglant sur les facilités que leur présentoit la situation des lieux. On a des raisons de penser que quelques siécles après le Déluge, ces peuples situés fort à l'Orient de Babylone étoient très-nombreux, puisqu'ils résisterent à toutes les forces de Ninus, & ensuite à celles de Semiramis; & l'on peut en conclure que Noé n'a pas vécu loin de ces pays-là. C'est ce que confirment les idées qu'ont eu les Chinois de lui & du Déluge. Il n'est pas même hors de vraisemblance que Fohi, dont ils parlent comme de leur premier fondateur, ait été Noé.

Moyse ne fait pas mention de ces peuples. Il parle en particulier des descendans de Noé, qui peuplerent les pays situés à l'Occident de Babylone. Il fait mention de l'événement qui occasionna leur dispersion. Son but étant de

rapporter sur-tout ce qui regarde la Religion des ancêtres du peuple à la tête duquel il étoit, il se hâte d'en venir à Abraham. Ce Patriarche descendoit de Sem. Sa généalogie jusqu'à ce fils de Noé est rapportée dans le chap. XI. de la Génése. Abraham naquit à Ur ville de Chaldée. Il quitta son pays & se retira d'abord à Caran dans la Mésopotamie.

Le récit de Moyse apprend que ce fut par l'ordre de Dieu, qu'Abraham quitta son pays avec sa famille, pour aller dans le pays qu'il lui montreroit. Ce pays étoit celui des Cananéens, à l'Occident de la Chaldée où Abraham étoit né, & de la Mésopotamie où il s'étoit arrêté pendant quelque tems. Le vrai culte étoit corrompu en Chaldée dans le tems d'Abraham; & ce fut pour l'éloigner de la contagion de l'idolâtrie, que Dieu lui ordonna de se rendre dans le pays de Canaan (*a*)

Il paroît que lorsqu'Abraham y arriva, la connoissance du vrai Dieu y étoit conservée, de même que dans les pays voisins. Melchisédec Roi de Salem & Sacrificateur du Dieu fort souverain, invoque en bénissant Abraham, le Dieu fort, qui a crée les Cieux & la Terre (*b*). Les sentimens que le Roi d'Egypte, & Abimélech Roi de Guérar témoignerent à Abraham, prouvent qu'ils connoissoient le vrai Dieu, & qu'ils craignoient de l'offenser.

Entre Abraham & Moyse, c'est-à-dire,

(*a*) Josué XXIV. 2, 3.
(*b*) Gen. XIV. 18, 19.

dans l'espace de quatre cent & tant d'années ; l'idolâtrie fit de grands progrès dans l'Egypte, dans le pays de Canaan & dans les environs : sur-tout durant les deux cent dernieres années de cette période, pendant lesquelles les Israëlites furent établis en Egypte.

Isaac & Jacob servirent à entretenir autour d'eux l'idée du vrai Dieu. Elle se conserva même, quoique mêlée avec des superstitions, dans cette partie de leur famille qui étoit restée en Mésopotamie.

Joseph parle à Pharaon, non des Dieux des Egyptiens, mais du Dieu qu'il servoit, & qui seul pouvoit faire connoître l'avenir ; du Dieu qui disposoit des événemens, & qui envoyeroit à l'Egypte sept années d'abondance & sept années de disette. Pharaon entend Joseph, & montre, par les réponses qu'il lui fait, qu'il connoît le Dieu dont il lui parloit. Le peuple même le connoissoit encore dans le tems de Moyse. Les sages femmes Egyptiennes craignirent plus de l'offenser, que de désobéir au Roi ; & les Magiciens reconnurent enfin le doigt, la puissance de Dieu, dans les merveilles que Moyse avoit opérées. Mais alors ces idées étoient mêlées avec un grand nombre de préjugés & d'erreurs, qui s'étoient introduites insensiblement, & qui avoient enfin fait succéder au culte du vrai Dieu, celui d'une multitude de faux Dieux, & celui de leurs images.

Ce fut dans la famille d'Abraham, qu'un culte pur fut adressé au seul vrai Dieu, au Dieu Suprême, Créateur des Cieux & de la

Terre. Moyse ne représente point la conservation de la vraie Religion dans cette famille, comme étant uniquement l'effet de l'usage qu'Abraham, Isaac & Jacob firent de leur raison, ou comme une suite de leurs dispositions naturelles, mais comme l'effet de la protection particuliére de Dieu, & d'une Révélation surnaturelle. Il représente Dieu comme s'adressant à Abraham, à Isaac & à Jacob, comme se faisant connoître à eux, comme leur faisant des promesses, & les exhortant à lui être attachés. Vous pouvez voir, mes Enfans, ce qu'il exige d'eux; qu'elle est la Religion qu'il leur recommande, dans ces paroles du XVII. chapitre de la Génése. *Puis Abraham étant âgé de quatre-vingt & dix-neuf ans, l'Eternel lui apparut, & lui dit : Je suis le* Dieu *fort, Tout-Puissant : Marche devant ma face & en intégrité.* Vous voyez que ce qu'il prescrit à Abraham, c'est de s'occuper du Dieu fort, Tout-Puissant, de vivre comme étant continuellement en sa présence, de vivre dans l'intégrité. Il prescrit à Abraham ces vertus, cette Religion qui avoient fait trouver grace à Noé devant l'Eternel, & qui lui avoient attiré cette protection remarquable, qui le sauva avec sa famille, lorsque le reste des habitans de la Terre fut détruit par le Déluge.

La véritable Religion étoit aussi connue dans la Patrie de Job. Il est dit qu'il étoit droit & intégre, qu'il craignoit Dieu & qu'il s'éloignoit du mal. (*a*). Dans chaque fête, il

(*a*) Job I. ℣. 1.

faiſoit venir ſes Fils pour les purifier ; & ſe levant de grand matin, il offroit des holocauſtes pour chacun d'eux : *peut-être*, diſoit-il, *que mes Fils auront péché, & qu'ils n'auront pas toujours conſervé en leur cœur le ſouvenir de l'Eternel* (*a*).

Il y a lieu de penſer que Job a vécu avant Moyſe, & peut-être vers le tems du Patriarche Jacob. Il habitoit au pays de Hutz, dans l'Idumée, ſur les confins de l'Arabie. Il vivoit donc au midi du pays qui a été habité par Abraham, par Iſaac & par Jacob. Il participoit aux mêmes lumiéres qu'eux. Il vivoit comme eux dans la crainte de Dieu; & ſuivant le récit du Livre qui renferme ſon hiſtoire, il a reçu des révélations ſurnaturelles de ſa part. Ce Livre eſt un tréſor de lumiéres, de vertus, d'exemples. Il renferme les idées les plus pures, les plus ſublimes, que l'eſprit humain puiſſe concevoir de la Divinité, de l'origine & du gouvernement du Monde. Il les préſente avec clarté, avec force, avec nobleſſe, avec ſentiment. Il montre des voies remarquables de la Providence, bien propres à nous inſtruire ſur la diſtribution des biens & des maux dans cette vie, & ſur la maniére dont on doit ſe conduire dans l'adverſité & dans la proſpérité.

Une partie de ce Livre eſt en vers. Ce ſont les diſcours de Job, ſes entretiens, & c'eſt cette partie qui eſt proprement ſon Ouvrage. La partie hiſtorique, qui expoſe les circonſtan-

(*a*) I. ỳ. 5.

ces de Job, a été jointe à sa composition. Elle renferme même des circonstances que Job n'auroit pu marquer. Le rapport qu'on trouve entre le style de ce narré historique & celui du Pentateuque, dispose à penser que c'est Moyse qui en est l'Auteur. Il a pu connoître l'Ouvrage de Job pendant son séjour dans le pays de Madian. Il n'a pu qu'admirer la beauté, la grandeur des idées que cet ouvrage renferme, & l'excellence des leçons qu'il présente. Il aura voulu le faire connoître à sa famille & au Peuple d'Israël. J'aurai occasion de vous en parler encore, d'en citer plusieurs endroits que vous connoissez déja, & qui sont gravés dans votre mémoire.

Vous pouvez remarquer, en lisant le livre de la Génése, que Moyse fait entendre, par son récit, que Dieu a accordé aux Patriarches, après le Déluge, des Révélations surnaturelles, comme il l'a fait depuis le premier homme jusqu'à Noé. Il exprime quelques fois la maniére dont Dieu s'est communiqué aux hommes en ces termes : *Dieu dit*, ou *la parole de l'Eternel fut adressée.* D'autres fois, il dit que Dieu s'est communiqué à eux au moyen d'Intelligences, qui avoient revêtu la forme humaine, d'Anges, de Messagers, qui portoient ses paroles de sa part. C'est ainsi, par exemple, qu'il se communiqua à Abraham dans les plaines de Mamré (*a*). Trois Anges lui apparurent sous la forme humaine ;

(*a*) Gen. XVIII. 1, 2.

& l'un d'eux, celui qui s'adresse à Abraham; & auquel Abraham s'adresse, est appellé par Moyse, *Jehovah*, l'Eternel. C'est cette Intelligence sublime, qui, suivant Moyse, intervint de la part de l'Etre Suprême & Invisible, dans les circonstances remarquables où Dieu s'est révélé aux Patriarches & au peuple d'Israël: Qui servit à ses desseins envers le peuple d'Israël (*a*), dans les occasions où Moyse reçut les ordres du Tout-Puissant, les Loix qu'il devoit proposer de sa part au peuple, & dans celle où sa Loi fut donnée sur le Mont Sinaï (*b*). C'étoit Jehovah, ou autrement l'Ange de Jehovah, qui alloit devant le camp d'Israël, & qui conduisoit les Israélites dans le désert (*c*).

Il est convenable que nous donnions une attention particuliére à ces Faits remarquables dont Moyse fait mention. Vous savez que les tems dans lesquels vous vivez n'en présentent point de semblables. Les Ouvrages de la Nature annoncent tous les jours les Perfections de leur Auteur. Vous êtes accoutumés, mes Enfans, à cette voix naturelle & divine; vous reconnoissez, dans les leçons qu'elle vous donne, la volonté de votre Créateur. Vous lisez dans vos cœurs, dans la constitution de la société humaine, dans ces voies de la Providence, qui vous montrent le bonheur qui accom-

(*a*) Nomb. XX. 16.
(*b*) Exod. XIX. 3. Act. VII. 35, 38, 53. Gal. III. 19.
(*c*) Exod. XIII. 21. XIV. 19, 24. Nomb. XII. 5. Ex. XXXII. 34. XXIII. 20, 21. XXXIV. 5, 6, 7.

pagne la vertu, & les maux qui ſont les ſuites du vice, vous y liſez, dis-je, les volontés de l'Etre Suprême, & le ſort qu'il prépare aux hommes, ſuivant qu'ils ſe conduiſent bien ou mal : mais, ni vous, ni aucun de vos contemporains, ni ceux qui vous ont précédés depuis long-tems, n'ont eu de viſion, d'apparition, d'inſpiration ; n'ont entendu de voix venir du Ciel, qui leur annonçât les deſſeins & les volontés de Dieu. Ainſi, il eſt naturel que vous vous appliquiez à connoître ce qu'emporte le récit de Moyſe ſur ces Révélations extraordinaires & fréquentes de l'Etre Suprême. En vous exerçant ſur ce ſujet, vous vous mettrez de plus en plus en état de vous faire des idées juſtes de la Révélation Evangélique qui vous éclaire, & dont vous avez déja, dans les recherches que je vous ai fait faire, ſenti la vérité, & reconnu les effets ſalutaires. Nous devons d'ailleurs auſſi nous mettre en état de comparer Moyſe avec les autres Hiſtoriens, qui ſont mention des lumiéres des hommes ſur la Religion. Il n'eſt pas le ſeul qui ait parlé de communication entre le Ciel & la Terre. Divers Hiſtoriens de l'antiquité ſont mention d'Oracles fameux, qui, ſuivant eux, faiſoient connoître par leurs réponſes les volontés & les conſeils des Dieux. Ces mêmes Hiſtoriens nous apprennent combien les hommes ont été remplis de l'idée de régler leur conduite ſur les volontés du Ciel ; & de ne faire d'entrepriſes que celles qu'il paroiſſoit approuver. Delà ſont venus ces augures qu'ils prétendoient

tirer de divers Faits puisés dans la Nature. C'est dans ces vues qu'ils ont consulté le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, & l'appétit de leurs poulets sacrés. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que vous devez penser de ces cérémonies. Vous y reconnoissez la superstition dans laquelle les hommes tombent facilement, lorsqu'ils négligent les lumiéres que la Raison leur fournit sur la Nature, sur son Auteur & sur la Religion. Les Instructions que je vous ai données sur ce sujet, les détails que je vous ai présentés sur l'histoire des Animaux, des Plantes, des Météores; ce que je vous ai dit des Astres, de leur cours régulier, & en général de l'ordre qui régne dans toute la Nature, vous met à couvert des superstitions, qui attaquent les esprits foibles & peu instruits; & qui, dans des tems plus reculés, loin d'être prévenues par l'éducation, en étoient une partie importante.

Les Instructions que vous avez reçues, vous mettent donc en état de suivre les considérations que l'on doit faire, pour conduire l'esprit avec sagesse sur le sujet des Révélations surnaturelles. Je vous donnerai ici quelques-unes de ces considérations; & je me réserverai de vous présenter les autres, lorsqu'il me paroîtra qu'elles vous sont nécessaires.

Quand on réfléchit sur ce sujet, & que l'on a sur-tout l'esprit rempli de l'idée de la Grandeur de l'Etre Suprême, on est porté à regarder une communication extraordinaire de la part de ce Grand Etre, comme au-dessus des

efpérances de la créature humaine : mais, fi l'on fait attention que cette Intelligence infinie embraffe également tous les objets; que tout ce qui a été digne de la création, l'eft également de la confervation, il n'eft plus queftion que de favoir fi des Révélations extraordinaires font dans le Plan du Créateur. C'eft fur quoi nous ne pouvons juger que par le fait : nôtre Intelligence, nos vues font trop bornées, pour pénétrer dans le plan du Gouverneur du Monde. Il nous a paru, par le fait, que l'homme, au commencement du Genre-humain, avoit eu befoin de directions extraordinaires, pour pouvoir connoître les objets qui l'environnoient, & ce qui devoit fervir à fatisfaire des befoins preffans. Nous concevons que puifque ces circonftances ont rendu néceffaire une communication furnaturelle de la part du Maître des hommes, il fe peut que le Gouvernement moral qu'il exerce fur eux, en exige plufieurs autres, comme fon Gouvernement Phyfique, peut auffi, fuivant les propriétés qu'il a données à divers êtres, exiger l'intervention particuliére de fa Sageffe & de fa Puiffance.

A l'égard des moyens que Dieu peut employer pour communiquer avec l'homme, nous n'en pouvons juger qu'avec réferve. Nous pouvons concevoir que l'Être qui a donné à l'homme des facultés, peut agir immédiatement fur ces facultés, & lui donner les idées, les connoiffances qu'il trouve à propos, comme il lui a donné la faculté de connoître. C'eft-là ce

que nous appellerions *inſpiration*; ce ſeroit une maniére plus directe d'agir ſur l'homme, que celle qui mettroit en uſage les ſens & les impreſſions des objets extérieurs. Nous pouvons auſſi penſer que l'Etre Suprême peut, ſuivant ſa Sageſſe, agir ſur l'homme, pour lui faire connoître ſes deſſeins & ſes commandemens, en ſe ſervant des impreſſions naturelles qui portent à ſon ame les idées, au moyen des objets extérieurs. Ainſi, nous concevons qu'il peut faire entendre une voix, qui adreſſe la parole aux hommes auxquels il veut ſe révéler. Il peut employer des Intelligences revêtues d'une forme ſenſible, & d'organes propres à communiquer les idées à l'entendement des hommes. Il peut donner des formes humaines à ces Intelligences, & en faire ſes Meſſagers; Il peut employer des Intelligences plus ou moins remarquables par leur excellence: Il peut en employer même, dont la ſublimité mette entr'elles & l'homme une diſtance prodigieuſe.

Il n'y a rien que de naturel dans ces idées. Elles ſont une ſuite de celles que nous préſente la contemplation des Ouvrages du Créateur qui ſont à notre portée. Cette contemplation nous apprend qu'un nombre infini de moyens entre dans ſon plan; qu'au lieu de produire tout immédiatement, il emploie continuellement des cauſes ſecondes, qui nous montrent ſa Sageſſe, en même tems qu'elles nous font connoître ſon Pouvoir. Si nous venons enſuite à conſidérer les traits de la Bonté

de l'Etre Suprême, qui ſont tracés ſur tant d'objets qui nous paroiſſent ſi petits, ſuivant notre maniére d'enviſager les choſes, nous ne pouvons que ſentir, que cet Etre qui ſe communique à tout, que ſa Bonté approche de tout, peut, lorſque cette même Bonté le trouve convenable, agir ſur l'intelligence de l'homme, par des moyens que nous ne découvrons pas dans la Nature. Et ſi nous conſidérons comment il nous parle, par les belles affections qu'il a miſes dans nos ames, quelle voix il fait entendre dans nos conſciences pour nous animer au bien, pour nous avertir, pour nous retirer du mal, nous ne pouvons pas être étonnés, lorſque nous apprenons qu'il a condeſcendu envers les hommes, juſqu'à leur faire entendre, pour leur bonheur, des voix ſurnaturelles, juſqu'à leur envoyer des meſſagers, pour exécuter ſes deſſeins pleins de bonté à leur égard.

Mais nous devons, ſur un ſujet de cette importance, être très-ſoigneux de n'admettre que des récits dont l'authenticité & la vérité nous eſt prouvée. Nous devons nous défier de l'imagination & de la ſuperſtition; & nous devons auſſi nous défier d'une diſpoſition à ne croire que ce qui eſt dans le cours de la Nature qui eſt le plus connu. Lorſque je dis *le cours de la Nature qui eſt le plus connu*, je n'exprime pas la penſée de l'incrédule. Il ne ſe défie pas aſſez de lui-même, pour ſuppoſer qu'il y ait dans la Nature de grands reſſorts qu'il ne connoît pas; & que la Providence, s'il en

admet une, puisse employer d'autres voies que celles qu'il connoît.

C'est pour suivre les régles de la circonspection qui nous est si nécessaire, que je vous présente peu-à-peu les Faits les plus importans que renferment les livres de Moyse, sur le grand objet de la Religion. Je me flatte de vous mettre par-là en état de juger de leur vérité. Je vous exhorte de plus en plus à prendre la Nature pour guide dans vos recherches; mais ce n'est pas cette Nature que l'incrédule cite continuellement. La Nature dont je parle n'est pas bornée au petit cercle des connoissances de l'homme. Elle s'étend au-delà de ce petit cercle, à des distances immenses. Elle conduit à l'Être infini & Tout-parfait. Elle apprend à juger, par les richesses qu'elle nous montre, du nombre infini de moyens que la Sagesse de Dieu peut employer, pour accomplir les desseins pleins de bonté, qui doivent conduire les Etres sensibles au bonheur.

L'Histoire que nous suivons à présent dans les livres de Moyse, nous découvre des objets bien différens de ceux que nous présente la contemplation de la Nature. Nous commençons à entrevoir dans cette histoire les vues de l'Etre Suprême sur le bonheur des hommes, que la Raison, aidée de toutes les connoissances de la Nature, ne pourroit découvrir. Cette histoire nous présente Abraham & ses descendans, comme devant servir à la Bonté infinie de Dieu, pour amener le bonheur du Genre-

humain, par des voies qui ſont au-deſſus de nos penſées. C'eſt ce qui eſt exprimé dans ces promeſſes faites à Abraham de le bénir, de multiplier ſes deſcendans très-abondamment, & *que toutes les nations de la terre ſeroient bénies en ſa poſtérité* (*a*).

(*a*) Gen. XXII. 17, 18.





DISCOURS VIII.

Isaac. Jacob. Joseph.
Sortie d'Egypte.
Considérations sur les Miracles opérés à la sortie d'Egypte, & sur les Loix données par Moyse.

JE vous ai beaucoup exercés, mes chers Enfans, dans les Instructions que je vous ai données sur la Nature & sur la Religion, à connoître le Créateur & le Gouverneur du Monde, au moyen de la Contemplation de ses Ouvrages. Vous avez vu, à la fin de ces Instructions, que les recherches que nous avons faites à cet égard, ont servi à nous donner des lumiéres très-utiles sur la Providence Divine. Ces lumières ont préparé votre esprit à découvrir & à goûter celles que nous sommes à présent occupés à chercher. Nous tâchons de reconnoître les directions de cette Providence, rélativement à la Religion, dans les événemens que l'Histoire nous rapporte. Nous sommes occupés d'une Histoire, qui nous présente des Faits bien propres à nous instruire. Je parle de ce que contiennent les livres de Moyse. Ce que vous connoissez déja de cette Histoire & de son Auteur, peut servir à exciter de

de plus en plus votre attention ſur les Faits qu'elle renferme, & à vous en perſuader la vérité,

Les grands événemens de la Création & du Déluge, doivent remplir vos ames des idées & des ſentimens les plus convenables, pour vous diſpoſer à continuer avec fruit les recherches qui nous occupent. Ce que vous avez appris ſur la Religion, qui a été donnée aux hommes dès les premiers tems ; ce que vous connoiſſez du Gouvernement moral de Dieu à leur égard, & des jugemens qu'il a exercés envers eux, en conſéquence de l'obſervation ou de la violation des devoirs qui leur ſont preſcrits par la Religion, doit vous montrer ce que l'étude de la Nature vous avoit déja appris : Car vous apprenez dans cette Hiſtoire que le Grand Etre qui gouverne les hommes, a toujours leur bonheur en vue, & a tout diſpoſé, dans ſon Plan, de façon qu'ils ſont eux-mêmes les inſtrumens de leur félicité ou de leur malheur, par la maniére dont ils obſervent les devoirs de la Religion.

C'eſt ce que vous découvrirez de plus en plus, en ſuivant l'Hiſtoire du peuple d'Iſraël, dont vous connoiſſez les Peres, Abraham, Iſaac & Jacob, & Moyſe ſon conducteur.

Ce que je vous ai dit, en finiſſant mon dernier Diſcours, des promeſſes faites à Abraham, a dû exciter toute votre attention. Vous y voyez ces vues de la Providence que vous cherchez. Vous voyez qu'il ne s'agit pas de promeſſes qui intéreſſent un ſeul homme ; qu'il

s'agit de ses nombreux descendans ; qu'il s'agit même de la bénédiction *de toutes les Nations de la Terre.*

Quel coup d'œil pour nous que ces promesses, si nous pouvons le saisir, si nous pouvons découvrir au moins quelques-unes des directions de la Providence, qui conduisent à leur accomplissement ! Et que seroit-ce, si nous étions placés assez avantageusement, pour discerner la suite d'une partie de ces directions ? Que seroit-ce, si nous étions au nombre des heureux, qui devoient en voir l'accomplissement sur la Terre, & qui pouvoient être placés dans un degré de lumière suffisant, pour découvrir avec évidence la vie & l'immortalité qui sont le grand terme de ces promesses.

Vous le savez, mes Enfans, Abraham ne voyoit que de loin le salut que vous touchez. Que d'événemens ont servi à amener ce salut, dont vous pouvez découvrir la suite, & qu'il ne pouvoit prévoir ! Ici, nous sommes encore conduits promtement à ce but vers lequel nous ne tendions qu'à pas lents. La force de la vérité nous entraîne. Le grand jour qui brille dans le siécle où nous vivons, a frappé nos yeux par son éclat, qui n'étoient tournés que vers quelques rayons de lumiére. Nous pourrions nous contenter des grandes lumiéres dont nous avons le bonheur de jouir : mais ce ne sera pas sans fruit que nous suivrons les gradations de lumiére, par lesquelles le beau jour dont nous jouissons a été amené. Nous jugeons mieux du midi, lorsque nous avons vu l'au-

rore qui l'a précédé, & lorſque nous avons obſervé tous les momens de la matinée.

Reprenons donc les recherches que nous avons commencées ſur l'Hiſtoire de Moyſe. Vous verrez peu-à-peu qu'elles ſerviront à prouver la vérité du Chriſtianiſme dont vous faites profeſſion ; & lorſque vous ſerez avancés juſqu'à un certain point, vous verrez auſſi comment les preuves directes que nous avons de la vérité de l'Evangile, ſervent à donner un grand jour à la vérité de ce que rapportent Moyſe & les Auteurs de l'Ancien Teſtament qui l'ont ſuivi.

Les promeſſes que Dieu a faites à Abraham ne ſont pas toutes rélatives à un même tems, ni à un même objet. Lorſqu'il n'avoit point de fils, Dieu lui promet que ſa poſtérité ſeroit très-nombreuſe (*a*). Il étoit encore en Méſopotamie, que Dieu lui promit la poſſeſſion du pays de Canaan (*b*). Il lui apprit que ſes deſcendans ſeroient pendant long-tems dans un pays étranger, & même enfin réduits dans une dure ſervitude, mais qu'ils en ſortiroient dans la proſpérité, pour poſſéder le pays qu'il lui avoit promis (*c*). Enfin, il lui promit que toutes les Nations de la Terre ſeront bénies en ſa poſtérité (*d*).

Il ſuffit de faire quelque attention aux termes de cette derniere promeſſe, & comment elle eſt placée à la ſuite des autres, pour juger que ſon objet eſt plus conſidérable que

(*a*) Gen. XIII. 16. XV. 5. XVII. 2.
(*b*) Gen. XII. (*c*) XV. 13, 18. (*d*) Gen. XII. 3.

celui des autres promesses; qu'il se rapporte au bonheur du Genre-humain, à un bonheur plus grand & plus durable que la possession du pays le plus beau & le plus riche, à un bonheur fort supérieur à toutes les bénédictions temporelles, à un bonheur qui devoit même, pour ceux qui ne le voyoient pas d'aussi près que nous le voyons, paroître se rapporter au desir que l'Auteur de la Nature a donné à tous les hommes pour la félicité & pour l'immortalité.

Cette promesse ne devoit donc s'accomplir que dans un tems éloigné. Les autres promesses se rapportoient à des termes plus prochains, mais qui n'étoient pas tous à la même distance. L'accomplissement des promesses dont les termes étoient plus prochains, conduisoit à celui des promesses dont les termes étoient plus éloignés; & pouvoit servir, lorsqu'il seroit arrivé, à fortifier les espérances sur l'accomplissement des autres. Ainsi, lorsqu'Abraham vit naître Isaac, il ne put que regarder sa naissance, comme un gage précieux de l'accomplissement de la promesse qui lui avoit été faite d'une nombreuse postérité. La naissance de Jacob lui confirmoit l'accomplissement de cette promesse; & la foi, la confiance qu'il avoit eues dans les paroles de l'Eternel, étoient de plus en plus justifiées & récompensées. Il voyoit de loin sa postérité revenir du pays où elle devoit se multiplier, après y avoir passé, comme étrangére, plus de deux cent années; & il la voyoit s'établir dans ce-

lui qui lui avoit été promis. Il voyoit des biens plus précieux, que ceux que la Terre présente, préparés à toutes les Nations. Il se faisoit un très-grand plaisir de voir le jour de celui qui devoit apporter ces biens sur la Terre; *il l'a vu & il en a eu de la joie* (*a*). Il voyoit que ces biens devoient être pour tous les hommes la suite de la vertu, de l'obéissance, de la Religion. Il découvroit ces vues de l'Etre Suprême, dans les Révélations qu'il lui avoit accordées: Car il avoit exigé, comme une condition de la jouissance des biens qu'il lui promettoit, *de marcher devant sa face dans l'intégrité* (*b*). Il lui avoit montré ces biens comme *une suite de son obéissance* (*c*). Abraham sentoit que ce que Dieu exigeoit de lui, il l'exigeroit de sa postérité; & que la vertu devoit toujours être une condition essentielle des alliances qu'il traiteroit avec les hommes. Il voyoit dans ces directions que l'Eternel lui montroit, ce que la Raison lui faisoit connoître, & ce qu'elle apprend à tous les hommes.

Les promesses faites à Abraham, furent faites à Isaac & à Jacob (*d*). Jacob eut plusieurs enfans. Ce fut lui qui vit le commencement de l'accomplissement de ce qui avoit été dit à Abraham, que sa postérité habiteroit, comme étrangere, dans un pays qui ne lui appartiendroit point (*e*). Vous savez à quelle occasion il se rendit en Egypte. L'histoire remarquable

(*a*) Jean VIII. 56. (*b*) Gen. XII. 3. (*c*) Gen. XXII. 18.
(*d*) Gen. XXVI. 3, 4, 5. XXVII. 13, 14.
(*e*) Gen. XV, 18.

de Joseph vous montre en partie comment ces événemens annoncés à Abraham ont été amenés. Elle sert aussi à vous faire juger de la beauté de la vertu & de l'innocence. Les malheurs de Joseph vous touchent. Sa fidélité à ses devoirs vous attache à lui, & gagne toute votre estime. Vous souhaitez de voir son innocence reconnue. Vous admirez comment il est conduit du séjour des coupables, à côté du trône d'un puissant Roi. Vous vous réjouissez de lui voir gagner la confiance de ce Prince & de ses peuples. Vous reconnoissez une intervention surnaturelle de l'Etre Suprême, dans la maniére dont Joseph annonça l'avenir. Les années d'abondance & de disette qui surviennent successivement, vous font voir l'accomplissement de ce qu'il avoit prédit. Les scênes que renferme l'histoire de la venue de Jacob en Egypte avec sa famille, vous émeuvent & vous instruisent. Vous compatissez aux peines & aux inquiétudes de Jacob. Vous êtes remplis de pitié pour les Freres de Joseph, & leur componction vous reconcilie avec eux. Tout ce qui se passe dans le cœur de Joseph, remue le vôtre. Votre ame remplie des beaux sentimens que vous estimez, & que vous admirez dans ce Patriarche, sent avec vivacité & avec douceur la beauté de la tendresse paternelle, de la tendresse filiale & de la tendresse fraternelle ; elle sent les beautés de la bienfaisance, & sur-tout celle du pardon des injures, accompagné de cette douceur, de cette extrême sensibilité, qui brillent en Joseph au moment

où il se fait connoître à ses freres : vous jugez par-là de ce que son cœur avoit senti dans ses malheurs ; vous jugez de la bonté de son cœur, par la maniére dont il se conduit dans la prospérité : vous voyez en lui un exemple, que la Providence montre aux hommes dans cette histoire remarquable, pour les préparer au parfait exemple qu'elle devoit leur montrer, dans celui dans lequel toutes les Nations devoient être bénies ; & pour les préparer aux belles leçons de support, de pardon, de charité, qu'il devoit leur donner.

Jacob quitte avec sa famille la terre promise à ses Peres & à lui, pour se rendre auprès de Joseph, pour éviter la famine qui régnoit dans le pays de Canaan, & pour jouir de l'abondance. Il ne perd point de vue ce pays en s'établissant en Egypte. Il conserve la ferme espérance qu'il seroit un jour possédé par ses descendans. C'est dans cette idée, qu'il veut y être enterré, & qu'il recommande à Joseph, lorsqu'il sent que sa mort approche, de le transporter hors de l'Egypte, & de le mettre dans le sépulchre de ses Peres. *Voici*, lui dit-il, *je m'en vai mourir ; mais Dieu sera avec vous, & vous fera retourner au pays de vos Peres* (*a*).

Joseph, dans la même circonstance, exprime les mêmes espérances à ses freres, qui ne pouvoient eux-mêmes qu'en être remplis. Il leur fait jurer de transporter avec eux ses os hors

(*a*) Gen. XLVIII. 21.

de l'Egypte, lorsqu'ils retourneroient dans le pays de Canaan. Il leur assure que cet événement, promis à Abraham, auroit certainement lieu. *Certainement*, dit-il, *Dieu ne manquera pas de vous visiter, & il vous fera remonter au pays qu'il a juré de donner à Abraham, à Isaac & à Jacob .... & alors vous transporterez mes os d'ici* (a). Il étoit dans un pays riche & agréable; il y étoit au comble des honneurs, & cependant il s'y regardoit comme étranger; il regardoit comme un bien pour ses descendans de retourner dans la Terre promise; il vouloit que les enfans d'Israël pensassent comme lui; qu'ils ne missent pas leur cœur dans l'Egypte, & qu'ils conservassent toutes leurs affections pour le pays où leurs enfans devoient s'établir. C'est qu'il étoit rempli des promesses faites à ses Peres; c'est qu'il étoit toujours occupé du Créateur des Cieux & de la Terre, qui les avoit faites; c'est qu'il attendoit de leur accomplissement, des événemens qui devoient faire éprouver au peuple d'Israël & à toutes les Nations de la Terre les bontés du Dieu, qui avoit choisi ce peuple, pour servir à ses desseins.

Les ordres que Joseph donna en mourant, ne devoient pas être exécutés par ceux auxquels il les donna; il vouloit qu'ils fussent transmis de génération en génération, pendant tout le tems que les Israélites resteroient en Egypte, & qu'ils servissent à perpétûer dans leur

(a) Gen. L. 24, 25.

eſprit le deſir & l'eſpérance de s'établir dans le pays promis à leurs Peres.

Les bénédictions que Jacob donna, avant de mourir, tendoient au même but. Il *les appella* autour de ſon lit de mort, & *leur dit : aſſemblez-vous & je vous déclarerai ce qui arrivera au dernier jour (a).* Il leur montra le peuple que leurs deſcendans devoient former, diviſé en tribus, dont chacune occuperoit une partie de la Terre promiſe. La bénédiction que Jacob donna à Juda, paroiſſoit ſurpaſſer les autres, & ſe rapporter à des événemens plus éloignés & plus importans. C'eſt ce que je vous ferai conſidérer dans la ſuite.

Il ſuffit à préſent, mes Enfans, que vous remarquiez dans les commencemens de l'Hiſtoire du peuple d'Iſraël, dont je vous ai occupés juſqu'à préſent, une ſuite de Faits qui méritent de votre part une très-grande attention. Ils vous annoncent des directions particuliéres de la Providence, à l'égard du bonheur des hommes, & à l'égard des lumiéres qui devoient ſervir à les préparer à de plus grandes diſpenſations. C'eſt ce que la ſuite de l'Hiſtoire rapportée par Moyſe vous prouvera de plus en plus.

Les Iſraélites furent établis dans le pays de Goſcen, à l'Orient de l'Egypte. Ils y proſpérerent & multiplierent conſidérablement. Ils étoient au nombre de ſoixante & dix, lorſque Jacob s'établit en Egypte ; & au bout de deux cent quinze ans, lorſqu'ils en ſortirent, il ſe

(a) Gen. XLIX. 1.

trouva, par le dénombrement qui en fut fait dans le désert, que ceux qui étoient à l'âge de vingt ans & au-dessus, étoient au nombre de 603550.

Il survint en Egypte une révolution considérable pendant que les Israélites y étoient établis. Un peuple venu du côté de l'Orient la ravagea & la soumit. Son chef devint Roi. C'est le premier des Rois pasteurs. Ceux qui l'accompagnoient, s'y établirent avec lui & devinrent l'élite du peuple de l'Egypte (*a*). C'est ce nouveau Roi, qui n'avoit point connu Joseph (*b*), & qui commença à traiter durement le peuple d'Israël. Il fut de plus en plus persécuté. La crainte qu'il ne devint trop nombreux & trop puissant, porta même le Souverain du pays, à donner l'ordre cruel de faire mourir tous les enfans mâles des Israélites (*c*). Ce fut dans ces tems de persécution que nâquit Moyse. Il fut conservé, d'une maniére remarquable, par la fille du Roi qui avoit ordonné sa mort. Il fut élevé comme le fils de sa bienfaitrice, & instruit avec soin dans toutes les connoissances cultivées par les Egyptiens. S'étant ensuite retiré dans le pays de Madian à l'Orient de l'Egypte, il s'y occupa à paître les troupeaux de Jethro dont il avoit épousé la fille. Ce fut dans ces circonstances, qu'il fut appellé d'une maniére extraordinaire à exécuter les ordres de Dieu, pour conduire le peuple d'Israël hors de l'Egypte. *L'Ange*

(*a*) Shucfort L. VII. (*b*) Exod. I. 8. (*c*) Exod. I.

de l'Eternel lui apparut (*a*). Il reçut l'ordre d'annoncer aux Israélites, que l'Eternel, le Dieu de leurs Peres, avoit entendu leurs cris, & avoit vu leur affliction ; qu'il les feroit remonter de l'Egypte au pays des Cananéens où couloient le lait & le miel (*b*). Il sentit la grandeur & la difficulté de cette commission. Il fut soutenu par la promesse que l'Eternel lui fit, qu'il *seroit avec lui*, c'est-à-dire, qu'il le soutiendroit par son pouvoir ; & c'est ce qu'il lui confirma par des signes extraordinaires. Vous savez les refus réitérés qu'il reçut de Pharaon ; le nombre de merveilles qui furent opérées, pour arracher de ce Prince l'ordre qui permettoit au peuple d'Israël de sortir d'Egypte. Vous savez qu'il fallut qu'il vit enfin la destruction de tous les premiers nés de son pays, pour donner un consentement qu'il avoit déja retracté plusieurs fois. Vous savez que même il se repentit de l'avoir donné, & qu'il poursuivit les Israélites avec une puissante armée. Ce fut alors qu'ils lui échapperent par le passage miraculeux de la mer rouge, & que ce Prince & toute son armée fut submergé par ces eaux, qui avoient été retenues par le Pouvoir de Dieu, en faveur du peuple d'Israël.

Les Faits extraordinaires rapportés par Moyse, dans l'histoire de la sortie d'Egypte, sont la plûpart des Faits publics, vus par le peuple d'Israël & par les Egyptiens, parvenus à la postérité par une tradition conservée même par d'autres Auteurs que par Moyse.

(*a*) Exod. II. 2. (*b*) Exod. III.

Les Israélites, en sortant de l'Egypte, entrerent dans les déserts de l'Arabie. Ils y firent un séjour de quarante ans. L'histoire remarquable de ces quarante années est rapportée par Moyse dans le livre de l'Exode, & dans les trois livres suivans. Elle renferme un nombre de Faits surnaturels, de Faits qui étoient de notoriété publique au milieu du peuple d'Israël: Faits intéressans pour eux à divers égards, & qui avoient certainement excité toute leur attention.

C'est dans le désert que Moyse donna au peuple d'Israël les Loix que Dieu lui avoit révélées; celles qui servoient à régler le Gouvernement de ce peuple; celles qui renfermoient les cérémonies du culte particulier qui lui fut prescrit; & les Loix morales, qui étoient les Loix de tous les hommes, les Loix que la Raison & la Conscience leur faisoient connoître. C'est sur-tout sur ces Loix que je fixerai votre attention, sur les grands principes qui en sont le fondement, & que Moyse s'efforça de rappeller aux Israélites, & d'inculquer dans leur esprit.

Ce n'est que par maniére de parler que Moyse est appellé le Législateur des Hébreux. Tout ce qu'il rapporte touchant la maniére dont ils reçurent les Loix qui leur furent données, représente le Législateur de l'Univers, comme celui du Peuple Juif. Moyse fit seulement les fonctions de Serviteur fidéle, qui obéissoit aux ordres du Tout-Puissant. S'il a fait quelques arrangemens, ils furent seulement

relatifs à l'ordre qui devoit régner dans la société civile que formoit le Peuple d'Iſraël.

Suivons avec attention l'Hiſtoire de cette Légiſlation remarquable. Tâchons de découvrir dans cette Hiſtoire les caractéres d'autenticité & de vérité, qui paroiſſent la diſtinguer de celles qui ont ſervi à d'autres Peuples. Les Légiſlateurs de ces peuples, les Solon, les Lycurgue, les Numa, par exemple, ont prétendu avoir reçu des inſtructions ſupérieures à celles qu'ils pouvoient donner eux-mêmes : mais ces inſtructions, ſuivant leur rapport, leur ont été données dans le ſecret, par l'oracle de Delphes, par la Nymphe Egerie. Vous ſavez ce que vous devez penſer des ſuppoſitions de ces Légiſlateurs, par leſquelles ils ont cru devoir appuyer leurs Loix, & leur concilier le reſpect & l'obéiſſance des Peuples. Vous jugez par-là qu'ils connoiſſoient la ſource des véritables Loix, & le principe de l'obéiſſance qui leur eſt due. Ils ſentoient ce que pouvoit encore ſur les peuples l'idée de la Divinité, & ils profitoient de ces reſtes précieux des connoiſſances, que la Nature & la Conſcience découvrent à tous les hommes.

Les caractéres de la Légiſlation qui forma la République des Hébreux, ſont très-différens, à divers égards, de ceux des autres Légiſlations dont l'Hiſtoite fait mention. Nombre de Faits miraculeux ſont rapportés par Moyſe, comme ſervant à appuyer la vérité de la Religion qu'il établiſſoit au milieu du peuple d'Iſraël. Ces Faits n'étoient point des événemens,

qui n'eussent que quelques témoins dont on auroit pu se défier. Tout le peuple qui étoit intéressé à les connoître & à en juger, avoit été le témoin du plus grand nombre. Ces Faits furent pour lui des événemens importans, puisqu'ils étoient autant de bienfaits que lui accordoit l'Etre Suprême. Tels furent ces Faits extraordinaires, qui servirent à forcer Pharaon à laisser partir les Israélites; tel fut le passage de la mer rouge & la submersion des Egyptiens: tel fut l'appareil avec lequel la Loi fut donnée sur le mont Sinaï, & ce miracle continuel pendant près de quarante ans, qui fournit aux Israélites une nourriture extraordinaire, sans laquelle ils n'auroient pu subsister dans le désert. Ils furent aussi les témoins de la maniére dont ils étoient conduits dans le désert, par une colonne de feu & par une colonne de nuée. Ils ont été aussi les témoins de divers Faits extraordinaires, qui servirent à punir des Israélites rébelles aux ordres de leur Législateur.

Tous ces Faits leur ont été souvent rappellés par Moyse, & par d'autres personnes remarquables qui l'ont suivi, pour les animer à obéir aux Loix qui leur avoient été données. Ils leur ont été allégués, comme des preuves de la protection divine, dont ils avoient toujours été accompagnés, & de la vérité de leur Religion.

Je n'entre pas à présent dans la discussion de ces Faits, pour vous en prouver la vérité, & pour vous montrer comment ils servent à

prouver la vérité de la miſſion de Moyſe, & celle de la Doctrine qu'il a propoſée au Peuple Hébreu. J'aurai occaſion dans la ſuite de traiter ce ſujet au long, & d'entrer dans les détails qu'ont rendu néceſſaires les difficultés formées par des perſonnes, qui ne paroiſſent pas avoir puiſé leurs idées dans les grands principes que la Nature & la Raiſon nous ſont connoître. Je vous conduis, mes Enfans, dans les recherches que nous faiſons à préſent, au moyen des mêmes lumiéres & des mêmes principes qui nous ont ſervi, lorſque nous nous occupions de la contemplation de la Nature, & des premieres vérités de la Religion que la Raiſon déduit ſi facilement de la conſidération des objets qu'elle nous préſente.

Les Faits remarquables & ſurnaturels dont je viens de parler, indiquent un pouvoir qui ne peut être que celui de l'Auteur de la Nature. C'eſt lui ſeul qui peut ſuſpendre les Loix qu'il lui a données ; & la doctrine enſeignée par ceux qu'il accompagne de ſon Pouvoir, doit être certainement conforme aux grandes leçons que la Raiſon puiſe dans la Nature même. L'Auteur de la Nature, toujours le même, ne peut jamais propoſer aux hommes des vérités oppoſées à celles que leur annoncent les Ouvrages de la Nature. Les voix qu'il fait entendre, & ce que diſent ceux qui parlent de ſa part, doivent annoncer un Dieu unique Créateur des Cieux & de la Terre, qui gouverne les hommes avec Sageſſe, avec Juſtice & avec Bonté. Les Loix morales, preſcri-

tes par ses ordres, doivent être celles que la Raison & la Conscience font connoître aux hommes. Elles peuvent être présentées avec force, avec énergie, d'une maniére touchante; elles peuvent être étendues & perfectionnées; elles peuvent être appuyées par de nouveaux motifs, mais elles ne peuvent être opposées à ces Loix naturelles, qui sont la base de la Législation commune à tout le Genre-humain. Nous pouvons donc juger de la Doctrine & des Loix que Moyse proposa au peuple d'Israël, par les lumiéres que nous avons déja acquises sur la Nature & sur la Religion.



DISCOURS



DISCOURS IX.

Récapitulation de ce qui est contenu dans les Discours précédens.
Considérations sur l'Economie Mosaïque, propres à disposer à juger & à profiter des lumiéres qu'elle renferme.

Nous sommes parvenus à un point très-important des recherches qui nous occupent. La famille d'Abraham est déja devenue un peuple très-nombreux. Elle vient de sortir du pays dans lequel elle s'est accrue si considérablement; & dans lequel, après avoir été accueillie avec bonté, elle a ensuite été traitée avec la plus grande dureté. Des Faits extraordinaires ont servi à obtenir à ce peuple la permission de sortir d'Egypte. C'est par un miracle éclatant, qu'il a été délivré de Pharaon & de son armée, qui le poursuivoient pour le faire rentrer dans la servitude. Ce peuple a été accompagné dans le désert par le pouvoir qui le protégea dans sa sortie d'Egypte. Nombre de Faits remarquables & surnaturels montrerent ce pouvoir au Peuple Hébreu, & servirent à lui apprendre que les Loix qui lui étoient données, étoient la volonté même du Créateur des Cieux & de la

Terre, de l'Etre Suprême dont l'Univers dépend. Telle est la substance du récit de Moyse; & suivant ce récit, ces Loix sont donc des Loix révélées, des lumiéres surnaturelles qu'il nous importeroit infiniment de connoître.

Nous devons donc nous appliquer à présent à connoître la Doctrine & les Loix qui sont proposées par Moyse au peuple Hébreu. Mais afin que vous ne perdiez pas de vue le but général de nos recherches, & la route que nous suivons, il est convenable que je vous rappelle ici le fil des idées, qui a servi à nous conduire au point où nous en sommes, & que je vous présente diverses considérations, qui doivent vous mettre en état de juger peu-à-peu des desseins de l'Etre Suprême, qui sont manifestés dans les dispensations dont nous sommes occupés.

Les instructions que je vous ai données sur la Nature & sur la Religion, vous ont fait éprouver combien sont belles & utiles les recherches que l'on fait sur les Ouvrages du Créateur. Vous avez vu comment ces recherches conduisent à la Religion, & par conséquent au bonheur, en nous faisant connoître l'Auteur de notre existence, & les vertus auxquelles il a attaché la félicité. Vous avez senti que vous ne sauriez être trop instruits sur un sujet de cette importance. Les connoissances que vous avez acquises, vous ont animés à en acquérir de plus considérables. Vous saviez qu'outre les connoissances naturelles, auxquelles vous étiez parvenus, des Instructions sur-

naturelles pouvoient avoir été données aux hommes sur la Religion, sur les moyens de parvenir au bonheur. Vous le saviez, parce que vous l'aviez déja éprouvé; parce que vous aviez été frappés des rayons de cette lumiére surnaturelle, à mesure que vous vous étiez occupés à découvrir celle que la Raison nous fait connoître.

Mes Instructions précédentes ont donc servi à vous en faire desirer de nouvelles. Mille motifs me portoient à vous les donner. J'avois d'ailleurs la satisfaction de pouvoir m'assurer, que je trouverois dans vos esprits & dans vos cœurs, les dispositions propres à vous faire recevoir avec fruit les grandes Instructions que je vous préparois. Vous aviez le bonheur de n'avoir pas été laissés dans votre enfance, sans ces Instructions pour lesquelles elle est faite, & qui servent à disposer à en recevoir dans la suite de plus considérables. Vous aviez pris du goût pour la vérité; vous aimiez, vous admiriez la vertu; vous connoissiez déja le vrai chemin du bonheur; vous saviez avec quelle défiance de ses propres lumiéres, avec quelle modestie, avec quelle réserve, il convient à l'homme de juger de tout ce qui tient aux grandes vues du Créateur. Vous attendiez donc avec joie & avec confiance les nouvelles lumiéres que vous aviez lieu d'espérer sur le grand sujet de la Religion & du bonheur. Votre confiance étoit fondée sur la vérité même; sur cette suite de Faits, de considérations, de conséquences, qui avoient servi à vous accou-

tumer à penser & à juger ; qui vous avoient appris à discerner déja, jusqu'à un certain point, la vérité de l'erreur. Votre confiance n'étoit pas ce que l'on appelle crédulité, c'est-à-dire, une disposition à croire sans raison, sans examen, en conséquence d'impressions machinales. Votre confiance, loin de vous jetter dans les préjugés, servoit à vous en préserver : elle vous mettoit aussi à couvert d'une disposition malheureuse, qui éloigne de la vérité ; qui va quelquefois jusqu'à la faire craindre : disposition, qui a sa source dans l'ignorance, ou dans la vanité, & trop souvent dans le vice ; qui sert à précipiter le jugement, & à priver des connoissances les plus belles & les plus utiles.

Je pouvois, dans ces circonstances, m'assurer que vous seriez toujours prêts à saisir les vérités qui vous seroient présentées ; & que vous leur donneriez sur vous l'empire qu'elles doivent avoir pour vous conduire au bonheur. Vous aviez appris à soumettre vos esprits aux vérités que la Nature vous avoit présentées ; vous étiez par conséquent très-éloignés de régler sur vos propres idées les jugemens que vous en portiez ; vous n'aviez d'idées que celles que vous avoit données la Contemplation des Ouvrages du Créateur ; & vous les regardiez comme autant de vérités qui vous avoient été enseignées par l'Auteur même de la Nature. Vous sentiez qu'il pouvoit encore vous donner d'importantes leçons ; vous souhaitiez de les recevoir ; vous desiriez d'apprendre qu'il

s'étoit révélé aux hommes, afin de vous appliquer à connoître sa Révélation, & à vous conformer à ce qu'elle ordonne.

Pour entretenir en vous ces bonnes dispositions, pour vous apprendre de plus en plus à aimer & à chercher la vérité, je ne me suis pas contenté de vous exposer le contenu de la Révélation surnaturelle, dont j'ai reconnu la Vérité & la Divinité, depuis que je me suis appliqué à chercher le bonheur dans sa véritable source : J'ai recommencé mes recherches avec vous : J'ai voulu contempler avec vous les voies de la Providence qui servent à conduire les hommes au bonheur.

C'est dans ces vues que je vous ai présenté, dans les deux premiers Discours, les considérations qui m'ont paru nécessaires, sur la Religion Naturelle & sur la Religion Révélée. Nous avons ensuite commencé à chercher la Révélation dans le troisieme Discours. Il falloit, pour en sentir l'utilité, juger de ce que pouvoit la Raison laissée à elle-même. C'est dans cette intention, que je vous ai fait suivre l'histoire des lumiéres naturelles parmi les hommes. J'ai cru pour celà devoir commencer par vous faire considérer ce que la Raison peut en vous, & ce qu'elle pourroit sur une personne abandonnée à elle-même, & privée de toute instruction (*a*). Ces considérations vous ont fait sentir la nécessité de l'instruction : & vous avez eu lieu d'être de plus en plus con-

(*a*) Disc. III.

vaincus de cette néceffité, lorfque je vous ai fait confidérer, par l'expérience, ce qu'a pu la feule raifon fur les Nations modernes & anciennes (*a*). Vous avez jugé, par leur exemple, combien l'inftruction eft néceffaire ; & vous avez commencé à comprendre que cette inftruction devoit, pour porter la lumiére dans l'efprit, & pour influer efficacement fur les mœurs, être fupérieure à celle que l'homme peut uniquement recevoir de fes femblables.

Les recherches qui nous ont conduits jufques-là, nous ont auffi fait reconnoître, que les lumiéres parvenues dans l'Europe, étoient venues de l'Orient. Nous nous fommes donc tournés vers ce point du Monde, & nous avons fouhaité de connoître le centre de cette lumiére qui en eft venue. Nous ne pouvions chercher pendant long-tems l'origine des connoiffances humaines, fans nous occuper de l'origine des hommes. Nous avons penfé que peut-être nous parviendrions à l'origine de ces connoiffances, en parvenant à celle du Genre-humain. Nous avons joint dans nos recherches ce que l'hiftoire, l'obfervation & la réflexion nous apprennent fur ce fujet intéreffant.

L'hiftoire nous a appris que les peuplades font auffi venues de l'Orient ; que ce n'eft que fucceffivement & peu-à-peu, que les pays qui nous font connus, ont été habités & peuplés. L'obfervation nous a découvert que la population va naturellement en croiffant ; que d'un

(*a*) Disc. IV.

couple vient une famille ; que d'une famille il en peut résulter plusieurs, & que de ces familles peuvent résulter des peuples. De-là nous avons été portés à conclure, que le Genre-humain pouvoit venir naturellement d'un seul seul homme & d'une seule femme ; qu'il n'étoit qu'une seule & même famille, qui devoit son origine à l'Auteur du premier couple, c'est-à-dire, au Créateur du Monde.

Ce que l'observation & la réflexion nous ont appris, s'est trouvé renfermé dans l'histoire la plus ancienne de toutes celles qui nous sont connues, & qui porte autant qu'aucune autre, pour n'en pas dire davantage, des caractéres marqués d'autenticité & de vérité (*a*).

C'est donc cette histoire qu'il convenoit de consulter d'abord avec attention. Nous devions connoître son auteur, & le but pour lequel il a écrit. Nous devions nous appliquer à suivre son récit, & à en tirer toutes les instructions propres à nous apprendre ce qui pouvoit contribuer à nous donner des connoissances sur les lumiéres des hommes à l'égard de la Religion.]

Vous avez vu que les livres de Moyse, renferment sur ce sujet des Instructions très-importantes (*b*). Il remonte jusqu'à l'origine du Monde & à celle du Genre-humain. Ce qu'il rapporte dans le livre de la Genése, est conforme aux notions les plus saines, que la Raison nous donne. Il ne se livre pas, comme tant

(*a*) Disc. V. (*b*) Disc. VI.

de Philosophes, à des recherches subtiles & vaines, sur l'origine & sur la formation du Monde; il n'orne point son récit par les fleurs de la Poésie; il ne se livre pas au feu de l'imagination. Il va à la seule vérité que nous pouvons saisir; c'est que tout a été fait, & que tout a été fait par la volonté toute-puissante du Créateur, qu'il nous représente comme le Pere Céleste du Genre-humain. Il n'exerce point son génie à pénétrer la Nature de ce Grand Etre. Il n'auroit fait que se perdre dans des spéculations qui l'auroient éloigné de la vérité, comme elles en ont éloigné de beaux génies de l'Antiquité, qui ont cherché à approfondir ce qui est hors de la portée de l'esprit humain. Moyse parle en historien instruit par la tradition; il parle, outre cela, en plusieurs occasions remarquables, comme étant instruit par l'Etre Supréme. Les faits qu'il rapporte, les notions qu'il présente sur la Divinité, & sur le Gouvernement moral de l'Auteur de la Nature, ont des caractéres qui méritent toute notre attention. Il s'agit de juger de ces caractéres remarquables. Il s'agit d'examiner si nous ne trouvons dans les Ouvrages de Moyse, que ce que renferment tant d'autres Ouvrages, que des lumiéres telles que celles auxquelles d'autres Auteurs ont atteint; ou bien s'il parle véritablement comme ayant reçu des Instructions supérieures.

Ce n'est pas un examen peu important, & qui demande peu d'attention, que celui dont il s'agit ici. Ne croyez pas cependant que cet

examen ne puiſſe être fait que par de grands génies, propres à ſuivre les vérités les plus difficiles à atteindre. Non, il n'eſt pas queſtion ici d'efforts de génie ; il ſuffit d'employer une raiſon droite, cultivée par la connoiſſance des Ouvrages de la Nature, & par les lumiéres qu'elle nous donne ſur ſon Auteur. C'eſt cette connoiſſance qui nous fixe ſur des principes ſimples & faciles, plus propres à nous faire juger du langage ſurnaturel de l'Auteur de la Nature, que toutes les ſpéculations de ces génies, qui jugent du ſublime de ce Grand Etre, par celui auquel ils aſpirent. Leur ſublime conſiſte à s'élever en quelque maniére au-deſſus du vol ordinaire de l'eſprit humain ; à s'occuper de vérités peu communes, & auxquelles ils ne parviennent que par des efforts d'attention dont la plupart des hommes ſont incapables. Le ſublime de l'Etre Suprême, s'il eſt permis de parler ainſi, conſiſte à s'abaiſſer à la portée de l'homme le plus ſimple, à remuer les reſſorts les plus beaux de ſon cœur. C'eſt-là le ſublime que nous préſente le langage de la Nature. Je vous renvoie, mes chers Enfans, pour en juger, aux belles leçons que vous en avez reçues, & que vous en recevez tous les jours. Voyez dans quels détails de beauté, d'utilité, l'Etre Suprême eſt entré dans ſes Ouvrages. Voyez comment il nous a rendu propres à ſaiſir, à goûter ces beautés, à jouir avec délices de cette utilité. Voyez comment il nous inſtruit par une multitude d'ouvrages, pleins de variétés & d'agrémens : comment il

nous nourrit par une multitude de mets propres à nous soutenir & à nous réjouir. Voyez comment il remue nos cœurs par les affections les plus douces, les plus tendres ; comment il fait nos délices de ce qui fait notre bonheur dans la société avec nos semblables, & de cette vertu qui nous conduit à la paix de l'ame la plus pure, & aux plus grandes espérances.

Voilà le langage de l'Auteur de la Nature : & n'est-il pas naturel de penser que celui qu'il employeroit dans une Révélation extraordinaire, seroit tel que celui dont il se sert dans la Nature ; qu'il s'abaisseroit jusqu'à l'homme, jusqu'à emprunter son langage, jusqu'à se servir de ses facultés, de ses propres idées, pour l'instruire & pour le conduire ? N'est-il pas naturel de penser qu'il employeroit, pour l'instruire, pour le persuader, les objets qui le frappent, qui excitent son attention ; les idées qui l'émeuvent & qui gagnent son cœur ? qu'il se montreroit plus souvent comme un Pere tendre, comme un Ami, que comme le Maître du tonnerre, comme un Etre dont la Grandeur & la Puissance étonnent l'esprit. Voilà des caractéres d'une Révélation surnaturelle, que l'homme qui n'est pas fait à ce vrai, à ce sublime de simplicité & de bonté que la Nature nous enseigne, regarderoit, en quelque maniére, comme au-dessous de la Divinité. Ce sont ces caractéres que nous trouvons dans les livres de Moyse, & qui peuvent servir à nous faire juger de ce qu'il nous dit, des Ré-

vélations surnaturelles par lesquelles Dieu s'est communiqué aux hommes. Ils sont encore plus marqués ces caractéres dans la Révélation Chrétienne, dans la Révélation qui est le terme de la perfection auquel les autres Révélations conduisent, dans la Révélation de Bonté & de Miséricorde, qui représente toujours l'Etre Suprême comme un Pere tendre & compatissant, qui invite ses Enfans à venir à lui, & à jouir du Bonheur qu'il leur prépare.

Nous avons vu dans l'histoire des habitans du premier Monde, la pente qu'a l'homme à se corrompre, & les grands besoins qu'il a d'instruction & même de répréhension & de châtiment (*a*).

Noé averti avec bonté par l'Etre Suprême, instruit sur les moyens de se sauver des eaux du Déluge, protégé au milieu du désastre du Genre-humain, chéri, pour son intégrité par le Juge de toute la Terre, est un exemple qui nous montre le Gouverneur du Monde, par des traits que le Poëte & le Philosophe auroient écartés, pour ne décrire que sa Puissance redoutable.

Les avertissemens donnés aux hommes pour les porter à détourner les maux dont ils étoient menacés par le Déluge, servent à rappeller dans leur ame la Bonté du Dieu qu'ils offensoient. Les soins, les bénédictions dont il comble Noé & ses Enfans après ce terrible événement, les promesses qu'il fait de ne plus détruire le Genre-humain par les eaux du Dé-

(*a*) Disc. VI.

luge, sont d'autres traits propres à graver de plus en plus l'idée de sa Bonté dans le cœur des hommes : *Tant que la Terre durera, les semailles & les moissons, le froid & le chaud, l'Eté & l'Hyver, le jour & la nuit ne cesseront point* (*a*).

Nous avons vu encore dans le VI Discours, que l'idolâtrie se répandit parmi les hommes après le Déluge ; qu'ils s'éloignerent de Dieu ; & Moyse nous apprend que ce furent des Révélations particuliéres, faites à Noé, à Abraham, à Isaac & à Jacob, qui servirent à conserver sur la Terre la connoissance pure du vrai Dieu & celle des vrais principes de la Religion (*b*). Il paroît même que d'autres personnes ont reçu de pareilles Révélations.

C'est dans l'histoire des Patriarches que nous avons commencé à voir de plus près, si je puis parler ainsi, les dispensations par lesquelles la Sagesse & la Bonté de Dieu ont préparé le bonheur des hommes. On voit des promesses successives faites aux Chefs du Peuple Hébreu : on voit déja quelques-unes de ces promesses s'accomplir ; & l'on reconnoît que ce Peuple est de plus en plus distingué par le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, comme l'instrument de ses desseins. On voit enfin que les desseins de Dieu sont d'amener une autre dispensation, qui montrera aux hommes de près, le bonheur qu'ils ont vu de loin pendant long-tems ; & que par cette dispensation toutes les Nations de la Terre seront bénies.

(*a*) Gen. VIII. 22. (*b*) Disc. VII.

Moyse est l'organe des Instructions que Dieu donne aux Israélites dans le désert, où son bras puissant les a conduit ; mais il leur annonce un autre Prophète, qui doit porter plus loin ses Instructions, & achever les Révélations, dont celles qu'ils recevoient alors n'étoient que les préparatifs.

L'Eternel votre Dieu, dit-il à ce Peuple, *vous suscitera un Prophète, comme moi d'entre vos freres, vous l'écouterez*, & ce qu'il leur dit, il le leur dit, comme l'ayant reçu de Dieu même : *Je leur susciterai*, dit l'Eternel, *un Prophète comme toi d'entre leurs freres, & je mettrai mes paroles en sa bouche, & il leur dira tout ce que je lui aurai commandé* (*a*).

Ce grand Prophète annoncé à Moyse par l'Eternel, & par Moyse aux Israélites, est, suivant les Chrétiens, celui qui est venu sur la Terre accomplir les Révélations données au Peuple Juif ; c'est le Messie qui avoit été promis à ce Peuple ; c'est Jésus-Christ, le Prédicateur de l'Evangile de paix & de salut (*b*). Les Chrétiens reconnoissent qu'il a été annoncé par tous les Prophètes, qui ont été envoyés au Peuple Juif depuis Samuel *(c)*. C'est ce Prophète, ce Messie annoncé d'abord d'une maniére générale au premier homme, par la promesse qui lui fut faite, *que la semence de la femme briseroit la tête du serpent* : C'est lui qui étoit désigné dans les promesses faites à Abraham, à Isaac & à Jacob, *que toutes les Na-*

(*a*) Deut. XVIII. 15, 18. (*b*) Act. III. 22. VII. 37. (*c*) Act. III. 24.

tions de la Terre seroient bénies en leur postérité. Jacob, dans la bénédiction prophétique qu'il donna à Juda avant de mourir, substitua à l'idée générale de *posterité*, l'idée particuliére du *Scilo*, *de celui qui devoit être envoyé* (*a*).

Vous voyez déja, par ce que je viens de vous dire, de grands rapports entre la Révélation contenue dans les livres de Moyse, & celle du Nouveau Testament. Vous voyez que la premiere est un acheminement à la seconde. C'est-là un point de vue qui doit toujours être présent à votre esprit, en suivant les recherches que nous faisons actuellement. C'est-là le point de vue le plus général, sous lequel nous pouvons envisager la dispensation Mosaïque. Il vous montre la suite des desseins de Dieu, pour opérer le grand Ouvrage de sa Miséricorde.

C'est en suivant ce que les livres de Moyse & les autres livres du Vieux Testament nous apprennent de ces desseins de Dieu, & de la maniére dont ils ont été développés insensiblement par les Prophêties, & par les événemens, que vous pourrez de plus en plus juger de ce que vous devez penser de la vérité de la Révélation Judaïque, & même de la vérité de la Révélation Chrétienne.

Il n'est pas question ici de quelques Faits particuliers, arrivés dans un seul tems, & rapportés par un seul Auteur. Il est question d'une suite considérable de Faits, arrivés pen-

(*a*) Gen. XLIX. 10.

dant un grand nombre de ſiécles ; de Faits, qui doivent, ſuivant les Auteurs qui les ont rapportés, avoir entr'eux des liaiſons très-importantes. Il n'eſt pas queſtion de quelques vérités iſolées de Philoſophie ou de morale, enſeignées dans un ſeul livre & par une ſeule perſonne : il eſt queſtion des grands principes de la Religion, de la morale, de la vertu, enſeignés en différens tems & différemment, ſuivant les circonſtances, par pluſieurs Docteurs. Si tous ces Objets qui ſe préſentent à nous, ont entr'eux des rapports réels, vous comprenez quelle impreſſion de vérité ils doivent faire ſur nos eſprits. L'enſemble qu'ils forment entr'eux ne peut être l'ouvrage d'une ſeule perſonne, fait pour en impoſer ; il ne peut être l'ouvrage de pluſieurs perſonnes qui ſe ſont entendues, pour faire illuſion. Ce concert pourroit-il avoir eu lieu, entre des Auteurs diſperſés dans un grand nombre de ſiécles ?

Redoublez donc votre attention, mes Enfans, par la conſidération de l'importance des recherches qui nous occupent. L'Ouvrage que nous contemplons, eſt peut-être un Ouvrage merveilleux de l'Auteur de la Nature, qui préſentera à vos eſprits de grandes idées ; idées qui concourront merveilleuſement avec celles que vous ont donné les Ouvrages de la Nature, pour vous faire connoître leur Auteur ; pour vous découvrir plus clairement encore le Bonheur auquel vous aſpirez, & les moyens d'y parvenir ; idées qui éleveront vos ames, qui les perfectionneront, qui rempliront de

plus en plus vos cœurs des beaux sentimens que vous devez à votre Créateur, à votre Bienfaiteur, à votre Maître, & de ceux que vous devez à vos semblables & à vous-mêmes.

Le point de vue général sous lequel je viens de vous faire envisager la dispensation Mosaïque, en renferme un plus particulier, & auquel il convient que vous fassiez attention. Je parle de l'effet que devoit produire cette dispensation dans les tems dans lesquels elle a eu lieu, pour préparer la grande dispensation dont je viens de parler. Cette dispensation plus particuliére consiste à entretenir dans le Monde l'idée du Créateur du Monde & de la Religion.

Vous avez vu dans les Discours précédens, combien l'homme laissé à lui-même, est exposé à négliger les Instructions que la Nature & la conscience lui donnent. Il joint aux idées de la Divinité que les Ouvrages de la Création lui présentent, & que la Raison pourroit de plus en plus graver dans son esprit, celles que l'ignorance & la superstition lui suggérent. Il mêle l'idée du Créateur avec celle des créatures, & il transporte le culte qu'il doit à Dieu à des objets qui frappent les sens, & qui ne portent point le sentiment dans le cœur. Bientôt il s'occupe peu de la Divinité; l'idée de l'Etre Suprême ne régne plus dans son ame. Ce sont des passions grossiéres qui y commandent; l'ignorance & l'erreur gagnent de plus en plus parmi les hommes; les ténébres succédent à la lumiére, & le vice à la vertu. L'expérience ne nous apprend que trop souvent combien

combien les plus belles Instructions peuvent être négligées ; comment l'on peut fermer les yeux aux plus vives lumiéres, pour que nous puissions nous étonner de ce que l'histoire des Nations nous apprend sur ce sujet.

C'étoit donc pour conserver la connoissance de son nom, au milieu d'un Peuple de la Terre, que Moyse nous apprend que Dieu choisit celui d'Israël ; qu'il lui donna des Instructions & des Loix ; qu'il le conduisit d'une maniére particuliére, par les merveilles qu'il opéra en sa faveur ; par la prospérité & par l'adversité qu'il lui dispensa, suivant qu'il se souvenoit de lui ou qu'il l'oublioit. C'est ce que découvre non-seulement l'histoire du Peuple d'Israël, pendant qu'il fut sous la conduite de Moyse, mais encore toute son histoire, jusqu'au tems où il ne fut plus compté entre les peuples de la Terre.

Le but de l'Etre Suprême, dans le choix particulier qu'il fit du peuple Hébreu, pour lui confier la connoissance de son nom & ses ordonnances, est exprimé continuellement dans les livres qui renferment son histoire, & les Révélations qui lui ont été accordées. *Quand je les ai tirés du pays d'Egypte*, dit-il dans les Prophéties d'Ezechiel, *je l'ai fait pour l'amour de mon nom, de peur qu'il ne fut profané en la présence des Nations parmi lesquelles ils étoient, & en la présence desquelles je m'étois donné à connoître. Je les tirai donc du pays d'Egypte, & je les amenai au désert. Et je leur*

donnai mes statuts, & leur fis connoître mes ordonnances, par lesquelles l'homme vivra s'il les accomplit. Et même je leur donnai aussi mes sabats, pour leur être un signe entre moi & eux, afin qu'ils connussent que je suis l'Eternel qui les sanctifie (*a*).

Les faveurs particuliéres qui furent accordées au Peuple Hébreu, loin d'indiquer que les autres Peuples étoient oubliés par le commun Pere des hommes, nous apprennent qu'il agissoit en vue du bien de tout le Genre-humain. Il disoit, il est vrai, à ce Peuple, *Si vous obéissez à ma voix, & si vous gardez mon alliance, vous serez aussi d'entre tous les peuples mon plus précieux joyau*; mais il ajoutoit, *quoique tous les Peuples m'appartiennent* (*b*), c'est-à-dire, soient les objets de ma tendresse & de mes soins. Et c'est ce qui est exprimé par l'Apôtre St. Pierre, dans le moment remarquable, où la distinction entre les Juifs & les autres Peuples étoit prête à finir. *Je vois bien*, dit-il, *que Dieu ne fait point acception de personne; mais qu'en toute Nation, celui qui le craint & qui s'attache à la justice, lui est agréable. C'est ce que Dieu a fait entendre aux enfans d'Israël, en leur annonçant la paix par Jésus-Christ qui est le Seigneur de tous* (*c*).

Vous voyez donc, mes Enfans, quelle idée vous devez vous former du choix qui a été fait du Peuple Hébreu, & quel est le rôle

(*a*) Ezech. XX. 9—12. (*b*) Exod. XIX. 5.
(*c*) Act. X. 34, 35, 36.

qu'il joue dans le Plan de la Providence, pour amener l'exécution de ses desseins, pour le bonheur général des hommes.

Ce peuple n'étoit point, par lui-même, plus disposé qu'aucun autre, à conserver les vraies notions de la Divinité que la Nature & la conscience donnent aux hommes ; il n'étoit pas plus disposé à conserver, pour son Créateur, les sentimens qui lui sont dûs, & à suivre les grands principes de la vertu, & ces belles affections, qui sont naturellement dans le cœur de l'homme : il étoit au contraire un peuple ingrat & rebelle, un peuple de col roide, que les événemens les plus propres à frapper l'esprit & à toucher le cœur, n'instruisoient & ne persuadoient que pour peu de tems. Il les oublioit bientôt, & se laissoit aller à ses vices, à ses habitudes, à la superstition, qui le portoient à imiter les peuples idolâtres & corrompus au milieu desquels il vivoit. Ce ne fut que peu-à-peu, & au moyen d'avertissemens, d'instructions, de corrections réitérées pendant plusieurs siécles, qu'enfin il fut au moins ferme & constant dans le culte du vrai Dieu, & qu'il eut en horreur l'idolâtrie : ce fut alors qu'il servit sur-tout d'instruction aux autres peuples par son exemple, en même tems que les livres, que les Révélations qui avoient servi à sa propre instruction, répandirent aussi divers rayons de lumiére parmi les Payens, & préparerent les hommes au grand jour qui devoit ensuite briller par la prédication de l'Evangile.

C'est pour opérer, sur le peuple Hébreu, les effets importans, au moyen desquels il devoit, par son instruction, servir à celle des autres peuples, que Moyse fut chargé de lui donner dans le désert les connoissances & les Loix qui devoient maintenir, au milieu de lui, les vrais principes de la Religion.

Vous comprenez donc combien l'étude des Instructions que renferment les livres de Moyse, peut servir à nous conduire au but dont nous sommes occupés. Nous avons lieu de nous flatter de trouver dans la Doctrine & dans les Loix qu'ils renferment, plus de connoissances, plus de lumiéres, que ne nous en fourniroient les Ouvrages de plusieurs Auteurs célébres que l'antiquité nous a conservés.

Vous devez encore, mes Enfans, observer dans l'Histoire du Peuple d'Israël, une suite de directions de la Providence, qui nous montrent que la prospérité de ce peuple & les malheurs auxquels il a été exposé, sont autant de récompenses ou de châtimens, suivant qu'il étoit fidéle au culte du vrai Dieu & à ses ordonnances, ou qu'il s'en éloignoit pour imiter le culte idolâtre & les vices des Nations Payennes. L'Histoire de ce peuple est à cet égard une Instruction remarquable pour tous les hommes, qui leur apprend, par son exemple, quel est le Gouvernement moral que Dieu exerce sur le Genre-humain. Nous ne devons pas & nous ne pouvons pas, dans chaque circonstance, décider positivement du rapport qu'il y a entre le sort des Nations & des particuliers,

& leur état moral. Nous risquerions souvent, si nous nous hâtions de décider, de porter des jugemens téméraires. Ils consisteroient à assigner trop particuliérement telle ou telle calamité, comme la punition de telle ou telle faute. Ce n'est, il est vrai, que dans les cas particuliers, que nous risquerions de nous tromper; car le principe général est certain, & le fait du peuple Juif se joint, pour nous le prouver, aux notions les plus claires de la Raison; c'est que Dieu punit le vice & récompense la vertu dans ce Monde, par les directions de sa Providence envers les Nations & envers les particuliers.

Je finis ici, mes Enfans, les considérations qui m'ont paru nécessaires, pour vous préparer à suivre, avec fruit, l'examen que nous allons faire des Loix & des leçons que Moyse a données au peuple d'Israël dans le désert, & des Instructions qui lui ont été données dans la suite; Instructions que lui ont données les autres Prophètes qui lui ont été envoyés pour le rappeller à son devoir, & pour renouveller & étendre les connoissances qu'il avoit déja reçues.



DISCOURS X.

La Doctrine & les Loix de Moyse.

L'HISTOIRE qui nous occupe est donc, suivant les livres du Vieux & du Nouveau Testament, celle d'un Peuple choisi par l'Etre Suprême, pour servir à l'accomplissement de ses desseins à l'égard du bonheur général des hommes. Ce point de vue est si grand, si intéressant, qu'il doit fixer l'attention de toute personne qui cherche la vérité & le bonheur.

Je suppose pour un moment, mes Enfans, que vous ne connoissez pas la suite de ces desseins de l'Etre Suprême ; & que la vie & l'immortalité mises en évidence par l'Evangile, ne sont pas déja pour vous les beaux objets des plus fermes espérances ; vous devriez, cependant, être très-impatiens de continuer les recherches que nous avons commencées sur les lumiéres que renferment les livres de Moyse & tous ceux de l'Ancien Testament. Vous ne devez donc pas regarder l'histoire du Peuple Hébreu, comme une histoire particuliére, qui présente seulement des événemens variés & intéressans ; mais comme une histoire, qui est l'introduction à l'histoire de la Religion ; & qui se trouvera, après un mur examen, renfermer les monumens précieux des con-

noiſſances les plus importantes, & les Faits les plus propres à nous montrer les vues de l'Etre Suprême, dans le Gouvernement moral du Genre-humain.

Vous avez vu dans le livre de la Genéſe, que la poſtérité d'Abraham devoit être, pendant quelque tems, dans une terre étrangére, avant que d'être miſe en poſſeſſion de celle qui lui avoit été promiſe. Elle a formé, pendant ſon ſéjour en Egypte, un peuple diſtingué des peuples de ce grand Etat. Ce peuple étoit, en quelque maniére, une République ſujette au Souverain de l'Egypte, & placée dans une des Provinces de ſon Royaume. Elle avoit ſes chefs, ſes *anciens*, qui étoient les chefs des différentes familles ou tribus, dont le peuple d'Iſraël étoit composé. L'inſtitution de ces tribus ne fut pas la ſuite d'un arrangement fait entre les différentes familles des deſcendans de Jacob. Il paroît que ce fut Jacob qui inſtitua ces tribus, dans les bénédictions qu'il donna ſolemnellement à ſes Enfans à la veille de ſa mort. Ce fut alors qu'il établit que Joſeph ſeroit le chef de deux tribus, en donnant à chacun de ſes fils, Manaſſé & Ephraïm, le même droit qu'avoit chacun des freres de Joſeph. Les bénédictions des Patriarches paroiſſent avoir été autant de loix pour leurs deſcendans; & d'autant plus, qu'étant conſidérées comme prophétiques, elles n'exprimoient pas uniquement la derniere volonté du Pere de famille qui les donnoit, mais celle de Dieu qui le faiſoit parler.

Telle paroît avoir été la persuasion des Israélites, qui, en conséquence, se sont trouvés, en sortant de l'Egypte, rangés dans différentes tribus. Cet ordre fut suivi par Moyse: on ne voit point qu'il l'ait établi; mais seulement qu'il en a profité, dans les dispositions qu'il a faites, pour le Gouvernement politique & Religieux du peuple qu'il conduisoit.

La Religion du Peuple Hébreu, pendant son séjour en Egypte, fut celle des Patriarches, dont il étoit descendu. Il en avoit reçu, par la tradition, l'histoire du Monde depuis sa premiere origine. Il avoit par-là appris à connoître le Créateur des Cieux & de la Terre, que les Cieux & la Terre lui annonçoient tous les jours; & que la conscience lui montroit comme le Juge des hommes. Il avoit appris, par cette tradition, l'histoire du Déluge, qui pouvoit être pour lui une leçon frappante, dans laquelle il voyoit le Pere commun des hommes, exercer enfin ses jugemens sur des enfans rebelles, & donner des marques de sa tendresse & de son approbation au petit nombre de ceux qui lui étoient restés fidéles. Il trouvoit des instructions importantes dans l'histoire d'Abraham, d'Isaac, de Jacob & de Joseph, qui fut certainement transmise des Peres aux Enfans. Mais ces leçons pouvoient perdre beaucoup de la force qu'elles devoient naturellement avoir sur eux, par l'effet du mauvais exemple des Egyptiens. Le culte & les mœurs de ces peuples étoient alors très-corrompus. Les Israélites furent té-

moins de l'idolâtrie grossiére de cette Nation ; & comment elle avoit mis à la place de la Divinité, les créatures, & même de vils animaux.

Vous savez avec quelle dureté les Israélites étoient traités en Egypte, lorsque Moyse eut ordre de se mettre à leur tête, & de sortir avec eux de ce pays. Ils durent entendre avec joie la proposition qu'il leur fit de les délivrer de la servitude. Ils durent reconnoître le Dieu qui avoit protégé Abraham, Isaac & Jacob, aux prodiges qui furent faits par Moyse pour leur donner des preuves du pouvoir qui l'accompagneroit. Ils durent se rappeller les promesses faites à leurs Peres de les tirer de la Terre étrangére où ils étoient, pour les mettre en possession de celle qui leur avoit été promise. Ils durent se féliciter d'être la génération, qui devoit voir les jours heureux, que les générations précédentes avoient desirés. Aussi furent-ils persuadés, *lorsqu'Aaron leur adressa les paroles que l'Eternel avoit dites à Moyse, & lorsqu'il fit les prodiges devant le peuple. Ils apprirent que l'Eternel avoit visité les Enfans d'Israël, & qu'il avoit vu leur affliction ; & se prosternant en terre ils l'adorerent* (a).

Rien ne fut négligé pour graver dans leur esprit l'idée de leur Créateur, de leur Bienfaiteur & de leur Maître ; & pour exciter dans leurs cœurs les sentimens de reconnoissance, de confiance, de respect & de soumission

(a) Exod. IV. 30, 31.

qu'ils lui devoient. Ce fut pour parvenir à ce but salutaire, que Moyse composa le Cantique qu'il chanta avec les Enfans d'Israël, après qu'ils eurent été délivrés de Pharaon & de son armée. Il profita de ces momens favorables, où l'esprit frappé des bienfaits qui ont été accordés depuis peu, s'en occupe avec délices, & se glorifie des faveurs de l'Etre Suprême. Il profita de ces momens, où le cœur encore émeu par la crainte du danger, & par la joie de la délivrance, se laisse facilement toucher, & se livre avec zèle aux sentimens d'une vive gratitude. Il leur faisoit répéter & il répétoit avec eux, *L'Eternel est ma force & ma louange, & il a été mon libérateur. C'est mon Dieu fort; je lui dresserai un tabernacle; c'est le Dieu de mon Pere, je l'exalterai (a). Qui est semblable à toi parmi les forts ô Eternel! Qui est comme toi magnifique en sainteté, redoutable, digne de louange, & qui fais des merveilles! Tu as étendu ta droite, la Terre les a engloutis. Tu as conduit par ta miséricorde ce peuple que tu as racheté; tu l'as conduit par ta force à la demeure de ta sainteté (b).*

Ce fut en faisant retentir ces chants de triomphe & de gratitude, que les Israélites commencerent leur marche dans le désert. L'Eternel, pour entretenir ces sentimens dans leurs cœurs, leur fit, dès les premiers jours, *proposer des ordonnances & des statuts* (c). Et il leur dit, pour les engager à les observer: *Si tu écou-*

(a) Exod. XV. 2. (b) ℣. 11. 12, 13.
(c) Exod. XV. 25.

te attentivement la voix de l'Eternel ton Dieu, & si tu fais ce qui est droit devant lui, si tu prêtes l'oreille à ses commandemens & si tu gardes toutes ses ordonnances, je ne ferai venir sur toi aucune des langueurs que j'ai fait venir sur l'Egypte, car je suis l'Eternel qui te guérit (a).

Qui est-ce qui ne s'attendroit pas à voir désormais les Israélites, pleins de la plus grande confiance pour le Grand Etre qui les avoit tirés de la servitude des Egyptiens, qui les avoit conduits, par tant de merveilles, & comblés de tant de bienfaits ? Qui est-ce qui ne seroit pas revolté, en les entendant murmurer, aussitôt qu'ils ne découvrent pas ce qui doit satisfaire quelques-uns de leurs besoins ? Ils craignent de mourir de soif, dès qu'ils ne trouvent pas des sources d'eau, & ils craignent de mourir de faim, dès qu'ils ne découvrent pas les biens nécessaires pour les nourrir. Ils regrettent l'Egypte & la servitude. Ils oublient les délivrances merveilleuses qu'ils ont obtenues de l'Eternel; & ils préféreroient d'être morts par sa main en Egypte, au milieu de l'abondance dont ils jouissoient.

Ce fut encore par des merveilles, que ce peuple ingrat fut comblé des biens qu'il auroit dû attendre avec confiance de l'Eternel, dont il avoit éprouvé & célébré depuis peu la Bonté & la Puissance. Il vit couler des eaux avec abondance du rocher que Moyse frappa ; il vit sur les campagnes un pain céleste, propre

(a) ℣. 26.

à le nourrir, qu'il ramassoit tous les matins; il remporta une victoire signalée sur les Amalécites par l'intercession de Moyse.

Les Israélites parvinrent dans le désert de Sinaï, deux mois après être sortis d'Egypte; & c'est-là que Dieu leur fit entendre, par Moyse, les paroles d'un Pere tendre, qui exhorte ses Enfans à lui obéir & à ne pas oublier ses bienfaits. *Vous avez vu*, leur dit-il, *ce que j'ai fait aux Egytiens, & que je vous ai portés comme sur des aîles d'Aigle, & que je vous ai fait venir vers moi. Maintenant donc, si vous obéissez à ma voix, & si vous gardez mon alliance, vous serez aussi d'entre tous les peuples mon plus précieux joyau, quoique toute la terre m'appartienne. Et vous me serez un Royaume de Sacrificateurs & une Nation Sainte* (*a*).

Israël fut touché par ces paroles, & *alors tout le peuple, d'un commun accord, répondit : Nous ferons tout ce que l'Eternel a dit* (*b*). C'est dans ces circonstances que tout se préparoit, pour lui faire entendre les commandemens qui étoient la substance des Loix qu'il devoit suivre désormais. Vous savez ce que Moyse rapporte, sur la maniére solemnelle dont les dix commandemens furent donnés au Peuple d'Israël. Tout ce qui pouvoit attirer son attention, tout ce qui pouvoit l'étonner, le frapper, & servir à graver ces Loix dans l'esprit & dans le cœur, fut employé dans ces momens remarquables : & ce fut au milieu de

(*a*) Exod. XIX. 4, 5 & 6. (*b*) ℣. 8.

cet appareil terrible, qu'il eſt dit que Dieu prononça les paroles du Décalogue. Les Iſraélites furent en effet frappés : ils tremblerent à la vue de cet appareil redoutable ; ils reconnurent qu'ils avoient entendu la voix de Dieu, mais ils en furent effrayés, & demanderent à Moyſe de leur rapporter déſormais tout ce que l'Eternel auroit dit, & ils promirent de le faire (*a*). Ce fut alors que Dieu adreſſa à Moyſe ces paroles ſi touchantes : *J'ai entendu les diſcours que ce peuple t'a tenus. Ils ont bien dit tout ce qu'ils ont dit. O s'ils avoient toujours ce même cœur pour me craindre, & pour garder tous mes commandemens, afin qu'ils fuſſent heureux, eux & leurs enfans à jamais* (*b*).

Tels ſont les vœux qu'un Pere tendre forme pour ſes Enfans. C'eſt dans ſon cœur que ſont les ſentimens les plus propres à nous donner une idée de la Bonté du Créateur envers les hommes. C'eſt le Créateur qui a mis ces ſentimens dans le cœur des Peres ; c'eſt lui qui s'y eſt peint par ces traits de bonté qui touchent, qui émeuvent ſi naturellement. Reconnoiſſez ici, mes chers Enfans, la voix de la Nature & la voix de la Révélation. Rappellez-vous combien de traits de bonté nous a préſenté la contemplation de la Nature. Rappellez-vous les conſidérations qu'elle nous a fournies, lorſque nous avons fait ſervir les connoiſſances qu'elle nous donne, à parvenir à la connoiſſance des Perfections de l'Etre Suprê-

(*a*) Deut. V. 27. (*b*) ℣. 28, 29.

me. Il ne nous manquoit alors que d'entendre ce Grand Etre exprimer par des paroles, ce qui étoit exprimé dans ses Ouvrages. Nous avons souhaité d'entendre ce double langage; & nous avons tout lieu de penser que nos desirs sont remplis, par ces paroles : *O s'ils avoient toujours ce même cœur pour me craindre & pour garder tous mes commandemens, afin qu'ils fussent heureux, eux & leurs enfans à jamais.* L'Eternel paroît faire ici des vœux, si l'on ose s'exprimer ainsi, pour l'obéissance, pour la vertu, pour le bonheur des Israélites & de leurs enfans à jamais. Le Dieu fort, qui peut tout, s'exprime comme le feroit l'homme qui ne peut rien. Il se met à sa place; il s'abaisse jusqu'à lui, pour lui faire mieux connoître sa Bonté. Quelle bonté! Quels traits plus frappans pourroient nous la peindre! Quelle grandeur nous exprime cette Bonté qui approche de la foible créature, le Maître des Cieux & de la Terre; qui l'approche par les sentimens de la plus grande tendresse! Il écarte on peut dire, l'idée de sa Puissance infinie, il ne montre que sa Bonté. Il montre cette sensibilité, ce cœur paternel & bienfaisant, qui fait un des grands ornemens de la nature humaine. Il nous apprend, par-là, que rien n'est si beau, que rien n'est si grand que la bonté. Il nous apprend, & c'est ce que la réflexion & l'expérience nous feront toujours connoître, qu'il n'y a point de vraie grandeur sans bonté; que la méchanceté est la bassesse même.

Tel eſt l'eſprit qui régne dans l'Economie Moſaïque, que l'on conſidére trop ſouvent comme un miniſtére de ſévérité; & qui fixe plutôt l'eſprit de l'homme ſur un culte extérieur & corporel, que ſur le vrai culte de l'eſprit & du cœur.

Plus nous avancerons, plus vous aurez occaſion d'apprendre que le fondement de la Religion que Moyſe enſeigne au peuple d'Iſraël, eſt le même que celui que la Nature, que la Raiſon nous découvre, & que celui qui nous eſt découvert dans l'Evangile, d'une maniére ſi claire & ſi touchante.

L'Eternel qui dit aux Iſraélites, *O! s'ils avoient toujours ce même cœur pour me craindre*, eſt le Dieu tout bon, que Jéſus-Chriſt compare à ce Pere qui reçoit, avec tant de bonté, le fils qui s'étoit égaré & qui revient à lui. Ces deux endroits de la Loi & de l'Evangile, reſpirent également la même tendreſſe, la même douceur, la même bonté.

Toutes les conſidérations que je viens de faire, doivent, mes chers Enfans, vous préparer à juger des dix Commandemens que Dieu donna aux Iſraélites dans le déſert de Sinaï. Vous pouvez vous attendre à y trouver les grandes régles qui devoient ſervir, non-ſeulement à ce peuple, mais qui doivent ſervir à tous les hommes, pour les conduire à la félicité, dans le préſent & à jamais.

Ces Commandemens ont plus d'étendue que ceux que Dieu donna à Abraham: *Marche devant ma face & en intégrité*, lui dit-il. Tout

eſt dit, dans ces paroles, pour un Serviteur fidéle, dont l'eſprit eſt bien rempli de l'idée de ſon Créateur; dont le cœur ſe conduit toujours par cette idée, & ſuit conſtamment les belles affections de bonté & de juſtice qu'il lui a données en le formant; dont la conſcience eſt toujours prête à ſe faire entendre, & à lui parler de la part de l'Auteur de ſon exiſtence.

Mais les paroles du Décalogue étoient addreſſées à un peuple nombreux & compoſé de perſonnes livrées à de mauvaiſes habitudes, ſujettes à des paſſions groſſiéres; de perſonnes qui avoient beſoin des ſecours les plus propres à les faire penſer & ſentir.

Dieu s'adreſſe à ſon Peuple, en lui diſant: *Je ſuis l'Eternel ton Dieu.* Quelle ne devoit pas être ſon attention à l'ouïe de ces Paroles! Il lui rappelle qu'*il eſt l'Eternel ſon Dieu qui l'a tiré du pays d'Egypte, de la maiſon de ſervitude.* Quelle ne devoit pas être ſa confiance & ſa ſoumiſſion pour ſon Libérateur!

Il lui ordonne, dans le premier Commandement, de n'adorer que lui ſeul, de ne reconnoître que lui ſeul pour Dieu. C'eſt-là le fondement de la Religion. Les Iſraélites avoient vécu parmi les Egyptiens qui adoroient pluſieurs Dieux; ils devoient être dans la ſuite environnés de peuples idolâtres, dont l'exemple étoit très-dangereux. Ce premier Commandement ſervoit à les préſerver de l'idolâtrie, & c'eſt auſſi le but du ſecond Commandement.

Il leur eſt défendu dans ce Commandement d'adorer

d'adorer l'Etre Suprême fous aucune repréfentation, & d'adreffer des hommages à ces repréfentations. L'énumération qui eft faite des chofes qui font dans le Ciel, fur la Terre & dans les Eaux, favoir les aftres, les hommes les animaux & les plantes, nous apprend quelle étoit alors la corruption des idées des peuples au milieu defquels étoient les Ifraélites.

C'eft pour le bien de fon peuple, que Dieu lui ordonne de fe préferver de l'idolâtrie; c'eft par bonté pour lui, parce que l'idolâtrie le conduiroit à la corruption, & l'éloigneroit du bonheur. Si l'Eternel dit qu'il eft jaloux, ce n'eft pas pour lui-même, car *l'homme mortel ne pourroit apporter aucun profit au Dieu fort* : c'eft pour le bonheur de la créature; auffi eft-il encore ajoûté, que les fuites de l'iniquité des hommes ne s'étendront qu'à quelques générations, & même feulement à ceux qui imiteront leurs Peres, à ceux qui *haïffent* l'Eternel; au lieu qu'il eft dit qu'il *montre fa miféricorde dans mille générations de ceux qui l'aiment & qui gardent fes commandemens.* Paroles qui expriment, de la maniére la plus touchante, la tendreffe, la bonté de Dieu pour fes créatures, & combien il aime à répandre fur elles fes bénédictions & non à les punir.

Le troifieme Commandement eft une fuite des deux premiers. Il fe rapporte au refpect que l'homme doit exprimer pour fon Créateur, par toute fa conduite, par fes actions & par fes paroles. Et le quatrieme réitére

l'institution d'un jour, dans la semaine, consacré plus particuliérement à s'occuper du Créateur des Cieux & de la Terre, du Grand Etre qui a donné à l'homme l'existence & tous les biens dont il jouit. Tous les jours annoncent l'Auteur de la Nature par les Ouvrages qui sont continuellement sous les yeux de l'homme, & par les bienfaits dont il jouit : Tous les jours l'homme doit sentir ces bienfaits, célébrer & adorer l'Etre qui les lui accorde, & qui a fait ces grands Ouvrages qui sont les objets de son admiration : Tous les jours l'homme doit s'occuper à augmenter ses connoissances sur l'Etre Suprême, & sur les devoirs qui lui sont dûs; mais comme il est obligé de vaquer à des occupations nécessaires pour son bien & pour celui de ses semblables, il lui est ordonné de cesser, dans un jour marqué, ces occupations, afin qu'il puisse donner plus de tems à son instruction, & au culte public & particulier qu'il doit à Dieu.

C'est pour cela que l'Eternel commande que tout travail doit cesser dans ce jour-là.

Cette institution du jour du repos, prescrite aux Israélites, est le renouvellement de cette même institution faite dès les commencemens du Genre-humain, pour entretenir parmi les hommes l'idée de leur Créateur, & le culte qui lui est dû.

Elle devoit aussi servir à rappeller aux Israélites les bienfaits qu'ils avoient reçus de l'Eternel, lorsqu'il les avoit retirés de l'esclavage dans lequel ils étoient en Egypte ; & afin de

leur inspirer les sentimens de bonté avec lesquels ils devoient agir envers tous les hommes. Il leur est même ordonné de les exercer envers toutes les créatures sensibles ; envers les animaux, dont le travail leur est utile, & qui sont pour eux une sorte de domestique : *Tu ne feras*, est-il dit, *aucune œuvre en ce jour-là, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf, ni ton âne, ni aucune de tes bêtes, ni ton étranger qui est dans tes portes, afin que ton serviteur & ta servante se reposent comme toi, & que tu te souvienne que tu as été esclave en Egypte, & que l'Eternel ton Dieu t'en a tiré à main forte & à bras étendu : c'est pourquoi l'Eternel ton Dieu t'a commandé de garder le jour du repos* (a).

Ces quatre premiers Commandemens sont contenus dans la premiere table de la Loi. Ils se rapportent aux devoirs envers Dieu. Les six autres Commandemens sont renfermés dans la seconde table, & ont pour objet les devoirs de l'homme envers les autres hommes.

Le premier de ces Commandemens, qui est le cinquieme du Décalogue, a pour objet les égards & la soumission qui sont dûs aux Peres & aux Meres.

Les Peres & Meres sont les premiers supérieurs que la Nature montre à l'homme. Ce sont les premiers objets qu'il apperçoit, lorsqu'il commence à connoître. Il les voit occupés de son bonheur ; il éprouve de leur part

(a) Deut. V. 14, 15.

des sentimens qui gagnent son amour & sa confiance ; il sent de plus en plus combien les soins de ses Parens lui sont nécessaires, & combien est utile pour lui la soumission qu'il leur doit. Leurs instructions, leurs conseils, leurs ordres, sont l'unique moyen qu'il ait de se conduire surement ; il se trouve heureux de dépendre d'eux ; il sent que le fondement de l'obéissance & des égards qu'il leur doit, est dans la Nature.

Les devoirs des Enfans envers leurs Peres & Meres, sont donc les premiers qu'ils soient appellés à remplir dans la Société ; & c'est en les remplissant, qu'ils se disposent à observer tous les autres devoirs auxquels ils seront appellés dans la Société. C'est par-là qu'ils deviennent capables de cette sage & juste subordination qui les soumet aux loix & aux supérieurs préposés pour les faire observer : c'est par-là qu'ils apprennent à obéir & à commander : à obéir par raison, par sagesse, par affection ; à commander uniquement par tendresse, par zèle pour le bonheur de leurs semblables. Car un bon Prince, un bon Supérieur est un bon Pere. Son devoir est compris implicitement dans ce Commandement, comme celui des Peres & Meres. Le plaisir de commander est un plaisir barbare, s'il a d'autre principe que les sentimens de tendresse & de bienfaisance, qui sont dans le cœur d'un vrai Pere. Aussi, seroit-il difficile qu'un mauvais Pere fut un bon Prince, ou un bon Magistrat ; & celui qui n'a pas été exercé à l'obéissance filiale,

pourroit difficilement devenir un bon citoyen.

Le sixieme Commandement défend le meurtre, & par une conséquence naturelle, tout ce qui peut tendre à exposer la vie & la sûreté du prochain.

Le bonheur des Sociétés & des particuliers est également intéressé à l'observation de ce Commandement. Il ne pourroit y avoir de Société entre des hommes qui feroient profession de n'être pas soumis à cette loi.

Le septieme Commandement intéresse aussi également les Etats en général, & chaque membre de ces Etats. Il régle les desirs & les actions sur un objet des plus importans. Si ces desirs ne sont pas conduits avec pureté, s'ils tendent à d'autres objets, que ceux auxquels ils doivent se rapporter, pour le bonheur des familles & des Sociétés, il en résulte un désordre considérable.

Le huitieme Commandement a rapport à tout ce qui peut être un objet de propriété. Il défend d'enlever aux autres ce qui leur appartient; & dans cette défense du larcin, on doit comprendre tout ce qui peut nuire même indirectement à ce qui est la propriété des autres.

Un bien considérable, c'est la réputation, c'est l'honneur, sans lequel on ne peut jouir dans ce monde d'aucun vrai agrément. C'est ce bien qui fait l'objet du neuvieme Commandement. Il ordonne de ne porter aucun faux témoignage contre le prochain: il ordonne,

par conséquent, de rendre toujours justice à sa vertu & à son mérite.

Le vrai principe de l'obéissance & de la vertu est dans le sentiment. C'est le sentiment qui régle le desir, qui est la cause immédiate des actions. Ainsi, pour observer les Commandemens de Dieu, il faut avoir les sentimens qui sont les principes des vertus qu'ils prescrivent, & s'abstenir des desirs, des passions qui tendent à les faire violer. C'est ce qu'exige le dixieme Commandement. Il défend ce qui est implicitement défendu dans les Commandemens précédens. Il défend de desirer, de convoiter tout ce qui appartient aux autres. Il fait entendre, par conséquent, que toutes les passions qui tendent à exciter ces desirs défendus, sont dangereuses & criminelles. Telles sont, par exemple, l'avarice, l'envie, & cet esprit d'avidité, qui ne permet jamais que l'on soit content de ce que l'on posséde, & qui fait que l'on regarde toujours le sort des autres, comme plus heureux que le sien propre.

Vous voyez, mes Enfans, que la Loi donnée aux Israélites, exige les sentimens du cœur, exige, comme je vous le disois ci-dessus, le culte, l'obéissance de l'ame, exige ce qu'exige la Raison & l'Evangile.

Vous pouvez par-là juger de l'excellence de cette Loi. Vous pouvez, en considérant les Commandemens du Décalogue en eux-mêmes, & dans l'ensemble qu'ils forment entr'eux, juger de la pureté, de la vérité, de la simplicité de ces Loix: vous pouvez juger qu'el-

les forment, dans ce peu de paroles, un corps complet de vérités & d'ordonnances, tel que celui qu'une raiſon parfaite pourroit raſſembler, pour montrer à l'homme les moyens d'être heureux.

Vous avez à préſent devant vous un morceau de la plus grande antiquité, & le plus propre à ſervir de loi à tout le Genre-humain : Le morceau le plus propre à être entendu, à être approuvé par les lumiéres naturelles, & par les ſentimens de la conſcience.

De grands génies ont raſſemblé ſur les Loix ce qu'ils ont jugé être le plus propre à inſtruire les hommes, à les former à la vertu, à en faire de bons citoyens, & à rendre les Etats heureux. De grands Légiſlateurs ont travaillé au bien des Etats, en raſſemblant, dans leur conſtitution, ce qu'ils ont jugé de plus propre à contribuer à leur proſpérité & à leur durée. Je ſuis bien éloigné de vouloir déprimer les fruits du génie des Socrates, des Platons, des Lycurgues, des Solons, des Zaleucus, des Cicerons & des Plutarques : j'admire au contraire la force & la beauté de leur génie ; je rends juſtice à la nobleſſe de leurs intentions ; je me ferai un devoir de vous faire connoître & admirer ce que la Raiſon a produit dans l'antiquité de beau & d'utile ſur la Religion, ſur les loix, ſur la vertu : & c'eſt par-là que je me flatte de vous faire ſentir la ſupériorité des Loix & de la Doctrine propoſée par Moyſe aux Iſraélites. Ce ſera, en ſuivant de ſiécle en ſiécle, les effets de la diſpenſation Moſaïque,

& ceux des Instructions des Philosophes & des Législateurs de l'antiquité, que vous jugerez de la supériorité de Moyse, ou plutôt que vous reconnoîtrez de plus en plus les lumiéres surnaturelles, les secours célestes, dont cette dispensation a été accompagnée.

Vous devez considérer le Décalogue comme la partie la plus considérable de la Législation Mosaïque. Il renferme, comme vous l'avez vu, les grands principes de la Religion, & les Loix qui forment le vrai culte qui est dû au seul Créateur & Gouverneur du Monde. Aussi fut-il prononcé avec cet appareil redoutable qui parut sur le Mont Sinaï. Il fut écrit à part. Il fut appellé par excellence la Loi de Dieu.

Les Loix rituelles & politiques furent données dans la suite. Elles doivent faire l'objet de notre attention : mais nous ne devons pas les considérer comme des Loix éternelles, fondées sur la Nature, & dont l'homme ne peut jamais être dispensé. Elles n'étoient au contraire que des Loix à tems, qui devoient cesser d'obliger, lorsque la dispensation Mosaïque finiroit.

Les Loix que renferme le Décalogue, sont toujours restées l'objet des devoirs des hommes. Ce sont les Loix que le grand Prophète, tel que Moyse, suscité après tant d'autres, a confirmées, a renouvellées de la part du Maître du Monde qui l'a envoyé sur la Terre. Ce sont ces Commandemens qu'il réduit à deux, comme étant le sommaire de la Loi & des

Prophètes. *Vous aimerez*, dit-il, *le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre ame, & de tout votre esprit. C'est-là le premier & le grand Commandement, & voici le second qui lui est semblable. Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la Loi & les Prophètes se réduisent à ces deux Commandemens (a).*

Moyse avoit déja fait entendre ces paroles aux Israélites, après leur avoir répété le Décalogue. Il leur avoit dit encore en les exhortant à observer les Loix qu'il renferme : *Ecoute Israël, l'Eternel notre Dieu est le seul Eternel. Tu aimeras donc l'Eternel ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton ame & de toutes tes forces (b).* Il leur avoit dit aussi : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même (c).*

La Loi de Moyse demande le cœur, comme celle de la Nature & comme celle de l'Evangile. Il recommandoit au peuple qu'il conduisoit, de garder la Loi dans son cœur : & les dernieres paroles qu'il lui fit entendre, ses dernieres exhortations furent : *Appliquez votre cœur à toutes ces paroles, que je vous somme aujourd'hui de recommander à vos Enfans, afin qu'ils prennent garde de faire toutes les paroles de cette Loi (d).* Et pour les animer à les observer, il leur en fait sentir l'utilité : *Car ce n'est pas*, dit-il, *une parole qui vous soit proposée en vain, mais c'est votre vie (e).* Ce grand

(*a*) Matt. XXII. 37, 38, 39, 40. (*b*) Deut. VI. 4. 5.
(*c*) Lévitiq. XIX. 18. (*d*) Deut. XXXII. 46.
(*e*) ℣. 47.

Légiſlateur finit ſon Ouvrage par les exhortations les plus paternelles.

Tout reſpire donc, je le répéte, dans les Loix données aux Iſraélites par Moyſe, le ſentiment, le cœur, la vertu. J'aime à les conſidérer ſous ce point de vue. J'aime y trouver la morale parfaite de l'Evangile. J'aime reconnoître le même Auteur dans les Ouvrages de la Nature, dans la Loi & dans l'Evangile.





DISCOURS XI.

Beauté, Excellence de la Doctrine & des Loix de Moyse.

RAPPELLEZ-VOUS, mes Enfans, que nous sommmes occupés à chercher les lumiéres les plus pures & les plus sûres, qu'aient eu les hommes dans l'antiquité la plus reculée, sur le grand sujet de la Religion & du bonheur. Ce que je vous ai dit jusqu'à présent de celles que renferment les livres de Moyse, & en particulier ce que je vous ai dit, dans mon dernier Discours, sur les Loix renfermées dans le Décalogue, peut vous faire juger que nous ne consultons pas des livres ordinaires, en consultant ceux de Moyse, mais que nous sommes à la source des vraies lumiéres.

Cette idée est bien propre à nous animer dans nos recherches. Vous avez, en contemplant les Ouvrages de la Nature, senti le plaisir que l'on goûte en découvrant la vérité : vous avez senti que ce plaisir est plus grand, à proportion que les vérités que l'on découvre sont plus importantes. Vous avez senti combien il est satisfaisant, combien il est heureux de pouvoir lire dans la Nature la volonté de son Auteur ; de pouvoir y admirer ses Perfections, & y découvrir les indices qui servent à nous mon-

trer le bonheur durable auquel nous aspirons. Si vous avez lieu d'espérer que tous ces avantages, seront aussi les fruits que vous recueillirez des soins que vous prendrez à vous instruire dans les Ecrits qui nous occupent, quel ne doit pas être votre empressement à recevoir les Instructions qu'ils renferment ?

Tout est propre dans ces Instructions à exciter notre attention. Elles sont mêlées avec un grand nombre de Faits, propres à nous intéresser, & à nous faire saisir les vérités qui y sont enseignées. Nous suivons l'Histoire d'un peuple dont nous voyons l'origine & les progrès ; d'un peuple qui nous paroît être distingué d'une maniére particuliére par le Maître du Monde. Nous voyons, dans la suite de son Histoire, plus à découvert que dans l'Histoire des autres peuples, les ressorts qu'emploie, dans son Gouvernement moral, le Grand Etre dont la Providence conduit l'Univers. Moyse est son Serviteur choisi, pour faire parvenir ses volontés au peuple dont il est le Chef. Il profite de toutes les occasions pour l'instruire, pour le persuader, pour le ramener au devoir. Il fait auprès des Israélites l'office d'un Ami, d'un Pere, d'un Instituteur & d'un Législateur. La Doctrine qu'il leur enseigne, & les Loix qu'il leur donne, sont dans plusieurs endroits de ses livres. Il leur donne ses leçons, tantôt dans des circonstances particuliéres, qu'il saisit, pour leur apprendre à profiter du passé, à juger du présent, & à penser à l'avenir: Tantôt, il les rassemble pour les instruire;

il leur expose de suite une partie des Loix qu'il est chargé de leur donner : il s'efforce de les persuader à les suivre, & il a soin d'écrire ses Instructions pour qu'elles soient permanentes. Vous avez vu que le Décalogue est la Loi par excellence qu'il leur a donnée, ou plutôt que Dieu leur a donnée : Il insiste en différentes autres occasions sur ces mêmes Loix. Il leur en donne de rituelles, de politiques & de civiles. Il joint aux Loix qu'il leur donne, la sanction nécessaire pour les porter à les observer. Il leur montre les récompenses & les peines qui doivent suivre l'observation & la violation de ces Loix.

Ses Cantiques sont remplis des plus grandes Idées sur le Créateur du Monde ; du récit des bienfaits dont il a comblé les Israélites, & des sentimens que ces idées de Dieu & celles de ses bontés doivent exciter dans leur cœur.

Tout est réuni, dans les exhortations de Moyse, lorsqu'il leur parle à la fin de son ministére, après avoir été à leur tête pendant quarante ans. Il s'efforce de remplir leurs esprits de la grandeur de Dieu, & leurs cœurs de ses bienfaits. Il leur rappelle toutes ses faveurs, il leur expose leurs devoirs envers lui; il les anime par les promesses & par les menaces. Il cherche à élever leur ame par la beauté des idées qu'il exprime dans ses Cantiques, & à toucher leurs cœurs par les sentimens dont le sien est pénétré.

Certainement l'Antiquité ne nous présente aucun Ecrit, plein de vérités si grandes, si

importantes, si pures. Elle ne présente nulle part des Loix morales si conformes à la Raison, si propres à faire le bonheur des peuples & des particuliers. Elle ne montre nulle part un Législateur, un Instituteur tel que Moyse, dont le but conduit aussi directement au bonheur des Etats. Son grand but est de rendre l'homme heureux, de faire fleurir l'Etat, par la vertu, par la Religion, par la connoissance du vrai Dieu. Vous verrez que chez les autres Législateurs, chez ces Philosophes que l'on regarde comme les Instituteurs des hommes, le but principal de leurs leçons & de leurs Loix a été la politique & la Philosophie, & que la Religion n'a été que l'accessoire. Aussi ne se sont-ils point occupés à réformer les idées des peuples qu'ils instruisoient : ils pensoient, au contraire, que la Religion du pays, quelle qu'elle fut, devoit être observée ; & souvent ils ont donné l'exemple des pratiques les plus absurdes.

Pour justifier l'éloge que je viens de faire de la Doctrine & des Loix de Moyse, je ne m'en tiendrai pas à ce que je vous ai dit dans le Discours précédent sur le Décalogue, & sur les autres Instructions qu'il a données au Peuple d'Israël en entrant dans le désert. Je rassemblerai encore divers traits de ses livres, qui serviront à expliquer & à confirmer ce que je vous ai déja rapporté ; & qui vous mettront de plus en plus en état de juger, d'où peut venir une doctrine si conforme à la Raison la plus pure, si propre à rendre l'homme

heureux, & si semblable, à tant d'égards, aux grandes lumiéres que nous trouvons dans l'Evangile.

Le but de Moyse est d'éloigner le peuple d'Israël de l'idolâtrie. C'est pour y parvenir, que le point essentiel de toutes ses Instructions, est de leur faire connoître Dieu, comme la Premiere Cause, comme l'unique Auteur de tout ce qui existe, & comme le Maître de tous les événemens. Il le leur montre comme le Créateur du Monde, comme le Maître & le Juge du Genre-humain. Il le leur fait considérer, comme employant, par le Déluge, son pouvoir sur la Nature, pour punir les hommes de leur obstination dans le mal. Il le leur montre comme le Protecteur de la vertu de Noé, & de celle des Patriarches dont le Peuple d'Israël étoit descendu. C'est pour cela qu'il l'appelle si souvent le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob. C'est ce Dieu de leurs Peres qu'il leur fait donc connoître comme étant le seul Dieu, comme étant Celui *qui est* (*a*), c'est-à-dire, qui existe par lui-même, qui est la Premiere Cause de tout, qui est l'*Eternel*. C'est ce nom d'Eternel qui renferme toutes ces idées. C'est sous ce nom qu'il l'annonce à Pharaon, & qu'il le désigne continuellement aux Israélites. *Ecoute Israël*, leur dit-il, *l'Eternel notre Dieu est le seul Eternel* (*b*). Il leur fait reconnoître son Pouvoir sur la Nature, dans les merveilles

(*a*) Exod. III. 14. (*b*) Deut. VI. 4.

opérées en Egypte pour leur délivrance. *Tu en as été spectateur*, leur dit-il, *afin que tu connusse que l'Eternel est celui qui est Dieu, & qu'il n'y en a point d'autre que lui* (*a*). Il leur fait dire dans les chants qu'il met dans leur bouche : *l'Eternel est ma force & ma louange, & il a été mon Libérateur ; c'est mon Dieu fort, je lui dresserai un Tabernacle ; c'est le Dieu de mon Pere, je l'exalterai* (*b*). Il dit lui-même en leur présence, dans son dernier Cantique : *l'Eternel seul l'a conduit, & il n'y a point eu avec lui de Dieu étranger* (*c*). Il leur rappelle continuellement que l'Eternel est le Maître de toute la Nature : *Voici, les Cieux & les Cieux des Cieux appartiennent à l'Eternel, & la Terre aussi lui appartient & tout ce qui y est* (*d*). Il leur fait entendre Dieu même les exhortant à considérer qu'il est le seul Maître du Genre-humain & de toute la Nature. *Regardez que c'est moi, que c'est moi-même, qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi. Je fais mourir & je fais vivre ; je blesse & je guéris, & il n'y a personne qui puisse se délivrer de ma main. Car je lève ma main vers les Cieux & je dis : Je suis vivant éternellement* (*e*).

Telles sont les belles leçons que Moyse donnoit aux Israélites sur l'origine & sur le Gouvernement du Monde, sur le Grand Etre qui l'a créé, & dont toute la Nature dépend. Ces leçons sont telles que celles que l'homme puiseroit

(*a*) Deut. IV. 35. (*b*) Exod. XV. 2.
(*c*) Deut. XXXII. 12. (*d*) Deut. X. 14.
(*e*) Deut. XXXII. 39, 40.

feroit toujours dans la contemplation du Monde, s'il ne fe laiffoit jamais aller à une curiofité indifcréte, qui le porte à vouloir fonder les deffeins les plus fecrets du Créateur, & à expliquer la maniére dont il a formé le Monde. C'eft cette curiofité qui a égaré les plus beaux génies, & qui fouvent ne leur a pas permis d'entendre le langage de la Nature, fi fimple, fi vrai & fi inftructif. D'autres génies, plus téméraires encore que les premiers, n'ont pas même entrepris de confulter la Nature; ils ont voulu tout expliquer par eux-mêmes; & ils ont formé, on peut dire, l'Univers fur leurs idées. De-là ont réfulté les erreurs les plus groffiéres; & c'eft de ce tour de génie, que viennent auffi les écarts de ceux qui voudroient nous enlever nos plus belles efpérances en fappant les fondemens de la Religion.

Moyfe ne répréfente pas feulement l'Eternel, comme le Créateur & le Maître des hommes, comme l'Etre qui difpofe feul des événemens, comme un Dieu fort & puiffant; il expofe auffi fes Perfections morales, dont la connoiffance eft fi propre à toucher l'homme, à remplir fon ame des plus beaux fentimens & des plus belles efpérances. Ces traits de bonté, de douceur, de fupport, que nous avons trouvés empreints dans les Ouvrages de la Nature, & dans les directions de la Providence, font peints en plufieurs endroits des livres de Moyfe, avec la plus grande énergie. Ecoutez les paroles que Dieu leur fit entendre pour fe faire connoître à lui. *L'Eternel, l'E-*

ternel, le Dieu fort, pitoyable, miséricordieux, tardif à colére, abondant en miséricorde & en vérité. Qui garde la miséricorde jusqu'en mille générations; qui ôte l'iniquité, le crime & le péché; qui ne tient point le coupable pour innocent, & qui punit l'iniquité des Peres sur les Enfans, & sur les Enfans des Enfans, jusqu'à la troisieme & la quatrieme génération (*a*). Tout est dit, ou supposé, dans ces paroles. Elles font entendre que l'Eternel, le Dieu fort ne laisse pas l'homme à lui-même, après l'avoir fait, & n'est pas indifférent sur ce qui se passe dans le Monde, & en particulier sur la conduite de l'homme. Il observe l'homme, il le connoît, il voit ses fautes, il *ne tient point le coupable pour innocent*; mais il *est pitoyable, miséricordieux, abondant en miséricorde*. Ce n'est point le Dieu des Philosophes, qui ne se mêle pas de ce qui se passe sur la Terre (*b*) *: Il regarde des Cieux, il voit tous les enfans des hommes. Il prend garde du lieu de sa demeure sur tous les habitans de la Terre* (*c*). *Les voies de l'homme sont devant les yeux de l'Eternel, & il pése toutes ses démarches* (*d*). *Il sonde le cœur & il éprouve les reins; même pour rendre à chacun selon son train, & selon le fruit de ses actions* (*e*). *Mais il garde la miséricorde jusqu'en mille générations, il ôte l'iniquité, le crime & le péché.* Il est un Dieu plein de bonté, un Dieu *pitoyable*, qui aime l'homme, qui aime le pécheur, *qui ne veut point sa mort, mais qu'il*

(*a*) Exod. XXXIV. 6 & 7. (*b*) Les Epicuriens.
(*c*) Ps. XXXIII. 13. (*d*) Prov. V. 21.
(*e*) Jérém. XVII. 10.

se convertisse & qu'il vive, qui voudroit que toutes les générations pussent éprouver les effets de sa miséricorde, & ne faire sentir la peine dûe au péché à aucune génération. C'est-là le sens naturel de ces paroles : *qui garde la miséricorde jusqu'en mille générations, & qui punit l'iniquité des peres sur les enfans & sur les enfans des enfans, jusqu'à la troisieme & à la quatrieme génération.* Ces paroles ne doivent point être prises à la lettre ; elles doivent être expliquées par les premieres idées qu'exprime le beau passage qui nous occupe, *l'Eternel, le Dieu fort, pitoyable, tardif à colére, abondant en miséricorde.* Le Dieu pitoyable, tardif à colére, abondant en miséricorde, ne punit pas réellement les enfans pour les fautes des peres. Il peut avoir établi dans le Monde des rapports, en conséquence desquels les Enfans éprouvent des suites désagréables des fautes de leurs Peres ; mais ces suites ne sont pas des punitions ; ce sont des épreuves utiles, des leçons très-propres à prévenir, dans les enfans, les effets de la contagion dangereuse du mauvais exemple des Peres : ce sont des dispensations dont nous admirerions la sagesse & la bonté, si nous pouvions embrasser d'un coup d'œil le plan dont elles font partie : nous y reconnoîtrions cette justice, cette équité du Juge de toute la Terre, qui dit dans les Loix prescrites par Moyse : *On ne fera point mourir les Peres pour les Enfans ; on ne fera point aussi mourir les Enfans pour les Peres ; mais on fera*

mourir chacun pour son péché (*a*). C'est ce qui est exposé avec la plus grande force dans tout le Chapitre XVIII d'Ezechiel. Ecoutez, par exemple, ce qui est dit dans le verset 20: *L'ame qui péchera sera celle qui mourra; le fils ne portera point l'iniquité du pere, & le pere ne portera point l'iniquité du fils; la justice du juste sera sur lui, & la méchanceté du méchant sera sur lui.* C'est-là aussi le vrai commentaire des mêmes expressions, qui se trouvent dans le second Commandement du Décalogue, & qui pourroient d'abord présenter à l'esprit un sens peu conforme aux idées que la Raison & la Révélation nous donnent de la Justice & de la Bonté de l'Etre Suprême.

Il faut donc, pour les bien entendre, y joindre les considérations que nous venons de faire sur le passage qui nous occupe, & les idées exprimées dans le Décalogue même, par lesquelles nous voyons que les Enfans qui sont punis, sont *ceux seulement qui haïssent l'Eternel*, & que ceux qui éprouvent sa miséricorde, sont ceux qui reviennent à lui, *qui l'aiment & qui gardent ses Commandemens.*

Toutes ces idées de la Grandeur, de la Bonté, de la Miséricorde, de la Justice de Dieu, sont confirmées dans un grand nombre de passages des livres de Moyse. L'Eternel y est toujours représenté comme le seul Dieu, comme Grand, Puissant, Juste & Bon. *L'Eternel votre Dieu*, dit-il aux Israélites, *est le Dieu des*

(*a*) Deut. XXIV. 16.

Dieux, & le Seigneur des Seigneurs, le Fort, le Grand, le Puiſſant & le Terrible, qui n'a point d'égard à l'apparence des perſonnes (a). Il dit, en le célébrant dans ſon Cantique : *J'invoquerai le nom de l'Eternel : Célébrez la grandeur de notre Dieu. L'œuvre du rocher eſt parfaite : car toutes ſes voies ſont la juſtice même. Le Dieu fort eſt vérité & ſans iniquité ; il eſt juſte & droit. (b).*

Ce n'eſt, mes Enfans, que dans les livres de Moyſe & dans d'autres livres des Ecrits Sacrés, que vous trouverez ce vrai & ce ſublime, qui parle de l'Etre Suprême d'une maniére conforme au langage que font entendre les Ouvrages de la Nature. Moyſe joint à la beauté, à la vérité des idées, les ſentimens qu'elles doivent naturellement élever dans le cœur. Il reveille ces ſentimens qui ont été mis dans le cœur de l'homme par l'Auteur de la Nature : Il les anime, il s'en ſert pour porter le peuple qu'il conduit, aux devoirs qu'exige pour ſon bonheur, le Grand Etre dont il lui parle. *Maintenant donc, lui dit-il, ô Iſraël, que demande l'Eternel ton Dieu de toi, ſinon que tu craignes l'Eternel ton Dieu, que tu marches dans toutes ſes voies, que tu l'aimes, & que tu ſerves l'Eternel ton Dieu, de tout ton cœur & de toute ton ame, en obſervant les Commandemens de l'Eternel & ſes Statuts que je te donne aujourd'hui, afin que tu ſois heureux (c).*

(a) Deut. X. 17. (b) Deut. XXXII. 3 & 4.
(c) Deut. X. 13, 13.

Vous voyez quels sont les hommages dûs à l'Eternel ; il faut le *craindre*, il faut l'*aimer*, il faut *marcher dans toutes ses voies*, c'est-à-dire, *observer ses Commandemens & ses Statuts* ; il faut le servir, non uniquement par des actes extérieurs, mais il faut *le servir de tout son cœur & de toute son ame*, par les sentimens, par une bonne conduite. Vous voyez quelle est la suite de cette bonne conduite ; quelle est le but que se propose, dans sa bonté, le Maître qui donne ses Commandemens, c'est que l'*on soit heureux.*

Tel est le fond de la doctrine & de la morale de Moyse. Il ne cesse de revenir à ces grandes idées, & à ces belles maximes. Il en fait sentir l'utilité, la beauté, la simplicité. *L'Eternel ton Dieu*, dit-il au Peuple d'Israël, *prendra plaisir de nouveau à te faire du bien, comme il a pris plaisir à faire du bien à tes Peres ; quand tu obéiras à la voix de l'Eternel ton Dieu, en gardant ses Commandemens & ses Ordonnances, écrites dans ce livre de la Loi ; quand tu te convertiras à l'Eternel ton Dieu, de tout ton cœur & de toute ton ame : Car ce Commandement que je te prescris aujourd'hui, n'est point trop élevé au-dessus de toi, & il n'est point éloigné de toi* (a). *Car cette parole est fort proche de toi ; elle est dans ta bouche & dans ton cœur, afin que tu l'accomplisse* (b).

Si l'on entre dans le détail des Loix de Moyse, on y trouve par tout ces principes de bon-

(a) Deut. XXX. 9, 10, 11. (b) ℣. 14.

té, d'équité, de justice, qui sont la base de la morale naturelle & de celle de l'Evangile. Suivant ces principes, tous les hommes sont freres ; ils doivent régler leurs sentimens envers leurs freres, sur ceux qu'ils ont pour eux-mêmes. Ils doivent éloigner tout sentiment de haine & de vengeance. *Tu ne haïras point ton frere dans ton cœur. Tu ne te vengeras point, & tu ne garderas point de ressentiment contre les enfans de ton peuple ; mais tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis l'Eternel* (*a*). Vous voyez que c'est dans le cœur qu'il place le devoir, dans le sentiment, dans l'effet du sentiment.

Tu n'opprimeras point ton prochain, & tu ne le pilleras point (*b*). C'est-là le devoir le plus pressant ; celui qui est dicté par le sentiment d'équité le moins approfondi. Mais ce n'est pas là où la Loi de Moyse permet que l'on s'en tienne. Elle veut que l'on fasse du bien au prochain, que l'on soit sensible à son état, que l'on entre dans ses circonstances. *Tu ne feras point de tort au mercénaire, qui est pauvre & indigent, d'entre tes freres, ou d'entre les étrangers qui demeurent dans ton pays, dans quelqu'une de tes demeures. Tu lui donneras son salaire le jour même qu'il aura travaillé, avant que le soleil se couche : car il est pauvre, & c'est à quoi son ame s'attend* (*c*).

Voyez comment cette Loi parle au cœur,

(*a*) Levit. XIX. 17, 18. (*b*) Lev. XIX. 13.
(*c*) Deut. XXIV. 14. 15.

comment elle est puisée dans la belle Nature, comment elle exprime la Bonté de son Auteur. C'est le même sentiment que vous trouvez un peu plus haut, à l'égard des gages que l'on peut exiger du prochain pour une chose dûe. *Tu n'entreras point*, est-il dit, *dans sa maison pour prendre un gage, mais tu te tiendras dehors, & l'homme à qui tu as prêté, apportera le gage dehors* (*a*). C'est avec douceur, avec ménagement que cette Loi veut que l'on fasse valoir son droit. Elle va encore plus loin, elle veut qu'on use de compassion & de bonté envers ceux dont on a reçu des gages : car elle ajoute, *Et si l'homme est pauvre, tu ne te coucheras point ayant encore son gage : mais, tu ne manqueras point de lui rendre le gage aussitôt que le soleil sera couché, afin qu'il couche dans son habit & qu'il te bénisse* (*b*). *Car c'est sa seule couverture, c'est son vêtement pour couvrir sa peau. Où coucheroit-il* (*c*) ?

Est-il possible de parler au cœur avec plus d'énergie que le fait cette Loi ! Elle transporte celui qui doit l'observer dans la place de celui sur lequel il a quelque droit. Elle lui fait sentir la tristesse de son état, & ce qu'il y a de doux dans la compassion qu'on lui témoigne.

La Loi n'étend pas l'exercice du droit jusqu'à autoriser ce qui pourroit nuire essentiellement au prochain. Elle lui laisse ses moyens

(*a*) ℣. 10, 11. (*b*) Deut. XXIV. 12. 13.
(*c*) Exod. XXII. 27.

de subsistance. Elle veut qu'on se plaise à les lui laisser. *On ne prendra point pour gage*, dit-elle, *les deux meules, non pas même la meule de dessus, parce qu'on prendroit pour gage la vie de son prochain* (*a*). Elle inspire par tout la compassion, la bonté due aux malheureux: *Tu ne pervertiras point le droit d'un étranger, ni d'un orphelin, & tu ne prendras point pour gage l'habit d'une veuve* (*b*).

Pour animer le sentiment, le Législateur exhorte les Israélites à rentrer en eux-mêmes, à se rappeller le triste état dans lequel eux ou leurs Peres ont été, & les délivrances qu'ils ont obtenues. *Et tu te souviendras*, dit-il, *que tu as été esclave en Egypte, & que l'Eternel ton Dieu t'a racheté de-là. C'est pourquoi je te commande de faire ces choses* (*c*).

Vous avez souvent, mes Enfans, joui du plaisir de voir les biens de la Terre prêts à être cueillis, & à répandre l'abondance. Vous avez vu, avec délices, les campagnes dorées par les moissons, les arbres couverts de fruits, dont les branches paroissent se baisser pour inviter à les cueillir, & les vignes étaler ceux qu'elles portent. L'idée de jouir seuls de ces biens, seroit pour vous une idée triste. Cette abondance qui nous invite à en jouir, nous invite à les communiquer. Le cœur ne peut sentir la bonté de l'Auteur de la Nature qui les donne, sans être animé du desir de les

(*a*) Deut. XXIV. 6. (*b*) ℣. 17.
(*c*) Deut. XXIV. 18.

répandre. La premiere occasion qui se présente de suivre des mouvemens si doux & si naturels, c'est dans le tems même de la récolte. On se hâte d'en jouir, en cherchant les occasions d'en faire part à d'autres. Et si l'indigent se présente, on lui ouvre ses champs avec plaisir, afin qu'il y puisse glaner les épis que le moissonneur a laissés en arriére. Ce sont ces sentimens qui ont dicté des Loix à Moyse; ces sentimens qui auroient paru à des Législateurs ordinaires fort éloignés de l'objet de la Législation. *Quand tu feras ta moisson dans ton champ, & que tu y auras oublié quelques poignées d'épis, tu ne retourneras point pour les prendre, mais cela sera pour l'étranger, pour l'orphelin & pour la veuve, afin que l'Eternel ton Dieu te bénisse dans toutes les œuvres de tes mains. Quand tu secoueras tes oliviers, tu n'y retourneras point pour chercher branche après branche; mais ce qui restera sera pour l'étranger, pour l'orphelin & pour la veuve. Quand tu vendangeras ta vigne, tu ne grapilleras point les raisins qui seront demeurés après toi : mais cela sera pour l'étranger, pour l'orphelin & pour la veuve. Et tu te souviendras que tu as été esclave au Pays d'Egypte; c'est pourquoi je te commande de faire ces choses (a).*

Reconnoissez-là, en effet, une Législation qui n'aboutit pas seulement à maintenir dans l'Etat l'ordre & la prospérité. Elle tend à ex-

(a) Deut. XXIV. 19, 20, 21, 22. Lev. XIX. 9. XXIII. 22.

citer la bienfaisance entre tous les membres de la société. Les autres Législateurs regardent ce bel objet comme étranger aux Loix civiles ; & il est un objet de la plus grande importance dans la Législation Mosaïque. Elle entre dans les circonstances les plus particuliéres sur cette grande vertu, qui fait le bonheur des Sociétés. Elle veut qu'elle soit dans le cœur, qu'elle ait pour principe le sentiment, que le bienfaiteur se mette dans la circonstance de l'indigent, qu'il se rappelle les faveurs qu'il a reçues, & qui doivent servir à toucher son cœur en faveur des autres : *car tu te souviendras que tu as été esclave en Egypte*, dit Moyse ; *c'est pourquoi je te commande ces choses.*

C'est dans ce même esprit qu'il prescrit *d'aimer l'étranger*, c'est à-dire, de lui faire du bien, de le traiter comme l'on voudroit être traité dans des circonstances pareilles. Il fait considérer aux Israëlites qu'en observant ce Commandement, ils imiteront Dieu lui-même, & ils exprimeront la reconnoissance qu'ils doivent avoir pour ses bontés. *L'Eternel votre Dieu*, leur dit-il, *aime l'étranger pour lui donner de quoi se nourrir & de quoi se vêtir.* Vous *aimerez donc l'étranger, car vous avez été étrangers au Pays d'Egypte* (*a*). *L'étranger qui demeure avec vous sera comme celui qui est né parmi vous : & vous l'aimerez comme vous-mêmes : car vous avez été étrangers au Pays d'Egypte. Je suis l'Eternel votre* Dieu (*b*).

(*a*) Deut. X. 18, 19. (*b*) Levitiq. XIX. 34.

C'est ainsi qu'il rapproche les hommes les uns des autres, & qu'il excite en eux les sentimens que le frere doit à son frere. Il met le pauvre, la veuve, l'orphelin & l'étranger sous la protection des Loix ; il veut même qu'ils aient une place dans le cœur de leurs semblables.

Il ne parle pas seulement en Législateur qui ordonne & qui menace ; il veut exciter le sentiment, il veut persuader en touchant le cœur, en lui montrant l'objet de sa bienfaisance sous son vrai point de vue. *Quand ton frere*, dit-il, *sera devenu pauvre, & qu'il te tendra ses mains tremblantes, tu le soutiendras ; même l'étranger & l'habitant, afin qu'il vive avec toi. Tu ne prendras point de profit de lui, ni d'intérêt ; mais tu craindras ton Dieu, & ton frere vivra avec toi* (*a*).

Aucun état n'est oublié dans les Loix de Moyse. Il fait sentir que tous les hommes sont les objets de la Bonté du Dieu de la part duquel il parle ; que les différences que mettent entr'eux leurs circonstances extérieures, ne doivent point les empêcher de se considérer comme freres. La Loi même leur donne ce nom de frere, qui doit servir à rappeller les liaisons les plus étroites, & une véritable égalité. Le serviteur, l'esclave même sont dans ce cas. *Tu ne leur seras point*, est-il dit, *un Maître rigoureux, mais tu craindras ton Dieu* (*b*). Dieu lui-même les prend sous sa protection, & déclare qu'*ils sont ses serviteurs* (*c*).

(*a*) Levit. XXV. 35, 36. (*b*) Lev. XXV. 43.
(c) ℣. 42.

Un tems eſt marqué, par la Loi de Moyſe, dans lequel tous les ordres de la Société doivent être raſſemblés, & ſe réjouir enſemble, en témoignant à l'Eternel leur reconnoiſſance, pour la bénédiction accordée à leurs travaux par une abondante récolte. *Tu feras la fête des tabernacles pendant ſept jours, après que tu auras recueilli les revenus de ton aire & de ta cuve. Et tu te réjouiras pendant la fête ſolemnelle, toi, ton fils, ta fille, ton ſerviteur, ta ſervante, le lévite, l'étranger, l'orphelin & la veuve qui ſont dans tes portes* (a).

Tous ſont reſſemblés devant l'Eternel, comme ſes enfans communs & comme freres. Ils reconnoiſſent, en ſe réjouiſſant enſemble du ſuccès des récoltes, & en participant en commun à leurs fruits, que les biens que leur accorde l'Auteur de la Nature, ſont deſtinés par ſa Bonté à tous ceux qui ſont raſſemblés par ſes ordres pour en jouir en ſa préſence, & pour lui en témoigner ſolemnellement leur gratitude.

C'eſt pour exciter dans les Iſraélites les mêmes ſentimens d'humanité, de tendreſſe & de ſenſibilité pour leurs ſemblables, dans quelques rangs qu'ils ſoient, qu'il eſt ordonné que le jour du repos ſoit obſervé par tous également, & qu'il eſt dit d'une maniére ſpéciale, que c'eſt *afin que ton ſerviteur & ta ſervante ſe repoſent comme toi; & que tu te ſouviennę que tu as été eſclave en Egypte* (b).

(a) Deut. XVI. 13, 14. (b) Deut. V. 14, 15.

Cette attention de procurer du repos à tout ce qui travaille, est portée même jusqu'à ordonner que les animaux se reposent ce jour-là. Le Législateur suit, on peut dire, pas à pas la Nature : il n'oublie aucun des traits de bonté que son Auteur a marqués dans le cœur de l'homme, & qui sont autant de caractéres qui nous expriment cette bonté qu'il a empreinte dans tous ses Ouvrages. Je n'ai pas besoin de vous rappeller une expérience que vous avez faite tant de fois; comment vous avez éprouvé envers les Animaux ces mouvemens de pitié & de compassion, dont nous avons eu tant occasion de sentir la beauté & l'utilité, en parlant des sentimens que la Nature a mis dans nos cœurs pour les hommes. Vous avez même souvent senti qu'il y a un plaisir naturel à faire du bien aux Animaux; & vous regarderiez comme une vraie cruauté, l'indifférence pour leurs souffrances, & encore plus le plaisir barbare de les tourmenter.

Je pourrois pousser beaucoup plus loin les considérations dont je viens de vous occuper, si je rapportois toutes les Loix politiques & civiles, dans lesquelles la bonté, la douceur & la justice sont exigées, dans les différentes circonstances qui se présentent dans la Société. Je parlerois de la modération, de la bonté & de la générosité qu'elles exigent pour les débiteurs; de la maniére dont elles ordonnent que les Juges rendent la justice; du respect dû aux vieillards & de l'attention que méritent

les sourds & les aveugles; des soins que l'on doit prendre de ce qui appartient aux autres, & même, faites-y bien attention, à ceux qui sont nos ennemis. *Si tu rencontre le bœuf de ton ennemi ou son âne égaré, tu ne manqueras point de le lui ramener. Si tu vois l'âne de celui qui te hait abattu sous son fardeau, donne-toi garde de l'abandonner; tu ne le laisseras point là* (*a*). La même Loi se trouve répétée dans le Déutéronome (*b*) : mais le terme de *frere* y est employé au lieu de celui d'*ennemi*. La Loi est certainement la même; & ces mots de frere & d'ennemi expriment le même objet : ce qui nous apprend que la rélation d'ennemi ne détruit point celle de frere, celle de prochain. Cette Loi, qui ordonne de prendre soin du bœuf & de l'âne de son ennemi, ne doit nullement être considérée comme étant bornée à ces circonstances particuliéres. On doit la considérer comme exprimant, par cet exemple, comment il faut agir à l'égard de tout ce qui intéresse les ennemis. Et vous voyez qu'il n'est pas question ici d'actions purement extérieures, qu'il s'agit du sentiment qui les dicte; & que par conséquent cette Loi fait entendre que l'on ne doit pas haïr son ennemi, & même que l'on doit l'aimer. C'est dans cet esprit que Salomon l'entend dans ses Proverbes, lorsqu'il dit : *Si celui qui te hait souffre de la faim, donne-lui du pain pour le rassasier; s'il est pressé de la soif, donne-lui de l'eau & le*

(*a*) Exod. XXIII. 4, 5. (*b*) XXII. 1, 4.

désaltére ; ainsi tu étoufferas sa haine sous le poids de tes bienfaits, & l'Eternel sera ton rémunérateur (a).

Vous pouvez juger de-là, mes Enfans, que la Loi Mosaïque n'est point à cet égard opposée à celle de l'Evangile. Et comment pourroit-elle l'être ? La Loi & l'Evangile viennent également de l'Auteur de la Nature, du Pere commun des hommes ; elles sont également fondées sur les mêmes principes ; elles ne pourroient différer que par des circonstances extérieures, & non par ce qui tient à l'essence de l'homme, & à celle de l'Etre Suprême, de l'Etre tout bon, tout parfait.

Lorsque Jésus-Christ dit : *Vous avez appris* qu'il a été dit, *vous aimerez votre prochain, & vous haïrez votre ennemi* (b), il cite une glose des Docteurs Juifs, qui abusoient de quelques expressions des livres de Moyse ; il censure, on peut dire, cette glose, & il apprend ensuite quelle est la Loi éternelle de la bienveillance, qui s'étend à tous les hommes, sans en excepter les ennemis. Il a éclairci, renforcé le précepte de l'amour des ennemis, par ses leçons & par son exemple ; il en a fait à cet égard un Commandement nouveau : ce Commandement étoit négligé, oublié parmi les Juifs ; il le rappelle, il en fait sentir toute la beauté, il en montre toute l'utilité. Il éclaircit, il étend tous

(a) Prov. XXII. 21.
(b) Matt. V. 43.

tous les préceptes moraux de la Loi. C'est le grand Prophète, tel que Moyse, que l'Eternel devoit susciter; c'est le Prophète auquel Moyse renvoie, qui devoit expliquer, étendre, accomplir ce qu'il y avoit de plus parfait dans la Loi. C'est le Prophète dont Moyse a dit : *Ecoutez-le.*





DISCOURS XII.

Suite sur la Beauté & l'Excellence de la Doctrine & des Loix de Moyse.

JE suis occupé à vous faire connoître les Loix que Moyse a données au Peuple d'Israël. Ce que je vous ai exposé dans le Discours précédent, a dû vous en faire sentir de plus en plus la beauté. Vous avez vu qu'elles sont fondées sur la Nature, qu'elles partent, si je puis parler ainsi, des belles affections que le Créateur de l'homme a mises dans son cœur, qu'elles exigent sur-tout cette bonté, cette bienveillance dont l'homme est naturellement animé, & qu'il découvre dans un degré infini, dans l'Etre qui l'a fait, & qui l'a fait pour être heureux par ces vertus.

Telle est en général la nature des Loix de Moyse. Elles sont, outre cela, appropriées au caractére & aux circonstances du Peuple auquel elles ont été données. Ce peuple, comme je vous l'ai déja dit, s'étoit formé en Egypte, au milieu d'une Nation idolâtre. S'il n'avoit pas adopté les faux Dieux des Egyptiens, s'il n'avoit pas admis le culte qu'ils leur rendoient, il paroît, au moins, par tout ce que nous savons de ses dispositions, qu'il n'étoit point rempli, comme il auroit dû l'être, de l'idée

du Créateur des Cieux & de la Terre, du Dieu de ses Peres, dont la connoissance lui avoit été transmise par la tradition la plus sûre, qui lui confirmoit ce que ses sentimens & toute la Nature lui faisoient entendre.

Les Loix, les leçons de Moyse tendoient donc d'abord à éloigner le Peuple d'Israël de l'idolâtrie ; & c'est en l'éloignant de l'idolâtrie, qu'il pouvoit parvenir à en éloigner la corruption des mœurs, qui est une suite bien naturelle de la corruption des principes. La morale ne sauroit être pure au milieu d'un peuple idolâtre, d'un peuple dans lequel les esprits ne sont pas remplis de l'idée du Créateur & du Gouverneur unique du Monde ; idée qui doit toujours influer plus ou moins, à proportion qu'elle régne dans les ames avec plus ou moins de pureté & de force.

C'est sur la Morale, c'est sur le sentiment que devoit sur-tout influer la Loi de Moyse, comme je vous l'ai fait voir dans le Discours précédent : c'est par la crainte du vrai Dieu, que le Peuple d'Israël devoit être conduit à l'obéissance due à ses Statuts & à ses Ordonnances ; & c'est dans le cœur qu'est la crainte, encore plus que dans l'esprit. *O! s'ils avoient toujours,* dit Dieu lui-même, *ce même cœur pour me craindre & pour garder mes Commandemens.*

Les Loix de Moyse contenoient encore les Loix de l'Etat, de la Société que devoient former les Israélites dans les pays dont ils alloient entrer en possession.

Le corps des Loix de Moyse renferme donc

des Loix morales & religieuses, & des Loix politiques & civiles. Il renferme, outre cela, des Loix rituelles. Ces Loix rituelles tenoient à la Religion; elles régloient le culte extérieur; &, à divers égards, elles avoient rapport aux circonstances particuliéres de l'Etat des Juifs, & au but qu'avoit le Législateur de les éloigner du culte idolâtre des peuples au milieu desquels il avoit vécu, & de ceux au milieu desquels il devoit vivre.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans un grand détail sur les Observances extérieures, qui sont l'objet de ces Loix rituelles. Vous savez qu'elles prescrivoient des fêtes solemnelles: vous savez que ces fêtes & les cérémonies qui s'y pratiquoient, avoient rapport à des événemens remarquables, dont la mémoire devoit être conservée au milieu des Israélites. Elles devoient servir à leur rappeller & à apprendre à leurs enfans les délivrances miraculeuses que leur Dieu leur avoit accordées; les bienfaits signalés dont il les avoit comblé. C'est ce qui est exprimé en plusieurs endroits des livres de Moyse, & en particulier dans ces paroles du Deutéronome. *Quand ton enfant t'interrogera à l'avenir, disant: Que veulent dire ces témoignages, ces statuts & ces ordonnances, que l'Eternel notre Dieu nous a présentés? Alors tu diras à ton enfant: Nous avons été esclaves de Pharaon en Egypte, & l'Eternel nous a tiré d'Egypte à main forte; & l'Eternel a fait sous nos yeux des prodiges & des miracles, qui étoient grands, &*

qui ont causé de grands maux en Egypte, sur Pharaon & sur toute sa maison; & il nous a fait sortir delà, afin de nous faire entrer au pays duquel il avoit juré à nos Peres, & pour nous le donner (a). Ces fêtes étoient des monumens des Faits merveilleux qui avoient servi à l'établissement de la République des Hébreux. En leur rappellant ces Faits, elles rappelloient les preuves de la vérité de leur Religion; & elles servoient à exciter dans leur cœur la reconnoissance due à l'Etre Suprême, pour toutes les graces qu'il avoit répandues sur eux.

Les sacrifices, les oblations, & tant d'observances extérieures que prescrivoient les Loix rituelles, servoient, autant que nous pouvons en juger, à rappeller dans l'esprit des Israélites les grandes délivrances qui leur avoient été accordées; à entretenir dans leur cœur les sentimens de reconnoissance pour les biens qu'ils recevoient chaque année; à les occuper de l'idée que le péché déplait à l'Etre Suprême dont ils dépendoient, & à leur faire sentir qu'ils devoient y renoncer pour lui devenir agréables. Diverses Ordonnances peuvent aussi être considérées, comme aidant à cette police, qui tend à conserver dans un pays l'ordre, la santé & la prospérité.

Autant que nous pouvons juger de chacune des Loix de Moyse en particulier, & de l'ensemble qu'elles forment, nous ne pouvons

(a) Deut. VI. 20, 21, 22, 23.

qu'en admirer la beauté & la sagesse. Il est beau de voir réunir, dans un même corps, les Loix de l'Etat & celles de la Religion : il est beau de voir que ces Loix sont unes, qu'elles partent du même principe, & qu'elles ont la même sanction : celle du Souverain Maître des hommes & de toute la Nature. Cette sanction est exprimée à la tête ou à la fin des Loix que Dieu donne aux Israélites. *Je suis l'Eternel ton Dieu, qui t'ai tiré du Pays d'Egypte, de la maison de servitude.* Tout est exprimé dans ces paroles, *Je suis l'Eternel ton Dieu.* Elles font sentir aux Israélites, que celui qui va parler doit être écouté, qu'il doit être craint, qu'il doit être obéi, qu'il doit être aimé. C'est ce qu'emportent naturellement les idées qu'expriment ces paroles, *l'Eternel ton Dieu*, c'est-à-dire, ton Créateur, ton Maître, ton Bienfaiteur, l'Etre Tout-Puissant, la source de tout bien, le seul Etre dont tu puisse l'attendre. Telles sont les idées qui sont répandues par tout à la tête & à la suite des Loix de Moyse. Telle est la sanction qui est ajoutée à toutes ces Loix. *Ecoute, Israël, l'Eternel notre Dieu est le seul Eternel*, dit Moyse (*a*). Que résulte-t-il de-là ? Ce qu'il ajoute : *Tu aimeras donc l'Eternel ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton ame & de toutes tes forces* (*b*). *Prend garde à toi que tu n'oublies l'Eternel, qui t'a tiré du Pays d'Egypte, de la maison de servitude* (*c*). *Tu craindras l'Eternel*

(*a*) Deut. VI. 4. (*b*) ℣. 5.

ton Dieu & tu le ferviras, & tu jureras par fon nom (*a*).

Cette fanction, *Je fuis l'Eternel*, n'eft pas mife feulement au commencement ou à la fin des Loix générales, des Loix qui pourroient être confidérées comme tenant plus directement aux grands principes de la morale, de l'ordre, de la vertu. Elle fe trouve auffi jointe en plufieurs endroits à des Ordonnances particuliéres : celles, par exemple, qui fervoient à maintenir la régle dans l'Etat, & à entretenir une bonne police entre les différens ordres de perfonnes qu'il renferme. Aucun pouvoir humain ne pouvoit difpenfer de ces Loix émanées de l'Eternel. Elles étoient l'ouvrage de fa Sageffe & de fa Bonté ; & elles étoient appuyées par fa Puiffance infinie.

Ce qui eft vrai à l'égard des Loix données aux Ifraélites, eft vrai à l'égard des Loix en général. Leur fanction, c'eft l'Eternel : c'eft lui qui les a rendues néceffaires à l'ordre des Sociétés & au bonheur des hommes : c'eft fur les grands principes de vérité & d'équité qu'elles font fondées ; c'eft fur les principes fur lefquels l'Eternel même fe régle, & fur lefquels toutes fes créatures doivent fe régler. Vous pouvez juger par-là, dans quel abus tombe l'homme, lorfqu'il fe croit autorifé à fe fouftraire à la bonne foi, à l'équité, à la juftice, à l'obfervation des Loix & des Traités, par des vues qu'il appelle le bien

(*a*) ℣. 12, 13.

public. Il oublie sur quel fondement repose la bonne foi, la justice & l'équité. Il n'en voit pas l'éternelle nécessité, qui résulte de la constitution du Monde & de la nature du Créateur. Il efface de cette sanction redoutable *le nom de l'Eternel*, & il met son nom à sa place. Cet homme suppose qu'il peut juger de toutes les combinaisons de l'ordre, & qu'il peut décider que ses vues ne sont point contraires à celles de la Sagesse éternelle. Il agit, comme si le point qu'il gouverne sur la Terre étoit l'Univers ; & comme si sa politique pouvoit gouverner le Monde. C'est de cette politique fausse & orgueilleuse qu'ont résulté tant de maux dans la Société humaine ; tant de guerres entre les Souverains, & tant de dissentions dans les Etats. Quand une fois elle est admise, le bien de l'Etat devient un prétexte qui sert à toutes les passions des particuliers, & qui conduit à la violation de toutes les Loix. L'on s'accoutume à regarder la grande sanction de toutes les Loix, *Je suis l'Eternel votre Dieu*, comme étrangére à celles qui s'opposent à l'accomplissement des desirs. Le bien de l'Etat prend toutes sortes de formes, suivant toutes les passions des particuliers ; & les Loix & la Religion perdent leur empire.

Nous ne saurions donc trop réfléchir sur la maniére dont sont promulguées les Loix de Moyse, & sur la maniére dont leur grande sanction, *Je suis l'Eternel*, est continuellement répétée au commencement ou à la fin de ces Loix. C'est-là ce qui distingue cette Législa-

tion remarquable, de toutes les Légiſlations les plus célébres de l'Antiquité. La politique de cette Légiſlation conſiſte à conduire le Citoyen par la Religion, en montrant l'Etre Suprême comme le Chef des Sociétés, l'Auteur de toutes les Loix, & celui auquel on doit rendre compte de leur obſervation.

Moyſe déclare en pluſieurs endroits que le Souverain Légiſlateur, de la part duquel il parle, ne fait acception de perſonne; & il preſcrit aux Juges & à tous les membres de la Société, de ne faire acception de perſonne; de ne mettre aucune diſtinction dans les jugemens entre la perſonne libre & l'eſclave, entre l'Iſraélite & l'étranger, entre le riche & le pauvre. Le Souverain, le juge, toute perſonne conſtituée en autorité, apprennent par-là que la Loi leur commande; qu'ils ſont ſoumis aux régles éternelles de juſtice, de bonté, de bonne foi, qui doivent être la régle de la conduite de tous les hommes. Le particulier voit dans ces Loix ſon plus sûr aſyle. Il remplit ſon devoir en les obſervant; il travaille à ſon bonheur & à ſa ſûreté, en contribuant, par ſon exemple, à les faire ſuivre & reſpecter. Les Loix conſidérées ſous ce point de vue, ſont toutes des Loix morales; elles tiennent toutes à l'obéiſſance que nous devons à Dieu, à l'amour, à la reconnoiſſance, & à la crainte que nous devons avoir pour lui.

Vous avez vu, dans le Diſcours précédent, que c'eſt le cœur ſur-tout qu'exigent les Loix de Moyſe, que c'eſt l'amour de Dieu, l'amour

du prochain, que c'eſt la vertu. Le fond de cette Légiſlation eſt tout moral; & ſi elle renferme des Loix qui ne ſortent pas directement des principes éternels de l'équité & de la juſtice; des Loix qui ont rapport à des régles de police, à des obſervances extérieures, à des cérémonies, elle apprend que ces Loix viennent de l'Etre tout ſage & tout bon, qui les a dictées pour le bien du peuple auquel il les a données; qu'elles doivent leur origine à ſes vues pleines de ſageſſe & de bonté, & qu'elles entrent dans l'adminiſtration morale du Gouverneur du Monde.

D'ailleurs les Loix rituelles ſont diſtinguées dans la Légiſlation de Moyſe, de celles qui ſont fondées ſur les grands principes de la Nature, ſur la morale éternelle. Moyſe ne les rappelle pas continuellement, comme il rappelle les Loix morales par elles-mêmes: elles ne ſont pas contenues dans le Décalogue, qui fut donné avec la plus grande ſolemnité, & gravé ſéparément ſur des tables de pierre. Ce ſont ces Commandemens contenus dans le Décalogue, & ceux qui leur ſervent d'extenſion & d'explication, dont Moyſe recommande l'obſervation d'une maniére particuliére. Lorſque la fin de ſon Miniſtere approche, il appelle tout Iſraël & leur dit: *Ecoute Iſraël, les Statuts & les Ordonnances que je prononce aujourd'hui, & que vous entendez, afin que vous les appreniez, & que vous les gardiez pour les faire (a).* Il parloit alors à la généra-

(a) Deut. V. 1.

tion qui avoit succédé à celle qui étoit sortie d'Egypte, & à laquelle le Décalogue avoit été donné. Il parle à cette génération présente, comme si elle avoit été témoin de tout ce qu'avoient vu & entendu ses prédécesseurs. Il répéte les paroles du Décalogue ; il les exhorte à les observer, *à ne s'en écarter ni à droite ni à gauche* (*a*) ; & il leur apprend quelles seront les suites heureuses de leur obéissance. *Ce sont donc ici*, leur dit-il, *les Commandemens, les statuts & les ordonnances, que l'Eternel votre Dieu m'a commandé de vous enseigner, afin que vous les fassiez dans le pays où vous allez passer pour le posséder. Afin que tu craignes l'Eternel ton Dieu, en gardant tous les jours de ta vie, toi, ton fils, & les fils de tes fils, tous ces statuts & ces commandemens que je te prescris, & que tes jours soient prolongés. Tu les écouteras donc, ô Israël, & tu prendras garde à les faire, afin que tu sois heureux* (*b*). La liaison du Discours de Moyse indique bien clairement que les Commandemens qu'Israël devoit *écouter* & *faire*, étoient sur-tout les Commandemens renfermés dans le Décalogue, & en général les Loix morales. C'est ainsi que l'ont interprété des Auteurs des livres du Vieux Testament, qui ont écrit après Moyse. Jérémie, en particulier, fait allusion aux paroles que nous venons de citer, en reprenant les Juifs, en leur reprochant leur idolâtrie & leurs autres crimes. Il leur fait sentir que les cérémonies extérieu-

(*a*) ℣. 32. (*b*) Deut. V. 1-3.

res, les holocaustes & les sacrifices ne sont rien ; que ce n'est pas ce que l'Eternel exige sur-tout d'eux, mais que c'est l'observation des Commandemens qu'il leur a donnés, pour régler leurs mœurs, la Religion du cœur, ce *cœur qui porte à le craindre & à garder ses Commandemens* (*a*). *Ainsi a dit l'Eternel des armées*, dit Jérémie : *Ajoutez vos holocaustes à vos sacrifices, & mangez de la chair. Car je n'ai point parlé à vos Peres, ni ne leur ai point donné de Commandement au jour que je les fis sortir d'Egypte, touchant les holocaustes & les sacrifices : mais voici ce que je leur ai dit : Ecoutez ma voix, & je serai votre Dieu & vous serez mon peuple, & marchez dans toutes les voies que je vous ordonnerai, afin que vous soyez heureux* (*b*).

Le Prophète Amos s'exprime aussi avec la plus grande force, pour faire entendre que l'observation des Loix cérémonielles n'est rien, lorsque les Loix morales ne sont pas observées (*c*).

David nous apprend dans le Pseaume où il déplore sa faute, & où il en implore le pardon, quelle différence Dieu met entre les Loix rituelles & les Loix du cœur. *Voilà*, dit-il, *tu aimes la vérité dans l'intérieur, & tu m'avois enseigné la sagesse dans le secret de mon cœur. O Dieu crée en moi un cœur net, & renouvelle au-dedans de moi un esprit bien remis. Car tu ne prens point plaisir aux sacrifices, autrement*

(*a*) Deut. V. 29. (*b*) Jer. VII. 21—23.
(*c*) Amos V. 21.

j'en offrirois, l'holocauste ne t'est point agréable. Les sacrifices de Dieu sont l'esprit froissé (a).

La grande différence qu'il y a entre les Loix cérémonielles & les Loix morales, entre l'extérieur de la Religion & la conduite morale, est aussi exprimée dans Esaïe d'une maniére frappante. *Ecoutez la parole de l'Eternel*, dit-il, *conducteur de Sodome, prêtez l'oreille à la Loi de notre Dieu, peuple de Gomorrhe* (b). Il s'addresse à des juges & à un peuple corrompu qui ne rendoient à Dieu de service qu'extérieurement, qu'en s'acquitant des cérémonies prescrites par la Loi de Moyse. *Qu'ai-je à faire*, dit l'Eternel, *de la multitude de vos sacrifices? Je suis rassasié d'holocaustes de moutons, & de graisse de bêtes grasses; je ne prens point de plaisir au sang des taureaux, ni des agneaux, ni des boucs* (c). C'est ce qui est encore exprimé dans les versets 12, 13, 14 & 15. Ensuite l'Eternel déclare aux Israélites, quelle est la conduite qu'ils doivent tenir pour lui devenir agréables. *Lavez-vous, nettoyez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos actions; cessez de mal faire, apprennez à bien faire; recherchez la droiture; protégez celui qui est opprimé; faites droit à l'orphelin; défendez la cause de la veuve* (d).

J'ai cru devoir vous exposer ces idées sur les Loix cérémonielles, afin de vous faire sentir de plus en plus ce que je vous ai déja dit plusieurs fois, c'est que la Législation Mosaïque

(a) Ps. LI. 8, 12, 18, 19. (b) Es. I. 10.
(c) ℣. 11. (d) ℣. 16, 17.

est presque toute morale, qu'elle va au cœur, qu'elle demande le cœur, & qu'elle a de grands rapports avec la Raison & avec l'Evangile. C'est ce qui doit de plus en plus exciter votre attention sur cette Législation remarquable, & sur toutes les lumiéres que renferment les livres de Moyse.

Nous sommes parvenus vers la fin du séjour que les Israélites firent dans le désert. Ce séjour a été de quarante ans. Il est très-remarquable à plusieurs égards. Il présente des Faits étonnans, & que l'on ne pourroit concevoir, si l'on ne les attribuoit qu'à la sagesse humaine. Moyse auroit été le plus téméraire des hommes, s'il avoit seulement pensé à faire séjourner dans ce désert, pendant peu de mois, plus de deux millions de personnes : *dans un pays*, dit Jérémie, *de landes & inhabitable, dans un pays aride & d'ombre de mort, dans un pays par lequel nul homme n'avoit passé, & où personne n'avoit habité* (*a*). Il auroit dû s'attendre à périr bientôt avec eux. Il auroit dû s'attendre à les voir chercher à prévenir leur perte, en se plaignant de la maniére dont il les conduisoit, en refusant de le suivre, & en préférant de retourner en Egypte; ou, s'ils avoient été exposés à une dure servitude, ils avoient du moins abondamment ce qui étoit nécessaire pour subvenir à leurs besoins.

Vous savez qu'en effet, ils murmurerent fréquemment contre Moyse, & qu'ils ne fu-

(*a*) Jérém. II. 6.

rent retenus & persuadés que par des Faits surnaturels, qui servirent à leur procurer les biens qui leur étoient nécessaires pour subsister. D'autres Faits extraordinaires leur en imposerent par les marques visibles du pouvoir qu'ils indiquoient, & d'autres par des fléaux subits & miraculeux qui servirent à punir les rébelles les plus audacieux.

On ne peut lire, sans étonnement, l'Histoire du Peuple Hébreu dans le désert. On est frappé du peu de durée des impressions que font sur lui les événemens les plus remarquables, les plus instructifs & les plus persuasifs. On le voit même s'accoutumer aux Miracles bienfaisans du Dieu qui le protégeoit, & jouir sans réflexion & sans reconnoissance, des biens qui résultoient de ces Faits miraculeux. Ils jouissoient de ces biens, comme on ne jouit que trop souvent des biens de la Nature. La Manne qui tomboit chaque matin, & le pain miraculeux qui servoit à nourrir les Israélites, fut reçu par eux avec aussi peu de sensibilité, que sont reçues, par la plupart des hommes, les pluies de la premiere & de l'arriére Saison, les influences heureuses du grand Astre qui nous éclaire, & le retour réglé de tant de productions de la Nature, qui les enrichissent.

Ce peuple ingrat & rébelle, ce peuple de col roide, est, on peut dire, toujours prêt à oublier tant de bienfaits dont il a été comblé, tant de merveilles dans lesquelles le Pouvoir de l'Etre Suprême a été déployé en sa faveur.

Il oublie même ce grand Etre, & est prêt à se joindre au culte idolâtre des peuples qui l'environnent. Il n'est point frappé de l'excellence & de la beauté des Loix qu'il a reçues. Ces Loix qui devoient aller à son cœur, qui devoient servir à le combler de biens s'il les observoit, ces Loix qui pouvoient le couvrir de gloire & le rendre célébre parmi les Nations. C'est ce que Moyse représente à la génération qu'il instruisoit à la fin de son ministére, & qu'il s'efforçoit de rendre plus sensible & meilleure que ses prédécesseurs. *Regardez*, leur dit-il, *je vous ai enseigné les Statuts & les Ordonnances, comme l'Eternel mon Dieu me l'a commandé, afin que vous les fassiez au milieu du pays où vous allez entrer pour le posséder*; *vous les garderez donc, car ce sera votre sagesse & votre intelligence devant tous les peuples, qui entendant ces Statuts, diront; Cette grande Nation est le seul peuple sage & intelligent. Car, quelle est la Nation*, ajoute Moyse, *si grande qui ait ses Dieux près de soi, comme nous avons l'Eternel notre Dieu toutes les fois que nous l'invoquons? Et quelle est la Nation si grande, qui ait des Statuts & des Loix justes, comme est toute la Loi que je mets aujourd'hui devant vous* (a)?

Plus l'on considére l'excellence des Loix données au peuple d'Israël, & les événemens extraordinaires, qui montrent une protection signalée du Ciel en sa faveur, plus on sent toute

(a) Deut. IV. 5, 6, 7, 8.

la force & toute la vérité de ce que dit Moyse. Ces Loix & ces Faits remarquables étoient bien propres, en effet, à illustrer la Nation des Hébreux, parmi les peuples qui en entendroient parler. Les tems même qui ont suivi cette époque, ceux qui ont vu les Monarchies les plus célébres, les Législateurs les plus sages, & les plus profonds Philosophes, ne présentent rien que l'on puisse comparer à ce que nous trouvons dans ces premiers tems de l'Histoire du peuple d'Israël, dans les Loix qui lui furent données, & dans la doctrine simple & sublime qui fait la base de sa Religion.

Moyse, pour frapper les Israélites, pour les engager à sentir ce qu'avoit de beau & de remarquable la Religion qu'il leur donnoit, & les merveilles qui avoient servi à son établissement, les invite à rechercher dans les tems les plus anciens, & leur fait entendre qu'ils ne découvriront aucun exemple semblable de la protection signalée qu'ils ont éprouvée de la part de Dieu, & de Loix aussi saintes & aussi simples. *Informe-toi*, dit-il au peuple auquel il parloit, *informe-toi des premiers tems qui ont été avant toi, depuis le jour que Dieu a créé l'homme sur la Terre, & depuis un bout des Cieux jusqu'à l'autre, si jamais rien de si grand a été fait, & si on a jamais rien ouï de semblable* (a).

Il ne fait pas allusion à des merveilles obs-

(a) Deut. IV. 32.

cures, & à des révélations secrettes, telles que celles dont parle l'Histoire des autres peuples. Il cite des Faits éclatans, dont toute la Nation avoit été témoin; des délivrances remarquables & dont les effets étoient permanens; des Loix données avec l'appareil le plus solemnel, qui annonçoit le Maître des Cieux & de la Terre : *Savoir*, dit-il, *qu'un peuple ait entendu la voix de Dieu, parlant du milieu du feu, comme tu l'as entendue, & qu'il soit demeuré en vie. Ou que Dieu ait essayé de venir prendre pour lui une Nation du milieu d'une autre Nation, par des épreuves, des prodiges & des miracles, par des batailles à main forte & avec un bras étendu, & par des choses grandes & terribles, comme tout ce que l'Eternel votre Dieu a fait pour vous en Egypte sous vos propres yeux* (a).

Ce que Moyse dit au peuple d'Israël, on auroit pu le dire long-tems après. On auroit pu le dire aux Juifs dans les tems les plus remarquables des Egyptiens, des Perses, des Grecs & des Romains. Jamais rien de pareil n'a été vu en aucun tems d'un bout du Monde à l'autre, *depuis un bout des Cieux jusqu'à l'autre*. Ces Nations se sont vantées de merveilles cachées, d'oracles équivoques & trompeurs, d'augures absurdes & qui ne pouvoient être admis que par la plus grossiére superstition. Moyse atteste des Faits vus par toute la Nation & par les Egyptiens, faciles à observer,

(a) Deut. IV. 33, 34.

qui ne pouvoient être oubliés, qui ne pouvoient être changés dans les récits qui servoient à les faire passer à la postérité. Plusieurs Loix, plusieurs fêtes, plusieurs cérémonies servoient à les rappeller, & étoient des monumens de leur réalité. C'étoit même le grand but de ces fêtes, de ces cérémonies & de ces Loix: savoir, de faire passer à la postérité, la mémoire des bienfaits miraculeux, qui avoient servi à l'établissement de la Religion & de l'Etat des Hébreux.

A quoi aboutissoit le récit des merveilles dont se sont vantées diverses Nations, leurs oracles & leurs augures? Servoient-ils à les éloigner de la superstition, à les conduire à la vérité & à les mener à ces grands principes de Religion & de vertu que la Raison même découvre, & que toute la Nature annonce? Non, ces Faits prétendus étoient des leçons de superstition & d'erreur; ils étoient attribués à une multitude de faux Dieux, dont l'idée ne pouvoit servir qu'à abaisser les ames, & à corrompre les mœurs.

A quoi, au contraire, devoient servir les merveilles dont Moyse fait mention? A élever l'homme au seul Créateur des Cieux & de la Terre, à le porter à obéir aux Commandemens d'un Dieu juste & bon. *Tu en as été spectateur*, dit-il, *afin que tu connusse que l'Eternel est celui qui est Dieu, & qu'il n'y en a point d'autre que lui* (a). *C'est pourquoi sache*

(a) Deut. IV. 35.

aujourd'hui & grave dans ton cœur, que l'Eternel est celui qui est Dieu, là-haut dans le Ciel, & ici-bas sur la Terre, & qu'il n'y en a point d'autre que lui : Garde donc ses Statuts & ses Commandemens que je te prescris aujourd'hui, afin que tu sois heureux, toi & tes enfans après toi (*a*).

Ce que j'ai dit des Faits merveilleux & instructifs, qui ont servi à tirer les Israélites de la servitude d'Egypte, à former leur Etat, & à établir leur Religion, on peut le dire aussi de cette Religion, de sa doctrine & de sa morale : où sont les Nations qui aient possédé une doctrine qui les a conduites à la Cause Premiere & unique de tout ce qui existe, à un Dieu, seul Créateur & Conservateur de l'Univers, à un Dieu tout Saint, tout Bon, tout Juste ? Où sont les Nations qui aient une morale pure, une morale dont les principes sont dans le cœur, dans les belles affections que la Nature a données à l'homme pour le conduire à la vertu & au bonheur. Je vous l'ai déja dit plusieurs fois, mes Enfans, & j'aurai occasion de vous le prouver encore, la Religion & la morale des Payens, loin d'approcher de cette perfection, étoit un tissu d'absurdités : Elle admettoit même le vice, & ses Dieux en donnoient l'exemple. Les Législateurs, les Docteurs, les Philosophes des autres Nations, ne leur donnoient pas des leçons si belles & si faciles à entendre ; ils ne leur prescrivoient pas

(*a*) Deut. IV. 39, 40.

des Loix si naturelles, si faciles, si conformes à la Raison & si propres à conduire au bonheur. Ils n'auroient pas pu dire ce que Moyse disoit au peuple d'Israël en l'instruisant, en s'efforçant de le persuader, de gagner son cœur. *Ce Commandement que je te prescris aujourd'hui, n'est pas trop élevé au-dessus de toi, & il n'est pas éloigné de toi* (*a*). *Car cette parole est fort proche de toi; elle est dans ta bouche & dans ton cœur, afin que tu l'accomplisse. Car je te commande aujourd'hui d'aimer l'Eternel ton Dieu, de marcher dans ses voies, & de garder ses Commandemens, ses Statuts & ses Ordonnances, afin que tu vives* (*b*).

(*a*) Deut. XXX. 11. (*b*) Deut. XXX. 14 & 16.





DISCOURS XIII.

Considérations sur les lumiéres contenues dans les Livres de Moyse.
Sur les circonstances du Peuple Hébreu.
Sur les vues de la Providence à l'égard de ce Peuple.
Sur le Livre du Deuteronome en particulier.
Sur le Ministére de Moyse, & sur la maniére dont il l'a rempli.

VOUS avez vu, dans mes Discours précédens, que les lumiéres que renferment les Livres de Moyse, sur la connoissance de l'Etre Suprême, sont les mêmes auxquelles nous conduit la contemplation des Ouvrages de la Nature; & vous avez retrouvé dans les Loix morales qui sont données au Peuple d'Israël, ces principes de bonté & de justice qui sont gravés dans le cœur de tous les hommes. Vous avez éprouvé, en considérant la beauté, la bonté, la douceur, qui régnent dans les Loix prescrites au Peuple d'Israël, des sentimens que l'on ne peut comparer qu'à ceux qui animent un cœur rempli de ces belles affections de la Nature, qui le portent au bonheur de

tout ce qui eſt ſenſible, comme à ſon propre bonheur. Vous avez donc vu, mes Enfans, que le Dieu qu'annonce Moyſe aux Iſraélites eſt le ſeul Dieu, Créateur des Cieux & de la Terre, que toute la Nature annonce; & que les Loix principales qui leur ſont propoſées, ſont celles que la Raiſon nous découvre, comme ſervant à porter l'ordre dans les Sociétés, & à répandre le bonheur parmi les hommes. Vous avez vu que la Légiſlation de Moyſe eſt ſcellée du ſceau qui eſt appoſé à la Légiſlation naturelle qui eſt écrite dans nos cœurs. Vous avez vu que cette Légiſlation a été confirmée par une ſuite de Faits remarquables, que nous avons lieu de conſidérer comme l'effet du pouvoir de l'Etre Suprême, & comme ſervant à faire connoître au Peuple d'Iſraël l'origine de la miſſion de Moyſe & des Loix qu'il a données à ce peuple.

Ces Faits, s'ils ſont bien avérés, prouvent que cette origine eſt céleſte. Je vous ai déja préſenté des conſidérations qui ont pu vous faire reconnoître leur autenticité. J'aurai pluſieurs occaſions de les examiner avec vous, & de vous mettre de plus en plus en état d'en juger. Je ne me hâte point de raſſembler tout ce qu'on peut dire ſur ces Faits, & ſur la diſpenſation avec laquelle ils ſont liés. La vérité ſe montrera d'elle-même peu-à-peu dans le cours de nos recherches. Continuons à nous inſtruire ſur les lumiéres que renferment les livres de Moyſe, & les autres livres de l'Ancien Teſtament.

Nous ne pouvons déja plus douter que ces livres ne renferment les lumiéres qui nous ont paru être venues de l'Orient. Les livres de Moyse sont de la plus grande antiquité. Il n'y a aucun autre livre qui remonte aussi haut qu'ils le sont. Il n'y en a aucun qui contienne, sur l'Histoire du Genre-humain & de la Religion, autant de Faits suivis, & des lumiéres qui portent des caractéres de vérité aussi remarquables. On a lieu même de juger que ces lumiéres n'ont pas uniquement brillé pour le peuple auquel elles ont été particuliérement adressées. On en reconnoît divers traits dans les sentimens de célébres Philosophes, & dans la Législation de quelques peuples. Moyse a été fameux chez plusieurs Nations; la sagesse des Hébreux & leur Religion ont été connues, en divers lieux, par différens Auteurs.

C'est ce qui ne peut surprendre, lorsque l'on s'est appliqué à connoître ce que renferment les livres de Moyse. On y trouve, comme vous l'avez vu, des caractéres qui indiquent des lumiéres, qui n'ont pu venir uniquement de la raison humaine. On découvre une suite de Révélations accordées aux Patriarches, qui s'étendent & s'éclaircissent dans les premiers siécles de l'Histoire du peuple dont ils sont les Peres. On voit même déja, dans ces siécles, l'accomplissement de quelques-unes des déclarations & des promesses faites aux Patriarches. On ne peut qu'être animé, par ces considérations, á redoubler de soin & d'attention, pour suivre l'Histoire de ce peuple re-

marquable ; pour voir ſi les tems poſtérieurs ſerviront à juſtifier les idées que donnent ceux que l'on a déja parcourus ; pour voir ſi les événemens continueront à ſervir d'accompliſſement aux promeſſes qui ont été faites ; & ſi ces promeſſes peuvent être regardées comme autant de prophéties, qui, de concert avec les Faits miraculeux rapportés dans l'Hiſtoire qui nous occupe, ſervent à indiquer de plus en plus, que les lumiéres que nous découvrons viennent de la ſource de toute lumiére ; qu'elles viennent du grand flambeau qui a allumé celui de la Raiſon, du flambeau qui peut ſeul diſſiper les ténébres dont elle pourroit être obſcurcie, & faire éclater une plus grande lumiére.

Ce que nous avons déja conſidéré de l'Hiſtoire du peuple Hébreu, des lumiéres qu'il a poſſédées, & de la Religion qui lui a été donnée, préſente naturellement l'idée d'une diſpenſation particuliére à l'égard de ce peuple. On ne peut que ſouhaiter de bien connoître cette diſpenſation, de découvrir où elle tend, de juger ſi, comme quelques traits remarquables paroiſſent l'exprimer, elle ne doit point s'étendre à tous les peuples de la Terre, & conduire à l'accompliſſement des vues pleines de ſageſſe & de bonté de Dieu envers tous les hommes.

L'objet eſt beau & intéreſſant. Peut-être les recherches qui nous occupent, nous conduiront-elles aux tréſors de bonté & de miſéricorde, où nous trouverons le vrai bon-

heur. Peut-être découvrirons-nous quelques-unes des directions de cette profonde Sagesse, que nous avons tant admirée en contemplant les Ouvrages de la Nature ; de cette Providence adorable, dont tant de voies nous sont encore cachées ; mais dont celles qui nous sont connues, expriment la bonté, la tendresse de l'Etre Suprême pour les hommes, & combien il approuve la vertu & désapprouve le vice.

Suivant ces idées, nous serions appellés à considérer le peuple Hébreu, comme un moyen qu'emploie l'Etre Suprême, pour servir à l'exécution de ses desseins. C'est déja ce que nous avons eu lieu de penser, lorsque nous nous sommes occupés des Patriarches. Nous avons vu, dans les promesses qui leur ont été faites, que toutes les Nations de la Terre seroient bénies en leur postérité. Nous avons même vu que celui qui devoit apporter sur la Terre & répandre cette bénédiction, sortiroit de la famille de Juda, & seroit un Prophète tel que Moyse. La postérité des Patriarches, c'est le Peuple d'Israël : c'est ce peuple qui s'est formé & multiplié en Egypte, sans se confondre avec la Nation au milieu de laquelle il étoit ; c'est ce peuple qui a été tiré de la servitude de cette Nation par les plus grandes merveilles. C'est *une Nation que Dieu a pris pour lui du milieu d'une autre Nation, par des épreuves, des prodiges & des miracles, par des batailles à main forte & avec un bras étendu, & par des choses*

grandes & terribles (a). Il l'a trouvée dans un pays désert, & dans un lieu hydeux, où l'on n'entendoit que hurlement de désolation; il l'a conduit par tout, il l'a instruit, & il l'a gardée comme la prunelle de son œil (b). L'Eternel a fait avec ce peuple une alliance particuliére, ensorte qu'en gardant cette alliance, il devoit être d'entre tous les peuples son plus précieux joyau, quoique toute la Terre lui appartienne. Ce choix remarquable du Peuple d'Israël est encore exprimé de la maniére la plus précise & la plus forte dans ces paroles du Deutéronome. *Voici*, lui dit Moyse, *les Cieux & les Cieux des Cieux appartiennent à l'Eternel ton Dieu; la Terre aussi lui appartient, & tout ce qui y est. Et toute fois l'Eternel n'a pris en affection que tes Peres, & il n'a aimé qu'eux, & il n'a choisi après eux, d'entre tous les peuples, que vous qui êtes leur postérité, comme vous le voyez aujourd'hui (c).*

Vous jugez bien que ces expressions, qui paroissent borner l'affection de l'Eternel aux seuls Patriarches, sont une maniére d'exprimer les distinctions singuliéres qu'il leur a accordées, en conséquence des desseins auxquels leur postérité devoit servir. C'est aussi de cette maniére dont nous devons juger de ce qui est dit du choix du peuple d'Israël entre tous les peuples. Tous les hommes sont les objets de l'affection & des bontés de leur Créateur; toute la Terre lui appartient; mais il a trouvé

(a) Deut. IV. 34. (b) XXXII. 10.
(c) Deut. X. 14, 15.

à propos, dans sa Sagesse, de distribuer différemment les marques de son affection aux peuples & aux particuliers. Ce sont-là des voies que nous ne pouvons approfondir, mais que nous savons devoir aboutir au bien général de tous les habitans de la Terre.

Je vous ai déja fait remarquer (*a*), qu'un des desseins de l'Eternel, dans le choix qu'il a fait du peuple Hébreu, pour l'instruire & pour le conduire d'une maniére particuliére, étoit de conserver, par son moyen, la connoissance du vrai Dieu sur la Terre, & de servir à la répandre peu-à-peu parmi les autres peuples. Vous avez vu comment tout, dans la Religion & dans le Gouvernement de ce peuple, conduisoit au seul Dieu Suprême, Créateur des Cieux & de la Terre (*b*). On ne pouvoit s'informer de la Religion & du Gouvernement du peuple d'Israël, sans entendre parler du vrai Dieu, & sans découvrir les erreurs de l'idolâtrie. Ces idées devoient sur-tout produire d'heureux effets sur les autres Nations, lorsque ce peuple choisi se conduiroit d'une maniére digne du choix dont il avoit été honoré; lorsque *son cœur seroit incliné vers l'Eternel*; & que ceux qui le composoient, *marcheroient dans ses voies & garderoient ses statuts & ses ordonnances* (*c*). C'est-là le vœu que fait Salomon dans la priére qu'il adresse à Dieu, en consacrant le temple qu'il avoit bâti par ses ordres; & il exprime ensuite

(*a*) Disc. IX. pag. 155 &c. (*b*) Disc. X. pag. 145 &c.
(*c*) I. Rois VIII. 58.

de la maniére la plus précise, les heureux effets que produiroit, par rapport aux autres peuples, l'exemple de celui d'Israël : *Afin*, dit il, *que tous les peuples de la Terre connoissent que c'est l'Eternel qui est Dieu, & qu'il n'y en a point d'autre (a).*

Le pays qu'habitoit ce peuple choisi, étoit situé au milieu de Nations considérables, telles que les Egyptiens, les Syriens, les Chaldéens, les Assyriens. Les Israélites étoient à portée des Grecs au moyen de la Navigation. Ils pouvoient communiquer avec une partie considérable de l'Occident, par le moyen de Tyr & de Sidon, deux villes dont le commerce sur mer étoit très-étendu. Les Juifs, en effet, ont été très-connus. Un grand nombre s'est peu-à-peu répandu dans les pays dont nous avons parlé. Ils ont porté avec eux les connoissances précieuses qui les distinguoient d'une maniére si avantageuse. Leurs livres ont aussi servi à communiquer ces connoissances. Les Philosophes ont conféré avec leurs Docteurs; & vraisemblablement quelques-uns, au moins, sont allé chercher des lumiéres dans leur pays.

Ces lumiéres devoient naturellement servir à fixer l'attention sur l'origine & sur l'Histoire de ce peuple. Cette Histoire devoit le rendre célébre par tant de Faits merveilleux, qui montroient que le Dieu Suprême qu'il adoroit, comme l'Auteur unique de toute la Nature, comme le seul Créateur & le seul Maî-

(a) I. Rois VIII. 60.

tre des Cieux & de la Terre, l'avoit pris sous sa protection, & distingué des autres peuples. Ces Faits remarquables, la beauté des Loix données aux Israélites, & sur-tout l'excellence de ses mœurs, lorsqu'il suivroit ces Loix, *devoit rendre célèbre sa sagesse & son intelligence devant tous les peuples*; & qui, comme Moyse ajoute, devoient dire; *Cette grande Nation est le seul peuple sage & intelligent* (a). Ils devoient sentir ce que Moyse fait remarquer au peuple qu'il instruit & qu'il exhorte, en leur disant; *Car quelle est la Nation si grande, qui ait ses Dieux près de soi, comme nous avons l'Eternel notre Dieu, toutes les fois que nous l'invoquons; & quelle est la Nation si grande qui ait des Statuts & des Loix justes, comme est toute la Loi que je mets aujourd'hui devant vous* (a).

Les effets du choix que Dieu a fait du peuple d'Israël & les effets de la vocation des Patriarches, dont il étoit la postérité, nous sont donc manifestés par les Faits mêmes, & par les déclarations de Moyse, & de l'Eternel, de la part duquel il parle à ce peuple. Ils nous font connoître le but que s'est proposé le Dieu qui l'a choisi. Les tems postérieurs à celui de Moyse, serviront à confirmer les idées qu'il donne; ils serviront aussi, en nous montrant le développement de la dispensation Mosaïque, si je puis parler ainsi, à manifester avec plus d'étendue les vues de bonté & de miséri-

(a) Deut. IV. 6. (b) ℣. 7, 8.

corde de l'Auteur de cette dispensation ; à nous montrer des voies admirables de sa Providence, par lesquelles il a préparé une dispensation plus grande & plus durable ; une dispensation qui conduit à la vie & à l'immortalité.

Voilà, mes Enfans, des objets bien propres à exciter toute notre attention. Ce n'est que dans les livres que je m'applique à vous faire connoître, que l'on trouve une doctrine, simple, naturelle & sublime sur les grands principes de la Religion, des Loix qui se déduisent de ces principes, des Loix conformes à celles que le cœur dicte & que la Raison approuve, des principes & des Loix liés avec une suite de Faits instructifs, avec des Faits remarquables & même surnaturels, qui nous montrent des vues, qui tendent insensiblement au bonheur des hommes.

Les progrès que nous avons faits jusqu'à présent sur le contenu de ces livres, suffisent pour nous faire sentir quelle doit être la circonspection & la défiance de nos propres lumiéres, que nous devons employer dans nos recherches. Ces livres nous parlent d'événemens que nous n'aurions pu prévoir ; des vues de l'Être Suprême que nous ne pourrions approfondir. Notre tâche est de constater les Faits, de saisir les vérités qui nous sont présentées, & de nous livrer aux sentimens & aux devoirs que contiennent les belles leçons qui nous sont données. On peut, dans les circonstances où nous sommes, tomber dans les fautes dans lesquelles nous avons vu que l'on pouvoit tom-

ber en contemplant les Ouvrages de la Nature. Des esprits téméraires ont voulu développer tout le systême de la Nature ; ils ont voulu tout comprendre, & ont même osé rejetter tout ce qu'ils ne comprenoient pas, tout ce qu'ils ne pouvoient approfondir, & l'on pourroit dire même, tout ce qui ne quadroit pas avec la tournure de leur esprit, & avec les inclinations de leur cœur. Vous pouvez comprendte, que s'il s'est trouvé des esprits qui ont voulu soumettre la Nature à leurs idées, il n'est pas étonnant qu'il y en ait eu, qui aient entrepris de soumettre les voies de la Providence aux régles de leur propre sagesse. Ainsi, par exemple, le choix du peuple d'Israël les étonne ; ils trouvent ce peuple peu digne de ce choix ; ils pensent que tant de moyens & tant de siécles ne sont pas nécessaires pour conduire les hommes au bonheur. Ils voudroient que tout eut d'abord été fait en faveur de tous les peuples. Ils voudroient, comme je vous le disois, en parlant des lumiéres que nous donne la contemplation de la Nature, qu'un seul acte du pouvoir infini eut tout produit.

Ces idées résultent du peu de connoissance qu'ils ont eu de la Nature ; de l'ignorance dans laquelle ils ont été sur les détails de ses Ouvrages que nous pouvons connoître, & d'une présomption qui n'est que trop souvent l'effet de la vanité jointe à l'ignorance.

S'ils avoient bien considéré les Ouvrages de la Nature, ils y auroient puisé d'excellentes leçons pour apprendre à juger des voies de la Providence.

Providence. L'admiration qu'ils n'auroient pu refuser à cette suite d'opérations admirables, qui servent à la production de tant de biens qui nous sont nécessaires pour subsister, les auroit disposés à admirer la Sagesse du Créateur dans ces moyens, & leur auroit fait concevoir, que si, dans la Nature, tant de créatures sont produites & soutenues, par une suite de moyens qui tendent à des fins pleines de sagesse, il en peut être de même des voies de la Providence, qui conduisent à l'exécution de ses desseins. Son Ouvrage peut être lent, il peut être amené par une suite nombreuse de moyens, dont la liaison & les effets peuvent nous être inconnus; mais qui tendent tous à la grande fin pour laquelle ils sont destinés, savoir au bonheur des créatures.

Ainsi, quoique le peuple d'Israël ne paroisse pas avoir mérité, plus que d'autres peuples, le choix dont il a été honoré, pouvons nous, sur ces apparences, décider qu'il n'a pas pu répondre aux vues du Gouverneur du Monde? Si les effets qui résultent de ce choix, ne sont ni si prompts, ni si étendus, que ceux que des esprits hardis auroient imaginé, pouvons-nous décider qu'ils ne sont pas les moyens propres à conduire à l'exécution des desseins de la Providence? C'est ici que nous devons dire, que les voies de Dieu ne sont point nos voies, & que ses pensées ne sont point nos pensées. Nous imaginons un but, & c'est un tout autre but que l'Etre tout Sage s'est proposé. Lorsqu'il a tiré les Israélites d'Egypte, lorsqu'il

les a choisis, ce n'étoit pas pour eux-mêmes, comme on oseroit l'imaginer, c'étoit pour servir aux desseins de l'Eternel à l'égard des Egyptiens & même de toutes les Nations. C'est ce qu'exprime le Prophète Ezechiel, *Au jour que j'élus Israël, & que je levai ma main à la postérité de Jacob, & que je me donnai à connoître à eux au pays d'Egypte, & que je leur levai ma main en disant, Je suis l'Eternel votre Dieu. En ce jour-là même, je leur levai ma main que je les tirerois du pays d'Egypte, pour les amener au pays que j'avois découvert pour eux* (*a*). *Mais quand je les ai tirés du pays d'Egypte, je l'ai fait pour l'amour de mon nom, de peur qu'il ne fut profané parmi les Nations, parmi lesquelles ils étoient, & en la présence desquelles je m'étois donné à connoître à eux* (*b*). Il est aisé de juger que ces expressions, *je l'ai fait pour l'amour de mon nom*, signifient, je l'ai fait pour me faire connoître; j'ai tiré les Israélites du pays d'Egypte, afin que les peuples, en présence desquels j'avois fait tant de merveilles en leur faveur, qui avoient servi à me faire connoître à eux, pussent encore reconnoître, dans ces délivrances que j'ai accordées à mon peuple, que je suis fidéle à mes paroles, & que mon pouvoir est toujours le même.

Suivons donc, mes Enfans, l'Histoire remarquable qui nous occupe. Vous pouvez déja juger combien elle est féconde en instructions : vous pouvez déja sentir que ces instruc-

(*a*) Ezéch. XX. 5, 6. (*b*) ℣. 9.

tions portent dans l'esprit les lumiéres les plus importantes, & dans le cœur les plus beaux sentimens. Vous êtes à l'école de Moyse, à l'école d'un grand Maître, dont les leçons sont conformes à celles que la Raison vous donne, dont les leçons touchantes & sublimes vous élevent au-dessus de la Raison, & vous donnent lieu de penser que la voix qui vous les fait entendre, est plus qu'humaine; que c'est la voix que les Ouvrages de la Nature vous ont fait entendre; que c'est la voix de son Auteur, du Créateur des Cieux & de la Terre, du Maître de tous les hommes.

Nous cherchons les lumiéres les plus propres à nous conduire au bonheur; & en suivant ces rayons brillans qui nous ont fait tourner les yeux du côté de l'Orient, plus nous observons, plus nous étudions les livres que nous avons découverts, plus nous avons lieu de nous flatter que nous sommes déja parvenus à la source de la lumiére & du bonheur.

Nous avons laissé Moyse dans des momens bien intéressans. Il touche à la fin de ce long ministére, si remarquable par une suite de Faits surprenans, & par les plus grands succès. Rappellez-vous ce tems où paissant les troupeaux dans les déserts de l'Arabie, il reçoit l'ordre de se rendre en Egypte, de se mettre à la tête du peuple d'Israël, pour ouvrir cette grande scêne, qui devoit servir à accomplir la promesse faite aux Patriarches, & à mettre leurs descendans en possession du pays où ils avoient habité comme étrangers. Il craignoit

de ne pouvoir suffire à un aussi grand ouvrage : il s'écrioit, *Qui suis-je moi!* Vous le voyez à présent à la tête du grand peuple qu'il avoit conduit pendant 40 ans, déja maître d'une partie de ce pays, & séparé seulement par le Jourdain de ces belles & fertiles campagnes que devoit conquérir le peuple d'Israël, & dans lesquelles la plûpart de ses Tribus devoient s'établir.

Je ne me propose pas, par ce que je vous dis, d'exciter votre admiration pour Moyse, en vous le faisant considérer comme un conquérant. L'idée d'un conquérant formée, non sur des ptéjugés, mais sur les sentimens de bonté & d'équité qui font la véritable gloire de l'homme, cette idée, dis-je, est bien éloignée de nous remplir d'admiration. Ces conquérans que nous devons même considérer comme les fléaux du Genre-humain, ont de beaucoup surpassé Moyse par leurs conquêtes : mais ce qui illustre le Conducteur des Hébreux, ce sont les merveilles qui ont été opérées pour amener ses succès ; c'est *cette main forte* & *ce bras étendu*, auxquels on reconnoît le Pouvoir du Maître de la Nature. Ce qui l'illustre encore, ce sont les vertus qu'il a montrées dans le cours de son ministére ; c'est la constance, la fermeté, la douceur, la bonté, la sagesse avec lesquelles il a rempli l'importante commission dont il a été chargé. Il conduisoit un peuple ingrat, un peuple obstiné, un peuple de col roide. Il ne s'indignoit que de ses fautes envers le Dieu fort

& bienfaisant dont il lui avoit donné les Loix & les Ordonnances. Il ne s'arrêtoit pas aux murmures qui s'adressoient à lui-même. Il étoit toujours prêt à prier, à intercéder pour ce peuple; il ne cessoit de l'instruire, de le reprendre avec bonté, comme le Pere le plus doux & le plus tendre. C'est ainsi qu'il finit son ministére. Il rassemble autour de lui ce peuple qu'il chérissoit; il lui rappelle tout ce qui pouvoit servir à graver dans son esprit le souvenir de Dieu & de ses bienfaits; tout ce qui pouvoit l'aider à se conduire de maniére à mériter sa protection. Il lui montre les biens & les maux auxquels il sera exposé, suivant qu'il se conduira.

La génération à laquelle Moyse s'adresse dans ces momens touchans, n'est plus celle à la tête de laquelle il étoit sorti d'Egypte. Celle-là, suivant la sentence qui avoit été prononcée contr'elle, étoit périe dans le désert, pendant le séjour de 40 années que les Israélites y avoient fait. Cette génération qui reçut les dernieres exhortations de Moyse, avoit été élevée dans le désert. Les plus âgés étoient au-dessous de 20 ans lors de la sortie d'Egypte, & le plus grand nombre étoit né dans ce séjour aride, où tous les jours le pain qui les nourrissoit, leur étoit donné d'une maniére surnaturelle. Leurs yeux, en s'ouvrant, avoient vu les merveilles du Tout-Puissant déployées en leur faveur; & dès qu'ils avoient pu recevoir des leçons, ils avoient été à portée de celles de leur sage Conducteur: ils avoient mê-

me entendu la voix de Dieu, qui s'adressoit à eux par le moyen de Moyse, & qui se faisoit entendre dans les merveilles qui étoient déployées en leur faveur, & dans les récits permanens que leur Conducteur leur avoit donnés par écrit, de ce qui s'étoit passé avant eux. Cette génération a eu, en effet, tous les secours les plus propres à la persuader, à la toucher, & à la mettre en état de faire passer aux générations suivantes, les instructions qu'elle avoit reçues, & la connoissance des merveilles qui avoient été opérées pour l'exécution des promesses faites au Patriarches. Les Israélites, dont nous parlons, étoient nés de ceux qui avoient été témoins de ce qui s'étoit passé à la sortie de l'Egypte, & dans les premieres années du séjour que fit ce peuple dans le désert. Ils pouvoient donc, indépendamment des instructions de Moyse, être informés de l'Histoire de ces événemens importans: ils pouvoient même juger de l'exactitude du récit que Moyse leur en faisoit dans ses Ecrits & dans ses Discours. Ils pouvoient comparer les Faits qui leur étoient rapportés, avec ceux dont ils avoient été eux-mêmes les témoins; & juger s'il y avoit, en effet, entr'eux toute la liaison qui étoit supposée dans les Discours de Moyse. Les reproches faits à leurs Peres, & ceux même qui leur étoient adressés, sur l'oubli des merveilles opérées en leur faveur, devoient les rendre très-attentifs à s'instruire des circonstances dont il étoit fait mention; & l'aveu qu'ils font de leurs fautes, prouve

la vérité de ces reproches, & celle des événemens fur lefquels ils font fondés.

Le livre du Deutéronome, fi beau, fi utile à tant d'égards, mérite que l'on faffe une grande attention au but dans lequel il a été écrit, & aux perfonnes auxquelles font adreffés les difcours qu'il renferme. Moyfe rappelle, dans ce livre, à la génération qu'il avoit vu naître & qui le verroit bientôt mourir, tout ce qui s'étoit paffé depuis la fortie d'Egypte. Il fonde, fur ces événemens, les reproches, les exhortations qu'il leur fait; les inftructions qu'il leur donne, les efpérances dont il veut les animer, & fur-tout l'obéiffance & la confiance au Créateur des Cieux & de la Terre, qu'il s'efforce continuellement de leur infpirer. C'eft ainfi qu'il les munit contre les dangers de l'idolâtrie auxquels leurs Peres avoient fuccombé plufieurs fois, & auxquels ils feroient eux-mêmes expofés dans le pays qu'ils devoient conquérir. Il les excite à s'inftruire des événemens, à comparer le paffé avec le préfent, à juger de ce qu'il leur dit, & à fentir combien les reproches qu'il a fait à leurs Peres étoient fondés, & combien il a raifon de les conjurer de prendre garde à eux-mêmes. C'eft ce que l'on trouve en particulier dans le Cantique qu'il leur laiffa, & dans lequel il leur dit: *Souviens-toi du tems d'autre fois; confidére les années de chaque génération; interroge ton Pere & il te l'apprendra; & tes anciens, & ils te le diront* (a).

(a) Deut. XXXII. 7.

Ils pouvoient, en suivant ses conseils, en interrogeant le passé, & en le comparant avec le présent, avoir les preuves les plus fortes de la vérité de cette suite de Faits remarquables, que présente l'Histoire des Patriarches, & qui venoit jusqu'à eux. Ils pouvoient reconnoître, dans plusieurs de ces Faits, l'accomplissement des promesses faites aux Patriarches. Ils formoient cette postérité nombreuse, qui devoit être mise en possession de la Terre qui leur avoit été promise. Ils étoient prêts à y entrer avec des forces plus que suffisantes pour chasser les Nations qui l'occupoient ; & ils ne pouvoient douter d'y être accompagnés de la puissante protection du Dieu de leurs Peres, qui les avoit tirés d'Égypte & qui les avoit conduits dans le désert. Ils devoient, dans toutes ces circonstances, reconnoître la vérité de la mission céleste de leur Conducteur,

Leurs cœurs ne pouvoient qu'être émeus, en même tems que leur esprit étoit persuadé. Quelle attention ne devoient-ils pas donner aux belles exhortations qu'ils recevoient de leur Maître, aux Commandemens qu'il leur répétoit, & qu'il les conjuroit d'observer ? Les bénédictions & les malédictions qu'il leur dénonça, durent faire sur eux les plus fortes impressions ; & ils ne purent douter des suites heureuses ou funestes qu'auroit leur conduite & celle de leurs descendans, suivant qu'ils resteroient attachés à l'Eternel, ou qu'ils l'abandonneroient, pour se livrer à l'idolâtrie & à la corruption des mœurs. Ces bénédic-

tions & ces malédictions dénoncées par Moyse, & qui furent dans la suite prononcées avec une grande solemnité, étoient une sanction bien forte ajoutée aux Loix données aux Israélites, & que Moyse leur avoit répétées & recommandées d'une maniére si pressante. Cette sanction est la même dans le fond, que celle dont nous avons parlé dans le Discours précédent, qui est exprimée par ces paroles, *Je suis l'Eternel*, ajoutées au commencement, ou à la fin des Commandemens donnés aux Israélites.

Les biens dont ils avoient été déja comblés, & les châtimens qui leur avoient été infligés, ne devoient pas leur permettre de douter que tout ce que Moyse leur dénonçoit, ne s'accomplît. Quel ne devoit pas être leur zèle pour suivre tous les conseils de leur bon Conducteur, & pour obéir aux Commandemens du Maître de l'Univers, de la part duquel il leur parloit? Tout conspiroit à les persuader; le passé, le présent, l'avenir, la crainte, l'amour, la reconnoissance pour le Dieu tout bon, qui accomplissoit en eux, d'une maniére si remarquable, les promesses qu'il avoit faites à leurs Peres. Tout leur apprenoit qu'il étoit le seul Etre dont leur sort dépendoit. C'est de lui qu'ils tenoient l'existence; c'est lui qui les avoit conduits & protégés; c'est lui qui devoit les mettre enfin en possession d'un pays abondant, & les y faire jouir d'un doux repos. Et s'ils portoient leur vue au-delà du tombeau, comme ils ne pouvoient du moins que

de le faire, en consultant leurs sentimens & leurs lumiéres, toute leur espérance devoit être dans le seul Maître de la Nature, dans le seul Eternel.

Tels sont les sentimens dont devoit être rempli cette heureuse génération dont nous nous appliquons ici à connoître les circonstances. Elle ne pouvoit qu'être extrêmement attachée à son Conducteur ; & les derniers conseils qu'il lui donna dûrent faire sur elle de bien fortes impressions. Aussi, voyons-nous, par la suite de l'Histoire, que la génération qui entra dans le pays de Canaan & celle qui s'élevoit alors, fut toujours fidéle au vrai Dieu, & observa ses ordonnances, comme je vous le dirai bientôt. Cette génération étoit très-propre à faire passer aux générations suivantes, les connoissances les plus instructives. Elle pouvoit, par ses leçons & par son exemple, persuader l'esprit & toucher le cœur de ses descendans. Ce sont-là de belles fonctions auxquelles ces Israélites étoient appellés : c'est à les remplir que Moyse ne cessa de les exhorter avant de se séparer d'eux. Son cœur lui parloit pour leurs descendans comme pour eux-mêmes ; & ce bon Pere desiroit ardemment de leur voir remplir les premiers & les plus beaux devoirs paternels ; il desiroit de voir leurs enfans surpasser leurs peres, & se rendre dignes de la protection céleste promise aux vertus qu'il leur recommandoit. *Ecoute Israël*, leur disoit-il, *l'Eternel notre Dieu est le seul Eternel. Tu aimeras donc l'Eternel ton Dieu*,

de tout ton cœur, de toute ton ame & de toutes tes forces. Et ces Commandemens que je te prescris aujourd'hui, seront dans ton cœur; tu les inculqueras à tes enfans, & tu en parleras quand tu te tiendras dans ta maison, quand tu te mettras en chemin, quand tu te coucheras & quand tu te leveras. Et tu les lieras comme un signe sur tes mains, & elles seront comme des fronteaux entre tes yeux : tu les écriras sur les poteaux de ta maison & sur tes portes (a).

Tout, suivant les leçons du grand Instituteur des Hébreux, devoit servir à inculquer à leurs enfans les paroles de l'Eternel. Tout devoit les leur rappeller. Ils devoient les lire sur tout ce qui les environnoit : ils devoient les entendre répéter à leurs Peres dans toutes les circonstances; ils devoient sur-tout les voir imprimées dans le cœur de ces Peres, au moyen de l'exemple qu'ils leur donneroient d'une entiére soumission aux Commandemens de l'Eternel.

Moyse leur commande même, que tous les sept ans, dans la fête solemnelle des Tabernacles, lorsque le peuple seroit assemblé, la Loi fut lue devant tout Israël, *afin*, leur dit-il, *qu'ils entendent, & qu'ils apprennent à craindre l'Eternel votre Dieu, & qu'ils prennent garde à faire toutes les paroles de cette Loi; & que leurs enfans qui n'en auront pas eu connoissance, entendent & apprennent à craindre l'Eternel votre Dieu, tous les jours que vous serez*

(a) Deut. VI. 4—9.

vivans sur la Terre, pour laquelle vous passez le Jourdain pour la posséder (*a*).

Le grand but de son ministére étoit donc d'inculquer la Loi de Dieu dans leur cœur & dans ceux de leurs enfans. C'est à quoi aboutissoient toutes ses exhortations; c'étoit l'objet principal de ses leçons. Il ne cessa d'en être occupé pendant tout le tems qu'il fut avec eux. Le jour même où il doit se séparer d'eux pour toujours, il redouble ses leçons & ses exhortations à cet égard; & les derniers accents qu'ils entendirent sortir de sa bouche & du fond de son cœur paternel, furent: *Appliquez votre cœur à toutes ces paroles que je vous somme aujourd'hui de recommander à vos enfans, afin qu'ils prennent garde de faire toutes les paroles de cette Loi* (*b*).

C'est ainsi que ce Législateur incomparable termine la commission dont il a été chargé, & qu'il a remplie avec la fidélité & la constance la plus soutenue. Il s'étoit continuellement occupé du soin de faire fleurir, par la Religion, l'Etat à la tête duquel il étoit. Il s'étoit sans cesse appliqué à remplir le cœur de ceux qu'il conduisoit des principes & des sentimens, qui sont la source des bonnes mœurs: de ces mœurs qu'il regardoit comme la vraie cause de la prospérité des Sociétés, & du bonheur de chaque particulier. C'est-là l'idée, ce sont les sentimens dont il s'occupe entiérement dans ses derniers momens. Il sollicite,

(*a*) Deut. XXXI. 12, 13. (*b*) Deut. XXXII. 46.

il presse, il conjure ceux qui l'écoutent de suivre ses conseils : il leur recommande le moyen le plus efficace de faire le bonheur de leur Etat & de le perpétuer : c'est d'instruire leurs enfans, c'est de former leur cœur à l'obéissance.

Il savoit que c'étoit-là un soin que le grand Législateur du Genre-humain, au nom duquel il leur avoit parlé, exigeoit comme le premier devoir d'un chef de famille & du chef d'un Etat. Il l'avoit déja appris aux Israélites, en leur donnant l'Histoire du Patriarche qui étoit le chef de la grande famille & de l'Etat qu'ils formoient. Il leur avoit rapporté que la bonté & la confiance que l'Eternel avoit témoignée à Abraham, dans une occasion remarquable, étoit fondée sur ces dispositions dont nous parlons, sur ce soin qu'il auroit d'instruire ses enfans : *Et l'Eternel dit ; Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vai faire ? Puisqu'Abraham doit certainement être une grande & puissante Nation, & que toutes les Nations de la Terre seront bénies en lui ? Car je le connois, & je sais qu'il commandera à ses enfans, & à sa maison après lui, de garder la voie de l'Eternel, pour faire ce qui est juste & droit (a).*

Voilà donc le grand secret de la vraie politique. Elle établit & maintient dans un Etat, comme dans les familles, la vraie prospérité, le vrai bonheur, la véritable liberté en commandant, en persuadant, en faisant ensorte

(a) Genes. XVIII. 17—19.

que chacun *garde la voie de l'Eternel pour faire ce qui est juste & droit.* Où trouverons-nous des Législateurs qui fondent leur Législation sur un principe plus simple, plus sûr & plus conforme à l'ordre éternel, par lequel l'Auteur de la Nature, conduit au bonheur la créature sensible & raisonnable ?



DISCOURS XIV.

Dernieres précautions de Moyse, pour affermir les Israélites dans le culte du vrai Dieu, & dans l'obéissance à ses Commandemens.

Toute la Loi a été donnée par Moyse.

Plusieurs de ses Ordonnances supposoient l'établissement du Peuple d'Israël dans le Pays de Canaan, & étoient, on peut dire, des Prophéties de cet événement.

Circonstances des Israélites à la mort de Moyse, propres à les toucher, & à les porter à observer ses Loix.

Effets que la considération de ces circonstances doit produire naturellement sur nous.

Réflexions générales sur les tems qui ont suivi celui de Moyse jusqu'à Jésus-Christ, & sur les Livres du Vieux Testament.

Vous avez vu, mes chers Enfans, dans le Discours précédent, combien sont touchantes & instructives les dernieres leçons que

Moyse a données au Peuple qu'il a conduit. Il va être séparé d'eux pour toujours. Il leur annonce que son âge avancé ne lui permettroit plus *d'aller & de venir* pour les conduire ; & que d'ailleurs l'Eternel lui avoit déclaré qu'il ne passeroit pas le Jourdain (*a*). Il rassure ce Peuple qui, prêt à attaquer les Nations qui étoient en possession du pays de Canaan, pouvoit être découragé par la perte d'un Chef, sous lequel il avoit eu de si grands succès, & pour lequel il étoit rempli de confiance. Moyse apprend aux Israélites que le Grand Etre, par le pouvoir duquel il les avoit conduit, & dans lequel devoit être toute leur confiance, seroit toujours à leur tête & combattroit pour eux ; qu'il seroit le vrai Chef qui les conduiroit ; & que Josué, qui devoit lui succéder, *passeroit devant eux*, & seroit leur Conducteur visible. *Mais l'Eternel ton Dieu marchera devant toi : c'est lui qui exterminera ces Nations là de devant toi, & tu posséderas leur pays : Josué est celui qui doit passer devant toi, comme l'Eternel en a parlé* (*b*).

Moyse exhorte en conséquence le peuple, & Josué qu'il avoit appellé devant tout Israël, à se fortifier & à prendre courage, à n'être point effrayés à cause de ces Nations puissantes qu'ils devoient combattre, assurés que l'Eternel *marchera avec eux, qu'il ne les délaissera point, qu'il ne les abandonnera point* (*c*).

Dans ces momens d'attendrissement, les Israélites

(*a*) Deut. XXXI. (*b*) ỳ. 3. (*c*) ỳ. 8.

Iſraélites ſe perſuadoient, ſans-doute, qu'ils n'oublieroient jamais les leçons & les promeſſes que Moyſe leur faiſoit au nom de l'Eternel : mais Celui qui ſonde les cœurs, & qui connoît la fragilité de l'homme, voulut, dans ſa bonté, leur accorder encore d'autres ſecours, pour les mettre en état, eux & leurs enfans, de ne jamais oublier ces leçons & ces promeſſes. Il ordonna à Moyſe d'écrire un Cantique & de l'enſeigner aux enfans d'Iſraël, afin qu'il ſervit de témoin contr'eux (*a*).

Ce morceau de Poéſie l'emporte ſur ce que l'antiquité nous préſente de plus ſublime. Il étoit facile à apprendre & à retenir ; & il ſervoit de monument des Faits merveilleux, & des grandes leçons que le peuple d'Iſraël devoit toujours avoir préſentes à l'eſprit. C'eſt auſſi de cette maniére que fut perpétuée la mémoire des merveilles opérées au paſſage de la Mer rouge.

Le Cantique que Moyſe remit aux Iſraélites avant de les quitter, eſt d'autant plus remarquable, qu'il eſt non-ſeulement un monument du paſſé, mais qu'il contient des Prophéties ſur l'avenir, dont l'accompliſſement devoit ſervir à prouver la vérité & la divinité de la miſſion de Moyſe, & des ordonnances qu'il avoit remiſes au peuple d'Iſraël. Il pouvoit auſſi ſervir à rappeller ce peuple de ſes égaremens, & à le ramener au culte du vrai Dieu, que ce Cantique célébroit avec tant de vérité

(*a*) ỳ. 9.

& de grandeur. C'est en voyant l'accomplissement de ces Prophéties, que les Isrrélites devoient, en revenant à leur Dieu, s'écrier, en employant les paroles du Cantique dont nous parlons, *J'invoquerai le nom de l'Eternel : Célébrez la grandeur de notre Dieu. L'œuvre du rocher est parfaite, car toutes ses voies sont la Justice même. Le Dieu fort est vérité & sans iniquité ; il est juste & droit (a).*

Moyse avoit, pendant son ministére, donné au peuple d'Israël tous les Commandemens, que lui & ses descendans devoient observer. Ce fut au commencement du séjour que les Israélites firent dans le désert, qu'ils reçurent de Moyse ces Commandemens : mais il les leur rappelloit continuellement dans les Discours qu'il leur tenoit, & il les leur remit ensuite par écrit ; il ordonna même que l'original fut placé à côté de l'Arche de l'Alliance, & conservé aussi précieusement que cette Arche, qui étoit un emblême de la présence de l'Eternel au milieu des Israélites. Il leur ordonna encore d'écrire toutes les paroles de la Loi, de les graver sur les pierres d'un Autel, dressé sur le mont Hebal, situé au-delà du Jourdain. Il leur prescrivit même une cérémonie remarquable & bien propre à leur rappeller les leçons qu'il leur avoit données dans toutes ses exhortations, & dans le Cantique qu'il leur avoit remis. Six Tribus devoient se tenir sur le mont Garisim, & les six autres sur

(a) Deut. XXXII. 3, 4.

le mont Hebal. Alors les Lévites devoient prononcer à haute voix les bénédictions & les malédictions, qui feroient le partage de ceux qui obferveroient & de ceux qui violeroient les Commandemens & les Statuts que Moyfe leur avoit prefcrits de la part de l'Eternel. Les Lévites devoient prononcer les malédictions, & tout le peuple s'y foumettre en difant *amen*. Il eft à remarquer que dans le détail de ces malédictions dénoncées à ceux qui violeroient les Commandemens de Dieu, fe trouvent uniquement fpécifiées les Loix morales, ces Loix éternelles que la confcience dicte à tous les hommes, & qui, comme je vous l'ai fait obferver ci-deffus, font la fubftance du Décalogue, & en général l'effence de la Loi Mofaïque, comme celle de la Religion Naturelle, & de la Religion Chrétienne.

Il n'étoit plus queftion, après Moyfe, pour le peuple d'Ifraël, de recevoir d'autres Loix; il ne s'agiffoit que de les conferver précieufement, de les obferver avec foin, de les enfeigner & de les faire obferver à leurs enfans. Leur établiffement dans le pays de Canaan, devoit les placer dans des circonftances bien différentes de celles où ils fe trouvoient dans le défert. Ces nouvelles circonftances exigeoient des ordonnances rituelles, politiques, & furtout civiles, auxquelles Moyfe avoit pourvu dans le corps de Loix qu'il leur avoit donné. Il fuppofoit dans ces Loix que les Ifraélites habiteroient un pays rempli de villes, une terre fertile, dans laquelle ils feroient d'abondan-

tes récoltes ; un pays dans lequel ils seroient au milieu de peuples idolâtres & corrompus, dont l'exemple pourroit leur être pernicieux. Les Ordonnances qu'il leur donne pour toutes ces circonstances, sont autant de Prophéties sur l'état futur des Israélites, qui devoient exciter en eux une grande attention. L'expérience qu'ils avoient du passé, à l'égard des promesses faites à leurs Peres & qui étoient déja accomplies en eux, devoit leur inspirer la plus grande confiance, à l'égard de l'accomplissement de tout ce qui leur étoit annoncé pour l'avenir. Ce peuple voyoit, à plusieurs égards, à découvert les voies de la Providence. Les Israélites pouvoient reconnoître, d'une maniére particuliére, le doigt de l'Eternel, dans un grand nombre d'événemens qui devoient les frapper, & graver de plus en plus son idée dans leur esprit & dans leur cœur.

Telles étoient les heureuses circonstances des Israélites, lorsque finit le ministére de Moyse. Nous ne pouvons considérer ces circonstances, sans admirer le bonheur de ce peuple, & sans être étonnés de l'aveuglement dont il a si souvent été coupable, pendant un nombre considérable de siécles.

On est naturellement porté à penser que, dans de pareilles circonstances, on n'auroit jamais oublié tant de merveilles, effets frappans de la Puissance & de la Bonté de l'Etre Suprême ; & que l'idée du Grand Etre qui les a opérées, & celle des Loix auxquelles elles servoient de sanction, n'auroient pu jamais s'effacer de l'esprit.

Ce ſont là certainement vos ſentimens, mes chers Enfans : vous les avez éprouvés fréquemment, en ſuivant les conſidérations que je vous ai fait faire ſur l'Hiſtoire du peuple d'Iſraël, & ſur les merveilles pleines de bonté, qui ont été opérées en ſa faveur. Vous ſouhaitiez, en quelque maniére, d'avoir été au milieu de ce peuple, d'avoir été les témoins des miracles qui ont été faits pour ſa délivrance, & pour ſa conſervation : vos cœurs étoient touchés de reconnoiſſance pour tous les bienfaits accordés aux Hébreux : vous ſentiez pour eux ; & vous deſiriez de leur voir obſerver religieuſement les Statuts & les Commandemens qu'ils avoient reçus de leur Créateur & de leur Bienfaiteur.

Ne regardez pas, mes Enfans, ces ſentimens que vous avez éprouvés, en ſuivant l'Hiſtoire de cette Nation, comme ce qui vous arrive toutes les fois que vous donnez votre attention au récit d'événemens intéreſſans. Vous vous tranſportez dans les tems de ces événemens ; vous éprouvez ce que vous auriez éprouvé, ſi vous en aviez été les témoins ; il vous ſemble qu'ils ſont préſens, & votre cœur eſt touché des biens & des maux auxquels ont été expoſés vos ſemblables, il y a un grand nombre de ſiécles, comme s'ils étoient vos amis les plus chers & vos plus proches parens ; comme s'il s'agiſſoit de vous-mêmes. Vous vous plaiſez dans cette douce illuſion : vous éprouvez combien le ſentiment eſt fait pour nous rendre heureux.

Vous n'avez pas besoin ici d'illusion, pour que vos cœurs soient touchés, à l'occasion des biens qu'a reçu le peuple d'Israël de son Créateur. Ce qui a été fait pour lui, a été fait pour vous. Les traits de bonté que son Histoire nous fait connoître, font partie du grand Plan de Bienveuillance & de Miséricorde dont tous les hommes sont l'objet. Vous le savez déja, vous voyez dans un grand jour, ce qu'Israël entrevoyoit seulement dans l'obscurité. Vous n'avez pas besoin pour sentir, de vous transporter dans ses circonstances : elles sont à vous comme à lui, si je puis parler ainsi. C'étoit à ce peuple à ambitionner devoir ce que vous voyez, & de jouir de ce dont vous jouissez. Les saints hommes qui ont vécu parmi ce peuple, qui ont vu de loin les jours heureux dans lesquels vous êtes, s'en sont réjouis ; ils ont célébré votre bonheur, & ils se sont transportés en idée au milieu de vous pour en goûter toutes les douceurs. Comme Israël, vous voyez Moyse, & toutes les merveilles qui ont servi à l'établissement de la Loi: mais vous voyez encore Jésus & toutes les merveilles qui ont servi à l'établissement de l'Evangile. Vous voyez de plus tout ce qui a servi à conduire de la Loi à l'Evangile; vous y découvrez une suite de Faits & de merveilles, qui vous montrent les voies, par lesquelles il a plu à l'Etre Suprême d'amener l'exécution de ses desseins pleins de bonté & de miséricorde. Israël avoit devant lui un pays abondant, dans lequel il espéroit de parvenir,

& de paſſer des jours heureux : vous avez devant les yeux la vie & l'immortalité miſe en évidence par l'Auteur de l'Evangile. Vous connoiſſez les préceptes de la morale de Jéſus-Chriſt, qui ſont l'explication & la perfection de ceux de la morale de Moyſe, déja ſi belle & ſi perſuaſive. Voyez donc, mes Enfans, ce que vous devez attendre de vous, par ce que vous attendiez des Iſraélites, lorſque vous ſuiviez leur Hiſtoire : voyez quelle doit être votre reconnoiſſance pour l'Auteur de toutes les graces dont vous jouiſſez, & votre zèle à obſerver les Commandemens qu'il vous a preſcrits.

Je ne m'éloigne donc point des Inſtructions que je vous donne, lorſque je vous ramene à vos circonſtances & à vous-mêmes, en vous inſtruiſant ſur l'état du peuple d'Iſraël, & ſur la Loi qu'il a reçue. L'objet qui nous occupe, n'eſt pas un objet de pure curioſité. Nous ne nous en occupons que parce qu'il nous touche de fort près. Vous avez vu que nous ne nous ſommes appliqués à connoître les lumiéres contenues dans les livres de Moyſe, que parce que nous y avons été conduits, par les recherches que nous faiſions ſur les lumiéres dont nous jouiſſons. Il étoit extrêmement intéreſſant pour nous de connoître l'origine de ces lumiéres, & la maniére dont elles ſe ſont répandues & dont elles ſont parvenues juſqu'à nous. Nous avons été tranſportés par ces recherches dans des tems & dans des lieux bien éloignés de ceux dans leſquels nous ſommes.

Loin de perdre par-là notre objet de vue, nous nous mettons en état de le mieux connoître : nous apprenons à contempler des œuvres merveilleuses du Créateur ; & à puiser dans ces œuvres des leçons, qui doivent completter, pour nous, les belles instructions & les grandes leçons que nous avons puisées dans la Contemplation de la Nature. Je vous fais suivre, mes Enfans, dans nos recherches sur la Révélation, la même marche que nous avons suivie en contemplant les Ouvrages de la Nature. Je vous présente les Faits dans leur ordre naturel. Je vous montre le Gouvernement moral de la Providence, comme je vous ai montré les Ouvrages de la Création. Sans oser les approfondir, je vous expose ce qu'il nous est permis de découvrir ; & je puis déja vous faire remarquer, qu'à l'égard des œuvres de la Providence, comme à celui des Ouvrages de la Création, nous pouvons assez connoître, pour découvrir dans le Gouvernement moral du Créateur, ainsi que dans le Monde physique, un Plan immense de Puissance, de Sagesse & de Bonté. Quel coup d'œil pour nous, que celui que des recherches sages & assidues nous offrent sur les biens de la Nature, & sur les graces de la Révélation ! Quelle source d'Instructions, propres à éclairer nos esprits, à élever nos ames, à remplir nos cœurs d'un vrai contentement, & à nous donner les plus grandes espérances !

Ces considérations doivent naturellement exciter de plus en plus votre attention, pour

des Inftructions qui fervent à vous montrer des Objets fi beaux & fi utiles. Je vai les continuer dans une grande confiance en vos bonnes difpofitions. Je fuis perfuadé que vos efprits faifiront tous les jours, avec plus de goût, les connoiffances qui leur feront offertes fur l'objet le plus important qui puiffe les occuper; & que vos cœurs ne cefferont de fe remplir des grands fentimens qui feront votre bonheur & le mien.

Nous nous fommes arrêtés fur-tout jufqu'à préfent à une période bien courte de l'Hiftoire du peuple d'Ifraël. Je vous ai principalement occupé des quarante années qu'il a paffées dans le défert, parce que la Loi qui lui a été donnée, eft le grand objet qu'il vous importoit de connoître. Les tems qui ont fuivi Moyfe n'ajouteroient rien à nos lumiéres, fi nous ne cherchions que de nouvelles Loix. Je devrois, dans ce cas-là, en venir à préfent à vous inftruire fur les Loix de l'Evangile, & commencer à vous occuper du Grand Légiflateur des Chrétiens. La période de près de quinze cent ans, qui eft entre Moyfe & Jéfus-Chrift, ne devroit donc pas nous arrêter. Mais, comme je vous l'ai déja fait entendre, elle nous préfente des connoiffances très-importantes, à plufieurs égards. De grandes lumiéres ont brillé pendant ce tems-là, qui ferviront à vous inftruire encore fur la Loi de Moyfe, & à vous conduire de cette Loi à celle de l'Evangile. Vous aurez plus d'un guide remarquable pour vous

conduire dans cette route. Vous aurez plus d'un Maître qui vous expliquera la Loi de Moyse, qui vous montrera ses rapports avec celle de l'Evangile, qui vous développera cette Loi naturelle que votre Createur a gravée dans vos cœurs, & qui est la base de la Loi & de l'Evangile.

Vous comprenez, mes Enfans, que je fais mention des livres qui sont joints à ceux de Moyse, dans cette collection que nous appellons l'Ancien Testament. Les endroits que vous en connoissez, suffisent pour vous persuader, que ce que je viens de dire de ce qu'ils contiennent, est au-dessous de ce que l'on en peut dire.

Il est donc bien naturel de nous occuper des lumiéres qu'ils renferment, après avoir puisé dans ceux de Moyse, les connoissances importantes qu'ils contiennent. Vous verrez, quand vous viendrez à comparer les connoissances qui sont contenues dans ces livres du Vieux Testament dont je vous parle, avec ce que nous apprenons dans les autres Ouvrages qui nous restent de l'antiquité, combien les premiers l'emportent sur les derniers. Vous apprendrez, en vous instruisant dans ces livres de l'Ancien Testament, qu'ils sont, comme ceux de Moyse, plus que des Ouvrages qui ne doivent leur origine qu'aux simples facultés de l'homme. Vous y trouverez des Faits & des leçons, qui vous feront connoître que le Grand Etre, qui a conduit Israël dans le désert, qui

l'a nourri, qui l'a soutenu, & qui l'a instruit, n'a cessé d'en faire l'objet de ses soins & de ses bontés, dans les tems suivans. Vous savez, il est vrai, que c'est ainsi qu'en agit le Créateur envers tous les hommes; que sa Providence les conserve & les gouverne avec une Sagesse & une Bonté infinie. Mais ce qu'il y a de remarquable à l'égard du Peuple Hébreu, c'est que les voies de cette Providence sont vues plus à découvert, au moyen des Instructions extraordinaires que renferment les livres de l'Ancien Testament. Ils nous montrent ces voies de la Providence à l'égard de ce peuple, & de plusieurs autres; & ils servent par-là à nous mettre en état de juger, avec plus de certitude, de tout ce que l'Histoire nous apprend, & de ce que nous voyons de nos jours, des effets de la vertu & du vice, sur le sort des particuliers, des familles & des Etats. Nous apprenons, dans ces livres, l'Histoire de la dispensation Mosaïque; les effets que les lumiéres qu'elle renferme, ont produit insensiblement sur le peuple d'Israël, & sur d'autres Nations : nous apprenons comment les Loix, les connoissances que possédoient les Israélites, les exhortations des hommes remarquables suscités au milieu de cette Nation, & les événemens heureux & malheureux auxquels elle a été exposée, ont enfin servi à l'attacher inviolablement au culte du vrai Dieu, & à en répandre, par son moyen, la connoissance parmi les peuples.

Il convient, avant d'entrer dans le détail des lumiéres que nous pouvons puiser dans ces livres, de vous présenter ce qui peut servir à vous en donner les idées les plus générales, à vous préparer à juger de leur autenticité, & de l'origine céleste des plus importantes connoissances qu'ils contiennent.





DISCOURS XV.

Récapitulation sur le contenu des Livres de Moyse.
Contenu des autres Livres du Vieux Testament.
Considérations sur la conservation des Livres du Vieux Testament.

JE me propose de vous faire connoître, d'une maniére générale, dans ce Discours, & dans le suivant, les livres qui sont joints à ceux de Moyse, dans la collection qui forme le Vieux Testament, & de vous instruire sur la Vérité & sur la Divinité de ces livres, assez, pour que vous commenciez à vous en former des idées justes, jusqu'à ce que je traite ce sujet avec plus d'étendue.

Les Instructions que je vous ai données sur les livres de Moyse, ont déja contribué à vous exercer sur ces objets importans. Vous avez appris à suivre les Faits qu'ils présentent; à distinguer ceux qui sont surnaturels, de ceux qui sont conformes au cours de la Nature; à considérer la doctrine que ces livres contiennent; à comparer les vérités qu'elle présente, avec celles que la Raison nous fait connoître; à tirer de toutes ces considérations, à mesure

qu'elles s'offrent à vous, les conséquences propres à faire juger de la nature & de l'origine de ces Ouvrages remarquables.

En effet, si vous rassemblez les connoissances que vous avez acquises sur les livres de Moyse, dans les dix précédens Discours, vous trouverez que vous avez lieu d'être persuadés de l'antiquité du Pentateuque, de la vérité d'un grand nombre de Faits naturels & de Faits surnaturels qui y sont rapportés ; de l'origine céleste de la Doctrine & des Loix qu'il contient. Ainsi, vous êtes parvenus, par les Instructions que vous avez reçues, à être raisonnablement persuadés, qu'il a existé un homme qui a porté le nom de Moyse ; que cet homme a écrit les livres qui portent son nom ; qu'il a été le Conducteur & le Législateur du peuple d'Israël ; & qu'il a été suscité extraordinairement, pour établir la République des Hébreux. Vous avez aussi appris que le Ministére de Moyse n'a pas été uniquement destiné à fonder un Etat ; à lui donner des Loix politiques & civiles, mais à instruire un peuple dans la Religion ; à lui prescrire un culte particulier, qu'il devoit joindre au culte spirituel, fondé sur la Nature de Dieu qui est l'Objet de la Religion, & sur celle de l'homme qui doit le servir. Vous avez même découvert, au moyen des leçons que je vous ai données, des voies de la Providence à l'égard des Israélites, qui montrent une dispensation particuliére : vous avez vu que cette dispensation, dans laquelle ont été accomplies une partie des pro-

messes faites aux Patriarches, a servi à préparer une plus grande dispensation, par laquelle les plus grandes promesses ont été accomplies.

Tel est en général le contenu des livres de Moyse, qui ont fait l'objet des Instructions que vous venez de recevoir. On y trouve des Histoires, des Prophéties, des Vérités & des Devoirs rélatifs à la Religion. C'est ce que renferment aussi les autres livres du Vieux Testament. Ces trois objets sont réunis dans la plûpart de ces livres, mais dans un degré différent. Les uns sont sur-tout historiques, les autres renferment en particulier des Prophéties, & les autres servent principalement à faire connoître les grandes vérités de la Religion, & les devoirs de la morale. C'est pour cela que ces livres ont été distingués, en Livres Historiques, en Livres Prophétiques, & en Livres Dogmatiques & Moraux. Les Livres Historiques suivent, dans la collection du Vieux Testament, immédiatement ceux de Moyse : savoir, les livres de Josué & celui des Juges, le livre de Ruth, les deux livres de Samuel, les deux des Rois, les deux des Chroniques, les livres d'Esdras, de Néhémie & d'Ester. Tous ces livres renferment l'Histoire du Peuple Hébreu, depuis son entrée dans le pays de Canaan, jusqu'aux tems qui ont suivi son retour de la captivité de Babylone. Les Faits historiques contenus dans ces livres, remplissent donc un espace d'environ mille ans. Ils nous font non-seulement connoître l'Histoire de la Nation des Juifs, mais ils nous

instruisent aussi sur celle de plusieurs Etats considérables, voisins des pays qui ont été occupés par les Israélites, & dont l'Histoire est mêlée avec celle de ce peuple. Si l'on ne considéroit ces livres que comme l'ouvrage d'Historiens ordinaires, on devroit les regarder comme précieux, par le jour considérable qu'ils répandent sur des tems anciens, dont l'Histoire seroit, sans ce secours, beaucoup moins connue qu'elle ne l'est. Mais ce n'est pas là le point de vue le plus intéressant, sous lequel nous devons envisager ces Livres. Nous y devons sur-tout chercher les Faits qui se rapportent à la Religion du Peuple Juif. Il importe de suivre les effets de cette Religion sur ce peuple, la maniére dont il l'a observée, & quelles ont été les conséquences heureuses ou malheureuses de sa conduite, suivant qu'il a été fidéle à ses devoirs, ou qu'il a négligé le culte du vrai Dieu, pour se livrer au culte des idoles, & à la corruption des mœurs.

Cette Histoire est, à cet égard, extrêmement intéressante & instructive. On y voit, dans un grand nombre d'occasions, l'accomplissement des promesses & des menaces faites par Moyse, dans les exhortations qu'il a adressées eu peuple qu'il conduisoit. On remarque, dans tous ces Faits, plus à découvert que dans aucune autre Histoire, les voies de la Providence rélativement à la conduite des hommes. On y voit les jugemens que Dieu exerce envers son peuple, annoncés & exécutés de la maniére la plus précise; ensorte que cette

cette Histoire peut être considérée, comme renfermant les leçons les plus claires & les plus utiles, sur le Gouvernement moral de l'Etre Suprême, même à l'égard du Genre-humain. Car l'Histoire du Vieux Testament ne fait pas seulement mention des jugemens de Dieu envers le Peuple Juif, mais aussi de ceux qu'il a exercés envers un grand nombre d'autres peuples. Ces Faits que nous développe l'Histoire du Vieux Testament, joints aux notions que la Raison nous donne sur la Providence, peuvent servir à nous démontrer de plus en plus, que tous les peuples & tous les particuliers, sont toujours les objets du Gouvernement moral de Dieu; que tant d'événemens heureux & malheureux, dont les rapports avec la conduite des Etats & des individus, ne sont pas indiqués aussi précisément qu'ils le sont dans l'Histoire Sainte, ne sont pas moins la suite des vertus & des vices, & ne sont pas moins destinés, par le Juge Suprême des hommes, à les récompenser & à les châtier, même dans cette vie; & par-là, à les porter à se préparer au jugement qui les attend dans une autre vie.

Ce que je viens de vous dire, de la maniére dont les voies de la Providence, à l'égard de la conduite des Nations & des individus, sont annoncées, dans les livres historiques du Vieux Testament, vous aura certainement fait penser aux Prophéties dont il est fait mention dans ces livres. Il y est parlé, en effet, de plusieurs Prophètes, qui ont vécu en divers tems;

qui ont instruit, averti, menacé les peuples ou les particuliers auxquels ils s'adressoient; qui ont prédit des événemens plus ou moins prochains ou éloignés; événemens qui devoient intéresser le sort des particuliers ou des Nations, & dont quelques-uns sont présentés, comme devant influer sur le sort du Genre-humain, par l'exécution des grands desseins de bonté & de miséricorde du Gouverneur Suprême des hommes.

Les Prophéties dont il est fait mention dans les livres historiques, sont rapportées avec plusieurs autres, dans les Ecrits des Prophètes, qui sont contenus dans le Vieux Testament. Vous voyez par-là comment ces livres des Prophètes sont liés avec les livres historiques; & pourquoi je vous en parle ici, avant que de vous exposer ce que je dois vous dire, sur les livres dogmatiques & moraux, qui suivent, dans le Vieux Testament, les livres historiques.

Nous avons des Ecrits de seize différens Prophètes, dont quatre forment des livres très-étendus: savoir, ceux d'Esaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel & de Daniel. Les douze autres sont ceux de Osée, Joel, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Naham, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie & Malachie. Ces livres des Prophètes renferment plusieurs Faits historiques rélatifs aux tems dans lesquels les Prophètes ont vécu. Ils contiennent aussi des morceaux admirables sur les vérités & sur les devoirs de la Religion. Ils sont généralement

écrits d'un style noble & élevé ; & ils surpassent certainement tout ce qu'il nous reste de l'antiquité, de plus éloquent, de plus beau & de plus instructif.

Les livres dogmatiques & moraux, contenus dans le Vieux Testament, sont ceux de Job, des Pseaumes, & les livres de Salomon. Vous connoissez plusieurs endroits de ces livres, qui vous mettent en état de juger & de sentir, par conséquent, combien ils sont propres à nous instruire sur les grandes vérités & sur les devoirs de la Religion ; combien ils peuvent servir, lorsqu'ils sont lus & médités avec soin, à éclairer l'esprit, à former le cœur, & à élever l'ame.

Je n'entre pas ici dans un plus grand détail sur ce que contiennent les livres du Vieux Testament, parce que j'aurai dans peu occasion d'y revenir.

Vous savez que ces livres n'ont pas été écrits dans le même tems ; & vous comprenez, par cela même, qu'ils n'ont pas toujours été réunis. Entre Moyse & Esdras, Néhémie & Malachie ; le dernier des Prophètes, il s'est écoulé environ mille ans ; & c'est dans cet espace de tems que les livres du Vieux Testament ont été successivement écrits.

Vous avez vu quelles précautions Moyse avoit prescrites, pour que le livre de la Loi fut conservé avec soin. L'original devoit être placé dans le lieu très-saint à côté de l'Arche de l'Alliance. On étoit obligé d'en faire des copies, qui devoient être conservées & lues

dans les familles. Le livre de la Loi devoit, outre cela, être lu publiquement dans des tems solemnels; & dans ces occasions remarquables, ceux qui possédoient des copies des livres de Moyse, pouvoient les comparer avec l'original; & ceux qui n'en possédoient point, étoient animés à s'en procurer, en remplissant le devoir qui étoit imposé d'en faire des copies.

A mesure que de nouveaux livres, ou de nouveaux Cantiques, sortoient des mains respectables de ces hommes connus au milieu du Peuple d'Israël, par leurs vertus, par leurs services, & par leurs dons extraordinaires, il étoit bien naturel que ces productions fussent conservées précieusement, & jointes aux livres que l'on possédoit déja.

Ces Ecrits étoient conservés avec plus ou moins de soin, suivant les circonstances dans lesquelles se trouvoit la Nation des Israélites. Il est aisé de comprendre, & les Faits le prouvent, que dans les tems malheureux, où ce peuple, si souvent coupable d'endurcissement & d'ingratitude, abandonnoit le culte du vrai Dieu, & se livroit presque généralement à l'idolâtrie, on négligeoit de s'instruire par la lecture de sa Loi. Les livres qui la contenoient, devenoient indifférens; & loin d'en faire des copies, loin de les lire en particulier & dans les fêtes solemnelles, on négligeoit de les copier; on ne prenoit même pas soin des copies que l'on possédoit; & peut-être poussoit-on l'impiété jusqu'à en détruire.

Mais, on ne peut douter que plusieurs copies n'aient été conservées, par des personnes sages & pieuses, qui ne suivoient pas le torrent de l'erreur & de la corruption. On ne peut douter qu'il n'y ait toujours eu de telles personnes. L'on voit que dès qu'il s'élevoit un Prince disposé à suivre le culte du vrai Dieu, & à détruire celui des idôles, il se trouvoit de saints personnages, prêts à l'instruire & à le séconder; & même qu'une partie considérable de la Nation imitoit avec zèle les bonnes intentions des Chefs, & s'empressoit à obéir aux ordres du Roi, rélatifs au rétablissement du vrai culte. On peut juger par-là, que la Loi de Dieu n'étoit pas entiérement oubliée; que les principes moraux, que le cœur dictoit toujours aux personnes vertueuses, étoient encore bien avant dans des esprits; que les propres termes qui les exprimoient, étoient conservés dans la mémoire des Chefs de famille vertueux, qui, à l'exemple de Josué, avoient toujours été déterminés de servir l'Eternel eux & leur maison. C'est dans de telles familles que les Livres Sacrés étoient gardés précieusement; qu'ils étoient mis à couvert des recherches des hommes impies, qui auroient pu porter leur zèle pour le culte des faux Dieux, jusqu'à vouloir détruire tous les monumens du culte du Dieu d'Israël. Quels qu'aient été les excès d'impiété, qui certainement paroissent avoir été très-considérables, jamais Moyse n'a pu être oublié; jamais la Loi qu'il a donnée aux Israélites, n'a pu for-

tir entiérement de leur mémoire. C'est dans cette Loi qu'étoit la base de la constitution de leur Etat ; c'est à Moyse, qui avoit réuni, conduit & dirigé la Nation, qu'ils devoient leur existence comme corps politique. Les Loix qui régloient ce corps politique, étoient dans les mêmes livres, dans les mêmes pages, que celles qui régloient le culte & les mœurs ; & la sanction de toutes ces Loix, les promesses & les menaces qui les accompagnoient, étoient par-tout réunies avec elles. Ainsi, le Juge, le Magistrat, le Sujet devoient les connoître & en entendre parler plus ou moins ; & jamais elles n'ont pu être entiérement oubliées.

Ce qui peut étonner à cet égard, c'est ce qui arriva dans la dix-huitieme année du régne du pieux Roi Josias. Le Souverain Sacrificateur, en faisant exécuter ses ordres de rétablir toutes choses dans le temple, qui dans le tems des impiétés de Manassé & d'Ammon, avoit été négligé, y trouva l'exemplaire original de la Loi. Il l'envoya au Roi, qui souhaita de l'entendre lire, & qui fut effrayé des menaces dénoncées contre les violateurs du culte du vrai Dieu.

Il semble que jusqu'à ce moment, ces menaces & la Loi même avoient été inconnues à Josias & à ceux qui l'approchoient. Il est, cependant, plus naturel de penser qu'il restoit des traces de cette Loi ; qu'elle étoit connue aux Sacrificateurs, Ministres de la Religion du vrai Dieu, & dont le titre des charges qu'ils

exerçoient, n'étoit fondé que sur la Loi. Ce que cet événement eut donc de plus remarquable, ce fut la découverte du livre original de la Loi ; ce fut l'attention particuliére donnée aux menaces faites dans cette Loi, que réveilla la vue de cet exemplaire sacré, qui étoit sorti des mains de Moyse, & qui avoit été écrit par l'ordre de l'Eternel.

Les Juifs avoient, avant le tems de Josias, outre les livres de Moyse, les Histoires de Josué, des Juges, de Samuel, & une partie de ce qui est contenu dans les livres des Rois & des Chroniques : ils avoient été depuis longtems à portée de connoître les belles Instructions, contenues dans les livres de Job, de David, de Salomon ; & ils connoissoient les Prophéties d'Osée, d'Amos, de Joël, d'Esaïe & de Michée. Tant de morceaux remarquables, contenus dans ces Ouvrages, ne pouvoient être généralement oubliés. Tant de Cantiques, si intéressans par les Faits qu'ils rapportoient, par les grandes leçons qu'ils contenoient, par les promesses & par les menaces dont ils étoient remplis, ne pouvoient être sortis de la mémoire de tous les Israélites. Esaïe pouvoit-il être entiérement oublié, lui qui avoit prophétisé sous quatre Rois, enseigné, annoncé tant de biens & tant de maux, publié dans ses Cantiques & dans ses exhortations, les leçons les plus frappantes, & de la maniére la plus noble, la plus sublime. Le régne du bon Roi Ezéchias pouvoit-il être inconnu de tout le monde ; ce régne long &

ſi remarquable, par les événemens les plus intéreſſans pour la Nation, & tels qu'ils ne pouvoient jamais être oubliés. Eſaïe avoit, pendant ce régne, été ſi fameux, à tant d'égards, & en particulier par des prédictions qui avoient déja été accomplies en grand nombre du tems de Joſias. Comment toutes ces choſes, arrivées dans moins d'un ſiécle, conſervées dans la tradition & par écrit, pouvoient-elles être ignorées entiérement par Hilkija, Souverain Sacrificateur ſous Joſias, & par tous ceux qui, depuis l'avénement de ce Prince, nourriſſoient la piété & le zèle pour le ſervice du vrai Dieu, qu'il montra dès ſon enfance.

J'inſiſte, mes Enfans, ſur ces conſidérations que je pourrois beaucoup étendre, pour vous exercer à juger des circonſtances des tems dont vous ſuivez l'Hiſtoire ; pour vous former à diſcuter la vérité des Faits qui y ſont rapportés, & pour vous mettre en état de pouſſer avec plus de ſuccès les recherches, que nous devons continuer de faire ſur les grands objets qui nous occupent ; &, par exemple, en particulier, ſur les livres du Vieux Teſtament, dans leſquels vous avez vu, par expérience, que nous pouvons puiſer des Inſtructions ſi importantes.

Ces livres ont dû courir des riſques conſidérables, dans les révolutions qui mirent fin aux Royaumes d'Iſraël & de Juda, & qui diſperſerent les peuples de ces deux Etats. Il dût périr pluſieurs copies de la Loi, & des autres

livres dont nous avons parlé. Mais, c'est même des circonstances extraordinaires dont il s'agit, que nous pouvons tirer des considérations propres à faire sentir que ces livres précieux ont dû être conservés.

Les calamités servent naturellement à faire rentrer les particuliers en eux-mêmes, & par conséquent à réveiller les esprits sur l'état de la Patrie, & sur les causes de ses malheurs. Les habitans d'Israël & de Juda avoient des secours remarquables, pour interpréter les châtimens dont ils se voyoient accablés. Ils avoient plus que les lumiéres & les remords de la conscience qu'ont tous les hommes, pour leur montrer les effets de la Justice Divine, dans les peines auxquelles ils sont exposés. Ils pouvoient se rappeller tant de prédictions qui leur avoient dénoncé ces peines; tant d'exhortations qui servoient à les exciter à les éviter par la répentance & par la conversion. Ils avoient encore, au milieu d'eux, quelques-uns des Prophètes qui leur avoient adressé ces leçons, & qui leur montroient alors le doigt de Dieu, dans les événemens qui les affligeoient. Ezéchiel & Daniel étoient au milieu des captifs à Babylone, & partageoient avec les Israélites leurs peines & leurs regrets. Ils faisoient plus : fidéles à la Loi de Dieu, pleins de zèle pour son culte, ils s'efforçoient à exciter & à entretenir dans les esprits & dans les cœurs de leurs compatriotes, les connoissances & les sentimens qui devoient servir à les toucher d'un vrai repentir, à les consoler, &

à les rendre dignes des faveurs qu'ils leur faisoient espérer. Ils joignoient les puissantes leçons des bons exemples aux lumiéres & aux exhortations. Ils y joignoient encore les marques des secours extraordinaires dont l'Eternel accompagnoit leur ministére.

Ces saints hommes ne purent que trouver nombre d'esprits & de cœurs attentifs & dociles à leurs leçons. Ils parloient à des personnes affligées, plus faciles, par cela même, à être touchées & ramenées; à des personnes qui soupiroient après cette Patrie dont ils avoient été arrachés, pour être conduits en captivité. Nombre d'entr'eux avoient vu renverser les murs de Jérusalem & brûler son Temple. Ils avoient plusieurs fois, en s'en éloignant, tourné les yeux vers les restes fumans de ce Saint Edifice, dont l'idée réveilloit dans leur esprit les bontés signalées de l'Eternel, par lesquelles leurs Peres & eux avoient été distingués de tant de peuples, & réveilloient, en même tems, le souvenir de leur ingratitude, & les regrets de s'en être rendus coupables.

Les malheurs communs, auxquels ils étoient exposés, les unissoient; & l'affliction donnoit une nouvelle énergie aux sentimens patriotiques & fraternels qui les avoient suivis dans la captivité. Tout ce qu'ils avoient perdu leur étoit cher, & sur-tout ce culte du Dieu qui les avoit protégé d'une maniére si remarquable, & dont la main étoit alors appesantie sur eux. Ils s'assembloient pour pleurer sur

leur Patrie & sur eux-mêmes ; pour réunir leurs vœux & leurs priéres, & pour chanter les Cantiques que David avoit composés, pour entretenir, dans les habitans de Juda, le souvenir des bienfaits de Dieu, & le regret des fautes commises. Ils faisoient entendre aussi ces Cantiques que des personnes vertueuses, qui partageoient leurs malheurs, avoient composés dans les mouvemens de leur douleur, & dans les sentimens de leur piété.

Toutes les idées, tous les sentimens dont ils devoient naturellement être remplis, étoient exprimés dans ces Cantiques, qui servoient à les entretenir dans leurs ames, & à les faire passer dans celles de leurs enfans.

Leurs regrets & leur douleur étoient, par exemple, exprimés bien énergiquement, lorsqu'ils disoient : « Nous nous sommes tenus au-» près des fleuves de Babylone, & même nous » y avons pleuré, nous souvenant de Sion. » Nous avons pendu nos harpes aux saules, » au milieu d'elle. Quand ceux qui nous avoient » emmenés prisonniers, nous ont demandé de » chanter des Cantiques, & de les réjouir avec » nos harpes que nous avions pendues, & » qu'ils nous ont dit : Chantez-nous quelque » chose des Cantiques de Sion ; nous avons » répondu : Comment chanterions-nous des » Cantiques de l'Eternel dans une terre étran-» gére ? Si je t'oublie, Jérusalem, que ma » droite s'oublie elle-même ; que ma langue » soit attachée à mon palais, si je ne me sou-

» viens de toi ; si je ne fais de Jérusalem le
» principal sujet de ma joie (*a*).

On savoit donc à Babylone qu'ils avoient des Cantiques de Sion, des Cantiques de l'Eternel, puisqu'on leur demandoit de les chanter. Ils les avoient apportés par écrit, ils étoient gravés dans leur mémoire ; & peut-on douter qu'ils n'eussent aussi apportés les livres de Moyse, qui contenoient leur Loi, & le récit de ces merveilles qui rendoient leur Nation si remarquable ; récit qui contenoit quelques-uns des Cantiques de Sion, qui exprimoient avec tant de sublimité les bontés du Dieu de leurs Peres, & les sentimens que ces bontés devoient élever dans leur cœur.

Auroient-ils négligé de conserver précieusement les Ecrits des Prophètes, où ils voyoient, il est vrai, dans leurs fautes, les causes de leur malheur ; mais où ils trouvoient aussi des prédictions consolantes, qui leur annonçoient, dans un tems marqué, leur retour dans leur Patrie, & le bonheur qu'ils auroient de voir Jérusalem & son Temple rétablis ?

Combien tous ces Ecrits ne devoient-ils pas contribuer à leur consolation & à leurs espérances, par les Faits qu'ils leur rappelloient, par la maniére dont ils décrivoient la grandeur & la bonté du Dieu d'Israël, qui seul pouvoit être leur ressource ?

Ce sont ces sentimens & ces idées qu'ils avoient pris dans ces Ecrits Sacrés, & qu'ils

(*a*) Ps. CXXXVII. 1—6.

exprimoient dans leurs Cantiques, & dans les priéres, qu'ils faisoient entendre au milieu de leur douleur. » O Eternel, disoient-ils, » écoute ma priére, & que mon cri vienne » jusqu'à toi. Ne cache point ta face au jour » que je suis en détresse; incline ton oreille » vers moi, au jour que je te réclame (*a*). » O Dieu, pourquoi nous as-tu rejettés pour » jamais? Et pourquoi ta colére fume-t-elle » contre le troupeau de ta pâture? Souviens- » toi de ton assemblée que tu t'étois acquise » de toute ancienneté. Tu avois racheté cette » montagne de Sion, en laquelle tu as habité, » pour être la portion de ton héritage. Avan- » ce tes pas vers les masures, où l'ennemi a » tout désolé dans le lieu saint (*b*). O Dieu! » les Nations sont entrées dans ton héritage; » elles ont profané le Temple de ta Sainteté, » & elles ont mis Jérusalem en monceau de » pierres. Jusques à quand, ô Eternel, te cour- » rouceras-tu? Ne te souviens point de nos » iniquités passées; que tes compassions nous » préviennent, car nous sommes devenus très- » misérables. O Dieu de notre délivrance, » aide-nous pour la gloire de ton nom, & » nous délivre; pardonne-nous nos péchés pour » l'amour de ton nom (*c*).

A ces expressions de douleur & de repentir, ils joignoient celles de leurs espérances, de leurs louanges & de leurs actions de grace. » Tu te léveras, ô Eternel, tu auras compas-

(*a*) Pf. CII. 2, 3. (*b*) Pf. LXXIV. 1—3.
(*c*) Pf. LXXIX. 1, 5, 8, 9.

» sion de Sion, car il est tems d'en avoir pitié,
» parce que le tems marqué est échu. Car tes
» serviteurs sont affectionnés à ses pierres, &
» ils sont touchés de pitié la voyant dans la
» poussiére. Alors les Nations redouteront le
» nom de l'Eternel, & tous les Rois de la
» Terre ta gloire. Quand l'Eternel aura rebâ-
» ti Sion, qu'il aura été vu en sa gloire, qu'il
» aura regardé à la requête de celui qui est
» désolé; & qu'il n'aura point méprisé leur
» requête. Afin qu'on raconte le nom de l'E-
» ternel en Sion, & sa louange en Jérusalem.
» Lorsque les peuples & les Royaumes s'assem-
» bleront pour servir l'Eternel (a).

Ceux qui avoient composé ces Cantiques, ceux qui les chantoient, pouvoient-ils ignorer le contenu des livres qui renfermoient l'Histoire des Faits dont il étoit fait mention, & les promesses sur lesquelles étoient fondées les espérances qui servoient à les soutenir dans leur malheur? Ezéchiel, Daniel & tant d'autres vertueux Israélites, auroient-ils négligé de porter avec eux ces livres précieux, dans lesquels seuls ils pouvoient trouver les leçons & les consolations qui leur étoient si nécessaires? Quelles plus douces occupations pouvoit-on avoir dans les familles où la Religion & la vertu étoient conservées, que de faire des copies de ces Ouvrages, qui étoient les monumens les plus honorables pour leur Nation, & si propres à la soutenir dans l'humiliation où elle étoit?

(a) Ps. CII. 14, 15, 16, 17, 18, 21, 23.

Les Juifs conserverent toujours entr'eux un gouvernement analogue à celui qui avoit été établi par Moyse & par Josué. Ils avoient des Juges & des Docteurs ; & certainement ces personnes ne pouvoient être sans des copies de ces livres, sur le contenu desquels étoit fondé l'ordre qui étoit établi entr'eux. Ils étoient même reconnus pour tels dans le pays de leur captivité : & rien, à cet égard, n'est plus remarquable, que le titre de *Sacrificateur & de Scribe de la Loi du Dieu des Cieux* qu'Artaxerxes donne à Esdras dans son Edit *(a)*. Certainement Esdras & ses Collégues possédoient des copies de la Loi ; leur office même étoit d'en faire des copies ; étoit d'étudier cette Loi & toutes les Saintes Ecritures. Aussi Esdras fut-il renommé par son habileté dans ces Ecritures ; & c'est ce qu'il prouva par tout ce qu'il fit à Jérusalem pour le rétablissement de la Religion ; pour rassembler les livres de la Loi & des Prophètes, & pour établir des assemblées dans lesquelles ces livres furent constamment lus dans la suite.

La lecture même des menaces, si souvent faites contre les Israélites, ne pouvoit, dans leur captivité, leur donner de l'éloignement pour ces livres. Ce n'étoient plus pour eux des objets de crainte, sur lesquels le vicieux aime à s'aveugler, & qu'il éloigne de lui avec soin. Elles étoient exécutées ces menaces : Israël étoit alors accablé sous les maux qui lui

(a) Esd. VII, 12.

avoient été dénoncés, comme un des plus grands châtimens qui devoit lui être infligé ; il ne voyoit dans l'avenir que le retour des biens qu'il avoit perdus, & dont il trouvoit les promesses dans ces livres sacrés. Pouvoit-il être indifférent pour des titres si consolans ? Pouvoit-il vivre sans ces titres, sans les mettre dans sa mémoire, & sans conserver précieusement les livres, dans lesquels ils étoient consignés ? Non, ils s'en occupoient, ils célébroient déja comme présens, dans les mouvemens de leurs espérances, les biens qui leur étoient promis ; ils s'animoient à les mériter par les résolutions vertueuses qu'ils formoient dans leur cœur ; & ils voyoient déja la vertu rétablie dans leur Patrie avec le culte de leur Dieu : ils voyoient en idée ce Dieu de bonté appaisé envers eux, & la félicité régner où la désolation régnoit encore. Eternel, s'écrioient-» ils, tu t'es appaisé envers ta terre ; tu as » ramené & mis en repos les prisonniers de » Jacob : tu as pardonné l'iniquité de ton peu-» ple, & tu as couvert tous leurs péchés : tu » as retiré toute ta grande colère, & tu es » revenu de l'ardeur de ton courroux. J'écou-» terai ce que le Dieu fort l'Eternel dira, car » il parlera de paix à son peuple & à ses bien-» aimés, & ils ne retourneront plus à leurs » égaremens. Certainement sa délivrance est » près de ceux qui le craignent, afin que sa » gloire demeure en notre pays. La bonté & » la vérité se sont rencontrées, la justice & la

paix

» paix se sont entrebaisées. La vérité germera » de la terre & la justice regardera des Cieux (a).

Voilà, mes chers Enfans, les belles idées, les beaux sentimens que produisent les leçons de l'adversité. Voyez quelle douceur goûtoit la vertu, quelle douceur accompagnoit les vrais regrets du pécheur, au milieu même de ses malheurs. Ceux qui étoient remplis de ces beaux sentimens, ceux dont l'ame savoit s'élever par les idées les plus consolantes, jouissoient dans la captivité à Babylone, de plus de bonheur, qu'on n'en avoit jamais joui à Jérusalem dans ses plus beaux jours.

C'est ainsi qu'ils se préparoient à leur retour dans leur Patrie. Jugez dans quels sentimens ils se mirent en route pour y retourner, sous la conduite de chefs éclairés & vertueux, & sous la protection des Princes que le Ciel leur rendoit favorables. Jugez, s'ils négligerent d'emporter avec eux les livres, qui avoient fait leur consolation dans la captivité. Jugez si Zorobabel, si Esdras, si Néhémie ne les regarderent pas même comme beaucoup plus précieux, que tous ces vases sacrés dont le Temple de Jérusalem avoit été dépouillé, qui leur furent rendus par les Rois de Perse, & qu'ils emporterent, pour les consacrer de nouveau dans le Temple de Jérusalem.

Je crois, mes Enfans, ne pouvoir mieux vous faire juger de ce que vous devez penser

(a) Ps. LXXXV. 2. 3, 4, 9, 10, 11, 12.

des livres du Vieux Teſtament dont nous nous occupons, qu'en vous peignant ces circonſtances qui ſembloient devoir faire préſumer qu'ils ont couru les plus grands riſques de ſe perdre ; & qui, au contraire, ont contribué à leur conſervation. Vous verrez, dans les Diſcours ſuivans, en conſidérant les principaux Faits du rétabliſſement de Jéruſalem, de ſon Temple & du culte Moſaïque, comment ces livres ont été de plus en plus mis à couvert des dangers qui auroient pu les faire perdre ou altérer ; & vous verrez auſſi quelles idées vous devez vous faire de la vérité & de la divinité de ces Ecritures.



DISCOURS XVI.

Considérations ultérieures, qui prouvent que les Juifs ont dû s'occuper beaucoup à Babylone des livres du Vieux Testament, & les conserver précieusement.

Soins pris pour les conserver après le retour de la captivité.

Evénemens qui ont dû contribuer à leur conservation.

Utilité des recherches précédentes.

L'ARDEUR avec laquelle les Israélites desiroient de voir Jérusalem & son Temple rétablis, étoit une suite naturelle des impressions que la calamité fait sur les malheureux. Elle étoit aussi l'effet de ces sentimens ineffaçables d'amour pour la Patrie, qui agissent avec plus de vivacité, lorsqu'on s'en voit éloigné; & même plus fortement encore, lorsqu'on en a été éloigné par la violence. L'espérance de voir ce desir rempli, servoit aussi à l'animer. Les Israélites ne pouvoient qu'être toujours occupés, dans leur captivité, des Prophéties d'Esaïe, qui, après avoir prédit cette captivité & la destruction de Jérusalem,

avoit annoncé leur retour dans la Judée, & le rétablissement de Jérusalem. Plus ils sentoient, par une triste expérience, combien étoient vraies les prédictions qu'il avoit faites de leurs malheurs, plus ils devoient être occupés & convaincus de l'accomplissement de celles qu'il avoit faites touchant les biens qui devoient servir à remédier à ces maux. Auroient-ils, dans ces sentimens, négligé de conserver les Ecrits du Grand Prophète; dont les prédictions soutenoient toutes leurs espérances? Ne devoient-ils pas, au contraire, les garder avec soin? Ne devoient-ils pas s'empresser à en faire des copies, à les réciter à leurs enfans, à les leur faire lire, à les publier au milieu des Peuples avec lesquels ils vivoient? Et pouvoient-ils s'occuper des Ecrits d'Esaïe, sans avoir d'idée de ceux qui contenoient les Loix de Moyse, auxquelles ce Prophète fait si souvent allusion; ces Loix dont l'observation ou la violation étoient indiquées dans ses Ecrits, comme la cause des biens & des maux qu'avoit éprouvé, & qu'éprouveroit encore le peuple d'Israël? Pouvoient-ils ne pas rechercher avec empressement tous les monumens de leur Histoire, tous les Ecrits remarquables qui avoient suivi ceux de Moyse, dont ils pouvoient s'honorer dans leur humiliation, & tirer tant d'utiles leçons? Comment pouvoient-ils déterminer plus efficacement le Maître dont ils dépendoient, à les rétablir dans leur premier état, qu'en lui faisant connoître le Pouvoir de leur Dieu qui les avoit affligés, & qui leur

avoit fait annoncer, si long-tems d'avance, leur rétablissement? Daniel, dont le crédit auprès de Cyrus étoit aussi grand que celui qu'il avoit eu auprès de ses prédécesseurs, lui fit certainement connoître la Prophétie d'Esaïe, dans laquelle Cyrus étoit nommé 150 ans avant sa naissance, & annoncé comme un grand Conquérant, & comme devant rétablir le Temple de Dieu à Jérusalem (*a*).

Il paroît, en effet, par l'Edit donné par Cyrus en faveur des Juifs, qu'il avoit eu connoissance de cette Prophétie d'Esaïe; & qu'il se considéroit comme ayant reçu l'ordre de l'Eternel le Dieu des Cieux, de lui bâtir une maison à Jérusalem (*b*). L'Historien Josephe rapporte qu'en effet Cyrus l'avoit lue (*c*).

Nous pouvons juger des soins que Daniel prit pour obtenir le décret de Cyrus, & pour conserver, au milieu de ses compatriotes, la connoissance des Ecrits des Prophètes & des livres de Moyse, par les priéres ardentes qu'il adressoit à Dieu pour le rétablissement de Jérusalem (*d*). On y voit qu'il est rempli des Prophéties de Jérémie, qui fixent le tems de ce rétablissement. Il reconnoît, dans ses priéres, que les maux dont sont affligés tous ceux de sa Nation, dispersés dans tant de pays, sont une suite de leurs péchés; une suite de ce qu'ils n'avoient point *écouté la voix de l'Eternel leur Dieu, pour marcher dans ses Loix qu'il avoit mises devant eux, par le moyen de*

(*a*) Esaïe XLIV. 28. (*b*) Esdras I. 2.
(*c*) Lib. II. c. 1. (*d*) Dan. IX.

ses serviteurs les Prophètes; de ce qu'ils n'avoient point fait attention à *l'imprécation* & *au serment écrit dans la Loi de Moyse*; & Daniel parle même de tous ces maux, comme étant annoncés dans la Loi de Moyse.

Vous pouvez, mes Enfans, juger par ces sentimens, par ces expressions de Daniel, comment il s'adressoit à ceux de sa Nation, & quels soins il prenoit de leur faire connoître les Ecritures, sur lesquelles il fondoit ses leçons & ses exhortations. Vous pouvez juger des idées que devoient se faire les Juifs de ces Ecritures, par l'idée qu'ils avoient du grand Prophète qui les leur citoit. Vous pouvez encore comprendre, par-là, combien tous ceux qui étoient sensibles à ses leçons, qui s'occupoient des grandes vérités, & des grandes espérances qu'elles leur donnoient, devoient être empressés à rechercher & à lire les livres dont elles faisoient mention; à connoître les Loix de Moyse, & tout ce que renfermoient les Ecritures que ce Grand Législateur avoit remises au peuple qu'il conduisoit.

Ces considérations doivent servir à vous donner une idée des dispositions d'une partie des Juifs, qui retournerent dans leur pays après la captivité de Babylone. Je dis seulement une partie, parce qu'il est naturel de juger, par l'expérience de tous les tems & de tous les lieux, que dans un peuple considérable, il y a toujours nombre d'individus, peu instruits, peu appliqués à connoître ce qui devroit faire l'objet de leur plus grande attention; parce

qu'ils sont entiérement livrés aux soins, aux occupations qui se rapportent aux affaires temporelles, & même aux passions & aux plaisirs qui les entraînent.

Cependant, s'il y a jamais eu des circonstances qui dussent réveiller l'attention, même des plus grossiers, sur ce que contenoient les livres de Moyse & des Prophètes, c'étoient celles où étoient les Juifs dans la captivité, & à leur retour de la captivité. Les maux qu'ils éprouvoient, les biens qu'ils désiroient, pouvoient affecter les plus grossiers comme les plus instruits de la Nation. Les lumiéres qui devoient servir à les instruire, n'étoient pas de ces connoissances relevées, qui demandent des talens & une application considérable. C'étoit sur-tout des Faits historiques, des Faits qui excitent naturellement la curiosité des plus simples, & qui sont à portée de l'intelligence la moins cultivée. Jugez combien, en particulier, tous les esprits devoient être occupés de ces idées si faciles à saisir, & si propres à exciter l'attention, dans ces momens si désirés, dans lesquels s'accomplissoient les promesses consolantes dont les esprits avoient été tant occupés. Jugez quelle devoit être la joie, je dirai presque l'enthousiasme du peuple, à la vue de l'Edit qui leur annoçoit leur liberté; qui leur montroit Jérusalem & le Temple prêts à être rétablis; qui leur permettoit de retourner se mettre en possession des demeures de leurs Peres, de ces campagnes qui les avoient nourris pendant si long-tems, & dont

ils pouvoient compter de jouir eux-mêmes. Jugez s'ils pouvoient être indifférens à la possession & à la lecture des livres qui renfermoient les Loix de l'état qu'ils devoient former de nouveau, & celles de la Religion qui devoit faire leur bonheur.

Aussi, voit-on qu'ils profiterent avec zèle des sages mesures que prirent leurs conducteurs pour les leur faire connoître. Ils se rendirent en foule dans les lieux marqués par Esdras & par Néhémie, pour les entendre lire & expliquer. Les assemblées régulieres, les synagogues que ces Chefs vertueux établirent pour cet effet, furent toujours fréquentées avec soin, & servirent à faire connoître les livres du Vieux Testament, & à les conserver au milieu de la Nation des Juifs.

Le Temple ne put être rebâti suivant le modéle prescrit par la Loi; le culte ne put être rétabli, suivant les Loix ordonnées par Moyse, qu'autant que les livres qui les contenoient, étoient étudiés avec soin.

Ce fut pour contribuer à la connoissance des Ecritures que possédoient alors les Hébreux, & pour contribuer à leur conservation, qu'Esdras, Docteur instruit dans ces Ecritures, eut soin de les rassembler. Il en forma un corps, auquel furent ensuite ajoutés ceux qui n'existoient pas lors du retour de la captivité : savoir, le livre même d'Esdras, celui de Néhémie, d'Ester, & ceux des Prophète Aggée, Zacharie & Malachie, qui prophétiserent après le retour de la captivité.

Ce corps des livres du Vieux Testament se répandit de plus en plus, à mesure que la Nation des Juifs devint plus nombreuse, & à mesure qu'elle pénétra dans un plus grand nombre de Pays. Plusieurs des descendans des peuples du Royaume d'Israël, qui avoient été menés en captivité dans la Médie, & ceux qui étoient restés dans leur pays, se joignirent au peuple de Juda. On dût faire des copies des livres du Vieux Testament, pour le grand nombre de synagogues répandues de tous côtés. Il s'en fit pour les familles, & sur-tout pour celles qui avoient le bonheur de posséder des Chefs vertueux, qui s'appliquoient à servir l'Eternel, eux & leur maison. Ces livres du Vieux Testament, ainsi réunis, furent traduits dans la Langue Chaldaïque, qui étoit celle des peuples soumis aux Rois de Perse. Ils furent ensuite traduits en Grec, par les soins de Ptolemée Philadelphe Roi d'Egypte. Ils se répandirent avec la Nation des Juifs dans ces vastes pays soumis aux Successeurs d'Alexandre, & ensuite aux Romains.

Plus ces livres se répandoient, plus ils étoient traduits, & plus leur conservation devenoit facile. Non-seulement on étoit à couvert de la perte de toutes les copies de ces Ouvrages précieux, mais encore on pouvoit s'assurer que leur contenu ne pouvoit être essentiellement altéré; qu'il seroit conservé tel qu'Esdras l'avoit donné, après avoir conféré avec soin toutes les copies qu'il possédoit, après avoir éclairci & expliqué, par quelques addi-

tions, les endroits dont l'intelligence n'auroit pas été facile sans cette précaution.

Je pourrois encore étendre ces considérations, qui servent à vous faire sentir l'autenticité des livres du Vieux Testament, & à vous apprendre ce que vous devez penser des lumiéres qu'ils renferment. Je crois devoir, à mesure que je vous instruis, vous exercer à juger de la beauté & de la pureté des sources dans lesquelles je puise les connoissances que je vous donne.

J'ai commencé par vous faire contempler la Nature, pour vous conduire à son Auteur, & pour vous le faire connoître. Vous avez été frappés de l'excellence de cette source, dans laquelle vous avez puisé des connoissances, si propres à remplir vos esprits d'objets beaux & instructifs, & à réveiller dans vos cœurs les sentimens les plus doux & les plus vertueux. Ce que j'ai fait à l'égard de la Nature, je le fais à présent à l'égard de la Révélation. Ces deux sources procédent d'une source commune; de la source de toute connoissance, de la lumiére même; & vous devez, par conséquent, vous attendre à trouver dans l'une tout ce que vous avez trouvé dans l'autre. Vous pouvez même espérer de voir accroître vos connoissances par la Révélation, & sur-tout celles qui sont l'objet des recherches les plus importantes; celles qui doivent vous faire connoître le bonheur, & les moyens d'y parvenir.

C'est vous approcher de ce bonheur, c'est en quelque maniére vous en faire jouir, que

de vous montrer d'où il vient, & sur quel fondement il est assuré ; que de vous persuader la vérité & la divinité des Ecritures, dans lesquelles ce bonheur vous est manifesté.

Je dois à l'égard de ces livres, comme à l'égard des Ouvrages de la Nature, vous prouver la vérité du langage qu'ils nous tiennent, & l'origine céleste des leçons qu'ils nous donnent.

Vous avez vu, mes Enfans, dans mes Instructions précédentes, que l'on a osé contredire le langage de la Nature, & nier même l'existence de son Auteur, de la part duquel elle nous parle. Jugez, par-là, si ceux qui ont osé attaquer la Religion Naturelle dans sa source, ont osé attaquer la Religion révélée dans les Ecritures qui la renferment.

J'ai donc travaillé, par les considérations que je vous ai présentées, à vous mettre en état de juger de l'absurdité des attaques que l'on a faites contre la Révélation, comme j'ai tâché de vous faire sentir l'absurdité de celles que l'on a faites contre les connoissances que nous recevons des Ouvrages de la Nature (*a*).

Je reviendrai plusieurs fois à ces considérations, avant même que de traiter la matiére dans toute son étendue.

C'est, pour que vous puissiez sentir plus facilement ce que je vous dirai sur ce sujet, que je crois devoir vous donner des idées précises

(*a*) Instructions sur la Nature & sur la Religion ; Tom. II. Disc. XXXVIII.

sur ce qui regarde la vérité, & la divinité ou l'inspiration des livres du Vieux Testament. Et vous comprenez bien que ce que je vous dirai à cet égard, peut aussi se rapporter aux livres du Nouveau Testament, & peut servir à vous préparer à les connoître.

C'est ce qui fera le sujet du Discours suivant.





DISCOURS XVII.

Considérations sur la vérité des livres du Vieux Testament.

Considérations sur la divinité de ces Ecritures, & sur l'inspiration de leurs Auteurs.

Un Livre est appellé vrai, lorsque ce qu'il contient est conforme à ce qu'ont été, ou à ce que sont les choses dont il parle. Si un livre renferme des Histoires, il est reconnu pour vrai, lorsque les Histoires dont il fait mention, sont rapportées telles qu'elles sont arrivées. Si un livre présente des idées, sur différens objets de connoissances, propres à instruire; par exemple, s'il développe l'art & les beautés de la Nature, ou s'il expose ce que l'on peut connoître de Dieu & de l'homme, s'il traite de la source du bonheur & des moyens d'y parvenir, ce livre est reconnu pour vrai, en tant que les idées qu'il présente, que les connoissances qu'il développe, paroissent conformes à la vérité des choses, c'est-à-dire, à la nature des objets qu'il se propose de faire connoître.

Les livres historiques peuvent avoir pour objet des Histoires plus ou moins anciennes ou

modernes. Les moyens de juger de la vérité de ce qu'ils contiennent, peuvent être dans les livres mêmes, ou hors des livres. Pour juger de ces moyens, & pour en tirer des conséquences justes, on doit être de bonne foi, & avoir un esprit sain, attentif & même exercé : on doit être à cet égard, comme à celui de tous les objets qu'on examine, & qu'il importe de connoître. On jugera des Histoires en elles-mêmes, en considérant la nature des Faits qu'elles rapportent, leur suite, leur liaison avec d'autres Faits, le degré de vraisemblance ou de certitude qui résulte de ces comparaisons, & sur lequel on fonde l'assentiment qu'on donne à la vérité de l'Histoire dont il s'agit. Si les événemens se sont passés sous les yeux de celui qui doit en juger; si ce sont des Faits palpables, faciles à observer, il aura hors de lui le moyen le plus facile & le plus sûr pour arriver à la vérité de l'Histoire que rapporte le livre qui fait l'objet de son attention. Tous les jours vous faites un examen tel que celui dont je parle. Tous les jours vous êtes appellés à juger de la vérité des Faits dont vous êtes les témoins. Vous êtes naturellement exercés dans cet art; & à bien des égards, les plus simples sont assez exercés pour être en état de juger de ce qu'ils voyent.

Il faut plus de soin, plus de précaution pour juger de ce qu'on vous rapporte, que de ce que vous voyez. Il ne s'agit pas simplement de prêter l'oreille ou de lire avec attention,

comme il s'agit ſimplement, à l'égard des Faits dont vous êtes les témoins, d'ouvrir les yeux & d'obſerver avec ſoin. Votre aſſentiment, à l'égard de ce qui vous eſt rapporté, dépend non-ſeulement de la nature de ce qui eſt rapporté, mais beaucoup de la qualité du témoin qui fait le rapport. Il faut ſavoir s'il a vu, comme vous ſavez que l'on doit voir. Il faut ſavoir s'il expoſe nettement ce qu'il a vu. Il faut auſſi ſavoir s'il l'expoſe avec ſincérité. Pour s'aſſurer davantage de la vérité de ce qu'il rapporte, vous devez, outre cela, chercher ſi les Faits dont il s'agit, ont été vus & admis par un grand nombre de perſonnes en état d'en juger; vous devez examiner le rapport de tous les témoins qui ſont à votre portée; & votre aſſentiment à la vérité des Faits ſera mieux fondé, à meſure que vous aurez un plus grand nombre de bons témoins, qui auront été perſuadés, par les moyens qui vous auroient perſuadés, ſi vous aviez été à leur place.

Il ſemble que plus l'événement eſt éloigné du tems où vous vous trouvez, moins vous pouvez être aſſurés de la vérité du rapport des témoins, & par conſéquent de la réalité de l'événement. Il y a du vrai dans cette conſéquence : mais vous devez, cependant, prendre garde de ne pas l'admettre d'une maniére trop générale. Vous trouverez en y faiſant attention, que des événemens, même très-éloignés, peuvent être amenés à un degré de certitude, auſſi conſidérable que le degré de certitude qui

nous fait admettre, comme certains, des Faits arrivés dans notre tems, & même en notre présence. Pour cet effet, il faut considérer quel est l'Historien qui rapporte les Faits dont il s'agit, & quels sont les Faits qu'il rapporte : il faut observer le concours des témoignages de plusieurs Historiens des tems mêmes, & de ceux qui ont suivi. Si au moyen de ces recherches, vous trouvez que les Faits rapportés par l'Historien que vous lisez, ont été à portée de sa connoissance, qu'ils ont été admis par plusieurs autres, & que de siécle en siécle ils ont été transmis jusqu'à vous, non-seulement par les Histoires originales, mais encore par celles d'autres Auteurs, qui ont jugé après un examen convenable. Vous pouvez alors de cette maniére arriver à la vérité de Faits très-anciens, & avec une très-grande certitude. C'est ce qui est sur-tout vrai, à l'égard des Faits les plus considérables, les plus à portée d'être vus, les plus intéressans à connoître, & les plus dignes d'être transmis par l'Histoire.

Ainsi, il résulte, par exemple, des considérations que je viens de vous présenter, qu'il est aussi évident pour vous, qu'il y a actuellement une ville de Paris & de Constantinple, que vous n'avez jamais vues, qu'il est évident qu'il y a une ville de Genève, dans laquelle vous avez habité depuis votre naissance jusqu'à présent. De même, il est aussi évident qu'il existoit il y a très-long-tems une ville de Rome, de Jérusalem, de Babylone, de Ninive, qu'il

qu'il est évident qu'il existe actuellement une ville de Paris, de Constantinople, de Genève.

Ce que l'on dit des lieux, on peut le dire des personnes. Vous avez autant de certitude de la réalité de l'existence, dans ces tems ci, d'un très-grand nombre de personnes que vous n'avez jamais vues, & qui sont même fort éloignées du lieu où vous êtes, que vous en avez de l'existence de votre Pere qui vous parle dans ce moment. On peut conclure des personnes qui existent à présent, à celles qui ont existé, comme nous avons conclu d'une ville actuellement subsistante, à celles qui ont été autrefois. Ainsi, vous ne pouvez pas plus douter qu'il n'y ait eu un Jules César, un Alexandre-le-Grand, un Socrate, un Platon, que vous ne doutez qu'il existe à présent un grand nombre de personnes que vous pourriez nommer.

Ce que l'on dit des lieux & des personnes, on peut le dire des faits, des événemens, & sur-tout des événemens les plus importans, les plus intéressans, les plus généraux, les plus publics. Ainsi, on est également certain qu'il y a eu dans les tems anciens des Etats remarquables, qui sont connus par divers Historiens, tels, par exemple, que ceux des Assyriens, des Perses, des Grecs & des Romains, que l'on est assuré de l'existence des Etats qui sont actuellement en Europe. L'on peut dire la même chose des principales révolutions arrivées dans ces Etats anciens, & même de divers événemens particuliers remarquables, &

dont les preuves sautent aux yeux à la lecture des Auteurs qui les rapportent.

Ce que l'on dit des lieux, des personnes, des événemens, on peut le dire des maniéres de penser, des connoissances qui ont été répandues sur différens sujets, en divers tems & en divers lieux. Plus les objets de ces connoissances sont intéressans, plus on a lieu d'être convaincu de la certitude des rapports qui sont parvenus jusqu'à nous à cet égard. C'est ainsi que nous ne pouvons douter de la maniére de penser de plusieurs Philosophes de l'antiquité, sur la Nature, sur la Divinité, sur la Religion: c'est ainsi que nous avons des idées assez détaillées & assez sûres sur le culte, sur la Religion de divers peuples même très-anciens. Nous sommes instruits là-dessus par des Auteurs originaux, c'est-à-dire, qui ont écrit dans les lieux & dans les tems même, où la Religion dont ils parlent étoit professée.

Si les livres des Auteurs originaux nous manquent, nous sommes instruits par d'autres Auteurs, qui ont connu ces Ouvrages, & qui ont rassemblé tout ce qui étoit répandu de plus certain sur ces objets importans. La Philosophie & la Religion des Grecs nous sont, par exemple, connues par des Ouvrages que l'on peut regarder comme originaux, tels que ceux d'Homére, d'Hésiode, de Platon, de Xénophon, d'Aristote, &c. Mais, outre ces sources où nous pouvons puiser toutes les connoissances les plus propres à nous donner des lumiéres sur les sentimens des Philosophes &

fur la Religion des peuples dont il s'agit, nous avons encore des ouvrages de plusieurs Auteurs remarquables, qui ont rassemblé dans les sources ce qu'il y avoit de plus essentiel à connoître sur ce sujet. Tel est, par exemple, Ciceron qui, dans ses Ecrits, a réuni & comparé avec art, avec clarté, avec élégance; tout ce que les Philosophes Grecs ont produit de plus digne d'attention. Je pourrois en dire autant de Plutarque.

Sans entrer dans de grands détails, sans insister sur la nature & sur la force des preuves, j'en dis assez pour vous faire remarquer comment nous sommes éclairés sur ce qui regarde les tems anciens; & quelle idée nous devons nous faire de la vérité de ce qui est rapporté dans les Auteurs, dont nous tirons nos lumiéres sur ce sujet.

C'est par ces considérations que je me propose de vous faire juger de la vérité de ce qui est rapporté dans les livres du Vieux Testament, sur divers Faits d'histoire, sur la Religion du Peuple Juif, & en général sur les grands principes de la Religion, exposés dans plusieurs de ces livres, avec une grande force & avec une grande beauté.

Nous pouvons remonter à ces livres du Vieux Testament, par plusieurs autres mis au jour en différens tems, dans lesquels ils sont cités avec confiance, & dont les Auteurs nous paroissent avoir les caractéres d'Auteurs intelligens, instruits & véridiques. Les livres mêmes du Vieux Testament forment une suite de

livres, qui, par les allusions nombreuses qu'ils font aux Faits & aux vérités rapportés dans ceux qui les ont précédés, nous conduisent avec sureté d'une source à l'autre, & servent à constater la vérité des livres qui les ont précédé, jusqu'aux plus anciens. Ainsi la vérité des livres de Moyse est constatée par les livres qui ont été écrits après lui. Il nous est facile de juger que ce qu'Esdras & Néhémie rapportent, sur ce qui s'est passé du tems de Moyse, & sur les Loix qu'il a données au peuple d'Israël, ne peut avoir été imaginé après la captivité de Babylone, puisque tant d'Auteurs précédens en font mention, tels, par exemple, qu'Esaïe, David & Samuel.

Vous pouvez donc, mes Enfans, par ces considérations, juger, & de ce que l'on doit entendre par la vérité des livres de Moyse, & de la maniére de connoître cette vérité. Ce que je dis des livres de Moyse, je puis le dire de tous ceux du Vieux Testament. Vous pouvez, par des recherches telles que celles dont j'ai parlé, vous assurer que ces livres sont autentiques, que ce qu'ils rapportent est vrai. Vous ne pouvez douter qu'il n'y ait eu un Moyse, un Josué, un Samuel, un David, un Esaïe, un Ezéchias, un Nébucadnezzar, un Sédécias, un Jérémie, un Daniel, un Cyrus, un Zorobabel, un Esdras, un Néhémie. Vous ne pouvez douter des grands traits de l'Histoire du Peuple Hébreu; par exemple, qu'il ne descende d'Abraham; qu'il n'ait été long-tems en Egypte; qu'il n'en soit sorti sous la conduite

de Moyſe ; qu'il n'ait ſéjourné dans les déſerts d'Arabie ; qu'il n'y ait reçu les Loix qui ont été le fondement de ſon culte, de ſa Religion & du gouvernement de l'Etat qu'il a formé. L'Hiſtoire du peuple Juif, depuis ſon entrée dans le pays de Canaan, pendant près de 1500 ans, eſt contenue dans divers livres du Vieux Teſtament, qui s'accordent ſur tous les principaux Faits de cette Hiſtoire, & qui ſont confirmés par des Auteurs prophanes. Entre ces Faits, ſont des révolutions remarquables liées avec l'Hiſtoire d'autres Nations, connues par divers Hiſtoriens. Telle eſt, par exemple, la captivité des peuples du Royaume d'Iſraël dans la Médie, &, en particulier, celle des peuples de Jéruſalem & du Royaume de Juda à Babylone & dans la Chaldée : tel eſt le retour de la captivité de Babylone, & tant de traits remarquables de l'Hiſtoire du peuple Juif, liés avec celle des Perſes, & des Grecs ſucceſſeurs d'Alexandre.

Les Faits racontés dans les livres du Vieux Teſtament ont entr'eux de grands rapports, qui ſervent à prouver, avec plus d'évidence, la vérité des uns & des autres. Entre ces Faits, il y en a d'extraordinaires, propres à exciter la plus grande attention ſur leur vérité, d'autant plus qu'ils ſont liés avec tout ce qui intéreſſe davantage le peuple Juif ; qu'ils ſont, on peut dire, le fondement de ſon Hiſtoire ; & que s'ils n'avoient pas été reconnus pour vrais, par ceux qui étoient à portée d'en juger avec une grande facilité, ils n'auroient

jamais pu être admis pour tels dans la suite ; & , en conséquence , tout ce qui est dit du peuple Hébreu , de la constitution de l'Etat qu'il a formé , de ses Loix , de sa Religion , n'auroit pu être confirmé comme vrai , par des Auteurs contemporains & par des Auteurs postérieurs ; & être considéré comme des Faits fondamentaux , sur lesquels repose la vérité de l'Histoire , & même la vérité de l'existence de ce peuple , démontrée d'ailleurs par plus de preuves , que celle d'aucune autre Histoire.

Ces Faits extraordinaires dont je parle , sont , vous comprenez bien , nombre de Faits miraculeux , rapportés , en particulier , dans les livres de Moyse ; cités par les Auteurs des livres du Vieux Testament , qui ont été écrits après ceux-là ; ce sont d'autres Faits rapportés par ces Auteurs postérieurs à Moyse ; Faits miraculeux , cités aussi par les Auteurs contemporains & postérieurs : ce sont aussi un grand nombre de Prophéties , reconnues généralement pour avoir été faites avant les événemens qu'elles annonçoient : événemens attendus , en conséquence , long-tems même avant qu'ils aient eu lieu ; & reconnus pour avoir , dans le tems marqué , servi évidemment d'accomplissement à ces Prophéties.

On peut dire que les livres du Vieux Testament ont tous les caractéres de vérité , qu'ont les livres les plus généralement admis pour vrais. Ils en ont même davantage. Les peuples anciens , dont nous avons des Histoires , ne sont plus depuis long-tems ; ils ne peuvent

plus servir de témoins vivans de l'existence de leurs prédécesseurs, des connoissances qu'ils ont eues, de leurs principes, de leur Religion ; & cependant on ne doute point de la vérité de ce qui est rapporté, à ces différens égards, dans divers Auteurs qui en ont écrit. Le peuple Juif, au contraire, qui est le peuple le plus ancien des peuples connus par l'Histoire, subsiste encore, quoique dispersé en différens lieux ; il conserve précieusement les livres du Vieux Testament, qui sont les monumens de son origine & de son Histoire : il conserve les principes, les Loix de la Religion de ses Peres, & il en observe le culte, autant que la chose est possible.

Ce que je viens de vous exposer sur la vérité des livres du Vieux Testament, me conduit naturellement à ce que je dois vous dire sur leur inspiration, sur leur divinité.

Dès que la vérité des Miracles & des Prophéties qui y sont rapportées est admise, ces livres doivent d'abord être considérés comme très-différens des Ecrits ordinaires. Ils annoncent une intervention extraordinaire de la Divinité, qui forme un caractére digne de la plus grande attention. Si les Auteurs, il est vrai, qui rapportent ces Prophéties & ces Miracles, ne faisoient les fonctions que de simples Historiens, leurs Ouvrages rentreroient dans la classe des livres ordinaires. Mais la plupart des Auteurs des livres du Vieux Testament ont été eux-mêmes accompagnés des dons miraculeux & des Prophéties, qui indiquent que ce que

nous tenons d'eux, peut avoir des caractéres supérieurs à ceux des livres ordinaires les plus vrais. Les Auteurs doués du don de Prophétie, Moyse, Esaïe, par exemple, ont été, par cela même, dans ces circonstances, instruits surnaturellement par Dieu lui-même, d'une maniére directe ou indirecte. S'ils ont fait des Miracles, ils ont été accompagnés du Pouvoir de l'Auteur de la Nature. Leur commission est une commission extraordinaire ; ce qu'ils annoncent, ce qu'ils écrivent peut être censé venir de l'Etre qui les a instruits de l'avenir, & qui les a accompagnés de son Pouvoir. Les livres qu'ils ont écrits, & donnés comme une suite de leur commission surnaturelle, doivent donc être considérés, à cet égard, comme venant de l'Etre qui leur a donné cette commission, & qui, on peut dire, y a apposé son sceau, par le don des Miracles & des Prophéties. Ce qu'ils disent de sa part, peut donc, & doit même être considéré comme venant de lui, comme leur étant inspiré par lui. Les livres qui concourent avec ceux-là aux mêmes desseins, connus pour être les desseins de Dieu, peuvent être considérés aussi comme venant de lui, & comme participant au caractére d'inspiration que l'on découvre dans les premiers.

Mais, que doit-on entendre par ce qu'on appelle inspiration ? Nous ne devons pas prétendre expliquer généralement comment l'Etre Suprême peut instruire l'homme d'une maniére surnaturelle. Nous avons quelques idées par-

ticuliéres auxquelles nous devons nous tenir. Nous voyons dans les livres mêmes dont nous parlons, que Dieu s'eſt communiqué en faiſant entendre des paroles; qu'il a envoyé des meſſagers extraordinaires & viſibles, qu'il a même inſtruit par des viſions, c'eſt-à-dire, en excitant dans l'eſprit l'image d'objets, ou le ſon de paroles qui ſervoient à donner les idées, qui devoient faire connoître ce qu'il vouloit manifeſter. Il peut auſſi avoir imprimé ces idées immédiatement, d'une maniére que nous ne pouvons pas mieux connoître, que nous ne pouvons connoître comment il nous a faits, comment il a donné à l'homme ſes facultés, comment il a créé, & comment il gouverne le Monde.

Ainſi, nous devons nous garder d'entreprendre d'approfondir la maniére dont les Auteurs ſacrés ont été inſpirés, & nous en tenir abſolument à ce qui nous a été révelé à cet égard. Nous devons uſer de la même retenue, par rapport au degré d'inſpiration dont ont été doués les Auteurs ſacrés. Nous jugeons que ce degré d'inſpiration peut avoir varié dans différentes perſonnes, & en divers tems dans la même perſonne. Nous ne pouvons aller plus loin, & nous devons nous en tenir à ce qui nous eſt enſeigné.

C'eſt dans le même eſprit, que nous devons conſidérer les queſtions que l'on fait ſur la généralité de l'inſpiration de tout ce qui eſt contenu dans les livres ſacrés; ſur les choſes, ſur les mots, ſur le ſtyle. Il nous paroît que

ces questions sont même, à plusieurs égards, peu importantes; mais que si l'on s'en occupe avec cette modestie, toujours si raisonnable & si nécessaire, on est conduit à penser, en examinant & en comparant avec attention les différens livres du Vieux Testament, que les mots, le style, divers morceaux même qui ne demandoient que les facultés de l'esprit humain, ont été laissés au génie de l'Auteur, à ses sentimens, à son élévation naturelle, à sa vertu, à son expérience. L'erreur a été éloignée de son esprit & de son ouvrage, par une intervention surnaturelle; & c'est dans les grandes circonstances, où les objets sur lesquels il a parlé & écrit étoient au-dessus de sa portée, & demandoient, à l'égard des vérités & des expressions, une intervention extraordinaire, que l'inspiration a eu sur-tout lieu.

Suivant ces considérations, on conçoit qu'il peut y avoir dans des livres dont l'Auteur a été inspiré, nombre de morceaux qui sont son propre ouvrage, qui sont l'ouvrage d'un simple homme : il se peut qu'il y en ait d'obscurs, comme dans la plupart des livres anciens; & qui sont tels, parce que nous ne connoissons pas exactement les circonstances dans lesquelles ils ont été écrits, ni les Faits & les idées auxquelles ils font allusion : mais nous pouvons être assurés que les vérités dont il s'agit, dans ces morceaux obscurs, ne sont pas des vérités fondamentales de la Religion; ne tiennent pas, si l'on peut parler ainsi, au grand but de l'inspiration des livres sacrés.

Il nous suffit de trouver exposés avec clarté les Faits & les vérités essentielles à l'instruction que nous devons puiser dans ces livres. C'est un avantage dont nous pouvons nous assurer que nous jouissons. Nous avons vu sur quels fondemens assurés repose la vérité des instructions que ces livres nous donnent ; & comment cette vérité, en nous prouvant celle des Miracles & des Prophéties, nous conduit à la divinité de ces livres ; comment elle sert à la prouver : & lorsque nous sommes parvenus à pouvoir nous assurer de leur inspiration, par leur vérité, nous pouvons aussi nous servir de l'idée de cette inspiration, pour acquérir une plus grande confiance dans la vérité de ce qu'ils nous rapportent.

Nous sentons naturellement que l'Être qui, par sa bonté est intervenu extraordinairement pour nous donner les Instructions qui nous étoient nécessaires, aura écarté l'erreur des Ecrits qu'il destinoit à nous éclairer. Dans ces idées, nous ne pouvons que nous appliquer avec un nouveau zèle, à puiser dans ces Ecritures précieuses, les lumiéres qui nous sont si nécessaires, & qui nous viennent de cette source unique & inépuisable de lumiére, qui étant aussi la seule source du bonheur qui fait le but principal de nos recherches, ne se propose, dans sa Bonté, de nous éclairer que pour nous rendre heureux.



DISCOURS XVIII.

Considérations qui doivent servir à nous animer à continuer nos recherches sur l'Histoire du peuple d'Israël, & sur les effets de la Religion qui lui a été donnée par Moyse.

Passage du Jourdain. Conquête du pays de Canaan. Conduite de la génération qui entre dans le pays de Canaan.

Dernieres exhortations de Josué. Conduite des générations suivantes. Suites de leur conduite.

Secours accordés au peuple hébreu. Prophètes, leurs leçons, leurs Prophéties. Samuel, David, Salomon.

Conduite des Rois de Juda & des Rois d'Israël. Sort de ces Royaumes. Esaïe, Ezéchias, Manassé

Effets des châtimens. Captivité de Babylone.

Eloignement des Juifs pour l'idolâtrie depuis le retour de la captivité

Jérémie, Ezéchiel, Daniel, Zorobabel,

Esdras, Néhémie, Aggée, Zacharie, Malachie. Soins de ces saints hommes, & les effets qu'ils ont produit.

Les effets de la Dispensation Mosaïque se développent. Venue du Messie.

Nous avons souvent, mes chers Enfans, joui ensemble du plaisir qu'il y a à découvrir la vérité : nous avons sur tout joui de ce plaisir en découvrant des vérités belles & utiles, telles que celles que nous a fait connoître la contemplation de la Nature. Elle nous a montré, dans l'Auteur des beaux objets qu'elle nous présente, la source du bonheur auquel nous aspirons : elle nous a découvert des lumiéres importantes sur la Religion, par laquelle nous pouvons obtenir de ce Grand Etre ce bonheur qui ne dépend que de lui. Nous avons été animés par-là, à pousser nos recherches sur ce qu'il a fait pour nous rendre heureux, & sur ce que nous devons faire pour parvenir à ce bonheur.

Ces recherches nous ont conduit, comme vous l'avez vu, à des connoissances importantes, que jamais la seule contemplation de la Nature ne nous auroit découvertes. Je parle de ce que vous ont appris les livres de Moyse : de cette suite de Faits tant naturels que surnaturels qu'ils exposent : de ces voies remarquables de la Providence, qui donnent des

instructions si précises & si utiles, sur ce que le Maître des hommes exige d'eux, pour qu'ils puissent jouir des biens que sa Bonté leur prépare. Nous avons été instruits dans ces livres d'une Doctrine céleste; nous y avons trouvé des Loix dictées par notre grand Législateur; & nous avons reconnu, dans ces Loix & dans la fanction qui y est jointe, les Loix qu'il a gravées dans nos ames en nous créant, & la fanction que fait connoître la conscience, suivant qu'elles sont observées ou qu'elles sont violées.

Les lumiéres si considérables, si belles, si intéressantes que nous avons puisées dans les livres de Moyse, n'ont pu que nous faire desirer de connoître encore de pareilles sources, dans lesquelles nous puissions puiser les lumiéres qui pourront de plus en plus nous conduire au bonheur : lumiéres que nous devons desirer avec autant d'ardeur & de constance, que nous desirons le bonheur même.

Nous avons trouvé, mes enfans, ces sources que nous cherchions. Vous avez vu, dans mes derniers Discours, que les livres qui suivent ceux de Moyse, dans la collection du Vieux Testament, sont écrits dans le même but que ceux de ce Législateur. Vous avez vu qu'ils sont une suite de ce que ces livres contiennent; qu'ils nous développent les voies de la Providence, qui tendent à l'instruction du Peuple d'Israël & du Genre-humain : Vous avez vu que cette collection de livres renferme des Ecrits vrais & divinement inspirés, dans les-

quels, par conséquent, vous pouvez puiser des Instructions, qui sont les Instructions de Dieu même.

Il n'est donc pas nécessaire que je vous exhorte à redoubler vos soins & votre attention. Pourriez-vous ne pas écouter lorsque Dieu parle ? Vous, dont le spectacle de la Nature a attiré toute l'attention ; vous qui avez suivi avec délices les recherches que nous avons faites sur les Ouvrages du Créateur ; vous qui vous êtes plû à entendre leur langage, à entendre tout ce qu'ils vous ont raconté de sa gloire, de ses Perfections adorables, de cette Providence dont l'idée fait les douceurs de votre vie & le sujet de vos espérances ; pourriez-vous ne pas donner la même attention à tout ce qu'il plait au Maître de l'Univers de vous manifester, dans sa Bonté, sur ce qu'il a fait pour votre bonheur & pour celui de vos semblables ?

Vous ne considérez encore, il est vrai, que les dispensations de sa Providence, qui ont un rapport direct à un seul peuple : mais vous savez déja que ces dispensations sont une partie du grand plan de Bonté & de Miséricorde qui embrasse le bonheur de tout le Genre-humain. Vous avancerez, en suivant les lumiéres que le Vieux Testament vous présente, dans cette belle route tracée par le Gouverneur du Monde, & qui conduit à cette même source de lumiére, de grace, de bonheur, à laquelle vous êtes remontés, en partant des heureuses circonstances dans les-

quelles vous avez été placés; en suivant la trace des lumiéres dont vous avez le bonheur d'être éclairés, & qui vous a conduit à l'Envoyé de Dieu par excellence, qui a mis en évidence la vie & l'immortalité.

C'est cet Envoyé qui devoit assurer aux hommes un bonheur éternel; c'étoit à lui qu'il étoit réservé de le leur montrer avec évidence: c'étoit l'Auteur de l'Alliance éternelle, qui devoit faire connoître les biens éternels. L'Alliance Mosaïque n'étoit qu'une Alliance temporelle; son terme étoit borné; aussi les biens qu'elle proposoit d'une maniére expresse, n'étoient que des biens temporels; c'étoit l'abondance, la prospérité, la longue vie, dans un pays fertile & agréable. Tels étoient les rudimens de l'Alliance de grace & éternelle, à laquelle devoit conduire cette Alliance temporelle. On ne peut cependant pas dire qu'elle fixoit uniquement les esprits & les cœurs des Israélites, sur cette vie qu'ils devoient passer sur la Terre. Elle étoit bien éloignée d'étouffer ces desirs & ces espérances, qui tournent tous les hommes vers l'immortalité: elle leur donnoit, au contraire, une nouvelle force, en donnant des connoissances pures & sublimes sur les Perfections de l'Etre Eternel, qui les avoit remplis, en les formant, de ces desirs & de ces espêrances. La Loi de Moyse montroit aux Israélites, avec la plus grande énergie, combien leur Créateur étoit juste & bon, combien il aimoit la vertu & ceux qui étoient fidéles à sa voix; & par-là elle leur faisoit

faisoit sentir que ce Dieu, qui est un Dieu éternel, tout juste & tout bon, ne borne pas à la vie présente son amour pour la vertu; ne borne pas les biens qu'il lui accorde à une vie passagére & toujours mêlée de peines & d'incertitude. Ils devoient, au contraire, se persuader de plus en plus, que les biens qui accompagnoient, dans cette vie, l'obéissance aux Commandemens de l'Eternel, n'étoient que les commencemens du bonheur qu'il réservoit à ceux qui lui étoient agréables. Ils n'auroient pu se persuader que leurs Peres Abraham, Isaac & Jacob, auxquels de si grandes promesses avoient été faites, avoient perdu toute espérance avec cette vie temporelle; eux qui n'avoient vécu que comme des étrangers dans la terre promise; & que l'Eternel, en se disant leur Dieu, même après leur mort, avoit montré comme des objets de son Amour & de sa Bonté. Les Israélites, au contraire, ne pouvoient que considérer ces Patriarches comme étant passés par la mort à une meilleure vie dont ils jouissoient dans le Ciel, où Enoch avoit été enlevé, & qui devoit être le lieu où seroient rassemblés tous ceux qui seroient mis en possession des biens promis aux Patriarches, des biens promis aux Israélites par Moyse & par les Prophètes.

Les Israélites auroient-ils pu se persuader que Moyse, ce fidéle serviteur de Dieu, alloit en les quittant, & après avoir rempli un long & pénible ministére, rentrer dans le néant, perdre pour toujours l'espoir des biens qu'il

avoit annoncés au peuple qu'il conduisoit, & aux générations suivantes : ces biens qu'il savoit que devoit faire connoître, avec plus de certitude le Prophète tel que lui, qui devoit être suscité dans la suite, & qui devoit faire le bonheur des générations passées, présentes & à venir.

Je ne dis pas que ces idées fussent celles dont s'occupoient toutes les personnes qui composoient le peuple d'Israël. L'expérience ne prouve que trop, que plusieurs de ceux qui sont à portée des plus grandes lumiéres, & des espérances les plus certaines, n'attachent leurs regards que sur la vie présente ; ne fixent leur cœur que sur ses biens fragiles, & oublient, en quelque maniére, l'éternité qui leur est montrée. L'expérience prouve encore plus, puisqu'elle fait connoître des hommes à portée de toutes ces grandes lumiéres, dont l'esprit est cultivé, & qui ne sont point captivés par des travaux qu'exigent des besoins pressans ; des hommes cependant qui ne tiennent qu'à la terre, qui s'efforcent d'étouffer en eux-mêmes & dans les autres le desir de l'immortalité, tout ce qui pourroit fortifier en eux l'idée d'un bonheur éternel ; & qui paroissent s'occuper du néant, comme l'on doit s'occuper de la vie & du plus grand objet de bonheur.

C'étoient donc les sages d'entre les Israélites, qui savoient sur-tout porter leurs idées de l'Alliance temporelle à l'Alliance éternelle ; de la vie présente à l'immortalité. Le plus grand

nombre a été, comme la multitude parmi tant de Nations; & outre cela, vous savez combien ce peuple grossier s'est souvent écarté des Loix qui lui avoient été données d'une maniére si remarquable, & s'est laissé aller au culte des faux Dieux.

Suivons à présent les principaux traits de son Histoire, tels qu'ils sont rapportés dans les livres du Vieux Testament. Attachons-nous sur-tout à considérer ceux qui montrent plus à découvert, que dans aucune autre Histoire, les voies de la Providence à l'égard de la conduite des individus & des Nations. Observons en particulier comment le peuple Hébreu s'est conduit à l'égard de la Religion qui lui a été donnée par Moyse; & quels sont les effets que cette Religion & les directions de la Providence ont enfin produit sur lui; effets qui serviront à nous développer les desseins de Dieu, & à nous conduire à l'accomplissement de ses promesses, par la venue au monde du Sauveur qui en étoit l'objet.

Vous savez comment les Israélites passerent le Jourdain & entrerent dans le Pays de Canaan sous la conduite de Josué. Le passage miraculeux de cette riviére ne put que leur rappeller le prodige qui ouvrit à leurs Peres un chemin dans la Mer rouge, & qui en même tems les délivra de Pharaon & de son armée qui les poursuivoient. Vous savez quels furent les succès de ce peuple dans la conquête du pays de Canaan; & qu'il eut plus d'une fois l'occasion de reconnoître qu'il étoit accompa-

gné de la protection toute-puissante du Dieu qui avoit tiré ses Peres d'Egypte, & qui l'avoit instruit & nourri dans le désert.

Vous avez appris comment Josué distribua les pays conquis aux différentes tribus, & exécuta tout ce qui avoit été prescrit par Moyse, sur le gouvernement & le culte qu'il avoit établi. Par-là furent accomplies les promesses faites aux Patriarches & à leurs descendans : par-là le peuple d'Israël se vit dans les circonstances que Moyse lui avoit annoncées dans le désert, & que supposoient une grande partie des Ordonnances qu'il avoit prescrites de la part de l'Eternel. Ce peuple vit donc alors l'accomplissement des promesses qui avoient été faites à ses Peres & à lui-même ; il vit que la Loi qu'il avoit reçue de Moyse, étoit la Loi du Maître de l'Univers qui l'avoit toujours conduit, & qui venoit de le mettre en possession du pays dans lequel il seroit appellé à la remplir.

Toutes ces marques éclatantes d'une Providence bienfaisante qu'éprouva cette génération que conduisoit Josué, firent sur elle d'heureuses impressions. Elle *servit l'Eternel tout le tems de Josué, & tout le tems des Anciens, qui survécurent à Josué, & qui avoient vu les grandes œuvres que l'Eternel avoit faites en faveur d'Israël* (a). Le zèle de cette génération parut d'une maniére sensible, lorsque les tribus de Gad, de Ruben & la demi tribu de Manassé

(a) Juges II. 7.

furent renvoyées dans leur pays à l'Orient du Jourdain, après avoir aidé aux autres tribus à conquérir le pays qui étoit à l'Occident de cette riviére. Cette partie du peuple d'Israël dressa sur les bords du Jourdain un monument, qui devoit servir à perpétuer la mémoire de leurs liaisons avec ceux de leurs freres dont ils seroient séparés par cette riviére. Ceux-ci ayant appris qu'ils avoient bâti un autel, crurent qu'ils vouloient s'en servir pour y établir leur culte, & violer par-là les Ordonnances qui fixoient ce culte au lieu où l'Arche de l'Alliance étoit déposée. Ils furent allarmés par cette idée; ils craignirent de voir tomber sur leurs freres & sur eux-mêmes, les châtimens dénoncés contre toute désobéissance aux Ordonnances de l'Eternel. Ils accoururent, ils se plaignirent, ils firent des reproches qui exprimoient leurs sentimens, & qui servirent à leur apprendre que leurs freres étoient fidéles à leur devoir, & remplis comme eux du souvenir des bienfaits de Dieu, de ses promesses & de ses menaces. *Quel crime n'avez-vous pas commis contre le Dieu d'Israël*, leur dirent-ils, *en vous détournant aujourd'hui de l'Eternel, & en vous bâtissant un autel, pour vous revolter aujourd'hui contre l'Eternel, afin que dès demain sa colere s'allume contre toute l'assemblée d'Israë* (*a*). Ils leur répondirent, *Le Fort, le Dieu, l'Eternel le sait lui-même & Israël le connoîtra, si c'est par un esprit de revolte, & si c'est*

(*a*) Josué XXII. 16 & 18.

pour commettre un forfait contre l'Eternel. En ce cas-là, ne nous sauve pas aujourd'hui, ô Eternel .... Dieu nous garde de nous revolter contre l'Eternel, & de nous détourner aujourd'hui de l'Eternel, en bâtissant un autel pour holocauste, pour gateau & pour sacrifice, outre l'autel de l'Eternel notre Dieu, qui est devant son pavillon (a).

Les Israélites devoient beaucoup les sages dispositions qu'ils montrerent dans cette occasion, aux soins que prit toujours Josué, ce digne successeur de Moyse, de leur rappeller les faveurs signalées accordées par le Dieu d'Israël, à leurs Peres & à eux-mêmes. Il redoubla ses efforts lorsqu'il se vit avancé en âge, & que la fin de son Ministere & de sa vie approchoit (b). *Or voici*, dit-il, *je m'en vai aujourd'hui par le chemin de toute la terre: reconnoissez donc de tout votre cœur & de toute votre ame, qu'il n'est pas tombé un seul mot de toutes les bonnes paroles que l'Eternel votre Dieu a dites de vous : tout ce qu'il vous avoit promis est arrivé; il n'en est pas tombé un seul mot.... Encouragez-vous donc de plus en plus, pour garder & pour faire tout ce qui est écrit au livre de la Loi de Moyse, afin que vous ne vous en détourniez ni à droite ni à gauche.... Prenez donc garde avec soin sur vos ames, que vous aimiez l'Eternel votre Dieu. . . . Si vous transgressez l'Alliance de l'Eternel votre Dieu, qu'il vous a commandé d'observer; si vous allez servir d'au-*

(a) Josué XXII. 22 & 29. (b) Josué XXIII.

tres Dieux, & si vous vous prosternez devant eux, la colére de l'Eternel s'embrasera contre vous, & vous périrez incontinent de dessus cette bonne terre qu'il vous a donnée (*a*).

Josué fait, comme Moyse, les plus grands efforts pour toucher les cœurs des Israélites, & pour les déterminer à ne s'éloigner jamais du culte du vrai Dieu, qui les avoit comblé de tant de biens, & par des merveilles si éclatantes. *Maintenant donc*, leur dit-il, *craignez l'Eternel, & servez-le en intégrité & en vérité; & quittez les Dieux que vos Peres ont servi au-delà du fleuve & en Egypte, & servez l'Eternel* (*b*). Il tâche de les persuader & de les toucher par son exemple. Il leur exprime que pour lui jamais il n'abandonnera le service de l'Eternel. Il les anime en paroissant les laisser les maîtres de leur choix. *Que s'il ne vous plaît pas de servir l'Eternel, choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir*, leur dit-il. Mais il leur déclare qu'il n'hésite point dans son proche choix. *Mais, pour moi & ma maison nous servirons l'Eternel* (*c*). Il répond non-seulement de lui, mais de ses enfans, de sa maison, auxquels, suivant les conseils réitérés de Moyse, il avoit toujours donné les Instructions les plus assidues, pour les attacher à leur devoir.

Les Israélites sont touchés de la défiance que Josué leur témoigne : ils sont touchés par la force de ses raisons & de son exemple; & ils s'écrient d'une commune voix : *Dieu nous*

(*a*) ℣. 14, 6, 11, 16. (*b*) Josué XXIV. 14.
(*c*) ℣. 15.

garde d'abandonner l'Eternel pour servir d'autres Dieux. Nous servirons l'Eternel notre Dieu & nous obéirons à sa voix (*a*).

Heureux leurs descendans! s'ils avoient toujours eu présente à l'esprit cette salutaire résolution de leurs Peres; s'ils avoient toujours considéré tous les motifs qui devoient les porter à ne jamais s'éloigner du service de leur Dieu, & à observer les Ordonnances qu'il leur avoit prescrites. Ils auroient joui constamment de cette prospérité promise à ceux qui seroient obéissans aux Loix de Moyse, & qui ne se laisseroient point aller au culte des faux Dieux: on auroit vu les vertus & le bonheur passer de générations en générations; & ces peuples heureux donner au monde un exemple frappant des biens attachés, dès cette vie, à l'observation de ces Loix, qui doivent être le principe d'une félicité éternelle.

Mais, c'étoit encore plus par le châtiment que par les bienfaits, que ce peuple indocile devoit être conduit. Son Histoire n'est qu'une vicissitude continuelle d'adversités & de prospérités, proportionnées à sa fidélité & à sa désobéissance. Et comme sa désobéissance l'a emporté souvent de beaucoup sur sa fidélité, il a été exposé à des calamités longues & considérables: il a été un exemple pour lui-même, pour les Nations qui l'environnoient, & pour toutes les générations futures.

Nous ne suivrons point l'Histoire de toutes

(*a*) ℣. 16 & 24.

ces révolutions inſtructives. Vous devez, mes Enfans, vous occuper à puiſer les leçons qu'elles nous donnent, dans la lecture des livres qui contiennent cette Hiſtoire. Vous verrez que, ſous les Juges & ſous les Rois de Juda & d'Iſraël, juſqu'à la captivité, toute l'Hiſtoire du peuple Hébreu eſt une ſuite d'exemples bien propres à ſervir de leçons à toutes les Nations de la Terre ; exemples remarquables & préſentés de maniére à faire de grandes impreſſions.

De ſaints hommes ont été ſuſcités au milieu du peuple Hébreu, pour l'inſtruire, pour lui rappeller les bienfaits dont ſes ancêtres & lui avoient été comblés de la part de Dieu, pour l'avertir de ſes fautes, pour lui dénoncer les châtimens dont elles ſeroient ſuivies s'il y perſiſtoit. Ces leçons ſalutaires lui étoient données avec force, avec éloquence, avec les lumiéres & les ſentimens qui pouvoient perſuader l'eſprit & toucher le cœur. Elles étoient accompagnés de Faits frappans & ſurnaturels, propres à exciter l'attention & à perſuader, en montrant une intervention extraordinaire de la part de Dieu, que toute la Nature & que leurs cœurs devoient déja leur faire connoître ; du Dieu qui s'étoit manifeſté à leurs Peres de tant de maniéres ; & dont toutes les Loix ſervoient à leur rappeller ſa Sainteté, ſa Bonté, ſa Juſtice, ſa Sageſſe & ſa Puiſſance. La plupart des ſaints hommes dont nous parlons, & dont nous avons les Ecrits, étoient en particulier doués du don de Prophétie, qu'ils faiſoient

servir à instruire & à corriger les peuples auxquels ils s'adressoient, & à préparer même des Instructions pour les générations à venir, qui leur seroient fournies par les belles leçons qu'ils leur laissoient, & par l'accomplissement des Prophéties, dans lesquelles ils annonçoient les biens & les maux qui devoient être les suites de leurs vertus ou de leurs vices.

On est frappé quand on considére les réchutes continuelles du peuple d'Israël, malgré les secours puissans qu'il avoit pour persévérer dans l'obéissance à la Loi de Dieu. On admire la Bonté de ce Dieu si souvent offensé ; & qui sans cesse envoie de nouveaux Ministres pour avertir, pour exhorter, pour instruire ce peuple ingrat & rébelle.

Je ne pourrois, mes Enfans, sans donner à ces Discours une très grande étendue, vous rappeller toutes les circonstances dans lesquelles ce Dieu juste & bon est intervenu par le moyen de ses Ministres, & par les directions de sa Providence, pour produire sur ce peuple les heureux effets qu'auroit dû produire le seul souvenir des premieres marques de sa Bonté, de sa Justice & de sa Puissance. Je me contenterai de faire mention de quelques-unes des circonstances nombreuses dont je parle.

Vous pouvez ici vous ressouvenir de tout ce que je vous ai dit sur la maniére dont Moyse & Josué ont rempli leur ministere. Samuel, le dernier des Juges d'Israël, dans ces momens où il étoit prêt à terminer son ministere, rassemble les Israélites, comme avoient fait Moy-

se & Josué dans la même circonstance, & leur rappelle, comme eux, tous les biens dont leurs Peres & eux avoient été comblés. Il leur rappelle les châtimens remarquables qui étoient tombés sur ceux qui s'étoient rebellés contre Dieu, & qui avoient violé ses Commandemens ; & il finit, comme ses prédécesseurs, par les exhortations les plus propres à toucher & à persuader. *Si vous craignez l'Eternel*, leur dit-il, *si vous le servez, si vous obéissez à sa voix, & si vous n'êtes point rebelles au Commandement de l'Eternel, alors & vous & votre Roi qui régne sur vous, vous aurez l'Eternel votre Dieu devant vous. Mais si vous n'obéissez pas à la voix de l'Eternel, & si vous êtes rebelles au Commandement de l'Eternel, la main de l'Eternel sera aussi contre vous, comme elle a été contre vos Peres.* (*a*). *Pour moi, Dieu me garde que je péche contre l'Eternel, & que je cesse de prier pour vous ; mais je vous enseignerai le bon & droit chemin. Craignez seulement l'Eternel & servez-le en vérité, de tout votre cœur. Car vous avez vu les choses magnifiques qu'il a faites en votre faveur. Que si vous persévérez à faire le mal, vous serez consumés vous & votre Roi* (*b*).

Quel est l'autre peuple qui ait eu des conducteurs aussi éclairés que le peuple d'Israël, des conducteurs aussi attachés à son bonheur, aussi soigneux à lui donner les plus belles & les plus touchantes leçons ? Et pour tout di-

(*a*) I Samuel XII, 14, 15. (*b*) ℣. 23—25.

re, quel est le peuple que Dieu lui même ait conduit & gouverné d'une maniére si remarquable, & par des voies si propres à l'instruire & à le former ; & si propres à montrer à toutes les Nations cette Providence qu'il exerce envers elles.

Vous connoissez les Cantiques du Roi David, par lesquels il instruisoit son peuple, & l'animoit à être fidéle à ses devoirs envers le Dieu d'Israël. Il le lui fait connoître, en le montrant dans ses Ouvrages magnifiques, & dans les biens dont il a comblé les Israélites, depuis Abraham jusqu'au tems présent, par les marques les plus éclatantes de sa protection & de sa bonté : tels sont les Ps. CIII. CIV. CV. CVI. Ces Cantiques & plusieurs autres étoient chantés publiquement dans les assemblées du peuple d'Israël ; ils étoient imprimés de bonne heure dans la mémoire de la jeunesse ; ils étoient récités dans les familles, & sur-tout dans celles qui avoient le bonheur d'avoir des chefs attachés à l'Eternel, & soigneux à le servir eux & leur maison. Quels secours pour ce peuple ! Il semble qu'ils devroient avoir produit les effets les plus promts & les plus durables.

C'est aussi l'idée dont on est rempli, en lisant ce qui est rapporté au chap. VIII. du premier livre des Rois, sur la consécration que fit Salomon du Temple qu'il avoit bâti. Sa priére renferme les idées de l'Etre Suprême les plus sublimes, les plus instructives, les plus propres à remplir de confiance, d'amour

& d'obéissance pour ce Grand Etre ; les plus propres par conséquent à attacher pour toujours les Israélites au culte du vrai Dieu. *O Eternel Dieu d'Israël*, dit Salomon, *il n'y a point de Dieu semblable à toi dans les Cieux en haut, ni sur la terre en-bas : c'est toi qui gardes l'alliance & la miséricorde envers tes serviteurs, qui marchent devant ta face de tout leur cœur Voilà les Cieux & même les Cieux des Cieux ne te peuvent contenir, combien moins cette maison que je t'ai bâtie* (*a*). Il invoque Dieu, il lui demande la continuation de ses bontés pour son peuple ; il reconnoît & il célébre celles dont il a déja été comblé, & il atteste que tout ce qui avoit été annoncé par Moyse a été accompli. *Beni soit l'Eternel qui a donné du repos à son peuple d'Israël. Il n'est pas tombé à terre un seul mot de toutes les bonnes paroles qu'il avoit prononcées par Moyse son serviteur. Que l'Eternel notre Dieu soit avec nous, comme il a été avec nos Peres ; qu'il ne nous abandonne point, & qu'il ne nous délaisse point. Mais qu'il incline notre cœur vers lui, afin que nous marchions dans toutes ses voies, & que nous gardions ses commandemens, ses statuts & ses ordonnances qu'il a prescrites à nos Peres* (*b*).

Ces leçons & ces exhortations ne produisirent cependant que des effets passagers. Si la corruption des idées entraîna souvent celle des mœurs, il arriva aussi fréquemment que la corruption des mœurs influa sur les idées, &

(*a*) 1. Rois VIII. 23 & 27. (*b*) ℣. 56, 57, 58.

servit à éloigner les Israélites du culte du vrai Dieu. C'est ce qui arriva dans les tems dont nous parlons ; & ce qui ne peut que causer le plus grand étonnement, & engager à être extrêmement sur ses gardes, c'est que Salomon lui-même en fut un exemple funeste & humiliant. Ce Prince, remarquable dans sa jeunesse par ses lumiéres & par sa sagesse, se laissa séduire dans sa vieillesse par des femmes étrangéres & idolâtres. Il viola le Commandement qui interdisoit si expressement toute liaison avec elles. Ce péché le conduisit à d'autres ; & il alla enfin jusqu'à se rendre coupable d'idolâtrie. Nous voyons, par ce triste exemple, combien le commerce avec les peuples idolâtres étoit dangereux pour la Religion ; nous voyons aussi combien il importe en général d'éviter les mauvaises compagnies ; combien même les plus instruits doivent se défier d'eux, & par conséquent quels soins on doit se donner, pour ne jamais perdre de vue les grandes idées & les motifs puissans, qui servent à retenir l'homme dans le devoir, à le faire vivre comme étant toujours en présence du Grand Etre dont il dépend, & auquel il doit rendre compte de ses actions.

Les Israélites se montrerent, dans les tems qui suivirent, bien différens de ce qu'ils devoient être à cet égard. La suite de leur Histoire n'est presque qu'une suite continuelle de désobéissances aux Commandemens de Dieu, & d'actes d'idolâtrie, par lesquels ils s'éloignoient de lui. L'événement qui partagea l'E-

tat en deux Royaumes, entraîna des circonſtances funeſtes à la vraie Religion. Jéroboam devenu Roi de dix tribus, établit, par une malheureuſe politique, un culte idolâtre dans ſon Royaume, pour éloigner ſon peuple de ce qui auroit pu contribuer à le réunir au Royaume de Juda. Auſſi, tant que le Royaume d'Iſraël ſubſiſta, il ne fut gouverné que par des Rois impies, inſenſibles aux avertiſſemens de différens Prophètes, & aux châtimens remarquables qui tomberent ſur cet Etat & ſur les particuliers.

Il y eut dans le Royaume de Juda quelques Rois ſages & vertueux, qui de tems à autre ramenerent les peuples au culte du vrai Dieu. Alors les perſonnes pieuſes oſoient ſe montrer; les Prophètes étoient écoutés, & le peuple ſe laiſſoit inſtruire des merveilles qui avoient été faites en faveur de ſes Peres, & des Commandemens qui leur avoient été preſcrits.

C'eſt ce que l'on vit, par exemple, lorſqu'Ezéchias fut devenu Roi de Juda, en ſuccédant à l'impie Achas, ſous lequel le culte du vrai Dieu avoit été entiérement aboli. Ezéchias, dès qu'il fut monté ſur le trône, s'occupa avec zèle à rétablir ce vrai culte, & à inſpirer à ſon peuple les ſentimens de repentance, d'obéiſſance & de reconnoiſſance qui en font la partie la plus importante. Ce Prince avoit eu le bonheur de n'être pas entraîné par l'exemple pernicieux d'un Pere impie. Il avoit ſans-doute été inſtruit dans les Loix de Moyſe, par la lecture des Ecrits ſacrés; il avoit

profité des leçons & des avertissemens des saints hommes, des Prophètes, qui, sous le régne précédent, n'avoient cessé d'exhorter & de dénoncer les châtimens qui seroient la suite de l'impiété du Roi & du peuple : il avoit surtout été frappé des grandes leçons d'Esaïe, par lequel il fut éclairé pendant tout son régne; il avoit considéré le sort du Royaume d'Israël, réduit en servitude sous le Roi d'Assyrie, & dont une partie des peuples avoient été menés en captivité dans ses Etats, & dispersés dans différentes provinces : il savoit, par les Prophéties d'Esaïe, qu'un pareil sort attendoit les peuples de Juda, s'ils ne se repentoient & s'ils ne se corrigeoient; & il s'efforça de détourner ces châtimens, en les ramenant à leur devoir, & en leur donnant un bon exemple. Il invita même les restes du peuple du Royaume d'Israël à se joindre à lui, & à venir rendre au vrai Dieu un culte qui avoit été depuis si long tems aboli dans leur pays *Vous enfans d'Israël*, leur fit-il dire, *retournez à l'Eternel, le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, & il se retournera vers le reste d'entre vous, qui est échappé des mains des Rois d'Assyrie* (*a*).

Quelques-unes, en effet, des tribus d'Israël s'humilierent & vinrent à Jérusalem; & tout le peuple de Juda s'unit avec zèle *pour exécuter le Commandement du Roi & des principaux, selon la parole de l'Eternel.*

On voit ici ce que peut sur un peuple l'exemple

(*a*) II Chron. XXX. 6.

xemple d'un Roi vertueux & celui des principaux de la Nation : on voit aussi combien sont précieux les livres & tous les monumens qui servent à rappeller les grands principes de la Religion : on voit combien il est avantageux, pour une Nation, d'avoir pour base de sa constitution, la base même de la Religion, la connoissance & le culte du vrai Dieu, & les Loix qu'il a prescrites. Tel étoit le bonheur du Royaume de Juda, dans lequel le culte n'avoit été altéré que sous les mauvais Princes ; mais qui n'avoit jamais été changé par une Loi de l'Etat, comme dans le Royaume d'Israël.

Ezéchias fut succédé par un fils qui n'imita point sa piété, son zèle & sa vertu. Manassé suivit l'exemple de l'impie Achas *: il fit que Juda & les habitans de Jérusalem s'égarerent, jusqu'à faire pis que les Nations qui avoient été exterminées de devant l'Eternel (a)* : il se vit enfin exposé aux châtimens qui avoient été dénoncés par les Prophètes. *Manassé fut mis dans les fers, lié de doubles chaînes d'airain, & emmené captif à Babylone.* Ce que le bon exemple d'Ezéchias, ce que les délivrances merveilleuses dont il avoit été le témoin n'avoient pu opérer, l'adversité l'opéra. *Dès qu'il fut dans l'angoisse, il supplia l'Eternel son Dieu & il s'humilia fort devant le Dieu de ses Peres.* Il fut exaucé, il fut mis en liberté, il retourna à Jérusalem, *il reconnut que l'Eternel est celui*

(a) 2. Ch. XXXIII. 9.

qui est Dieu, & il s'appliqua à rétablir son culte (*a*). Il fut un exemple remarquable des heureux effets que l'adversité produit sur les cœurs qui ne sont pas absolument corrompus, & il vérifia ce qu'Esaïe avoit dit des effets que produiroient les châtimens de Dieu. *En ce jour-là, l'homme jettera sa vue vers celui qui l'a formé, & ses yeux regarderont vers le saint d'Israël* (*b*). Il dit aussi dans un autre endroit; *Lorsque tes jugemens sont sur la terre, les habitans de la terre apprennent la justice* (*c*). C'est ce que prouve constamment l'expérience. L'homme se montre moins sensible aux biens dont il est comblé, qu'à la privation de ces biens, & aux maux qui leur succédent. Tel fut toujours le cas du peuple Hébreu: tel fut celui du Royaume de Juda, que le sort même de celui d'Israël ne ramena point, comme il auroit dû naturellement le ramener. Les maux qui étoient tombés sur ce dernier Royaume, lui avoient été dénoncés par les Prophètes, qui avoient aussi fait connoître à celui de Juda le sort qui devoit être une suite de son endurcissement. Ce peuple ne pouvoit douter de l'exécution de ces menaces; car il avoit devant lui l'exemple de celui du Royaume d'Israël qui devoit le frapper; & cependant, il ne rentra en lui-même, que lorsque, réduit en servitude par Nébucadnezzar, il vit Jérusalem & son Temple détruits, & fut conduit en captivité dans une terre étrangére.

(*a*) ℣. 11—13. (*b*) Esaïe XVII. 7.
(*c*) XXVI. 9.

Vous avez vu, mes Enfans, dans le Discours précédent, comment ce peuple sentit ses maux dans la captivité ; comment il s'en affligea, & comment il revint à Dieu & implora son secours. Vous avez vu que les Prophètes Jérémie, Daniel & Ezéchiel s'efforcerent, par leurs exhortations, à réveiller ses sentimens & à exciter son repentir. Vous avez vu comment les Israélites, après le retour de la captivité, profiterent avec zèle des soins d'Esdras & de Néhémie, pour les instruire dans la Loi de Dieu, par la lecture du livre dans lequel elle est contenue. Ils jeunerent, ils s'humilierent, *ils se séparerent de tous les étrangers, & ils se présenterent, confessant leurs péchés & les iniquités de leurs Peres* (a). Ils célébrerent, par leurs priéres & par leurs louanges, l'Eternel qu'ils reconnurent pour le seul Eternel. Ils se rappellerent tout ce qu'il avoit fait à l'égard de leurs Peres & d'eux-mêmes. Ils publierent ses bienfaits, sa patience & ses grandes miséricordes. Ils déclarerent en sa présence qu'ils avoient mérité les châtimens qui leur avoient été infligés. *Certainement*, disoient-ils, *tu es juste dans tout ce qui est arrivé: car tu as agi en vérité, mais nous avons agi avec méchanceté* (b).

Dès lors le peuple Hébreu resta fidéle au culte du vrai Dieu. Il témoigna toujours le plus grand éloignement pour l'idolâtrie, dans laquelle ceux qui l'avoient précédé, étoient

(a) Néhémie IX 1, 2. (b) Néh. IX. 33.

tombés si fréquemment. Ce peuple n'oublia jamais les châtimens qui avoient été la suite de la désobéissance de ses Peres, & dont il ressentoit les conséquences : il eut toujours devant les yeux la captivité de Babylone, qu'il pouvoit d'autant moins oublier, qu'il étoit encore soumis à cette même Puissance qui lui avoit permis de retourner dans sa patrie. *Voici*, disoient-ils, *nous sommes aujourd'hui esclaves même dans le pays que tu as donné à nos Peres, pour en manger le fruit & les biens ; voici nous y sommes esclaves. Et il rapporte en abondance pour les Rois que tu as établis sur nous, & qui dominent sur nos corps & sur nos bêtes, à leur volonté, de sorte que nous sommes dans une grande angoisse. C'est pourquoi à cause de tout cela nous contractons une ferme alliance, & nous l'écrivons, & les principaux d'entre nous, nos Lévites & nos Sacrificateurs y apposent leurs seings* (*a*).

La lecture assidue de tous les livres sacrés que possédoit alors le peuple Hébreu, contribua aussi beaucoup à l'attacher au vrai culte qui lui avoit été prescrit. Il ne pouvoit qu'être frappé de tant de belles leçons, de tant d'exemples, de tant de Prophéties déja accomplies, qui lui montroient, d'une maniére frappante, le Dieu Créateur des Cieux & de la Terre qui lui étoit annoncé. C'étoit-là un des buts & un des effets de la Prophétie, exprimé par ces paroles qu'Esaïe fait entendre de la

(*a*) Néh. IX. 36—38.

part de Dieu. *Je t'ai annoncé dès lors ces choses-là, & je te les ai fait entendre, avant qu'elles arrivassent, afin que tu ne disse pas : mes faux dieux ont fait ces choses, & mon image taillée, & mon image de fonte les ont ordonnées* (a).

Quoique soumis à des peuples idolâtres, quoiqu'environnés de tous côtés par l'idolâtrie, quoique répandus parmi des Nations où ils n'entendoient parler que des faux Dieux, les Juifs, après la captivité de Babylone, ont toujours été fermes dans leur résolution, à ne reconnoître que le Dieu de leurs Peres, qu'ils savoient être le seul vrai Dieu. Ils ont résisté aux persécutions qui ont été exercées contr'eux, pour leur faire abandonner leur culte. On a vu même les exemples de fermeté aller jusqu'à souffrir le martyre.

Heureux ce peuple ! si ses mœurs avoient toujours répondu à la sainteté du Dieu qu'il adoroit ; si la doctrine qu'il avoit le bonheur de posséder, n'avoit pas été obscurcie par de fausses interprétations ; & s'il avoit su voir dans la Revélation dont il étoit honoré, les vues du Gouverneur du monde, qui préparoient la venue du Grand Prophète, dont les Instructions devoient être adressées un jour à toutes les Nations, & faire le bonheur de tous les hommes.

Zorobabel, Esdras & Néhémie, furent fécondés par les Prophètes Aggée, Zacharie &

(a) Esaïe XLVIII. 5.

Malachie, dans tout ce qu'ils firent pour bâtir Jérusalem & le Temple, & pour rétablir le culte de Dieu prescrit par la Loi de Moyse. Ces Prophètes ne cesserent d'exhorter la Nation à laquelle ils s'adressoient, à profiter des châtimens que leurs Peres & eux avoient éprouvés; à se repentir de leurs fautes, & à suivre les ordonnances de l'Eternel, &, en particulier, ces Loix morales, qui font toujours l'essence du vrai culte & de la vraie Religion: ces Loix prescrites par la Loi de Moyse, rappellées sans cesse par les Prophètes, & dont la violation avoit attiré si souvent aux Israélites l'indignation de l'Eternel & les châtimens qui en avoient été la suite. C'est ce qu'exprime Dieu par la bouche de Zacharie. *Voici ce qu'avoit dit l'Eternel des armées. Faites ce qui est véritablement droit, & exercez la miséricorde & la compassion chacun envers son frere; & ne faites point de tort à la veuve, ni à l'orphelin, ni à l'étranger, ni à l'affligé, & que personne de vous ne pense aucun mal dans son cœur contre son frere. Mais ils n'y ont point voulu entendre, mais ils ont tiré l'épaule en arrière, & ils ont appesanti leur oreille pour ne point écouter la Loi & les paroles que l'Eternel leur adressoit par son Esprit, & par les Prophètes qui ont été ci-devant; & il y a eu une grande indignation de la part de l'Eternel: ainsi, quand ils ont crié je ne les ai point écouté, a dit l'Eternel des armées; & je les ai dispersés, comme par un tourbillon, parmi toutes les Nations*

qu'ils ne connoissoient point, & le pays a été désolé après eux (*a*).

L'Eternel annonce ensuite aux Israélites les biens qu'il s'est proposé de leur faire dans sa miséricorde : il veut les ramener dans leur pays, il veut que Jérusalem soit rebâtie ; qu'on y vive dans la joie & dans la prospérité, que l'on séme en paix, que la vigne rende son fruit, & la terre son rapport ; que les Cieux donnent leur rosée, & que tous ceux qui sont restés de ce peuple, soient les héritiers de ces choses (*b*). Mais qu'est-ce qu'il exige d'eux ? D'observer les Loix éternelles de morale, de bienfaisance, de justice que leurs Peres avoient violées. *Mais voici les choses que vous serez*, dit l'Eternel. *Parlez en vérité chacun à son prochain; prononcez la vérité & un jugement de paix dans vos portes : & que personne ne médite du mal contre son prochain dans son cœur; & n'aimez point le faux serment, car ce sont-là toutes choses que j'ai en haine. Aimez donc la paix & la vérité* (*c*). Ce sont ces vertus, & les faveurs signalées qu'elles attiroient sur ce peuple, qui devoient exciter l'attention des Nations, & les porter à rechercher l'Eternel. *Aussi*, est-il dit, *plusieurs peuples, & de puissantes Nations viendront à Jérusalem rechercher l'Eternel des armées & supplier l'Eternel* (*d*).

Vous voyez, mes Enfans, les effets que devoit produire la dispensation Mosaïque, s'opérer peu-à-peu, par des événemens éclatans,

(*a*) Zach. VII. 9—14. (*b*) VIII. 12.
(*c*) ℣. 16, 17, 19. (*d*) ℣. 22.

qui excitoient même l'attention des autres Nations. Vous voyez les Israélites affermis pour toujours contre l'idolâtrie. Vous voyez les vertus morales qui devoient être la base de la Religion prêchée par le Messie, annoncées de plus en plus au peuple Hébreu, comme ce que demande de lui le Gouverneur du Monde, comme la source de tous les biens qu'ils pouvoient en attendre. Vous voyez que ce sont ces vertus qui devoient, autant que les délivrances remarquables accordées au peuple Hébreu, frapper les autres Nations, & les porter à venir à Jérusalem rechercher l'Eternel & le supplier.

Aggée, Zacharie & Malachie joignirent à leurs exhortations plusieurs Prophéties touchant d'autres Nations, dont l'accomplissement pouvoit servir à attacher les Juifs au seul vrai Dieu, & à les remplir de plus en plus de confiance en lui. Mais, ils annoncerent surtout la venue du Messie, & la grande délivrance qu'il devoit opérer en faveur des hommes. Ces Prophètes contribuerent par-là à fixer l'attention des Israélites sur toutes les Prophéties qui avoient servi à les préparer à ce grand événement. Ils ne pouvoient que s'occuper de celles de David, d'Esaïe & de tous les Prophètes qui avoient précédé la captivité. Ils les trouvoient confirmées dans celles de Jérémie, d'Ezéchiel & de Daniel. Le caractére du Messie, le tems de sa venue, le lieu de sa naissance, les circonstances des Juifs dans ce tems-là, les biens que le Messie devoit acquérir aux hom-

mes, tout étoit désigné dans ces Prophéties. Aussi les Juifs étoient-ils remplis des espérances qu'elles leur donnoient, & attendoient dans le tems marqué le Messie qu'elles leur annonçoient. Ils se faisoient, il est vrai, de fausses idées de ce Messie. Ils attendoient de lui des biens temporels. Ils s'imaginoient qu'il paroîtroit dans l'éclat des grands de la terre, parce qu'ils n'avoient pas fait attention à tout ce qui avoit été dit sur son humiliation & sur les souffrances auxquelles il seroit exposé.

Les Prophètes Aggée, Zacharie & Malachie sont les seuls qui aient prophétisé après le retour de la captivité. Entre le dernier de ces Prophètes & la venue du Messie, il s'est écoulé environ 500 ans. Les Juifs purent recevoir, pendant cette période, par la lecture des livres du Vieux Testament, toutes les Instructions qui leur étoient nécessaires. L'accomplissement successif de plusieurs Prophéties qui avoient été faites rélativement au sort de diverses Nations, & qui eut lieu dans cette période, pouvoit servir à les instruire & à les persuader, autant qu'auroient pu le faire les leçons de nouveaux Prophètes.

Enfin, dans l'accomplissement des tems, Jésus a paru sur la Terre, pour faire succéder à la dispensation Mosaïque, cette dispensation à laquelle elle conduisoit ; il a paru pour éclairer le Monde, & non une seule Nation.

Nous sommes revenus, comme vous voyez, mes Enfans, à ces tems dont nous étions par-

tis, pour chercher, dans des siécles plus reculés, les lumiéres dont ont joui les hommes. Nous avons été attirés par celles que nous avons vu briller dans l'Orient depuis les tems les plus anciens. Le succès de nos recherches a été considérable. Nous avons trouvé dans les livres de Moyse & dans les autres livres du Vieux Testament, des secours extraordinaires qui nous ont conduit de la Raison à la Révélation; & qui nous ont montré de grandes directions de la Providence, que jamais les simples lumiéres naturelles n'auroient pu pénétrer.





DISCOURS XIX.

Les lumiéres des Chrétiens & celles des Juifs conduifent à Jéfus-Chrift. C'eft fur lui que l'attention doit être fixée. On examine auparavant, fi d'autres Nations que celle des Juifs, n'ont point joui de lumiéres confidérables & même furnaturelles. Fauffeté des Révélations dont ces Nations ont prétendu être en poffeffion. Corruption de leurs lumiéres & de leur culte.
Recherches fur l'Hiftoire des lumiéres des Nations.
Les Hiftoriens. Les Poëtes.

JE vous rappellerai ici une confidération que j'ai indiquée à la fin du Difcours précédent. Il eft intéreffant d'obferver comment nous fommes amenés au tems de la prédication de l'Evangile par Jéfus-Chrift, en remontant des lumiéres dont nous avons le bonheur de jouir, jufqu'à l'origine de ces lumiéres (*a*); & en fuivant les premieres lumiéres que l'antiquité nous préfente, dans le cours de leur développement

(*a*) Voyez Difc. III. fub. fin. & Difc. IV.

& de leur accroissement. Nous apprenons par-là que Jésus-Christ est la source, le centre des vraies lumiéres ; que c'est dans ses leçons que nous trouverons les connoissances les plus importantes & les plus sures, sur la Religion, & sur les moyens de parvenir au bonheur.

C'est donc sur Jésus-Christ que nous devons fixer notre attention. C'est à son école que nous pouvons nous assurer d'apprendre tout ce que nous devons le plus souhaiter de savoir. Il nous répétera les plus belles leçons que nous avons déja reçues des Ouvrages de la Nature ; il les amplifiera, il fera briller à nos yeux avec un nouvel éclat, les Perfections de l'Etre Suprême que la Contemplation de la Nature nous a découvertes. Il nous ouvrira ces trésors de Bonté qui sont la source de toutes les richesses que nous avons déja tant admirées dans la Nature ; de ces bontés qui ont si souvent touché nos cœurs ; qui ont fait nos délices dans le présent, & qui nous ont rempli d'espérances pour l'avenir.

Vous jouissez à présent, mes Enfans, plus que jamais des heureux fruits des Instructions que vous avez reçues. En observant les Ouvrages de la Nature, en considérant les dispensations de la Providence dans la Loi & dans les Prophètes, vous avez été environnés des objets les plus beaux & les plus instructifs, dont l'esprit humain puisse être occupé. Ces objets ont formé pour vous un spectacle qui a excité votre admiration & votre reconnoissance ; qui a instruit & étonné vos esprits, & qui a touché vos cœurs.

Mais vous voyez à préfent que ce ne font pas là les feuls avantages que vous retirez de ces Inftructions. Elles vous ont conduit à un fpectacle plus grand encore ; à des leçons, à des connoiffances qui doivent mettre le comble à votre inftruction & à votre bonheur ; elles vous ont conduit à Jéfus-Chrift, *la véritable lumière, qui éclaire tous les hommes qui viennent dans le Monde* (*a*). *Au foleil levant qui eft venu d'en haut nous vifiter, pour éclairer ceux qui demeurent dans les ténèbres & dans l'ombre de la mort, & pour conduire nos pas dans le chemin de la paix* (*b*). Elles vous ont conduit à celui *qui a les paroles de la vie éternelle* (*c*) ; à celui *qui eft devenu l'Auteur du Salut éternel pour tous ceux qui lui obéiffent* (*d*).

Vous connoiffez déja ce Sauveur par la lecture des livres du Nouveau Teftament, qui contiennent fon Hiftoire, & les leçons qu'il a données aux hommes : mais vous fentez que vous ne fauriez trop vous occuper de ce grand objet ; & je ne doute pas que vous ne voyez venir avec joie le tems où vous devez recevoir des Inftructions plus étendues fur un fujet qui vous préfentera à découvert le but où vous tendez, le bonheur, la vie, l'immortalité, qui peuvent remplir les defirs qui vous animent, & qui nous ont porté à faire toutes les recherches dont nous fommes occupés depuis que vous êtes fufceptibles d'inftruction.

(*a*) Jean I. 9. (*b*) Luc I. 78, 79.
(*c*) Jean VI. 68. (*d*) Heb. V. 9.

Je commencerois dès à présent à vous exposer la doctrine de l'Evangile, si je ne pensois pas qu'il est convenable, avant d'en venir aux leçons que je dois vous donner sur ce sujet, d'examiner, si outre les lumiéres que nous puisons dans le Vieux Testament sur la Religion Naturelle & Révélée, il n'y en a point d'autres qui méritent que nous nous en occupions. Nous avons été attirés par les lumiéres que renferment les livres de Moyse; elles nous ont conduit à celles qui sont contenues dans les autres livres du Vieux Testament; mais nous devons à présent demander si la Nation des Juifs est donc la seule qui, avant *Jésus-Christ*, ait joui des véritables lumiéres que nous cherchons; s'il n'y en a point eu d'autres au milieu desquelles les lumiéres de la Raison aient été cultivées avec succès; & s'il n'y en a point eu qui aient été instruites par des Révélations surnaturelles.

J'ai déja, il est vrai, répondu à ces questions d'une maniére générale, dans les Discours IV & V. Je vous ai fait entendre qu'à ces égards, les Nations les plus connues & les plus remarquables de l'antiquité, n'ont point possédé les lumiéres dont il est question. Elles ont prétendu jouir de quelque Révélation; mais il suffit d'entendre rapporter l'histoire de leurs oracles & de toutes leurs différentes révélations, pour en reconnoître la fausseté. Ce sont des faits obscurs, qui ne portent avec eux aucune preuve de vérité. Ce sont des merveilles cachées, qui ne sauroient soutenir le grand jour,

& qui paroiſſent dès le premier coup d'œil, imaginées pour captiver l'attention & la ſoumiſſion des peuples (*a*). D'ailleurs ces révélations choquent les lumiéres naturelles. Elles ſont préſentées comme venant de pluſieurs Dieux, comme procédant de divinités, dont l'idée eſt contraire aux premiers principes de la Raiſon, qui nous conduit à un Etre unique, Eternel & Tout-parfait.

Il eſt donc bien naturel de penſer que toutes les recherches que l'on peut faire dans l'antiquité, ne découvriront rien qui puiſſe être comparé à ce que nous avons trouvé dans les livres du Vieux Teſtament. Nous pouvons même dire que l'on ne peut douter que la Révélation que ces livres contiennent, ne ſoit la ſeule qui ait été accordée aux hommes avant Jéſus-Chriſt, pour préparer les voies à une Rélévation plus complette ; à la Révélation qui montre plus à découvert les deſſeins de miſéricorde de l'Etre Suprême, & les moyens dont il ſe ſert pour les conduire au bonheur. Il ſuffit pour nous en convaincre, de nous rappeller ce que nous avons appris dans ces livres. Vous avez vu que la diſpenſation qu'ils nous ſont connoître, eſt l'unique diſpenſation que l'Etre Suprême a ordonnée dans ces tems-là, pour amener la diſpenſation évangelique, qui devoit appartenir à toutes les Nations de la Terre. Vous avez vu que le peuple d'Iſraël a été choiſi entre tous les peuples, pour

(*a*) Ariſtote Metaphyſ. lib. XIV. cap. 8, Oper, tom. II, p. 1003. Edit. de Paris de 1629.

être le dépositaire des lumiéres qui devoient insensiblement conduire à l'Evangile; que c'est à lui seul que les Oracles ont d'abord été confiés; & que par conséquent il seroit inutile d'en chercher ailleurs.

Tout ce que nous connoissons des lumiéres & du culte des Nations qui ont existé avant Jésus-Christ, excepté ce qui est contenu dans les Ecritures du Vieux Testament, est bien éloigné de nous donner une idée d'une Révélation surnaturelle venue de ce Grand Etre. Ce qui choque les premiers principes de la Raison, ne sauroit procéder de la Raison même, de la source de toute Vérité.

Vous connoissez suffisamment quelle étoit la Religion des Grecs & des Romains, pour juger de son absurdité, & pour comprendre que toutes les Révélations qu'ils ont prétendu avoir reçues de leurs Dieux, sont fausses & absurdes. On trouve, à la vérité, en approfondissant leurs lumiéres, que ces Nations ont senti généralement la nécessité d'une Cause premiere, qu'elles l'ont reconnue d'un consentement assez universel; mais, on trouve en même tems qu'elles ont défiguré cette grande Vérité; & qu'elles se sont jettées dans des erreurs si grossiéres sur la Religion, que loin de pouvoir atteindre au but auquel on doit être conduit par son moyen, elles en ont été éloignées.

Ce que nous disons des Grecs & des Romains, on peut le dire de toutes les autres Nations. Vous savez déja quelle a été la Reli-

gion

gion des Egyptiens, dont les Grecs ont tiré une grande partie de leurs inſtructions.

Les Nations ſituées plus à l'Orient que celles dont nous venons de parler, ont moins multiplié les objets de leur culte, mais elles ont également adreſſé leurs hommages à la créature & oublié le Créateur. Elles ont été entraînées par leur imagination dans des idées abſurdes, qui ont entiérement défiguré les premieres idées qu'elles avoient reçues de la Raiſon, & qui leur étoient auſſi parvenues par la tradition des Révélations ſurnaturelles, accordées, dans les premiers tems après le Déluge, à Noé & à une partie de ſes deſcendans.

Les Peuples Orientaux les plus connus prétendent avoir reçu des Révélations ſurnaturelles. Ils ont encore des livres dans leſquels ils penſent qu'elles ſont contenues. Ces livres ſont écrits dans une langue inconnue au vulgaire. Ce qu'ils renferment eſt en grande partie un myſtére pour les peuples. Cette doctrine eſt ſur-tout réſervée pour les Docteurs qui en ſont les dépoſitaires. Mais ce que l'on ſait de l'hiſtoire de ces Révélations, & de ce qu'elles contiennent, eſt plus que ſuffiſant pour faire juger de leur fauſſeté & de leur abſurdité.

Déja, dans le tems d'Abraham, dans ces tems & dans ces lieux où les leçons de Noé étoient encore ſi récentes, la connoiſſance & le culte du vrai Dieu avoient été altérés; & nous apprenons par l'Hiſtoire d'Abraham & de ſes deſcendans, que ſans les ſecours extraordinaires qu'ils avoient reçu, il n'y auroit pas

eu dans les siécles suivans, un seul endroit sur la Terre, dans lequel le vrai Dieu auroit été connu & adoré avec pureté.

A tous autres égards, on voit, parmi plusieurs Nations, la Raison faire des progrès, l'esprit humain gagner par la culture; les sciences & les arts se perfectionner, pendant que les lumiéres de la Religion s'obscurcissoient de plus en plus, & que le culte des Nations étoit tous les jours plus absurde.

Les détails sur ce sujet nous méneroient trop loin & seroient inutiles. Ils méritent que vous y fassiez attention; mais vous aurez d'autres occasions de vous en instruire. Je ne puis mieux faire ici, pour vous donner là-dessus des idées générales & sûres, que de vous citer les paroles de l'Apôtre St. Paul, tirées de la description de l'état du monde payen avant Jésus-Christ. » Ayant connu Dieu, ils ne l'ont » point glorifié comme Dieu, & ne lui ont » point rendu graces; mais ils se sont égarés » dans de vains raisonnemens, & leur esprit » destitué d'intelligence, a été rempli de ténébres; se disant sages, ils sont devenus fous; » & ils ont changé la gloire de Dieu qui est » immortel, en le représentant sous l'image » de l'homme mortel, & des oiseaux, & des » bêtes à quatre pieds & des reptiles: ils ont » changé la Vérité de Dieu en des choses fausses, & ils ont adoré & servi la créature, » plutôt que le Créateur, qui est béni éternellement (a).

(a) Rom. I. 21—25.

Quelles lumiéres pourrions-nous donc espérer de voir briller au milieu de Nations, parmi lesquelles les connoissances les plus faciles à atteindre ont été perdues ou défigurées? Puisqu'elles ont résisté à la conviction d'une Cause Premiere qui gouverne ce Monde qu'elle a créé, que pourroit-on en attendre? Comment auroient-elles pu être ramenées aux grands principes que les Ouvrages de la Nature, que la Raison & la Conscience leur découvroient? Quelques génies supérieurs pouvoient-ils produire ces grands effets? Il est aisé aux particuliers de jetter les Nations dans l'erreur; mais il leur est bien difficile & même impossible de les en tirer, lorsque cette erreur est appuyée par la superstition, par l'habitude, par les passions, & par la constitution des Etats. Ils ne peuvent rien, s'ils ne sont soutenus que par la force de la Raison. Il n'y a qu'un pouvoir surnaturel, qui puisse réveiller l'attention des peuples sur les grandes vérités qu'ils ont perdu de vue. Il faut qu'ils reconnoissent dans les leçons qui leur sont données, la Puissance du Grand Etre dont ils n'ont pu entiérement dépouiller l'idée. Il faut que l'éclat des merveilles surnaturelles qui démontrent cette Puissance, les frappe & les persuade au point qu'ils ne puissent résister à la vérité. Telles sont, comme nous avons vu, les preuves qui doivent accompagner une Révélation destinée à tirer les hommes de l'erreur, & à leur persuader les grandes Vérités qu'il leur importe de connoître.

Vous avez vu, mes Enfans, dans les Discours précédens, comment Moyse & les Prophètes ont été appuyés de ces grands moyens dont nous parlons : vous avez vu quelle prodigieuse résistance les erreurs & la corruption du peuple Hébreu leur ont opposé ; quel tems & quelle suite de merveilles ont été nécessaires pour le mettre entiérement à couvert de l'idolâtrie. C'est dans ce Fait que nous devons reconnoître une leçon donnée aux hommes par la Providence : ce Fait leur apprend que les plus grands génies, que les meilleurs esprits & les meilleurs cœurs n'auroient rien pu sans des secours extraordinaires. Cette leçon, par conséquent, nous apprend que tout ce que l'antiquité a produit de plus remarquable en génie & en lumiére, auroit été incapable de tirer le Genre-humain des ténébres & de l'idolâtrie dans lesquelles il étoit.

Cette considération pourroit suffire pour nous persuader que nous ne trouverons rien dans l'antiquité, qui ait été capable d'éclairer les hommes.

Il sera cependant intéressant de rechercher ce qu'a pu sur les Nations la Raison & la Tradition, & ce qu'ont pu les plus beaux génies. Ce sera une occasion de connoître jusqu'où la Raison peut aller : ce sera aussi une occasion de comparer les lumiéres de la Philosophie, avec celles que nous avons trouvées dans les Ecrits du Vieux Testament, & de nous convaincre de plus en plus, combien ces dernieres lumiéres l'emportent sur les premie-

res, & en elles-mêmes, & à l'égard des heureux effets qu'elles ont produit.

Il est impossible de connoître, d'une maniére particuliére, l'origine de toutes les idées des Nations sur les objets de la Religion. On voit évidemment qu'elles ont toutes été occupées plus ou moins de ces objets. Tous les individus qui les ont composées, ont été plus ou moins remplis des idées que les Ouvrages de la Nature réveillent dans la plupart des esprits, & de celles que la réflexion & le sentiment y excitent naturellement. Mais l'on comprend facilement que chaque particulier n'a pas travaillé sur les idées qui l'ont occupé, au point de former une suite de principes sur la Religion, & de régler, en conséquence, le culte qui devoit résulter de ces principes. Ce que tous n'ont pu faire, quelques individus l'ont exécuté. Ils se sont servi des principes généralement admis; ils ont employé la vérité & souvent l'erreur, pour former le corps de leur doctrine; & ils y ont mêlé leurs spéculations, leurs préjugés, & même les idées dictées par leurs passions. D'autres sont venus après eux, qui ont ajouté à ce qu'ont fait leurs prédécesseurs. Diverses circonstances, divers accidens ont pu contribuer à des révolutions dans les idées & dans le culte, & mettre des variétés dans la Religion des différentes Nations; &, suivant les tems, dans celle d'une même Nation. Si l'on entroit dans le détail de tout ce qui a pu influer sur la Religion de tant de Nations, on verroit qu'elle a été sur-

tout réglée par les foiblesses de l'esprit humain, & par les passions du cœur de l'homme. Il résulteroit de ces considérations, qu'il est aisé de jetter les hommes dans l'erreur, mais qu'il n'est pas aisé de les en tirer, parce qu'il est plus aisé de les conduire par leurs préjugés & par leurs passions, que de vaincre ces préjugés & ces passions. On verroit par-là que de fausses Religions ont pu facilement s'introduire parmi les hommes, & que la vraie Religion a pu difficilement s'y conserver, ou être substituée à la place d'une fausse Religion.

Ces considérations générales sont confirmées par tout ce que présente l'antiquité sur l'Histoire de la Religion des peuples, & sur les lumiéres qui ont régné en différens tems. Je n'entrerai pas là-dessus dans un très-grand détail, mais je crois devoir vous faire connoître suffisamment jusqu'où les lumiéres naturelles ont été conservées & altérées sur le sujet de la Religion, pour que vous soyez en état de juger par vous-mêmes.

Pour cet effet, je rappellerai les grands objets dont l'esprit de l'homme s'occupe naturellement avec curiosité & avec intérêt; & dont les idées qu'il s'en forme, influent sur celles qu'il se fait de la Religion.

L'homme, comme je vous l'ai fait remarquer souvent, est porté naturellement à chercher la raison de ce qu'il apperçoit. Tout ce qu'il découvre en lui & hors de lui, se présente naturellement à son esprit sous l'idée d'un effet; & aussi-tôt qu'il apperçoit un effet,

il souhaite d'en connoître la cause. Il admet pour un principe évident, qu'on ne peut nier sans absurdité, qu'il ne peut y avoir d'effet sans cause. Chacun sent cette vérité, quoique chacun ne l'exprime pas en tout autant de termes. Un grand nombre d'effets particuliers donnent l'idée des effets généraux ; & c'est par-là que l'esprit est conduit de l'idée des causes particuliéres, à celle des causes générales, & sur-tout à celle d'une Cause premiere & unique. C'est là l'objet de la Religion ; c'est-là comment on parvient à cet objet, par une contemplation & par une réflexion à portée de tous les esprits.

De l'idée de l'existence de la Cause premiere, on passe naturellement à celle de sa nature. On souhaite de savoir quelle elle est, quelles sont ses Perfections. L'esprit humain peut saisir avec facilité tout ce qu'il lui importe de connoître sur ce sujet intéressant. Il comprend que la Cause premiere est le principe de tout ce qui existe ; il sent que c'est à elle qu'il doit sa propre existence. Il reconnoît que la Cause premiere est un Etre qui existe par lui-même, qui n'a point de cause de son existence, &, par conséquent, qui a toujours existé ; c'est-à-dire, qui est Eternel, & qui ne peut cesser d'être.

Vous avez vu, dans mes Instructions précédentes, comment l'idée d'une Cause premiere, d'un Etre Eternel qui a créé tout ce qui existe, conduit à celle de la Connoissance & de la Puissance infinie de Dieu : vous avez vu com-

ment de ces idées, des ſentimens que l'homme éprouve en lui-même, & de ce que lui apprennent les Ouvrages de la Nature, il déduit ſans effort l'idée des Perfections morales de l'Etre Suprême. S'il ne peut pas exprimer diſertement tout ce qu'il ſent à cet égard, il ſent cependant aſſez pour être en état de régler ſes jugemens & ſa conduite ſur ces grandes idées; pour s'aſſurer que le Créateur du Monde a créé ce Monde avec ſageſſe, & le gouverne avec ſageſſe, avec juſtice & avec bonté. L'homme ſent la différence eſſentielle qu'il y a entre le bien & le mal moral dont il eſt ſuſceptible; & il ſent que ce Grand Etre qui a tout fait & duquel tout dépend, approuve le bien & déſapprouve le mal: il ſent que le ſort de l'homme, qui dépend de cet Etre, doit être réglé ſur les jugemens qu'il porte de ſa conduite; c'eſt-à-dire, ſur le bien & ſur le mal qu'il découvre dans ſon cœur & dans ſes actions.

Nous apprenons par les monumens qui nous reſtent de l'antiquité, que les idées que je viens d'expoſer, ont occupé toutes les Nations, & ont influé plus ou moins ſur leur Religion. Les Hiſtoriens nous l'apprennent, en nous parlant des principes & du culte des Nations dont ils donnent l'Hiſtoire; & nous découvrons des traces de ces idées, même dans ce qu'ils diſent ſur les erreurs de ces Nations.

C'eſt ce que nous apprennent auſſi les Poëtes. Ils ſont, à pluſieurs égards, les hiſtoriens

des idées & des sentimens des hommes. Ce qu'ils disent sur la Cause premiere, sur ses Perfections, sur la maniére dont elle gouverne les hommes, ils l'ont pris dans les idées les plus généralement répandues, autant que dans leur propre génie. Mais ils ont cherché à présenter ces idées d'une maniére frappante & accompagnée des ornemens de la Poésie. Ils ont été les Maîtres & les Docteurs du Genre-humain; & ce sont leurs écrits qui ont servi à conserver & à répandre les idées sur la Religion. Ils ont plutôt contribué à obscurcir ces idées, qu'à les perfectionner. Car, loin de prendre uniquement les ornemens que leur art a employés, pour attirer l'attention & pour former le goût, dans les beautés de la Nature & dans les secours de la Raison, ils ont plutôt fait usage des foiblesses & des passions des hommes. Au lieu d'élever l'homme à la Cause premiere, ils ont abaissé ce Grand Etre jusqu'à l'homme, ils lui ont attribué ses passions, ses intrigues & tous ses vices.

Homére parle, il est vrai, en divers endroits, de Jupiter, d'une maniére qui a rapport aux idées que la Nature & la Raison donnent à l'homme de l'Etre Suprême. Il dit qu'il est le Pere des Dieux & des hommes; que c'est le Dieu très-grand & très-glorieux qui lance seul la foudre; que c'est sa volonté suprême qui est la raison des choses; que c'est de lui qu'émanent les loix sages, & que c'est lui qui donne aux Rois la puissance. Mais il le représente en d'autres endroits, comme livré aux foiblesse

& aux passions qui dégradent l'homme même. Outre cela, il donne de tant d'autres Dieux qu'il admet, les idées les plus propres à jetter dans l'esprit les erreurs les plus dangereuses à la vertu & au bonheur de l'homme.

C'est aussi ce qu'ont fait les autres Poëtes Grecs & les Poëtes Latins : ensorte que loin de contribuer à la conservation & à la perfection des vraies idées & des vrais sentimens de la Religion, ils ont fait servir les charmes de la Poésie à étendre & à perpétuer les erreurs. Leurs Poëmes sont bien différens de ces beaux Cantiques que renferment les livres du Vieux Testament. Ces Cantiques ont servi & servent encore à élever les esprits & les cœurs, par une Poésie sublime, dans laquelle ils présentent les idées les plus belles & les plus vraies sur l'Etre Suprême & sur sa Providence, sur la beauté & l'utilité de la vertu, & sur la laideur & les suites malheureuses du vice.

L'homme a toujours été occupé de lui-même, de son origine & de son sort. En s'occupant de la Cause premiere, il l'a reconnue pour la cause de sa propre origine, & il a senti que son sort dépendoit de ce grand Etre. L'homme a toujours désiré la continuation de son existence, il a même aspiré à l'immortalité, & il a été amené, par la Raison & par le sentiment, à reconnoître que son bonheur, dans toute sa durée, dépend de l'Auteur de son existence ; & sera réglé par cet Etre, sur la conduite qu'il aura tenue. Toute l'antiquité nous fournit des monumens de ces idées, qui

ne sauroient s'effacer entiérement dans l'esprit de l'homme ; & qui ont été confirmées par les traditions des Révélations des premiers tems.

Les Poëtes ont saisi ces idées ; ils ont même cherché à les faire servir au bien de l'homme. De-là viennent ces descriptions des champs élisés & du tartare : mais, ils les ont présentées d'une maniére qui flatte l'imagination, & qui flatte même les préjugés & les vices. Ils ont même fixé l'homme sur des objets purement terrestres, parce qu'ils ne connoissoient rien de plus beau. Ils ne se sont pas seulement servis de ces objets, par forme de comparaison, mais ils les ont représentés comme devant être des sources de bonheur, même au-delà de la vie présente.

Les Poëtes étoient donc bien éloignés de pouvoir fournir aux hommes les grandes Instructions qui leur étoient nécessaires sur cet important sujet. Il ne restoit donc de ressource au Genre-humain, supposé qu'il eut été abandonné à lui-même, que dans la Philosophie de génies puissans, qui auroient su séparer la vérité de l'erreur, & ramener les hommes à une connoissance pure du Créateur du Monde, de la nature de l'homme & de son immortalité. Nous verrons dans le Discours suivant quelles ont été les lumiéres de la Philosophie.



DISCOURS XX.

Les Philosophes Grecs.

Siécle de Socrate. Principes, sentimens, vertus, leçons de Socrate. Il attend des Instructions divines.

Sentimens des Philosophes Grecs avant Socrate.

Xenophon & Platon disciples de Socrate.

Aristote, Zenon, Epicure.

IL y a eu en divers tems, & chez plusieurs Nations, des hommes curieux & appliqués, qui ont dirigé les efforts de leur génie sur les connoissances qui ont rapport à la Religion & au bonheur. Ce que je vous en ai dit dans mes Discours précédens (*a*), vous a fait déja comprendre qu'ils n'ont pas été capables, à beaucoup près, de remplir les besoins des hommes. Il paroît qu'ils ont profité, à quelques égards, de la tradition des premiers tems; mais ils se sont sur-tout livrés au desir d'approfondir la nature des choses. Loin de s'en tenir aux premieres vérités que leur esprit

(*a*) Disc. IV. & V.

auroit pu saisir, ils ont voulu tout expliquer, & ils ont ordinairement tout obscurci : ils se sont jettés dans l'erreur, & ils l'ont répandue, bien loin de s'instruire & d'instruire les autres.

Fixons notre attention sur le plus beau siécle de la Philosophie parmi les Grecs, que l'on peut appeller le siécle de Socrate. Ce siécle est remarquable par ce grand Philosophe qui mérite, par son génie, par ses sentimens, par ses dispositions envers les hommes, d'être distingué de tous les Philosophes. Il a été précédé par Anaxagore dont il a entendu les leçons; & entre tant de disciples qu'il a eu, Platon & Xenophon ont été dignes, par la beauté de leur génie & par leurs sentimens, d'être joints à leur maître, comme les ornemens du siécle dans lequel ils ont vécu. Vous saurez ce qu'a pu la Philosophie, lorsque vous saurez quelles ont été les idées de ces Philosophes célébres, & quels ont eté leurs sentimens & les effets de leurs leçons.

Je m'attacherai sur-tout à vous faire connoître Socrate, parce qu'il est véritablement le Philosophe le plus accompli de l'antiquité. Il a réuni, dans ses principes, tout ce que les Philosophes qui l'ont précédé, ont pensé de plus vrai; il est allé à-peu-près aussi loin qu'aucun de ceux qui l'ont suivi, & il a été distingué de tous par la sagesse & par la modestie avec lesquelles il a cherché la vérité, & par l'excellence de ses sentimens.

Ses talens & ses sentimens, sa maniére de

chercher la vérité & d'enseigner, le zèle qu'il avoit pour l'instruction de la jeunesse & pour la former à de bonnes mœurs, étoient tout ce que l'on pouvoit attendre d'un homme, & devoient opérer tout ce qu'il étoit possible à l'homme de faire à l'égard de la reformation dont nous parlons. D'ailleurs, il vivoit dans un pays éclairé; il enseignoit dans Athènes, fameuse alors & long-tems après, par la culture des sciences & des arts; & par les beaux génies qu'elle a nourris dans son sein. Ces circonstances devoient, ce semble, faciliter à Socrate le succès des efforts qu'il faisoit pour instruire ses compatriotes & pour les former aux bonnes mœurs. On peut juger de l'art qu'il avoit pour captiver les esprits & pour leur donner du goût pour le beau & pour le bon, par l'ascendant qu'il prit sur Alcibiade, & par la maniére dont il retenoit la fougue de ce jeune homme remarquable, lorsqu'il vivoit avec lui. Il pouvoit même en général beaucoup sur la jeunesse; & il auroit produit de grands effets sur cette génération, dont les lumiéres & la vertu auroient opéré d'heureux changemens dans Athènes, s'il n'avoit rencontré de grandes difficultés de la part des Philosophes qui auroient dû le séconder. Car, pour un Platon & un Xénophon & quelques autres qui ont admiré, célébré & imité, à divers égards, leur Maître; pour ces Philosophes qui ont tâché de le séconder, il y en eut un grand nombre qui s'efforcerent d'obscurcir les lumiéres qu'il répandoit; de traver-

ser ses vues bienfaisantes, & même qui conjurerent contre lui. Il fut obligé de lutter sans cesse contre les Sophistes, c'est-à-dire, contre de faux raisonneurs qui, non-seulement répandoient l'erreur par ignorance, mais même par mauvaise foi : de gens qui philosophoient par vanité & par intérêt.

Socrate, vraiment savant, sentoit au contraire combien peu d'objets, entre tous ceux que l'Univers renferme, étoient à la portée de l'esprit de l'homme. Il s'en tenoit aux principes de la Raison, aux vérités propres à éclairer l'esprit, & à conduire à la vertu, qui étoit le grand but de ses recherches & de ses instructions. C'est cet esprit philosophique qu'il devoit à la beauté & à la profondeur de son génie, qui lui inspiroit une modestie si rare & même si inconnue alors à Athènes. Les Philosophes vouloient tout connoître & expliquer, & Socrate savoit dire qu'il *ignoroit* ; il alloit même jusqu'à dire qu'il *ne savoit rien*, pour exprimer combien peu l'homme peut connoître, & combien il doit s'appliquer à à ce qui est le plus facile, & en même tems le plus utile à connoître. Il détourna la Philosophie de l'étude des choses occultes & enveloppées par la Nature, dont tous les Philosophes avant lui avoient été occupés ; & il l'amena à s'attacher à connoître les objets qui intéressent la conduite de l'homme, les vertus & les vices, les biens & les maux (*a*). C'est ce

(*a*) *Socrates primus videtur a rebus occultis & ab ipsa natura involutis, in quibus ante eum Philosophi*

qui faisoit dire à Ciceron que Socrate fut le premier qui fit, pour ainsi dire, descendre la Philosophie du Ciel, & qui non-seulement la plaça dans les villes, mais l'introduisit dans les maisons, en forçant en quelque maniére tout le monde de discourir sur ce qui peut servir à régler la vie, à former les mœurs, & à distinguer le bien & le mal (*a*).

Et suivant Xenophon, celui de ses Auditeurs qui a rendu ses sentimens avec le plus de clarté, & qui en parle comme en étant touché lui-même, » Socrate s'entretenoit le plus souvent de ce qui est convenable à l'homme : » il prenoit plaisir à discourir de la piété & de » l'impiété, de la justice & de l'injustice, de » la sagesse & de la folie, de l'État & des » qualités de l'homme d'Etat, du Gouverne- » ment & de ceux qui sont propres au Gou- » vernement (*b*) : & ailleurs, Xénophon dit » qu'il s'occupoit principalement à corriger » ses amis de toutes sortes de mauvaises in- » clinations, & leur inspiroit l'amour des ver- » tus par lesquelles les Etats & les familles » fleurissent (*c*).

Socrate fut bien éloigné de négliger la contemplation de la Nature. Il étoit plein de la beauté & de l'utilité des objets qu'elle présen- te ;

occupati fuerunt, avocavisse Philosophiam, & ad vitam communem adduxisse : ut de virtutibus & vitiis, omninoque de bonis rebus & malis quereret. Acad. Quæst. lib. I. c. 4.

(*a*) Tusc. Quæst. lib. V. c. 4.

(*b*) Xenoph. Mem. Soc. L. I. (*c*) Xen. *ibid.*

te ; & c'est par la description & par la considération de ses Ouvrages, qu'il s'appliquoit à instruire l'ignorant & l'incrédule ; à lui persuader l'existence de la Divinité, & la sagesse, la bonté, l'utilité qui régnent dans ses Oeuvres. C'est ce que Xenophon rapporte en différens endroits, & en particulier dans la conversation de Socrate avec Aristodeme (*a*).

Il reconnoît un Dieu souverain & invisible, qui conserve le Monde qu'il a fait, & qui prend soin des hommes. Il disoit, par exemple, » le
» Souverain Dieu qui a bâti l'Univers & qui
» soutient ce grand Ouvrage, dont toutes les
» parties sont accomplies en bonté & en beau-
» té ; lui qui fait qu'elles ne vieillissent point,
» avec le tems, & qu'elles se conservent tou-
» jours dans une immortelle vigueur ; qui fait
» encore qu'elles lui obéissent inviolablement
» & avec une promtitude qui surpasse notre
» imagination ; ce Dieu-là est assez visible par
» tant de merveilles dont il est l'Auteur ; mais
» que nos yeux pénétrent jusqu'à son trône,
» pour le contempler dans ces grandes occu-
» pations, c'est de cette façon qu'il est invi-
» sible (*b*).

Socrate dit ces choses à la suite d'un entretien dans lequel il avoit exposé à un de ses disciples la beauté & l'utilité de ces Ouvrages de la Nature, qui paroissent nous intéresser le plus, par les rapports directs qu'ils ont avec les besoins de l'homme. Il dit encore » qu'il

(*a*) Xenoph. Mem. Soc. L. I. (*b*) *Ibid.* L. IV.

» y a un esprit répandu dans tout l'Univers, » qui dispose de toutes choses à son gré ; & » que Dieu peut dans le même instant s'occu- » per de tout.

Il disoit aussi » que les Dieux observent » toutes nos actions & toutes nos paroles, » qu'ils pénétrent jusques dans nos plus se- » cretes pensées ; qu'ils sont présens à toutes » nos délibérations, qu'ils nous inspirent dans » toutes nos affaires (*a*).

Il occupoit beaucoup ses disciples du desir de plaire à la Divinité, & d'en obtenir le bonheur. » De qui, disoit-il, à la suite de ses » entretiens, doit-on espérer davantage, que » de ceux qui ont le pouvoir de nous faire le » plus de bien ; & par quel moyen peut-on » l'obtenir plus facilement, qu'en leur agréant; » & comment pourroit-on mieux leur agréer, » qu'en faisant leur volonté. » C'est-là, s'écrie » Xenophon, ce qu'enseignoit Socrate ; & » cette doctrine étant accompagnée d'une dé- » votion admirable, il avançoit considérable- » ment ses amis dans la piété (*b*).

Ce vertueux Philosophe s'appliquoit aussi à élever l'esprit, par la connoissance de l'excellence de sa nature. Il faisoit admirer à ses disciples les merveilles que présente la structure du corps humain, & la maniére dont son organisation est appropriée à ses circonstances : mais, il avoit soin aussi de leur faire observer l'excellence de l'ame qui anime ce corps. » Les

(*a*) Xenoph. Lib. I. (*b*) *Ibid.* Liv. IV.

» Dieux, disoit-il, ne se sont pas contentés
» d'avoir donné à l'homme tant d'avantage sur
les animaux à l'égard du corps, ils lui ont
» encore donné une ame, la plus excellente
» de toutes. Car quelle est l'ame des autres
» animaux, qui connoisse l'être des Dieux qui
» ont fait tant de merveilleux ouvrages ? Y a-
» t-il une autre espece que l'homme qui les
» serve & qui les adore ? D'où il conclut : Les
» Dieux ont donc assemblé en ta personne,
» l'excellente disposition du corps & la per-
» fection de l'ame, & tu pourrois dire encore
» après cela qu'ils n'ont pas soin de toi ; que
» voudrois-tu qu'ils fissent pour te le persua-
» der (*a*) ?

Vous jugez bien que cet excellent Philosophe ne borna pas les considérations qu'il fit sur l'ame à de simples spéculations. Vous voyez déja comment il s'efforçe à faire sentir la sagesse & la bonté de la Divinité, en conséquence des facultés dont l'esprit humain a été doué. Il va plus loin encore, il insiste sur-tout sur les idées les plus propres à produire le sentiment & à influer sur la vertu. Il s'occupe & il occupe ses disciples du sort de l'ame, & de ce qui doit décider de son sort. Il ne se livre pas, sur cet important sujet, à de vaines spéculations ; il consulte la nature humaine ; il consulte le cœur, & il écoute cette voix de la conscience qui s'est toujours fait entendre à tous les mortels. A l'égard de l'existence de

(*a*) Xenoph. liv. I. p. 40.

l'ame après la mort & de son immortalité, il paroît avoir eu peu de doute sur cet objet ; il parle en quelques endroits, comme admettant la métempsicose, c'est-à-dire, la transmigration des ames dans d'autres corps humains, ou dans celui de divers animaux : il donne à ce sentiment tout le tour moral dont il est susceptible ; & il s'exprime, comme s'il pensoit qu'une vie plus excellente, dans le commerce des Dieux, étoit réservée aux vrais Philosophes. Mais, pour se faire une idée juste de ses sentimens à cet égard, on doit considérer que Socrate fait toujours envisager l'étude & la pratique de la vertu, comme la véritable Philosophie.

Afin que vous puissiez mieux juger des idées de Socrate sur l'ame & sur son sort, je citerai quelques morceaux qui pourront suffire pour vous éclairer sur ce sujet, & qui serviront aussi à vous faire admirer ce grand Philosophe. Je prendrai ces morceaux dans les discours qu'il a tenus à ses disciples & à ses juges, dans ces momens où il considéroit sa mort comme prochaine ; dans ces circonstances où il étoit appellé à délibérer s'il auroit recours aux moyens qui se présentoient de l'éviter ; & où il n'hésita pas de décider que sa mort seroit suivie de plus de bonheur, qu'il ne pourroit en trouver dans la continuation de son séjour sur la terre.

Il convient avec ses disciples, qui le visitent dans sa prison, qu'il auroit tort de ne s craindre la mort, s'il n'étoit pas persuadé

qu'il iroit en mourant auprès de Dieux justes & bons, & d'hommes qui avoient quitté cette vie, & qui étoient meilleurs que ceux qu'il laisseroit sur la terre. » A présent, dit-il, » j'espére que je suis prêt à aller joindre les » hommes vertueux, quoique je ne voudrois » pas l'assurer positivement : mais j'ose assu- » rer, autant que je puis assurer quoique ce » soit de cette nature, que j'irai auprès des » Dieux qui sont la bonté même. Et c'est pour » cette raison, que je ne me fais point de peine » de mourir, comme je le ferois sans cela : » car je suis dans l'espérance que quelque cho- » se subsiste après la mort, & que, comme » il a été dit anciennement, les bons seront » beaucoup mieux que les méchans (a)

Il parle ensuite de l'état des personnes vertueuses après la mort, avec l'élévation & avec le sentiment d'une belle ame, remplie d'une grande espérance. » L'ame, dit-il, va en quit- » tant cette terre, dans un lieu beau, pur & » invisible, tel qu'elle-même, auprès d'un Dieu » sage & bon. C'est là qu'ira bientôt mon » ame, s'il plaît à Dieu. Il conclut son dis- cours en disant : » Que ceux qui mènent une » vie sainte & excellente, étant délivrés de » cette habitation terrestre, comme d'une pri- » son, monteront au-dessus de la Terre, dans » une région pure où ils demeureront : & il ajoute, » Que ceux qui auront été suffisam- » ment purifiés par la Philosophie, existeront

(a) Dialogues de Platon, au commencement du Phædon.

» sans corps, & monteront dans des habita-
» tions encore plus délicieuses (*a*).

On voit l'ame de Socrate dans ces principes & dans ces sentimens; on y voit ce qui lui inspira la résolution & le courage qu'il montra à l'approche de la mort; on pourroit dire même, qu'on y découvre les fondemens de ses espérances à l'égard du bonheur dont il se flattoit de jouir dans une autre vie. Il étoit persuadé, comme le rapporte Cicéron, » que » c'est une chose certaine, qu'un honnête » homme ne peut être malheureux ni dans » cette vie, ni après la mort; & que ses affai- » ne peuvent jamais être négligées par les » Dieux (*b*).

Cicéron est un exemple remarquable de l'effet que les sentimens & les leçons de Socrate ont produit sur ceux qui se sont appliqués à les connoître. Il paroît avoir été animé de son esprit, dans ces morceaux que l'on trouve sur la mort dans ses Tusculanes, & dans le songe de Scipion; & il ne croit pas pouvoir mieux orner son discours & appuyer ce qu'il avance, qu'en rapportant les idées & les sentimens de ce grand Philosophe. C'est ce qu'il fait dans le 30 ch. du liv. I. » Dans le » tems qu'on alloit lui apporter le breuvage » mortel, il parla, dit Cicéron, non en hom- » me à qui l'on arrache la vie, mais en hom- » me qui monte au Ciel. Deux chemins, di- » soit-il, s'offrent aux ames, lorsqu'elles sor-

(*a*) Dans le Phædon.
(*b*) Dans le Phædon.

» tent des corps. Celles qui, dominées & » aveuglées par les passions humaines, ont à » se reprocher, ou des vices personnels & do» mestiques, ou des injustices irréparables, » prennent un chemin tout opposé à celui » qui mene au séjour des Dieux. Pour celles » qui ont, au contraire, conservé leur inno» cence & leur pureté, qui se sont sauvées, » tant qu'elles ont pu, de la contagion des » sens; & qui, dans des corps humains, ont » imité la vie des Dieux; le chemin du Ciel, » d'où elles sont venues, leur est ouvert (*a*).

Vous voyez, dans ces morceaux, les plus beaux & les plus grands efforts de la raison: vous voyez jusqu'où Socrate est parvenu, & comment il a servi à faire penser les autres: au moins, des Philosophes tels que Cicéron, qui aimoient la recherche de la vérité, & qui se laissoient toucher par la beauté des idées & par la noblesse des sentimens. C'est-là ce qui attacha la jeunesse d'Athènes à Socrate; & ce qui servit à jetter les meilleurs esprits dans sa maniére de philosopher, qui tendoit si directement à la vertu, & par-là au bien de l'Etat & des familles. Ils étoient touchés & entraînés, lorsqu'après des discours si clairs, si vrais & si beaux, ils voyoient leur excellent maître s'animer lui-même à la vertu par ces idées, & leur dire, » que c'est en conséquen» ce de cette persuasion, qu'il s'efforce de pa» roître devant ses juges, (Æacus ou Minos)

(*a*) Tusc. Quæst. lib. I. c. 29. sub fin. & c. 30.

» avec une ame pure & saine ; & que c'est
» pour cela qu'il fait tout son possible pour
» vivre & mourir en honnête homme ; & en-
» suite il exhorte ses auditeurs à faire de mê-
» me (a).

Ses principes à l'égard de la Divinité n'étoient pas bornés à la simple spéculation : il agissoit en conséquence. Vous avez vu qu'il pensoit qu'il falloit chercher à plaire aux Dieux & à faire leur volonté. Il étoit plein de confiance en leur sagesse & en leur bonté ; il les prioit & ses priéres exprimoient sur-tout cette confiance. » Quand il prioit les Dieux,
» dit Xenophon, il leur demandoit de lui
» donner ce qui est bon, parce qu'ils savent
» mieux que nous-mêmes ce qui est véritable-
» ment bon (b).

Vous voyez cet homme excellent tomber sur les idées les plus simples & les plus vraies. C'est ce naturel, c'est cette vérité qui nous le fait sur-tout admirer ; & qui, lorsque nous entendons ses leçons, réveille même dans notre esprit l'idée des leçons de l'Evangile. C'est cette maniére de penser & de sentir, qui le persuadoit » que sa pauvreté ne rendoit pas ses
» sacrifices méprisables aux Dieux ; & que
» lorsqu'il donnoit suivant ses facultés, il don-
» noit autant que les riches qui comblent les
» autels de présens ; & il estimoit qu'il n'y a
» rien qui touche si fort les Dieux, que l'hon-
» neur qui leur est rendu par les ames inno-
» centes & véritablement pieuses (c).

(a) A la fin du Gorgias. (b) Xen. L. I. (c) Lib. I

Il remontoit aux grands principes de la vertu ; à ces Loix non écrites qui sont, disoit-il, reçues dans toute la Terre ; & qu'il reconnoissoit, par leur généralité, venir des Dieux & non des hommes. Telle étoit, par exemple, l'adoration même des Dieux, l'honneur que l'on doit rendre aux peres & aux meres. Il admettoit les régles de la justice, de l'amitié, de la tendresse fraternelle : mais, ce qui est remarquable, il ne parvint pas jusqu'à reconnoître qu'il est beau & même nécessaire de faire du bien à ses ennemis ; & il alla jusqu'à dire, » qu'il lui sembloit qu'un homme est » digne de gloire, qui commence le premier » à faire du mal à ses ennemis & du bien à ses » amis (*a*). Lorsque l'on fait attention à ses leçons si remplies de douceur, de bonté, de noblesse de sentimens, il semble, au contraire, que l'on doit s'attendre, s'il vient à parler des ennemis, qu'il recommandera des sentimens généreux à leur égard ; on penseroit presque qu'il auroit pu dire : Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel honneur en retirerez-vous ; vous ne ferez que ce que font même souvent les méchans.

Quelqu'immense distance qu'il y ait entre Socrate & le Grand Maître des Chrétiens ; qui a recommandé la vertu dont nous parlons, avec tant de beauté & d'énergie, & qui en a donné un exemple si parfait, on est étonné, je le répéte, en le suivant dans ses leçons, de

(*a*) Memor. Socr. Lib. II.

ne pas le voir arriver jusqu'à la bienfaisance envers les ennemis. C'est alors que l'on sent, que si Socrate n'y est pas arrivé par la Raison & par le sentiment, l'homme avoit besoin, pour y parvenir, de leçons supérieures à celles de la Raison.

Ce n'est pas uniquement sur ce sujet, que Socrate nous montre que son esprit n'atteignoit pas à des vérités qui paroissoient être à sa portée; qu'il s'est même arrêté au point le plus important, & qui devoit, ce semble, l'avoir occupé en conséquence de ses principes. Ces principes le conduisoient naturellement à une Intelligence Suprême & unique, & il ne pouvoit que sentir qu'il n'y avoit aucune autre Divinité. Il pouvoit, ce semble, porter son courage jusqu'à n'admettre publiquement que cette Divinité, & à ne reconnoître d'autre culte que celui que l'on doit lui rendre. Au contraire, il parle le plus souvent des Dieux & non d'un seul Dieu; il fait constamment profession d'être attaché au culte de son pays, Il ne faisoit rien, à cet égard, contre l'usage d'Athènes, & il conseilloit à ses amis d'en user de même, disant qu'il y avoit de la superstition & de la vanité à faire autrement (*a*). Il pensoit qu'il falloit suivre, à l'égard du culte, les Loix de son pays; & les Loix d'Athènes ordonnoient de *rendre en public des hommages aux dieux & aux héros.* Il se justifie en présence de ses juges, de l'accusation qui avoit

(*a*) Mem. Soc. liv. I.

été portée contre lui, qu'il s'étoit éloigné de ces Loix ; & il atteste même le témoignage de ses accusateurs, qui lui avoient vu faire des sacrifices sur les autels publics, dans les fêtes ordinaires. Il parle à ses amis d'un hymne à Apollon qu'il avoit composé dans sa prison ; & un des derniers ordres qu'il donne, c'est d'offrir pour lui un Coq à Esculape.

Vous voyez par-là pourquoi Socrate fut utile à ses amis, mais ne servit pas à corriger les erreurs de sa patrie : vous voyez pourquoi il influa dans la suite des tems sur les sentimens des bons Philosophes, mais ne produisit aucun effet sur les idées des Nations & sur leur culte.

Il paroît avoir senti qu'il étoit encore éloigné de la vérité, & qu'il ne lui étoit pas possible d'y arriver par lui-même, & d'éclairer les hommes autant qu'ils en avoient besoin. Il pensoit qu'à l'égard de ce qu'on ne pouvoit pas pénétrer suffisamment dans les vérités qu'il importoit de connoître, » il convenoit de se » tenir tranquille, & d'attendre jusqu'à ce que » quelqu'un vint, qui, par des instructions di- » vines, écarteroit l'obscurité de devant les » yeux des hommes (*a*).

C'est-là le dernier trait de Socrate que je cite pour vous le faire connoître. Ce trait est remarquable à plus d'un égard. Cette idée d'instructions divines, nécessaires pour dissiper l'obscurité qui régnoit dans les esprits, peut avoir eté tirée en partie de la connoissance

(*a*) Plat. dans la deuxieme Alcibiade & dans le Phédon.

qu'il avoit d'une tradition ancienne d'origine divine, qui avoit servi à instruire sur les plus importantes vérités. Je vous ai déja dit que cette tradition a été fort répandue. Divers Philosophes, avant Socrate, l'ont reconnue & s'en sont servi. Mais on voit aussi, dans ce dernier trait de Socrate que je vous ai rapporté, un effet remarquable de sa maniére sage & modeste de philosopher. C'est l'aveu qu'il savoit faire à lui-même & aux autres de son ignorance & des bornes de ses facultés, qui le conduisit à reconnoître qu'il devoit attendre, d'ailleurs que de l'homme, les connoissances les plus nécessaires. Bien différent de tant de Philosophes qui l'ont précédé & suivi; qui pensoient tout savoir & tout expliquer: bien différent de ces prétendus Philosophes de nos jours, qui sont aveuglés par la vanité, au point de fermer les yeux à la lumiére éclatante qui les environne; & qui, dans le cas de Socrate, auroient été fort éloignés de se servir, comme lui, des foibles rayons répandus alors dans le Monde, & de sentir le besoin de secours surnaturels.

En vous faisant connoître Socrate & sa Philosophie, je vous ai mis au fait de ce que l'antiquité nous présente de plus beau. Je vous l'ai déja dit, il a été admiré dans son siécle & dans les suivans: ses sentimens sont entrés dans les principes de plusieurs Philosophes; mais ils n'ont pas influé sur la Religion des peuples. Quatre cent ans se sont écoulés entre lui & Jésus-Christ; & dans cette période, la

Philoſophie a ſervi à obſcurcir les premieres vérités, plutôt qu'à les mettre dans un plus grand jour ; & la Religion telle qu'elle étoit généralement profeſſée, eſt devenue plus abſurde.

Une partie des principes admis par Socrate, avoit déja été admiſe par des Philoſophes qui l'avoient précédé. C'eſt ce qu'il reconnoît lui-même, & ce que Platon dit auſſi d'une maniére très-préciſe. Ces anciens Philoſophes étoient encore plus près de la tradition des Révélations anciennes, qui ſervit en partie à régler leurs idées. Elle a été enſuite négligée ; elle a été rappellée dans d'autres tems. Platon, par exemple, y fait alluſion, & la reconnoît comme une ſource de connoiſſances.

Je ne m'étendrai pas ſur la Philoſophie des tems qui ont précédé celui de Socrate. Je pourrois vous prouver, par divers paſſages des Anciens, que l'idée de l'Etre Suprême a été très-répandue dans la plus haute antiquité, & s'eſt conſervée dans divers monumens. Tels étoient, par exemple, les fameux myſtéres d'Eleuſis, ſi anciens & conſervés pendant très-long-tems. Vous en jugerez par les paroles que prononçoit l'Hierophante, le principal miniſtre de ces cérémonies, lorſqu'il ouvroit la ſcêne : » Que les préjugés vains, & les affec-» tions de ton cœur ne te détournent point » de la vie heureuſe. Ouvre ton ame à la lu-» miére ; & marchant dans la voie droite, » contemple le Roi du Monde. Il eſt Un, il » eſt né de lui-même ; de lui tous les Etres

» sont nés. Il est en eux, autour d'eux; il a » les yeux ouverts sur tous les mortels, & nul » œil ne le voit (*a*) ». La vérité de ces idées, la beauté & l'enthousiasme des expressions, indique une véritable persuasion & une instruction qui paroît venir de la tradition des grandes idées données par la Révélation aux Patriarches, à Job & à Moyse.

J'ajouterai encore ici, pour vous faire connoître ce qu'ont pensé les hommes, & en particulier les Philosophes, avant Socrate, sur la Cause premiere, & sur le peu d'effet que ces idées ont produit, un passage d'un Auteur moderne, qui a traité le sujet dont je vous occupe à présent, avec une précision, une habileté & une élégance, bien propres à instruire & à plaire. » L'Univers, dit-il, savoit » avant Thalès (*b*), qu'il y avoit une Cau- » se universelle intelligente, attentive à la » conduite des hommes, & occupée de leur » sort; il savoit que l'ame humaine avoit des » rapports essentiels de subordination avec » cette Cause. Les Philosophes travaillant sur » ces deux notions, qui sont le fondement » des mœurs, n'ont rien fait que pour les af- » foiblir, ou les ont rendu problématiques, » sans les remplacer par aucune idée utile ou satisfaisante (*c*).

(*a*) St. Clément d'Alexandrie : Bateux, Hist. des Causes premieres pag. 3.

(*b*) Thalès étoit un Philosophe Grec, qui a vécu plus de 200 ans avant Socrate, & au moins 600 ans après Moyse.

(*c*) Bateux, Hist. des Causes premieres, pag. 399.

Ces Philosophes cherchoient à approfondir la nature de la Cause premiere, & à expliquer l'origine & la formation du Monde; & tous leurs efforts n'ont servi qu'à éloigner de la vérité & à multiplier les erreurs. L'idée de la Cause premiere a été confondue par-là avec celle de l'Univers en général, avec celle de ses parties, & avec les opérations de la Nature; ensorte que lorsqu'Anaxagore, dont Socrate a été le disciple, parla de la Divinité comme d'une Intelligence pure, entiérement dégagée de la matiére; il étonna, & reçut le surnom d'esprit pur, parce qu'il avoit mis en avant une idée peu connue.

Platon & Xénophon, les deux plus célébres disciples de Socrate, ont prouvé par leurs écrits, combien ils avoient goûté la doctrine & les sentimens de leur maître. Vous pouvez juger de leur Philosophie par ce que je vous ai dit de celle de Socrate; puisque ce sont leurs écrits qui l'ont fait connoître, & puisqu'ils paroissent approuver & même admirer tout ce qu'ils en rapportent.

J'ai sur-tout cité Xénophon qui a écrit exprès, pour faire connoître les sentimens & les actions de Socrate. Son jugement paroîtra digne de la plus grande attention à tous ceux qui considéreront les qualités très-remarquables qu'il réunissoit. C'étoit un homme du monde, poli, savant, vertueux, grand Capitaine, qui a laissé un beau modéle pour l'éducation des Rois; qui a présenté aux Princes les plus utiles leçons, & un exemple accom-

pli, & propre à former l'intelligence de l'art militaire. Mais ce qu'il y a de plus précieux dans ses écrits, c'est qu'ils sont très-propres à donner le goût de la vertu, à tous les ordres qui composent la Société humaine. On en peut juger en général par l'esprit qui y régne, & en particulier par la maniére dont il s'exprime sur l'effet que produisoient sur lui les leçons de son Maître. » Quand je l'entendois parler de » la sorte, dit-il, je trouvois qu'il étoit heu- » reux, & qu'il excitoit vivement ses auditeurs » à la vertu (*a*). Et en finissant son traité, il s'écrie : » Enfin toutes les personnes vertueu- » ses qui l'ont connu, le regrettent encore » tous les jours. Pour moi, l'ayant éprouvé » tel que je l'ai représenté, c'est-à-dire, si » rempli de piété, qu'il ne faisoit rien sans le » conseil des Dieux ; si juste qu'il n'a jamais » offensé qui que ce soit, & qu'il a rendu de » très-grands services à un grand nombre de » personnes ; si tempérant qu'il n'a jamais pré- » féré le délectable à l'honnête ; si prudent qu'il » ne s'est jamais trompé sur le bien & sur le » mal ; de plus, très-capable d'enseigner & » de donner conseil sur toutes sortes de matié- » res ; très-capable de connoître les hommes, » de censurer leurs vices & de les exciter à la » vertu : Aussi, il m'a paru le plus vertueux & » le plus heureux de tous les hommes (*b*).

Je vous ai déja dit que vous pouvez juger de Platon, par la doctrine & par les sentimens de Socrate :

(*a*) Mem. Soc. lib. I. pag. 49. (*b*) Liv. IV. sub fin.

Socrate : je puis ajouter ici, que vous connoîtriez encore mieux la Philosophie de Socrate, si vous étiez au fait de ce qu'il y a de plus clair, de plus beau, de plus moral, dans les Ouvrages de Platon. Il a suivi la méthode de son maître, & il a pris le fond de sa doctrine : mais il n'a pas, il est vrai, usé de la même retenue dans ses jugemens. Platon s'est laissé aller au desir d'approfondir. Il a été quelques fois obscur, & il paroît même l'avoir senti. Il peut avoir nuit à la Philosophie à cet égard : mais, on ne peut cependant douter qu'il n'ait été un grand Maître, lorsque l'on considére ses écrits, & la maniére dont il s'emparoit, on pourroit dire, de l'esprit & des sentimens de ceux qui entendoient ses leçons. Il a parlé comme Socrate de la Divinité, de ses Perfections, de la Providence, de la vertu & de ses suites heureuses, de l'ame & de son immortalité. Il a refuté avec clarté & avec force les sentimens erronés de divers Philosophes. Il a sur-tout attaqué le systême de l'origine du Monde, par le concours fortuit des atômes, qu'Epicure s'appropria ensuite, comme s'il en avoit été l'inventeur : systême très-ancien & très-commun, quoique de la plus grande absurdité.

Je vai citer quelques morceaux de Platon sur les différens objets dont je viens de parler. Ils serviront à vous faire connoître, de même que ceux que j'ai cités ci-dessus, en parlant de Socrate, ce qu'il y a de plus beau dans la Philosophie des Grecs sur la Religion ; ils vous montreront jusqu'où peut aller la Raison ; ils

seront un moyen de vous faire juger des effets des belles leçons que la Nature donne aux hommes & de ce qu'ils en peuvent recueillir lorsqu'ils y sont attentifs. Vous pourrez, par conséquent, accroître par-là vos connoissances sur la Religion naturelle, & devenir plus capables de comparer les lumiéres qu'elle renferme avec celles que contient la Révélation.

On voit par plusieurs morceaux des Ouvrages de Platon, que l'on avoit été depuis longtems & que l'on étoit encore partagé sur les grandes idées qui sont le fondement de la Religion; savoir, l'existence de Dieu, l'origine & le gouvernement du Monde. Il parle de ceux qui ne reconnoissoient point de Divinité, & qui pensoient que le Monde devoit son origine au hasard; de ceux qui admettoient l'existence des Dieux, mais qui nioient qu'ils se mêlent des affaires des hommes; & de ceux qui pensoient qu'il est aisé de les appaiser & de les gagner par des présens & par des sacrifices. Il exprime avec force son éloignement pour ces différentes idées, & combien elles peuvent nuire à la vertu. » Comment peut» on, dit-il, sans indignation se voir réduit à » prouver que les Dieux existent (*a*) »? Il prouve ensuite l'existence de la Divinité; il s'anime dans son discours, & exprime le mépris qu'il a pour le sentiment des personnes qu'il instruit. Il se calme ensuite, & dit: » Il faut » toute fois essayer de leur parler de sang

(*a*) Loix de Platon liv. X, traduction de Mr. Grou, Tom. II. pag. 244, à Amsterdam chez Rey, 1769.

» froid, afin qu'il ne soit pas dit que, tandis » que l'yvresse des passions les fait déraisonner, nous déraisonnions nous-mêmes, par » l'indignation dont nous sommes animés contr'eux (*a*). Ce sont les jeunes gens qu'il a sur-tout en vue, & qu'il voudroit ramener à la vérité : c'est cette jeunesse si précieuse à son Maître Socrate, & qu'il aime lui-même si tendrement. » Mon fils, dit-il, en s'adressant à » elle, vous êtes jeune : avec l'âge vous changerez de sentiment sur bien des choses, & » vous en prendrez de contraires à ceux où » vous êtes aujourd'hui. Attendez jusqu'à ce » moment pour prononcer sur l'objet le plus important de la vie. Ce que vous regardez » maintenant comme de nulle conséquence, » est en effet ce qu'il y a de plus intéressant » pour l'homme ; je veux dire, d'avoir sur la » Divinité des idées justes, d'où dépend sa » bonne ou sa mauvaise conduite (*b*).

Vous pouvez juger, mes Enfans, par ce morceau, du goût, des sentimens, de la douceur, de l'habileté de Platon ; & comment il étoit encore, après la mort de son Maître, conduit par ses leçons & par son exemple. Touché des beautés de la Nature, c'est à elle qu'il adresse d'abord son disciple. Il lui fait considérer » la terre, le soleil & tous les » astres ; ce bel ordre qui régne entre les sai» sons, le partage des années & des mois » (*c*). Il insiste avec force sur l'absurdité du sys-

(*a*) Loix, pag. 245. (*b*) pag. 246 (*c*) Tom. II. pag. 39.

tême, qui attribue au hasard tous ces beaux Ouvrages, & de celui qui, admettant des Dieux, suppose qu'il est au-dessous d'eux de se mêler des choses humaines, comme étant pour eux des objets trop peu importans. Il paroît, à la vérité, qu'il a regardé la matiére comme étant éternelle; mais il l'a considérée comme une substance inactive par elle-même, & qui n'a pu être arrangée & mise en mouvement que par la Divinité. Il avoit de belles idées de l'ordre qui régne dans la Nature, & du Plan selon lequel elle a été formée. Il paroît qu'il a considéré ce Plan comme faisant un tout parfaitement lié, dont toutes les parties correspondent entr'elles : Que c'est suivant un tel Plan que le Monde a été formé, & qu'il est gouverné; qu'il n'y a point d'objet qui soit inutile, ou qui soit négligé. Il paroît avoir senti que la Cause Premiere, qu'il distingue en divers endroits des dieux subalternes, est d'une nature à ne pouvoir être approfondie par les facultés de l'homme. » Ne portons pas, dit» il, nos regards sur l'Intelligence, comme si » nous pouvions la voir avec des yeux mortels» (*a*); & il assure positivement, » que Dieu & » tout ce qui appartient à sa nature est par» fait (*b*), qu'il est essentiellement bon, & » qu'on ne doit jamais en parler autrement » (*c*).

Platon a suivi exactement la doctrine de Socrate sur la nature de l'ame. Il la considére

(*a*) Loix, liv. X. pag. 272. (*b*) Rep. liv. II. pag. 101. (*c*) Li v. II. pag. 97.

comme étant ſpirituelle, comme devant ſubſiſter après la mort & même comme étant immortelle. Il fonde, en grande partie, ſon ſentiment ſur ce ſujet, ſur des traditions anciennes & nombreuſes (*a*). Il regarde l'ame comme un être libre, qui eſt ce qu'il eſt, par une ſuite de ſon choix; il dit » que les cauſes » d'où dépendent les qualités de chacun de » nous, ont été laiſſées à la diſpoſition de nos » volontés: car chaque homme eſt ordinaire- » ment ce qu'il lui plait d'être, ſuivant les » inclinations auxquelles il ſe porte, & le ca- » ractére de ſon ame » (*b*). Il inſiſte dans un grand nombre d'endroits avec force & éloquence, ſur cette idée ſi eſſentielle dans la Religion, & ſi claire pour tous ceux qui conſultent la Raiſon & la conſcience, c'eſt que le ſort de l'ame eſt réglé ſur ſon état moral.

Il s'efforce de faire ſentir la différence eſſentielle qu'il y a entre le juſte & l'injuſte, & celle, par conſéquent, qu'il y a entre le ſort de ceux qui ſuivent la juſtice & celui de ceux qui ſe livrent à l'injuſtice. Il veut ſur-tout remplir de ces idées cette jeuneſſe ſi chere à Socrate, & qu'il aime lui-même, comme ſon Maître l'aimoit. Il dit que le but de tous les chœurs deſtinés à faire entendre la vérité, » doit » être d'enchanter en quelque ſorte l'ame des » enfans, tandis qu'elle eſt tendre & docile, » en leur répétant ſans ceſſe les belles maxi- » mes qui viennent d'être expoſées, & beau-

(*a*) Loix, liv. XI. pag. 343. (*b*) Liv. X. pag. 290.

» coup d'autres qu'on y pourroit ajouter. Mais » pour les réduire à un seul point, disons leur » que la vie la plus juste est aussi la plus heu- » reuse au jugement des Dieux : & non - seu- » lement nous dirons la vérité, mais ce dis- » cours entrera plus aisément qu'aucun autre, » quel qu'il puisse être, dans l'esprit de ceux » qu'il nous importe de persuader (*a*).

Platon fait observer que la prospérité des méchans, dans cette vie, n'est que passagére ; & que ce seroit se tromper grossiérement, que d'en conclure que les Dieux ne se mêlent pas de la conduite des hommes. Il montre l'ame comme une substance immortelle qui ne doit pas borner ses soins & ses vues à une vie courte, mais qui doit plutôt envisager l'éternité entiere. Pour ne pas m'étendre davantage, je supprimerai un grand nombre de passages, pour m'en tenir à celui par lequel il finit son traité de la République. Après avoir rapporté une belle fiction, qu'il donne même pour une réalité, dans laquelle un Arménien revenu des enfers, rapporte en détail ce qu'il a vu sur le sort des justes & des injustes ; il finit & conclut tout son traité par ces belles paroles : » Si nous nous en tenons à ce que » j'ai dit, nous croirons que notre ame est » immortelle, & capable par sa nature d'un » grand bonheur ou d'un grand malheur. Nous » marcherons toujours par la route céleste, » nous nous attacherons à la pratique de la

(*a*) Des Loix, Tom. I. liv. II. pag. 100.

» justice & de la sagesse. Par-là nous serons en » paix avec nous-mêmes & avec les Dieux ; » & après avoir remporté sur la terre le prix » destiné à la vertu ; semblables à ces Athlètes » victorieux qu'on mène en triomphe par tou- » tes les villes, nous serons encore couronnés » là-bas, & nous goûterons une joie délicieu- » se, dans ce voyage de mille ans dont nous » avons parlé *(a)*.

C'est dans la bouche de Socrate que Platon met ces paroles. Vous y reconnoissez la beauté & le calme de son ame : vous y reconnoissez ses belles idées sur la vertu, & sur le bonheur qu'elle assure à l'homme ; vous y reconnoissez aussi l'élévation & l'éloquence de Platon.

Si la Raison seule avoit pu suffire pour instruire les hommes, il semble que c'étoit de tels hommes qui auroient pu les instruire, qui auroient pu leur donner des idées vraies sur la Divinité, & les entraîner dans le chemin de la vertu. Mais Platon, comme Socrate, a senti son insuffisance à cet égard. Il s'est défié de ses talens, il paroît même avoir été intimidé par le sort de son Maître. Il est resté comme lui attaché au culte des faux Dieux : c'est pour cela que quoiqu'il ait reconnu en divers endroits un seul Dieu, Créateur & Pere de cet Univers, qui est le Maître de tout, il parle cependant en tant d'endroits des Dieux. Il va même jusqu'à dire qu'il n'est pas facile de découvrir le Créateur & le Pere de l'Univers ; &

(a) Rep. lib. X. à la fin.

que quand on l'a trouvé, il est impossible de le faire connoître. Il a, par sa Philosophie & par sa réputation, éclairé les Philosophes ; mais son exemple aura servi à confirmer le vulgaire dans ses fausses idées, & à perpétuer par conséquent l'idolâtrie. Cependant, il blâme les fables d'Homere & d'Hésiode, dans lesquelles ils parlent des Dieux, comme faisant des actions qui seroient, comme l'a dit un savant Romain (*a*), au-dessous des plus méprisables des hommes. C'est pour cela qu'il n'admet pas ces Poëtes dans sa République, quoiqu'il les admire, & en particulier Homere.

Platon paroît même avoir éloigné, par son exemple, de la vérité, en voulant trop approfondir la nature de la Divinité & l'origine des choses. Son disciple Aristote a suivi son exemple, & a décidé plus positivement que son Maître sur l'éternité de la matiére. Ces deux grands génies paroissoient faits pour reconnoître les bornes de l'esprit humain, & pour s'arrêter au point que l'on ne peut passer sans témérité, & sans se jetter dans l'obscurité & dans l'erreur. Il étoit réservé au seul Socrate de savoir ignorer à propos, & de borner sa Philosophie à ce qu'il y a de plus simple & de plus utile.

Aristote, ce vaste génie, est tombé dans l'erreur ; il a servi à la perpétuer & à éloigner de la vérité. Il a voulu tout connoître, & il a parlé avec une grande obscurité sur les sujets les plus importans.

(*a*) Varron.

Il femble qu'après les belles leçons de Socrate & de Platon fur la vertu, toutes les Ecoles ne devoient retentir que de fon éloge, & que tous les Philofophes devoient fur-tout s'appliquer à la faire connoître & pratiquer. Zenon, le Chef des Stoïciens, fut en effet faifi par la beauté de la vertu ; il le fut même au point qu'il ne voulut la confidérer qu'en elle-même, & qu'il écarta l'idée des fuites heureufes qu'elle entraîne après elle : il porta l'enthoufiafme jufqu'à prétendre que la vertu fe fuffifoit à elle-même, & pouvoit produire le fouverain bien, indépendamment de tout état extérieur. Zenon fit des difciples vertueux; & quand il n'auroit fait qu'un Marc-Aurele, il en auroit affez fait pour immortalifer fa Philofophie. Tous ceux qui fuivirent Zenon, ne l'imiterent pas. Epicure prit une route toute oppofée. Il oublia entiérement Socrate & Platon : il fe fit même gloire de n'avoir rien appris de perfonne, & de donner de nouvelles idées fur tout. Cependant, il ne fit que renouveller le fyftême abfurde de l'origine du Monde par le concours fortuit des atômes. Il parut fe piquer de mieux connoître la Divinité qu'aucun Philofophe, & il en donna les idées les plus abfurdes & les plus dangereufes; il ne reconnut point de Providence : il ôta à la vertu fa beauté & fon utilité : il mit à fa place la volupté & le vice ; il ne reconnut de bonheur que dans cette vie, & n'admit pour principe de bonheur, que le goût pour les plaifirs; & il fit taire ces belles affections

de bienveuillance & de justice qui font le plus grand honneur à la nature humaine, & qui sont le vrai principe du bien des Sociétés & des particuliers. Epicure en un mot détruisit toute Morale & toute Religion.

Il ne fut que trop écouté dans son siécle & dans les siécles suivans. Sa Philosophie porta par tout la corruption des mœurs; elle fit oublier Socrate, Platon & Zenon. Elle gagna sur-tout la jeunesse dont elle flatta les passions. Elle pénétra de la Grece dans Rome, où elle se joignit à l'orgueil, à l'ambition, au luxe, pour achever de corrompre les Romains. César osa en plein Sénat sapper les fondemens de toute Religion, en faisant considérer la mort comme la fin de toutes les miséres, parce qu'il prétendoit qu'après elle, il n'y avoit ni bonheur ni malheur (*a*).

Vous voyez que la Grece a cultivé de bonne heure les sciences; qu'elle a produit une suite de génies, qui avoient tous les talens propres à faire faire à la Raison les progrès dont elle est susceptible: vous voyez que les sciences y ont été cultivées avec succès, & qu'à divers égards, les Grecs sont encore nos Maîtres. Mais vous voyez qu'à l'égard des idées les plus importantes & les plus utiles, des idées qui paroissent être le plus à la portée de l'homme, ils se sont égarés en voulant trop approfondir, & ils se sont contredits les uns les autres. Il est étonnant qu'aucun d'eux, en reflèchissant

(*a*) Sall. Bel. Catil. c. 51.

ſur les effets & ſur les cauſes, ne ſoit remonté à une Cauſe premiere ſeule exiſtante de toute éternité, & n'ait pas conſidéré tous les autres Etres comme les effets de cette Cauſe. Ils ont reconnu qu'il ne pouvoit y avoir d'effet ſans cauſe; ils ont ſenti, en conſéquence, que puiſque quelque choſe exiſtoit, il exiſtoit quelque choſe de toute éternité; & il ſemble qu'ils pouvoient faire encore un pas, & ſentir que ce qui n'a pas toujours été, pouvoit avoir reçu l'exiſtence de ce qui a toujours été. C'eſt ce pas qu'ils n'ont pas ſu faire.

Aucun Philoſophe n'eſt tombé ſur l'idée que ce qui n'étoit pas, pouvoit recevoir l'exiſtence d'une Cauſe toute-puiſſante : c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont pas conçu que les Etres puſſent être tirés du néant, parce qu'ils n'ont pas pu imaginer comment ils en auroient été tirés. C'eſt qu'ils ne diſtinguoient pas aſſez entre *concevoir & imaginer une choſe*; parce qu'ils prétendoient pouvoir tout imaginer. Telle paroît être la cauſe de leur ignorance ſur ce ſujet.

Platon eſt allé juſqu'à reconnoître qu'il n'y a de principe d'activité que dans l'Etre intelligent, & que la matiére étoit inactive par elle-même. En conſéquence, il a reconnu qu'elle a reçu ſon mouvement d'un Etre intelligent. Il ſemble que ce puiſſant génie devoit être étonné de l'éternité de cette matiére, qui ne pouvoit être miſe en action, pour être arrangée avec ordre, & former des Ouvrages réguliers & utiles, que par le pouvoir d'une Cauſe intelligente, & qu'il auroit pu

concevoir plus facilement sa création du néant, que son éternité.

Mais Socrate est celui qui m'étonne le plus; lui qui savoit ignorer, & qui cependant n'a pas su dire que la Divinité *a parlé & que les choses ont eu leur être.* Il avoit tout pensé sur ce sujet, excepté que la création consiste à donner l'existence à ce qui n'existoit pas. Il étoit choqué des idées de tant de Philosophes appellés Physiciens, qui pensoient que tous les Etres avoient reçu leur forme & leur arrangement, par des opérations purement méchaniques, & par conséquent sans l'intervention d'aucun Etre. Il fut comblé de joie, lorsqu'il apprit qu'Anaxagore avoit fait un livre dans lequel il reconnoissoit qu'un Etre intelligent étoit la Cause de toutes choses, & l'Auteur de ce bel ordre qu'elles renferment. Il regarda ce sentiment comme nouveau.

C'est ici que je borne ce que j'ai jugé convenable de vous faire connoître sur les Philosophes Grecs. Nous devons à présent nous occuper des Romains.





DISCOURS XXI.

Idées des premiers Romains sur la Religion.

Idées de ceux des tems postérieurs. Cicéron, Marc-Aurele.

LA Philosophie s'est introduite assez tard chez les Romains. On ne peut douter qu'elle ne leur soit venue des Grecs (*a*). La Religion des Romains fut dans les tems où les sciences étoient le plus cultivées, aussi absurde que celle de leurs maîtres. C'est aux premiers tems de cet Etat qu'il faut remonter, pour trouver plus de simplicité & plus de vérité dans les idées. Les Romains alors, quoique venus de Peres que l'on considére comme encore brutes & féroces, reconnoissoient un Etre Suprême, & une vie après la mort (*b*). Ils furent 170 ans sans aucune image de leurs

(*a*) Cicéron parle de Pythagore qui arriva en Italie sous Tarquin le superbe, & qui appuya le sentiment de Phérécide le Syrien sur l'immortalité de l'ame. Tusc. I. 16.

(*b*) Cicéron prétend que les anciens Romains ont surpassé, à l'égard des idées sur la Religion, les Espagnols, les Gaulois, les Cartaginois, les Grecs, les anciens habitans de l'Italie, & même toutes les Nations. Il dit qu'ils ont connu que tout est gouverné par la Providence des Dieux immortels. Il parle ainsi dans

Dieux. Leurs temples, dans ces tems-là, étoient consacrés aux vertus : & suivant l'interprétation remarquable de Cicéron, c'étoit afin d'exprimer que ceux qui étoient doués de ces vertus, étoient les temples des Dieux mêmes (*a*). Ceux qui introduisirent ensuite à Rome des simulacres des Dieux, furent les auteurs de nouveautés, dont leurs peres n'avoient point eu l'idée (*b*) : & vraisemblablement, en introduisant ces simulacres, ils introduisirent aussi des faux Dieux. Ces faux Dieux se multiplierent ensuite, & avec eux des superstitions de tout genre.

Le comble de ces superstitions fut dans le plus beau tems de la Philosophie à Rome. Des génies remarquables, dont la maniére de penser étoit très-supérieure à la maniére de penser commune, se soumettoient publiquement à ces superstitions ; ils en donnoient l'exemple, & ils sollicitoient, comme un grand honneur, les emplois qui les appelloient à en être les ministres.

Ciceron suffit seul pour faire connoître la Philosophie des Grecs & des Romains. Ce grand génie a puisé avec soin dans les sour-

son Harangue sur les Haruspices. Il est vrai qu'il flatte les Romains dans cette Harangue, d'une maniére qui ne s'accorde pas avec ce qu'il a dit dans ses écrits philosophiques sur les sentimens de ces Nations, & sur ceux de divers Philosophes.

(*a*) *Ut illi qui haberent virtutes illas Deos ipsos in animo collocatos putent.* De Legibus lib. II. cap. 11.

(*b*) *Errorem non tradiderunt sed addiderunt*; dit Varron. *August. de Civit. Dei. Lib. IV. c.* 31.

ces. Il a examiné toutes les maniéres de penser ; il les a comparées entr'elles ; il en a montré le fort & le foible, & nous a mis par-là en état de juger de tous les siécles précédens & du sien même. Il fut grand admirateur de Socrate & de Platon. Il fit même profession d'être de l'Ecole de Platon. Il vit l'absurdité de la Théologie des peuples, & de celle des Poëtes & des Philosophes. Il montra cette absurdité avec clarté, avec élégance & avec force. Pour vous en donner une idée, je me contenterai de citer des paroles qu'il met dans la bouche d'un Epicurien. » Telles sont donc, » lui fait-il dire, les opinions des Philosophes, » ou pour mieux dire leurs rêveries. Car va- » lent-elles mieux de beaucoup que les fables » des Poëtes, qui, dans un langage d'autant » plus dangereux qu'il est plein de graces, » nous ont représenté les Dieux enflammés » de couroux, & passionnés jusqu'à la fureur, » ont dépeint leurs guerres, leurs démêlés, » leurs combats, leurs blessures ; ont raconté » leurs haines, leurs dissentions, leur nais- » sance, leur mort, leurs chagrins, leurs plain- » tes, leurs voluptés de toute espèce, leurs » adultéres, leurs haines, leurs commerces » impudiques avec le Genre-humain, d'où sor- » tent des mortels engendrés par un immor- » tel. Aux erreurs des Poëtes ajoutons les fo- » lies des Mages & celles des Egyptiens, avec » les préjugés vulgaires qui ne font que varier, » parce que l'ignorance de la vérité rend le

» peuple incapable de fermeté dans sa croyan-
» ce (*a*).

Jugez, par ce morceau, ce que Cicéron pensoit de la Religion de son pays. Il est bien naturel de croire qu'un génie aussi profond, étoit remonté facilement, par l'étude de la Nature, à la Cause premiere ; & qu'il devoit considérer cette Cause comme le vrai Dieu qui gouverne l'Univers. C'est ce que prouvent un grand nombre de passages de ses écrits, dans lesquels il décrit les Ouvrages de la Nature en homme qui les a beaucoup contemplés & admirés, & il conclut en disant : » Pouvons-nous, à la vue de ce spectacle, dou- » ter qu'il y ait un Etre, ou qui ait formé le » Monde, supposé que, suivant l'opinion de » Platon, il ait été formé ; ou qui le conduise » & le gouverne, supposé que, suivant le sen- » timent d'Aristote, il soit de toute éternité (*b*).

Cicéron joint toujours à l'idée de la Divinité, celle de la Providence & celle de la Religion. » Qu'il y ait, dit-il, par exemple, un » Etre supérieur qui subsistera toujours & qui » mérite le respect & l'admiration des hom- » mes, c'est de quoi la beauté de l'Univers & » la régularité des Astres nous forcent de con- » venir. On doit, par conséquent, nourrir & » répandre une Religion éclairée ; mais en » même tems extirper la superstition.

Cette

(*a*) Cicéron de la Nat. des Dieux. Liv. I. c. 16.
(*b*) Tuscul. liv. I. 29.

Cette conféquence que tire Cicéron à l'égard de la fuperftition, eft bien naturelle & bien fage; mais la leçon qu'elle renferme auroit dû être fuivie par tous les Philofophes; & cependant vous avez déja vu qu'ils fe font tous foumis aux fuperftitions établies dans leur pays; & vous verrez que Cicéron même a fuivi leur exemple.

Il s'exprime fur les Perfections de la Divinité avec beaucoup de vérité. » On ne peut, » dit-il, concevoir Dieu, que fous l'idée d'un » Efprit pur, fans mêlange, dégagé de toute » matière corruptible, qui connoît tout, qui » meut tout, & qui a de lui-même un mouve- » ment éternel *(a)* ».

Il tire des belles idées qu'il a fur la Divinité, les conféquences les plus vraies fur la nature du culte qui leur eft dû. » On doit aux Dieux » un culte plein de refpect; culte très-bon, » très-faint, qui exige beaucoup d'innocence » & de piété, une inviolable pureté de cœur » & de bouche *(b)* ».

Et pour que ce culte foit tel, il exige que l'homme foit rempli des grands principes de la Religion. Il exprime ces principes avec clarté & avec force. » Que des hommes qui » vivent en fociété, commencent donc par » croire fermement qu'il y a des Dieux, maî- » tres de tout, & qui gouvernent tout; qui » difpofent de tous les événemens; qui ne cef- » fent de faire du bien au Genre-humain, dont

(a) Tufc. I. 27.
(b) De la Nat. des Dieux, liv. II. 28.

» les regards démêlent ce que chacun est, ce » que chacun fait, tout ce qu'on se permet à » soi-même, dans quel esprit, avec quels sentimens on professe la Religion, & qui mettent de la différence entre l'homme pieux » & l'impie *(a)* ». Et plus bas : » Combien est » sainte une Société d'hommes persuadés qu'ils » ont au milieu d'eux, & pour juges & pour » témoins, les Dieux immortels ».

La piété que suppose le vrai culte que l'on doit rendre à la Divinité, les effets de cette piété ont été apperçus par Cicéron avec une grande force de raison. » Il en est, a-t-il dit, » de la piété comme de toutes les autres » vertus, elle ne consiste pas en de vains de- » hors. Sans elle, il n'y aura ni Sainteté, ni » Religion : & dès lors, quel dérangement, » quel trouble parmi nous ! Je doute si d'é- » teindre la piété envers les Dieux, ce ne » seroit pas anéantir la bonne foi, la Société » civile, & la principale des vertus qui est la » justice (*a*) ».

Ces idées, comme vous le voyez, mes Enfans, sont dignes des siécles les plus éclairés, & vous montrent ce que peut la Raison dans la découverte des vérités les plus importantes. C'est ce que vous pourrez aussi remarquer dans les idées de Cicéron sur la nature de l'homme, sur les grands principes de la vertu, des loix, des devoirs. Il a exprimé la spiritualité & l'immortalité de l'ame avec énergie ; il a montré

(*a*) Des Loix, liv. II. 7.
(*b*) De la Nat. des Dieux, liv. I. 2.

ſes facultés les plus importantes, & ce qui doit régler ſon ſort, ſavoir la vertu. » On ne » peut, dit-il, abſolument trouver ſur la Terre » l'origine des ames. Car il n'y a rien dans » les ames qui ſoit mixte & compoſé, rien » qui paroiſſe venir de la terre, de l'eau, de » l'air, ou du feu. Tous ces élémens n'ont rien » qui faſſe la mémoire, l'intelligence, la ré- » flexion; qui puiſſe rappeller le paſſé, pré- » voir l'avenir, embraſſer le préſent. Jamais » on ne trouvera d'où l'homme reçoit ces divi- » nes qualités, à moins que de remonter à un » Dieu. Et par conſéquent, l'ame eſt d'une » nature ſinguliére, qui n'a rien de commun » avec les élémens que nous connoiſſons. » Quelle que ſoit donc la nature d'un Etre » qui a ſentiment, intelligence, volonté, » principe de vie : cet Etre-là eſt céleſte, il eſt » divin, & dès-là immortel (*a*). A moins que » d'être d'une craſſe ignorance, on ne peut » douter que l'ame ne ſoit une ſubſtance très- » ſimple, qui n'admet point de mêlange, » point de compoſition. D'où il ſuit que l'ame » eſt indiviſible, & par conſéquent immor- » telle. Car la mort n'eſt autre choſe qu'une » ſéparation, qu'une déſunion des parties, » qui auparavant étoient liées enſemble (*b*) ».

Cicéron paroît avoir médité profondément ſur ce ſujet; il paroît auſſi avoir été occupé de l'idée d'une autre vie où la vertu trouveroit ſa récompenſe : il eſt plein de Socrate, qui a ſi

(*a*) Tuſc. I. 27. (*b*) c. 29.

bien pensé & si bien senti sur ce sujet ; & il le cite fréquemment. » Je ne pense nulle- » ment, dit-il, que l'ame périsse avec le corps, » ainsi que l'enseignent des Philosophes mo- » dernes (*a*), qui veulent que la mort soit un » anéantissement total.... Le sentiment pour » lequel je me déclare, fut aussi celui de ces » savans hommes, qui répandus autrefois dans » nos contrées, annoncerent leur doctrine à » la grande Gréce, aujourd'hui déserte, mais » alors florissante. Ce fut celui de cet Athé- » nien que l'oracle d'Apollon reconnut pour » le plus sage des hommes (*b*). Assez incertain » presque sur tout le reste ; mais à cet égard, » soutenant toujours que nos ames sont d'une » nature divine ; qu'au sortir du corps elles » retournent au Ciel ; & que plus elles ont » été innocentes, plus elles y arrivent rapide- » ment (*c*) ».

Mais c'est dans le songe de Scipion, cette fiction sublime, qu'il déploie, sur ce beau sujet, ses idées & ses sentimens. » Oui, sans- » doute, fait-il dire à Scipion l'Africain, ceux- » là sont vivans, qui délivrés des liens du corps, » s'en sont sauvés comme d'une prison ». Le jeune Scipion touché par ces paroles & par la vue de Paul-Emile qui se présente à lui, s'adresse à son Pere & lui témoigne le desir qu'il a de quitter la terre. Paul-Emile l'exhorte à y rester par soumission pour le Dieu qui l'y a placé, » jusqu'à ce qu'il ait lui même brisé

(*a*) Les Epicuriens. (*b*) Socrate.
(*c*) De l'amitié, c. 4.

» les chaînes qui le lient à son corps... parce » qu'autrement vous paroîtriez secouer l'em» ploi dont la volonté divine vous a chargé. » Ainsi, continue Paul Emile, ce que vous » avez à faire présentement, c'est d'imiter l'A» fricain votre ayeul & moi votre pere ; de » cultiver à notre exemple la justice ; d'aimer » vos parens & vos amis, mais votre patrie » plus que tout le reste. Voilà par où l'on arri» ve au Ciel, & dans cette assemblée de gens » qui, après avoir vécu sur la Terre, mainte» nant dégagés de leur corps, habitent le lieu » que vous voyez ».

Cicéron représente le jeune Scipion comme enflammé par les discours de son ayeul & de son pere. Il s'écrie en s'adressant à l'Africain : » Quoique depuis mon enfance, marchant » sur vos traces & sur celles de mon pere, je » n'aie pas dégéneré ; cependant puisque l'en» trée du Ciel est ouverte à ceux qui ont bien » servi leur patrie, désormais la vuë d'une si » grande récompense me fera redoubler mes » efforts. Oui, reprit l'Africain, vous le de» vez ; & tenez pour certain que votre corps » est tout ce qu'il y a de mortel en vous. » Quand je dis *vous*, je n'entends pas cette » figure qui tombe sous les sens. Tout hom» me est ce qu'il est, non par son corps, mais » par son esprit ».

Je me laisse entraîner au plaisir que j'ai à vous présenter de si belles idées, telles que les exprime le Philosophe & l'Orateur Romain. Pourrois-je ici refuser une place aux

plus beaux traits de son génie, après en avoir accordé une considérable à Socrate, à Platon & à Xénophon. Vous voyez que ces Philosophes ont trouvé dans Cicéron un disciple tel qu'ils auroient pu le souhaiter ; & que c'est en les associant, que l'on peut faire connoître ce que la Raison a produit de plus beau sur les principes de la Religion.

Je ne puis finir ce que j'ai à vous dire sur la Philosophie du grand génie Romain dont je vous occupe, sans vous citer encore quelques endroits de ses Ouvrages, dans lesquels il parle des principes de la vertu & des devoirs. Il faudroit, pour vous le faire connoître, citer des volumes & non simplement quelques traits. Il montre la Loi dans l'homme même, il la montre dans l'éternelle vérité, dans la nature de l'Intelligence Divine. » Il y a dans l'hom-
» me, dit-il, une puissance qui porte au bien,
» & détourne du mal, non-seulement anté-
» rieure à la naissance des peuples & des vil-
» les, mais aussi ancienne que ce Dieu, par
» qui le Ciel & la Terre subsistent & sont
» gouvernés. Car la Raison est un attribut
» essentiel de l'Intelligence divine, & cette
» Raison détermine ce qui est vice ou vertu.
» Ainsi, quoique du tems de Tarquin, la loi
» contre l'adultére ne fut pas écrite, il ne
» s'ensuit pas que le fils de ce Roi, en violant
» Lucrece, n'ait péché contre la loi qui est de
» toute éternité. Car l'homme avoit dès lors
» une Raison, qui naturellement le portoit au
» bien, & le détournoit du mal. Raison qui

» a force de loi, non du jour qu'elle eſt écrite,
» mais au moment qu'elle a commencé. Or
» elle a commencé au même inſtant que l'In-
» telligence divine (*a*) ».

Cette puiſſance qui porte au bien ſelon Cicéron, c'eſt ce qu'il appelle la conſcience, & & dont il parle d'une manière remarquable. Il dit que » le plus grand théâtre qu'il y ait » pour la vertu, c'eſt la conſcience » (*b*) : & c'eſt en conſéquence de cette idée qu'il dit ailleurs, » Je préfére le témoignage de ma » conſcience à tous les diſcours qu'on peut te- » nir de moi » (*c*) : Il exprime avec éloquence les effets de la conſcience ſur celui qui en viole les loix. » Auſſi, dit-il, les peines ordonnées » par la juſtice, ne ſont-elles pas ce qu'un ſcé- » lérat doit le plus redouter. Autrefois la juſ- » tice n'étoit réglée nulle part : elle ne l'eſt » pas même aujourd'hui en tous lieux ; & dans » les lieux où elle l'eſt, on la trompe ſouvent. » Mais la vraie punition du ſcélérat, c'eſt la » conſcience. Il eſt agité, il eſt pourſuivi, non » par des Furies avec des torches ardentes, » comme dans les tragédies, mais par les re- » mords qui font l'effet du crime (*d*) ».

Cicéron, en cherchant les Loix dans la conſcience, ne pouvoit qu'y trouver ces beaux principes de bonté & de juſtice qui ſont la baſe des devoirs de l'homme envers ſes ſemblables. Il dit que les hommes ont été faits juſtes par la Nature : il parle de cette bien-

(*a*) Des Loix, liv. II. 4. (*b*) Tuſc. II. 26.
(*c*) Lettres à Atticus. XII. 28. (*d*) Des Loix I. 14.

veillance répandue si généralement, dont il résulte qu'il est nécessaire, *qu'on ne s'aime pas plus que les autres* (*a*). Il considére ces sentimens, comme ce qui fait le bonheur de l'homme ; & il dit positivement qu'il n'y a personne qui soit plus heureux que celui » qui » chérit tendrement les siens, & qui met au » nombre des siens tous ceux qui lui sont unis » par la Nature (*b*) ».

Enfin vous pouvez juger du prix que Cicéron a mis à la vertu, & de l'idée qu'il a eu du bonheur qu'elle procure, par ce qu'il dit » qu'à » l'heure de la mort, on peut être fort tran- » quille, lorsque l'on ose puiser ses consola- » tions dans le sentiment d'une bonne vie. Il » dit aussi qu'en quelque tems que meure un » homme qui a toujours fait le bien qu'il a » pu, il n'a point à se plaindre de n'avoir pas » assez vécu (*c*) ».

Il est bien naturel, après avoir considéré tous ces beaux morceaux de Cicéron, sur des sujets si intéressans, de demander quels effets il a produit, par ses écrits, sur ses contemporains & dans la suite. Je vous l'ai déja fait entendre : il ne pouvoit, non plus que Socrate, être utile au plus grand nombre, puisqu'il paroissoit publiquement croire tout ce qui constituoit la Religion du peuple ; puisqu'il se joignoit au peuple dans les cérémonies, &

(*a*) Des Loix I. 12.

(*b*) *Societatem caritatis coïerit cum suis, omnesque naturâ conjunctos, suos duxerit.* Des Loix liv. I. 23.

(*c*) Tusc. I. 45.

puisqu'il regardoit comme un grand honneur d'en être le ministre. Il permettoit au public cette foule de Dieux, & il les adoroit avec lui; & ce n'étoit qu'en particulier qu'il reconnoissoit un seul Dieu & Maître de la Nature. Il se considéroit alors comme Philosophe; & il pensoit que ces vérités étoient uniquement pour les Philosophes & non pour le vulgaire. Il étoit même bien éloigné de croire que tous les Philosophes pussent se réunir sur les plus importantes vérités; lui qui connoissoit si bien la grande opposition qu'il y avoit dans leurs sentimens, & qui l'a si bien exposée dans ses écrits.

Ils servent ces écrits, comme ceux des autres Philosophes, à nous prouver que les grandes vérités, qui sont les fondemens de la Religion naturelle, ont toujours été à la portée des hommes; qu'elles ont même été généralement répandues; mais ils servent aussi à nous apprendre, comme je vous l'ai déja fait remarquer, que jamais les facultés naturelles, sans des secours extraordinaires, n'auroient pu produire sur les lumiéres des hommes, les effets qui nous ont paru être nécessaires, pour les tirer de l'idolâtrie, & pour les amener au point de connoissance qui devoit les mettre en état de voir, avec plus de certitude, dans ce grand avenir dont leurs esprits sont occupés; dans cet avenir, dans lequel ils souhaitent de connoître le bonheur auquel ils aspirent naturellement, & qu'ils voudroient pouvoir considérer, comme l'objet de leurs espérances.

Les considérations que nous avons faites sur les lumiéres répandues parmi les Nations, au moyen de la Raison, & en particulier sur celles auxquelles sont parvenus les plus beaux génies de l'antiquité, servent donc à tourner nos esprits vers des lumiéres plus considérables que celles de la Raison; elles nous ramènent à ces lumiéres où nous avons été conduits par les recherches que nous avons faites sur celles dont nous avons le bonheur de jouir. Nous sommes toujours conduits à la même source de lumiére; à Jésus-Christ qui est le centre de toutes les lumiéres, & qui seul a mis en évidence la vie & l'immortalité, & nous a montré les moyens d'y parvenir.

Jésus-Christ a paru dans le Monde peu de tems après la mort de Cicéron. Il a prêché dans un pays éloigné de celui où ce Philosophe a vécu. Ce n'est qu'après la mort de Jésus-Christ que les lumiéres de l'Evangile ont été portées en Italie par ses Apôtres.

Les premiers siécles du Christianisme ont vu encore des Philosophes remarquables. Socrate, Platon, Zenon, Cicéron ont eu dans ces tems-là des disciples fameux. Plutarque a montré un grand savoir, une profondeur de génie considérable & un sens excellent. Il a exposé avec clarté les sentimens des Philosophes; il a comparé leurs principes, comme il a comparé les vertus & les actions des héros. Il a fait sentir en divers endroits les erreurs des Philosophes qui l'ont précédé; & il a surtout refuté, avec une grande énergie, celles

de la secte d'Epicure. Ses écrits suffiroient pour convaincre que la Philosophie des Payens étoit bien éloignée de pouvoir produire d'heureuses révolutions sur la maniére de penser des hommes; & de pouvoir, en particulier, faire cesser l'idolâtrie, & introduire le culte du vrai Dieu.

Je pourrois vous parler de Séneque & de Pline ; mais je me hâte d'en venir à un Philosophe sur lequel je ne saurois me taire. Vous avez admiré le vertueux Citoyen d'Athènes, dont la Philosophie a été la plus simple & la plus pure que l'antiquité nous ait fait connoître. Venez à présent considérer un autre Socrate ; un Socrate placé sur le Trône, & qui a su préférer la vertu à la grandeur. C'est de Marc-Aurele-Antonin que je parle. On ne peut, sans admiration & sans attendrissement, considérer cet homme véritablement grand. Il avoit eu dès sa jeunesse le goût de la Philosophie. Il a cherché la vérité & la vertu, avec une droiture, je dirois presque avec une simplicité de cœur, peu commune parmi les hommes. C'est un homme, c'est un Roi qui a su sonder sa conscience, qui a su s'interroger & se répondre avec franchise ; qui a su faire taire l'adulation, & le langage séducteur des grandeurs du siécle ; & se parler à lui-même, s'instruire & se juger.

Marc-Aurele a vécu dans le second siécle du Christianisme. Il avoit pris sur-tout sa Philosophie dans celle d'Epictete, qui l'a précédé immédiatement, & qui a été un des plus ver-

tueux Stoïciens. J'aurai occasion de vous en parler, en rapportant les sentimens de Marc-Aurele.

Observez ici que c'est toujours à lui-même que Marc-Aurele s'adresse dans son discours; que c'est à son ame, à sa conscience qu'il parle. Ce tour est rare; il est presque unique, mais il est très-beau & très-intéressant. Il montre la candeur du Philosophe qui s'en sert. Il montre le calme de son ame, sur-tout lorsque l'on considére qu'il se retire dans sa tente, au milieu d'une armée qu'il conduisoit dans des expéditions considérables & remplies de grandes difficultés: c'est alors qu'il sait se livrer à ces méditations utiles; à ces retours sur lui-même; qui paroissent ordinairement ne pouvoir avoir lieu que dans la retraite, loin du monde, de ses grandeurs & de ses plaisirs; & qui font une sorte de prodige, au milieu des armes & dans le sein de la victoire.

Marc-Aurele remonte souvent dans ses méditations à la Cause premiere; mais il y a peu d'endroits où l'existence de l'Etre Suprême soit l'objet principal de son discours. Il fait souvent mention de la Providence. Il se sert fréquemment du terme de *nature*; & il est clair que, par cette expression, il entend l'Etre Suprême & sa Providence. Il fait aussi souvent mention de plusieurs Dieux, qu'il considére comme inférieurs & même comme créés: il met les astres au nombre de ces Dieux: il suppose qu'ils ont part au gouvernement du Monde. En un mot, il suit la doctrine des

Philoſophes qui l'ont précédé ; & il paroît ſe ſoumettre comme eux aux idées reçues, & ne point aſpirer à les changer. Il reconnoît, comme Cicéron le dit d'Antyſthene diſciple de Socrate, pluſieurs Dieux populaires, & un Dieu de la Nature (*a*).

Il paroît par-là que Marc-Aurele n'avoit pas aſſez profondément réfléchi ſur l'unité de la Cauſe premiere, & ſur les conſéquences qui en réſultent (*b*). D'ailleurs Marc-Aurele eſt ſage dans ſa Philoſophie. Il ſait mieux que la plupart des Philoſophes s'abſtenir d'approfondir témérairement les vérités cachées : mais cette retenue ne l'a pas empêché d'appercevoir la liaiſon qu'il y a entre les Ouvrages de la Nature : il a reconnu qu'ils ſont partie d'un même tout, d'un plan unique, conçu & exécuté par la Nature, c'eſt-à-dire, par l'Auteur de la Nature. Ecoutez-le ſur ces différens objets, dans quelques articles que je citerai ; ils vous apprendront quelles ſont ſes idées ſur les Perfections de l'Etre Suprême.

» C'eſt de ſon propre mouvement, dit-il, » que la Nature de l'Univers s'eſt portée à

(*a*) *Atque etiam Antiſthenes in eo libro, qui phyſicus inſcribitur, populares Deos multos, naturalem unum eſſe dicens, tollit vim & naturam Deorum.* De la Nat. des Dieux, liv. I. XIII.

(*b*) C'eſt ce que Cicéron avoit conſidéré avec plus d'attention, comme on en peut juger dans le paſſage que je viens de citer, dans lequel il dit qu'Antiſthene en admettant pluſieurs Dieux populaires, mais un ſeul naturel, renverſe les idées que nous devons avoir de la Divinité.

» faire le Monde. Par conséquent, tout ce qui » s'y passe maintenant est une suite de sa premiere volonté. . . . Cette pensée, Marc-Aurele, te rendra plus tranquille que tu ne » l'es sur bien des choses, si tu te la rappelles » (*a*).

» Il insiste un peu plus bas sur la formation » du fœtus. Quelle merveilleuse production » d'une si vile matiére, s'écrie-t-il! Ensuite, après avoir fait mention des facultés de l'enfant, il s'écrie encore ; » Quelles sont admi» rables ces facultés & en grand nombre! » D'où il conclut : » Quoique toutes ces choses » soient cachées, il faut les contempler & y » reconnoître la main d'une puissance qui agit » en secret, comme nous reconnoissons une » force qui attire en-bas les corps pesans, » ou qui porte en-haut les corps légers. Ces » sortes d'opérations ne se voient point avec » les yeux du corps; mais elles n'en sont pas » moins évidentes (*b*) ».

Ecoutez Epictete sur le sujet des Ouvrages de la Nature. » Nous sommes dans l'usage de » juger, par la structure des beaux ouvrages, » qu'ils sont de la main d'un ouvrier, & qu'ils » ont été faits avec réflexion. Quoi donc! » chaque ouvrage de l'art nous prouve l'exis» tence d'un ouvrier, & tous les objets qui » sont dans la Nature, la structure même des » yeux qui les voient, & la lumiére qui nous » les rend visibles, ne démontreroient pas

(*a*) Chap, III. §. 1. Edit. de Mr. Joli. (*b*) pag. 26.

» l'existence de leur Auteur.... Qu'on nous » explique qui a fait tout cela, & comment » il est possible que des choses si admirables, » où il éclate un si grand art, se soient faites » sans dessein & d'elles-mêmes (*a*) » ?

Suivons les idées de Marc - Aurele sur les Perfections de l'Etre qui gouverne le Monde.

» La Raison qui gouverne l'Univers, dit il, » connoît parfaitement sa propre nature ; elle » sait bien tout ce qu'elle fait & sur quels su- » jets elle agit (*b*).

» Tout ce qui arrive dans le Monde, y » arrive justement, comme tu le reconnoîtras, » Marc Aurele, si tu es bon observateur ; & » cela non - seulement par rapport à l'ordre » arrêté des événemens, mais je dis selon les » régles de la justice, & comme étant envoyé » par quelqu'un qui distribue les choses selon » le mérite.

Faites attention à la conséquece qu'il tire de cette vérité. » Continue donc d'y prendre » garde ; & tout ce que tu feras, fais-le dans » cette pensée, pour te rendre homme de » bien ; je dis homme de bien dans le vrai » sens de ce mot. Que ce soit la régle de tou- » tes les actions de ta vie (*c*).

Jugez, mes Enfans, comment celui qui sait raisonner & sentir de la sorte, juge & sent sur la sagesse qui régne dans le Monde. » O » Univers ! dit-il, tout ce qui te convient m'ac-

(*a*) Ch. III. notes tirées du Liv. I. ch. VI. du grec d'Arrien. (*b*) Ch. V. §. 2.
(*c*) V. §. 3.

» commode. Tout ce qui est de saison pour » toi, ne peut être pour moi ni prématuré, » ni tardif. O Nature ! ce que tes saisons m'ap» portent, est pour moi un fruit toujours » mur. Tu es la source de tout, l'assemblage » de tout, le dernier terme de tout. Quelqu'un » a dit : ô chere ville de Cecrops (*a*) ! Pour» quoi ne dirois-tu pas du Monde : ô chere » ville du grand Jupiter (*b*) » !

C'est dans cet esprit & dans ces sentimens que raisonne aussi Epictete. » Pour être bien » instruit, dit-il, il faut avoir appris à vouloir » que chaque chose soit comme elle est. Et » comment est-elle ? Comme l'Ordonnateur » l'a disposée. Sa disposition a été que pour » une bonne harmonie du tout, il y eut un » Eté, un Hyver, d'abondantes moissons, de » la stérilité, de la vertu, du vice, & toutes » les autres contrariétés semblables.

Remarquez ce qui suit, où vous verrez le tour d'esprit & l'austere vertu d'un Stoïcien. » Mais, direz-vous, faut-il donc qu'Epictete » soit estropié d'une jambe (*a*) ? Vil esclave, » est-ce ainsi que pour une jambe tu fais le » procès au Monde ? La refuseras-tu à l'ordre » universel ? Ne rentreras-tu point en toi-mê» me ? Ne la céderas-tu pas de bonne grace à » celui qui te l'a donnée ? Murmureras-tu » contre ce que le grand Jupiter a arrangé (*b*).

Je

(*a*) Cecrops fondateur d'Athènes. (*b*) Ch. V. §. 5.
(*c*) Il étoit boiteux. (*d*) Ch. V. Notes tirées du liv. I. ch. 12. du Grec d'Arrien.

Je vous ai dit que Marc-Aurele a vu que tout dans la Nature faisoit partie d'un plan, dans lequel tout étoit sagement uni. » Toutes » choses, dit-il, sont unies entr'elles par un » enchaînement sacré, & il n'y en a peut-être » aucune qui soit étrangére à l'autre : car tous » les êtres ont été combinés pour former un » ensemble d'où dépend la beauté de l'Uni- » vers (*a*).

Il dit ailleurs :

» Que le sort particulier de chacun marche » avec la combinaison générale dont il fait » partie ». Et il en conclut, que celui qui » pense ainsi, » donne toute son attention à » ce qu'il doit faire lui-même, & à l'ordre » primitif qui a formé le tissu de ses jours, » pour ne jamais faire que ce qui sera hon- » nête, & pour se persuader que tout le reste » est bien (*b*) ».

Marc-Aurele paroît douter sur l'immortalité de l'ame. Il est comme entraîné par les idées de plusieurs des Philosophes qui l'avoient précédé. Ce n'est qu'avec peine qu'il reste dans ce doute. Il exprime sa surprise à cet égard, & il montre qu'il a apperçu les preuves de l'immortalité de l'ame.

» Comment se peut-il, s'écrie-t-il, que les » Dieux, qui ont arrangé les choses dans un » si bel ordre & avec tant d'amour pour l'es- » pece humaine, aient négligé un seul point? » C'est que des hommes très-vertueux, après

(*a*) Ch. III. 1. (*b*) Ch. XI. 2. page 156.

» avoir vécu dans une espece de commerce » continuel avec la Divinité, & s'en être fait » aimer par quantité de bonnes actions & de » sacrifices, ne soient plus rappellés à la vie, » lorsqu'une fois ils sont morts, & qu'ils soient » éteints pour toujours (*a*) ».

Si Marc-Aurele n'avoit pas des idées bien précises sur l'immortalité de l'ame, dans le fond tous ses principes, tous ses sentimens conduisent à cette vérité. Vous aurez occasion d'en juger en considérant ce que je vous rapporterai des idées qu'il avoit sur la nature de l'ame, sur ses facultés, sur ses vertus.

Il paroît avoir reconnu que l'ame étoit d'une nature spirituelle, & qu'elle avoit une origine céleste.

» Ce qui est venu de la terre retourne à la » terre; mais ce qui avoit une origine céleste » retourne dans les Cieux (*b*) ».

Ce sont les paroles d'un Poëte qu'il cite; & il veut exprimer, vraisemblablement par-là, ce qu'ont pensé plusieurs Philosophes, » que » l'ame est céleste, qu'elle est venue de la Di- » vinité & qu'elle en fait partie.

Il suppose dans tout ce qu'il dit que l'ame est raisonnable & libre, qu'elle peut choisir entre ce qui est bien & ce qui est mal.

» Il ne s'agit point ici, disoit-il, d'une ques- » tion frivole, mais il s'agit de savoir si nous » avons ou non l'usage de la raison (*c*).

» C'est un mot d'Epictete, dit-il encore,

(*a*) Ch. V. 6. (*b*) Ch. XXXIV. 5. (*c*) Ch. VII. 19.

» il n'y a point de ravisseur, point de tyran du » libre arbitre (*a*). Si une chose n'est pas hon» nête, dit-il ailleurs, ne la fais point : si elle » n'est pas vraie, ne la dis point, car tu en » es le maître (*b*) ».

Mais, c'est en parlant des vertus de l'ame que Marc-Aurele montre la beauté de la sienne.

» O mon ame, dit-il, quand seras-tu donc » bonne & simple, & toujours la même, & » toute nue, plus à découvert que le corps » même qui t'environne. Quand feras-tu sen» tir à tous les hommes une douce & tendre » bienveillance ? Quand seras-tu assez riche » de ton fonds pour n'avoir besoin de rien ?... » Mais que te pliant à ta situation, tu prendras » plaisir à tout ce qui est, persuadée que tu as » en toi tout ce qu'il te faut, que tout va bien » pour toi, qu'il n'y a rien qui ne vienne des » Dieux, que tout ce qu'il leur a plu d'ordon» ner & ce qu'ils ordonneront, ne peut être » que bon pour toi, & pour la conservation » du Monde (*c*) ».

Quelle sincérité dans la vertu ! Quelle résignation ! Quelle ame que celle qui tient à elle-même de tels discours ! Qu'il seroit utile & beau de pouvoir pénetrer ses pensées les plus secrettes ! Ecoutez, Marc-Aurele, il va vous ouvrir son ame.

» Accoutume-toi, dit-il à son ame, à régler » tes pensées à tel point, que si tout-à-coup

(*a*) §. 17. (*b*) §. 21. (*c*) Ch. XXII. 35.

» on venoit te demander à quoi tu penses, tu
» pusses répondre aussi tôt & sans te gêner,
» je pensois à cela ; ensorte que par ta réponse
» on vit à découvert que tu n'as dans l'ame
» rien que de simple, de bon, de convenable
» à un être destiné à vivre en société, qui re-
» jette d'ailleurs les plaisirs grossiers, toute
» imagination voluptueuse, tout sentiment de
» haine, d'envie, tout soupçon, enfin tout
» ce qui te couvriroit de honte, si tu faisois
» l'aveu de tout ce qui se passe dans ton cœur
» (*a*). »

Il exprime ailleurs, d'une autre maniére, les mêmes dispositions, & avec la même délicatesse.

» Que ton entendement qui juge de tout
» se respecte ; c'est un point essentiel pour
» n'admettre aucune opinion qui soit contrai-
» re à l'ordre général du Monde, ou à la na-
» ture d'un Etre raisonnable. Cette nature
» demande, Marc-Aurele, que tu ne décides
» jamais à l'aveugle, que tu aimes les hom-
» mes, & que tu obéisses aux Dieux (*b*).

Jugez, après cela, si l'on doit trouver dans cette ame, les belles affections de bonté, de bienveillance, de justice ; ces beaux ressorts du cœur humain, que la Nature a mis dans tous les hommes. Vous les verrez dans Marc-Aurele produisant les plus belles vertus.

» L'homme, dit-il, ayant été créé pour
» être bienfaisant, n'a fait que remplir les

(*a*) Ch. XI. 2. (*b*) Ch. XI. 3.

» fonctions de sa structure, lorsqu'il a fait du » bien à quelqu'un, ou qu'il a contribué à lui » procurer des avantages extérieurs. Il a dès- » lors tout ce qui lui appartient (*a*) ».

Voyez comment il agit en conséquence de ce principe.

» Un tel me méprise, dit-il, qu'il voie pour- » quoi. A mon égard, je veillerai à ne rien » faire ou dire qu'il puisse trouver digne de » mépris. Un autre me hait, c'est son affaire. » La mienne est d'avoir de la bienveillance » & de la douceur pour tout le monde & » pour lui-même (*b*) ».

» Plie toi, se dit-il ailleurs, aux événemens » que l'ordre général t'a destinés ; & quels que » soient les hommes avec lesquels le sort te » fait vivre, aime les, mais véritablement » (*c*). La joie de l'esprit humain consiste à » faire ce qui est propre à l'homme. Or le » propre de l'homme est d'aimer son pro- » chain (*d*) ».

On apperçoit, dans les vertus que montre ici Marc-Auréle, des dispositions à porter l'amour du prochain jusqu'à celui des ennemis. Seroit-il parvenu à ce degré de vertu, si rare, si inconnu dans l'antiquité, qui n'a été exprimé que dans les livres du Vieux Testament, & qui fait la gloire du Christianisme ? Oui ! Marc-Aurele a éprouvé les sentimens qui font le principe de cette vertu, & il en a vu le fon-

(*a*) Ch. XXIX. 5. (*b*) XXIX. 8.
(*c*) Ch. XIX. 9. (*d*) XXXI. 8.

dement dans la Nature. Il donne à ce qu'il dit sur ce sujet une tournure qui montre le génie du Stoïcien, mais qui déploie en même tems toute la douceur & toute sa beauté de son ame.

» On tue, on massacre, on maudit les Empereurs ! Cela m'empêchera-t-il de conserver une ame pure, sage, modérée, juste (a) » ?

» Quelqu'un me manque, c'est son affaire » (b). Le propre d'un homme, dit-il ailleurs, » c'est d'aimer ceux qui l'offensent ».

Et voici la raison qu'il en donne.

» Tu les aimeras, si tu viens à penser que » tu es leur parent (c) ».

On pourroit être surpris, après ce que nous avons vu de Socrate, d'apprendre que Marc-Aurele l'a si fort surpassé à l'égard d'une vertu de cette importance. On est porté à demander, s'il n'a point eu de secours dont Socrate a été privé. Socrate auroit certainement saisi avec empressement les belles maximes de l'Evangile, si on les lui avoit prêchées, comme elles l'ont été par Jésus-Christ & par ses Apôtres. Les Chrétiens étoient fort répandus dans l'Empire Romain au tems de Marc-Aurele. Avant même cet Empereur, ils avoient fait briller leur doctrine par leurs vertus, & montré leur charité & leur constance au milieu des persécutions les plus cruelles. Un Stoïcien vertueux, tel que cet Empereur, n'a pu que faire attention à ces vertus ; il a dû les admirer. Marc-

(a) Ch. XXIX. 2. (b) §. 3. (c) Ch. XXX. 1.

Aurele aura été informé des rapports faits à ſes prédéceſſeurs ſur la charité qui régnoit entre les Chrétiens, & il aura voulu connoître la doctrine de leur Chef. Il l'aura conſidéré comme un Philoſophe dont il aura admiré les leçons, & qui l'auront même touché. On ſait que St. Juſtin martyr lui a adreſſé les apologies qu'il fit du Chriſtianiſme. Et pouvoit-on défendre des Chrétiens injuſtement accuſés & perſécutés, ſans parler de leurs principes ſur le pardon des offenſes & ſur l'amour des ennemis ?

Je pourrois rapporter un très-grand nombre de traits qui vous montreroient que Marc-Aurele eſt entré avec lui-même dans le détail du plus grand nombre des vertus. Vous le verriez rempli des grands principes qui portent à obſerver les devoirs envers la Divinité, envers les particuliers & envers la Société.

J'ai cru pouvoir me laiſſer aller au plaiſir que j'ai eu à vous faire connoître les plus beaux & les meilleurs génies de l'antiquité. Je ne me ſuis point éloigné par-là du but que je me propoſe dans les Inſtructions que je vous donne. Vous jugerez encore mieux de l'Evangile, lorſque vous connoîtrez bien la Nature. Je vous l'ai montrée dans ſon beau, en vous expoſant les principes des Philoſophes les plus ſages. J'ai préféré de fixer votre attention ſur ces objets, plutôt que de vous occuper long-tems des écarts de l'eſprit & du cœur humain, que l'antiquité nous fait connoître, & dont divers Philoſophes ont donné l'exem-

ple. Après avoir senti & admiré ce qu'il y a de beau dans les leçons que la Nature a donné à de belles ames sur la vérité & sur la vertu, vous admirerez encore davantage la simplicité, la beauté & la grandeur de l'Evangile. Vous jugerez alors de ce qu'auroient éprouvé Socrate, Platon, Cicéron, Epictete & Marc-Aurele, s'ils avoient été instruits par les leçons du Maître des Chrétiens.

Ne pensons pas que ces heureux génies n'aient en rien contribué à conserver quelques lumiéres & quelques vertus parmi les hommes. Ils ont agi plus ou moins sur de bons esprits & sur de bons naturels. Les Philosophes qui ont vécu après Socrate, & qui ont formé des sectes, se sont tous fait gloire, excepté Epicure, d'être ses disciples, & de fonder leur Philosophie sur la sienne. Mais les Ecoles des meilleurs Philosophes étoient bien éloignées de répandre généralement les connoissances si nécessaires aux hommes pour leur bonheur. Elles n'y étoient pas toutes enseignées des connoissances; & celles qui l'étoient, étoient réservées à un petit nombre de personnes. C'est ce que Marc-Aurele a pensé. Il a soutenu qu'il n'étoit pas possible de faire mener à tout un peuple » une vie de Philosophes :... qu'il fal-
» loit être content, si on parvient à le rendre
» un peu meilleur. Ce ne sera pas peu de chose
» dit-il. Quelqu'un pourroit-il changer les
» opinions de tout un peuple? Mais sans ce
» changement que feras-tu? Des esclaves qui
» gémiront de la contrainte où tu les tiendras;

» des hypocrites qui feront semblant d'être
» persuadés (*a*)».

Ainsi, Marc-Aurele se réduisoit, comme Socrate, à laisser la multitude dans l'ignorance, à *se conformer avec le peuple aux Oracles*, *& à suivre la coutume de son pays.*

Marc-Aurele donc, Socrate & Platon nous font sentir la nécessité d'Instructions qu'ils ne pouvoient pas donner, & qui même ne pouvoient venir des hommes.

Tout vous exciteroit, mes Enfans, à rechercher ces Instructions, si vous n'aviez pas le bonheur d'en jouir. Tout doit donc vous faire sentir votre bonheur, & vous animer à puiser sans-cesse vos lumiéres dans ces Instructions.

J'en viendrois à présent à redoubler mes efforts, pour vous mettre en état de les connoître & d'en profiter, s'il ne me paroissoit pas convenable de vous donner auparavant un précis des lumiéres que nous pouvons puiser dans les Ecrits sacrés du Peuple Hébreu; & de les comparer avec celles que vous venez de considérer dans la Religion & dans la Philosophie des autres peuples.

(*a*) Ch. III. page 50.





DISCOURS XXII.

Les circonstances du Peuple Hébreu comparées avec celles des autres Nations anciennes.

L'origine du Peuple Hébreu. L'origine des autres Nations anciennes.

Lumiéres du Peuple Hébreu sur la Religion. Lumiéres des autres Nations anciennes sur le même sujet.

Livres du Peuple Hébreu. Grande uniformité dans la doctrine contenue dans ces livres.

Livres des autres Nations anciennes. Grande variété dans la doctrine contenue dans ces livres.

Conséquences que ces faits présentent naturellement.

CE que je vous ai exposé, dans mes trois derniers Discours, sur la Religion des Nations anciennes, & sur les sentimens des Philosophes, doit naturellement rappeller dans votre esprit ce que vous connoissez de la Religion du peuple Hébreu, & des lumiéres que contiennent les livres du Vieux Testament. Vous avez pu faire des comparaisons entre ces différens objets : & vous devez sentir que l'on

peut tirer de ces comparaisons des conséquences très-intéressantes.

Je vai donc essayer de vous présenter sur ce sujet les considérations qu'il importe le plus de faire. Suivez-moi, mes Enfans, dans la route dans laquelle je vous précéde. Vous voyez qu'elle vous a déja conduit à d'importantes vérités, & vous avez lieu de vous assurer que plus nous avancerons, plus nous en découvrirons, & plus aussi nous atteindrons au but que nous nous proposons; savoir, à la connoissance du bonheur & à celle des moyens d'y parvenir.

Je supposerai ici une partie de ce que vous avez déja appris sur les livres du Vieux Testament, sur leurs Auteurs, & sur la Religion du peuple Hébreu. Je ne me ferai cependant pas de peine de rappeller diverses idées qui doivent vous être familiéres, & de citer des passages du Vieux Testament qui vous sont bien connus. Vous apprendrez par-là à vous servir des lumiéres que vous avez acquises pour étendre vos connoissances, & pour fortifier vos sentimens.

La comparaison que l'on peut faire du peuple Hébreu avec les autres Nations de l'antiquité, présente des différences & des rapports dont la considération est très-propre à nous fournir des instructions.

L'origine du peuple Hébreu est parfaitement connue. Son Histoire remonte, je ne dirai pas seulement à son Fondateur, à son Chef, mais à son Pere. L'origine de ce Chef est aussi très-connue. On est bien informé des événement

les plus intéressans de la vie d'Abraham, des suites de ces événemens, de l'accroissement de sa famille. On voit les circonstances par lesquelles passe cette famille ; on la voit devenir un peuple nombreux ; on voit comment ce peuple va d'un pays dans un autre pour en faire la conquête ; quels événemens remarquables ont servi à ces révolutions ; quel a été son Conducteur & son Législateur ; quelle a été la forme de son Gouvernement : on voit, en particulier, quelle a été sa Religion, quelle a été l'origine de cette Religion ; comment ce peuple s'est conduit à l'égard des Loix qui lui ont été données ; quelles révolutions sa conduite a occasionnées, quels secours lui ont été accordés pour l'instruire, pour le corriger, pour le ramener à son devoir. Il semble, quand on considére tous ces traits réunis & bien connus, qu'il ne s'agit que de l'histoire d'une famille peu nombreuse, qui n'embrasse qu'un espace de tems assez court : & c'est cependant du peuple le plus ancien dont il s'agit ; d'un peuple très-nombreux, dont l'Histoire est fertile en événemens remarquables, & renferme une plus longue période, que celle de l'Histoire d'aucun autre peuple connu : une période de deux mille ans, en ne la portant même que jusqu'à la naissance de Jésus-Christ.

Il n'y a aucun peuple dont on puisse dire ce que je viens de dire du peuple Hébreu. L'origine de la plupart des peuples est très-obscure. Une partie de leur Histoire est fabuleuse. C'est aussi sur la fable que leur Religion est fondée.

De toutes les Nations, c'est celle des Ro-

mains qui paroît être la plus connue ; & cependant son Histoire, & sur-tout celle des premiers siécles de cette Histoire est mêlée de beaucoup d'incertitude. L'origine du fondateur de Rome est accompagnée d'un merveilleux que le bon sens ne sauroit admettre. Ce que l'on sait des premiers hommes que Romulus rassembla dans sa nouvelle ville, suffit pour montrer combien ils sont peu connus. C'étoient des bergers, des brigands même qui erroient dans les campagnes. D'autres peuples, aussi peu connus, ont été réunis aux premiers habitans de Rome ; & c'est ce que l'on peut dire de la plupart de ceux qui, dans les premiers siécles de Rome, furent successivement soumis aux Romains, & devinrent membres de cette République.

Il seroit impossible de donner une Histoire exacte de la Religion des Romains. Vous avez vu, dans le Discours précédent, que son absurdité alla toujours en croissant, à mesure que la Nation se civilisa & qu'elle devint plus puissante. Les Romains en réunissant les peuples à leur Empire, introduisirent dans leur Religion le culte d'une partie des faux Dieux de ces Nations.

L'idolâtrie a fait parmi toutes les Nations payennes une partie essentielle de la constitution de leur Etat. Tous ceux qui étoient membres de l'Etat, étoient obligés par les Loix de se soumettre au culte de cette Religion. Vous avez vu que les plus beaux génies, que les hommes même les plus vertueux, se sou-

mirent à ces Loix, & maintinrent cette constitution de l'Etat.

Le peuple Juif fournit un exemple exactement opposé à celui-là. L'idolâtrie étoit bannie, par la constitution de l'Etat, de la maniére la plus formelle. Tout dans cette constitution tendoit à l'éloigner. Son Chef fut séparé des Nations idolâtres, pour qu'il fut éloigné de l'idolâtrie, & pour que ses enfans en fussent mis à couvert.

Abraham leur apprit, par ses leçons & par son exemple, à ne reconnoître qu'un seul Dieu Créateur des Cieux & de la Terre. Le culte qu'il lui rendoit, a été le culte le plus simple & le plus pur que la Raison puisse découvrir, & que le cœur puisse dicter. Il consistoit surtout à vivre dans l'intégrité, ainsi que doit vivre une créature qui se considére comme étant toujours en présence de son Créateur. Telle a été la base du culte du peuple Juif. Les premieres Loix de la Religion & de l'Etat proscrivoient l'idolâtrie : elles étoient données au nom du Seul Eternel; & c'est ce nom, ou plutôt la grande idée qu'il exprime, qui servoit de sanction à ces Loix. Tout apprenoit au peuple Hébreu qu'il avoit été formé & protégé par le Dieu qu'il adoroit, pour montrer aux Nations un peuple séparé de leur idolâtrie, pour être un instrument qui devoit servir à punir & à corriger les autres Nations.

Si les Israélites eux-mêmes sont cependant tombés dans l'idolâtrie des Nations, s'ils ont

montré, à cet égard, un aveuglement étonnant & l'obstination la plus grossiére, ces circonstances ont même servi à les distinguer d'une maniére remarquable des autres peuples. Les châtimens qui leur furent infligés pour les faire rentrer en eux-mêmes, & pour les ramener au vrai culte; les délivrances qui leur furent accordées lorsqu'ils revenoient à Dieu, furent autant de monumens pour eux & pour les autres peuples, qui caractériserent d'une maniére frappante la Religion qu'ils professoient. Ces événemens étonnerent les Nations voisines, & leur firent reconnoître le Dieu des Juifs, comme le Maître des Cieux & de la Terre. C'est par-là qu'insensiblement les Israélites furent amenés à ne s'en éloigner jamais dans leur culte, pendant que les peuples les plus civilisés, que les Nations les plus éclairées, à d'autres égards, persistoient dans l'erreur, & renchérissoient même sur l'absurdité de leur Religion.

La grande idée d'une Providence qui gouverne le Monde avec sagesse, avec justice, avec bonté; cette idée sans laquelle le culte & les mœurs de l'homme ne peuvent être conservés dans la pureté, étoit chez les Nations payennes, si fort obscurcie & même corrompue par l'idée de tant de Dieux, différens entr'eux par les sentimens & même par les passions, qu'elle ne pouvoit presque agir utilement sur les peuples. Il n'y avoit que des esprits sages & vraiment philosophiques, qui pouvoient épurer cette idée, & revenir à celle de la présence

& de l'influence d'un seul Etre Eternel tout juste & tout bon. Le peuple Juif, au contraire, étoit toujours ramené par les principes de sa Religion, par l'Histoire de sa Nation, par ces Faits surnaturels qui le distinguoient de tous les autres peuples ; il étoit, dis - je, ramené au seul Dieu Créateur des Cieux & de la Terre, dont la Providence veilloit continuellement sur lui & sur tout l'Univers : il étoit toujours ramené à l'idée d'un Dieu juste, qui sonde les cœurs, & qui rend à chacun selon ses œuvres.

Quelle différence à cet égard des Juifs à tous les autres peuples !

Ces considérations nous engagent naturellement à réflechir sur les lumiéres dont ce peuple remarquable a été éclairé : à examiner s'il a eu au milieu de lui des hommes plus propres à l'instruire, que ne l'ont été, pour les autres Nations, les Philosophes les plus célébres : si les Docteurs qui l'ont instruit, lui ont laissé des livres qui contiennent des lumiéres plus pures sur la Religion & sur le bonheur, que tout ce que renferment les Ouvrages des plus beaux génies de l'antiquité profane.

Je n'ai pas besoin, mes Enfans, de vous faire penser aux livres du Vieux Testament, & à ces hommes respectables que l'Histoire des Juifs nous fait connoître, entre lesquels sont les Auteurs des Ouvrages que ce peuple a conservés, comme la vraie source des Instructions qui lui étoient nécessaires. Ce que je vous ai dit dans mes Discours précédens, & les morceaux

ceux de ces Ouvrages que vous connoissez, suffisent pour vous mettre en état de juger combien les lumiéres dont le peuple d'Israël a été éclairé, surpassent celles dont ont joui tous les autres peuples.

Ce ne sont donc pas des idées nouvelles que je vais vous donner. Je vais considérer avec vous des idées qui ont déja fait l'objet de toute votre attention ; qui ont servi à vous donner les Instructions les plus importantes ; qui ont rappellé à vos esprits les belles Instructions que vous ont donné les Ouvrages de la Nature ; qui ont excité dans vos cœurs les beaux sentimens que vous y avez trouvés gravés par l'Auteur de votre existence. Nous allons nous exercer à rassembler ces connoissances ; à en sentir de plus en plus la beauté & l'utilité, & à juger combien elles sont supérieures à toutes celles qui ont illustré les peuples les plus éclairés & les génies de l'antiquité les plus célébres.

Si l'antiquité payenne peut se glorifier d'avoir fourni des Auteurs dont les Ouvrages ont été admirés par les siécles suivans, & le sont encore ; si le nom de ces Auteurs est encore connu, si leur réputation les place toujours au nombre des génies qui ont servi à instruire les hommes, que ne peut on pas dire des Ecrits du Vieux Testament & des Auteurs de ces Ecrits ?

Considérez le nombre de ces Ecrits. Vous en trouverez trente, en regardant comme un seul & même Ouvrage, tout ce qui est censé

venir du même Auteur. On auroit bien de la peine à en compter autant, en rassemblant les Ouvrages des Historiens, des Poëtes & des Philosophes de l'antiquité profane.

Considérez les tems dans lesquels les Auteurs du Vieux Testament ont écrit. Vous trouvez dans cette collection les Ecrits les plus anciens que le Monde posséde. Le Pentateuque & le livre de Job surpassent certainement, par leur antiquité, tout ce qui nous est connu. On a l'extrait d'un livre que l'on croit avoir été écrit par un Phénicien dans le tems des juges d'Israël (*a*). Ce livre n'est donc connu que par un extrait; c'est tout ce que l'on connoît de plus ancien hors de la collection du Vieux Testament. Il paroît avoir contenu, sur l'origine du Monde & sur l'histoire de ses habitans, des traits qui peuvent avoir été tirés de la tradition des premiers tems, mais obscurcie & défigurée. Il ne peut aucunement être comparé aux livres de Moyse, qui ont, à cet égard, comme vous l'avez vu dans des Discours précédens, des caractéres remarquables de vérité.

Les livres d'Esdras, de Néhémie & des derniers Prophètes ont été écrits environ douze cent ans après ceux de Job & de Moyse. Les autres livres du Vieux Testament ont été mis au jour en différens tems, dans cet intervalle de douze cent ans. Ils présentent une grande

(*a*) Le Sanchoniaton.

variété à l'égard des tems dans lesquels ils ont été écrits. On découvre aussi une grande variété dans les circonstances de leurs Auteurs; on en trouve dans leur maniére d'écrire, dans leur goût, dans leur style. Les uns sont surtout Historiens, les autres Poëtes, les autres Philosophes moralistes, d'autres Prophètes. Si, sans examiner leurs Ecrits, on vouloit former des conjectures sur les sentimens de tous ces Auteurs, on feroit naturellement porté à penser qu'ils doivent, pour le moins, autant différer entr'eux, que différent les Historiens, les Poëtes & les Philosophes dont je vous ai occupés dans mes derniers Discours. C'est-à-dire, que l'on devroit s'attendre à trouver, dans les livres du Vieux Testament, sur l'origine du Monde & du Genre-humain, sur les grands principes de la Religion & sur le culte, les oppositions, les contradictions même les plus considérables. Au contraire, tous les Auteurs des livres du Vieux Testament sont entiérement uniformes sur ces objets, sur des objets sur lesquels l'esprit humain laissé à lui-même, est souvent si peu d'accord avec lui-même; & sur lesquels les Philosophes Orientaux, Grecs & Romains ont si prodigieusement varié, & sont tombés dans les erreurs les plus grossiéres.

Considérez bien, mes Enfans, l'importance de ces Faits. Supposez qu'un bon esprit de l'antiquité, que Cicéron, par exemple, eut été à portée de comparer les livres du Vieux

Testament avec les autres livres de l'antiquité, & qu'il les eut envisagés sous le point de vue sous lequel nous les examinons à présent ; quel n'auroit pas été son étonnement, de trouver cette grande & belle uniformité que je viens de vous faire remarquer dans les Ecrits du peuple d'Israël ?

Vous avez entendu dire combien ce beau génie s'étoit occupé de la différente maniére de penser des Nations, & sur-tout des Philosophes, sur la Nature de la Divinité, & sur les objets qui ont rapport à la nature de l'homme. Il connoissoit trop bien l'esprit humain, pour être surpris des variétés prodigieuses qu'il remarquoit dans la maniére de penser; il étoit trop au fait de l'exemple que fournissoient, à cet égard, les plus beaux génies, dans tous les tems, dans tant de lieux différens, & même parmi les Nations les plus instruites & les plus civilisées. Cicéron n'auroit-il donc pas été frappé de trouver dans un pays assez peu étendu, un si grand nombre d'Auteurs qui ont écrit en des tems si différens; & qui cependant, loin de différer entr'eux, comme il avoit lieu de s'y attendre, sur ces objets qui ont tant partagé les autres Auteurs, s'accordent autant que peut le faire l'Auteur d'un seul livre.

Il auroit certainement pesé ces Faits avec la plus grande attention. Il auroit cherché avec soin les causes de cette uniformité étonnante qu'il y a entre les livres du Vieux Testament. Il auroit examiné avec soin la doctri-

ne qu'ils contiennent ; & plus il l'auroit examinée, plus il auroit reconnu la beauté & la vérité des idées qu'elle donne sur l'Etre Suprême, sur l'origine du Monde, sur la nature de l'homme & sur ses devoirs. Il se seroit trouvé éclairé, & il auroit admiré dans ces écrits les beaux principes qu'il avoit pressenti dans les siens. C'est alors qu'il n'auroit admis qu'un seul Dieu Créateur des Cieux & de la Terre : c'est alors qu'il auroit senti, avec la plus grande évidence, la vérité d'une Providence qui gouverne le Monde ; & qu'il auroit dit, non *que c'est nier l'existence des Dieux, que de nier la Providence*, mais que c'est nier l'existence du Dieu unique qui doit seul être adoré par tous les hommes. C'est alors qu'il auroit reconnu l'absurdité de la Religion des Romains, & qu'il auroit peut-être eu le courage d'instruire ses compatriotes. C'est en cherchant les raisons de cette uniformité des Auteurs du Vieux Testament, de la vérité & de la beauté de leur doctrine, qu'il auroit pensé qu'il y avoit dans ces Faits, plus que l'on ne pouvoit expliquer par la seule considération des facultés de l'homme : & qui sait si Cicéron n'auroit pas reconnu, dans les lumiéres que renferme le Vieux Testament, ces Instructions divines que Socrate & Platon croyoient que l'on devoit attendre, pour écarter l'obscurité de devant les yeux des hommes (*a*).

Vous voyez que plus nous avançons dans

(*a*) Disc. XX.

nos recherches ; plus nous découvrons de preuves de l'origine céleste des lumiéres contenues dans les livres du Vieux Testament. Vous sentirez la force de celle qui vient de se présenter à vous, en considérant avec attention ces lumiéres, en rapprochant les principaux passages de ces livres qui expriment les vérités fondamentales de la vraie Religion. C'est ce dont nous allons nous occuper à présent.

L'idée à laquelle nous devons sur-tout donner notre attention, c'est celle de la Cause premiere, de l'objet unique du culte des hommes. C'est cette idée qui, lorsqu'elle est conservée dans sa pureté, peut maintenir parmi les hommes un culte raisonnable : c'est, au contraire, l'obscurité qui s'est répandue sur cette idée, & les fausses idées qu'on lui a ajoutées ou qu'on lui a substituées, qui ont servi à introduire l'idolâtrie.





DISCOURS XXIII.

Comment les vérités de la Religion ſont enſeignées dans les livres du Vieux Teſtament.

Dieu Créateur du Ciel & de la Terre, Eternel & ſeul Eternel. Maître de tout. Le ſeul vrai objet du culte.

Il a tout créé par ſa volonté toute-puiſſante.

Idées tirées du livre de Job ſur la Grandeur, la Puiſſance, l'Infinité de l'Etre Suprême.

Il eſt au-deſſus de toute compréhenſion.

Sa toute Science, ſa Sageſſe, ſa Providence.

Fauſſes idées du tems de Job ſur la Divinité.

Faux culte.

Deſcription de la Juſtice, de la Bonté & de la Miſéricorde de Dieu, tirées du même livre.

Ce qu'il exprime ſur la vie à venir.

Job paroît avoir eu des révélations.

JE vais, mes Enfans, dans ce Discours & dans le suivant, rassembler divers endroits des Ecrits du Vieux Testament, sur les vérités qui sont le fondement de la Religion. Nous les considérerons comme nous avons fait les morceaux des Ouvrages des Philosophes de l'antiquité, que je vous ai fait connoître dans les Discours précédens; & nous ferons par-là en état de former une comparaison, dont nous pourrons tirer des conséquences utiles pour notre instruction.

Les Auteurs des livres du Vieux Testament n'ont point cherché à approfondir la nature de la Cause premiere; ils ne se sont pas jettés, comme les Philosophes, dans ces recherches si propres à égarer l'esprit; parce qu'elles tendent à l'exercer sur des objets qui sont entiérement hors de la portée de ses facultés. Les Auteurs du Vieux Testament présentent l'Etre Suprême sous l'idée du Créateur des Cieux & de la Terre; ils le représentent comme le Maître & le Pere des hommes; ils joignent à cette idée celles qui ne peuvent en être séparées, celle du Gouvernement physique & moral que ce grand Etre exerce; celle du soin qu'il prend des Nations, des particuliers & de toutes les créatures; celle du jugement qu'il porte des sentimens & de la conduite des Etres moraux, & celle des suites de ce jugement à l'égard de leur bonheur.

Toutes ces idées sont souvent réunies dans le même Discours. Ce ne sont pas des leçons philo-

fophiques que l'on trouve dans les livres que nous confidérons ; ce font des Inftructions données à la fuite des événemens ordinaires ou extraordinaires que rapportent les Auteurs dont nous parlons ; ce font des avertiffemens donnés dans des cas généraux ou particuliers ; ce font des Loix propofées à un peuple, auxquelles eft jointe la grande idée de la Divinité qui leur fert de fanction ; ce font auffi les expreffions des mouvemens de l'ame de perfonnes remplies des lumiéres les plus pures & des plus beaux fentimens. C'eft ce que vous avez pu obferver dans les Difcours que je vous ai faits fur la doctrine & fur les Loix de Moyfe. Je vous y renvoie & en particulier au Difcours XI.

Vous avez vu que Moyfe parle toujours de Dieu comme du Créateur des Cieux & de la Terre, comme du Dieu d'Abraham, d'Ifaac & de Jacob, comme du Maître du Monde qui le gouverne par fa Puiffance avec fageffe & avec bonté, comme d'un Dieu unique, Eternel & le feul Eternel, & qui en conféquence doit être le feul objet du culte des hommes. Moyfe oppofe fouvent l'Eternel à tous les autres Etres, & fait fentir quelle eft leur dépendance à fon égard. Ce grand Etre fe repréfente lui-même comme étant le feul Etre qui fubfifte fans caufe, par ces paroles par lefquelles Moyfe rapporte qu'il voulut être défigné au peuple d'Ifraël. *Dieu dit à Moyfe,* JE SUIS CELUI QUI EST. *Il dit auffi, tu diras aux Enfans d'Ifraël, Celui qui* EST *m'a envoyé*

vers vous. Les enfans d'Israël devoient juger par-là combien le Dieu de leurs Peres étoit différent des Dieux des Egyptiens; qu'ils pouvoient facilement reconnoître pour des Etres qui avoient reçu l'existence, & qui dépendoient de l'Eternel, de celui qui EST, qui a toujours été, qui est sans Cause, & qui est la Cause de tout.

Ce sont ces mêmes idées que présentent en tant d'endroits les autres Auteurs du Vieux Testament. Celles que l'on trouve dans le livre de Job méritent la plus grande attention. Il nous fait connoître ce que pensoient, dans un tems antérieur même à Moyse, les personnes qui avoient été à portée des lumiéres répandues alors dans les lieux où Abraham & ses Enfans avoient habité : lumiéres qui étoient, ou celles de la tradition la plus ancienne, ou celles que le Maître du Monde avoit communiquées aux personnes qu'il avoit instruites dans le tems des Patriarches, & qui devoient instruire les autres (*a*).

Je n'entre point ici dans des digressions critiques sur le livre de Job. Je me contente de vous dire qu'on ne peut douter que Job n'ait été un personnage réel, qui a vécu dans les confins du pays de Canaan, environ vers le tems de Jacob. Il paroît que Job étoit un hom-

(*a*) *Ecoute-moi*, dit Eliphas, je te dirai ce que j'ai vu; ce qui a déja été dit par les sages, qui nous ont transmis ce qu'ils avoient appris de leurs Peres; à qui seuls ce pays a été donné en partage, sans qu'aucun étranger y soit venu altérer la pureté de leurs maximes; Job XV. 17, 18, 19.

me remarquable par ses lumiéres, par ses vertus, & par les vicissitudes de prospérité & d'adversité auxquelles il a été exposé. Le fond du livre qui porte son nom, ne peut venir que de lui ou de ceux qui ont vécu intimément avec lui. Il est en partie poétique, & il se peut qu'il ait été rédigé tel qu'il est, quelque tems après Job. On croit reconnoître le style de Moyse dans ce qui paroît avoir été ajouté à la partie poétique de ce livre. Les entretiens que Job a eu avec ses amis font sur-tout le sujet de ce morceau remarquable. Ces entretiens, & la disposition du tout, paroissent destinés à exposer les grandes notions de l'Etre Suprême qui sont à la portée de l'esprit humain; de sa Providence, de ses jugemens, & de la maniére dont l'homme doit recevoir les biens & les maux qui lui sont envoyés : on y voit aussi comment enfin la vertu triomphe après les plus grandes épreuves. On oseroit dire que ce livre renferme, sans aucun mêlange d'erreur, les plus importantes vérités, exposées avec la plus grande énergie : on oseroit dire que ce livre renferme plus de beautés & plus de sublime, que tout ce qu'a produit l'antiquité profane. Vous pouvez juger de ce que je dis par ce que vous connoissez de ce livre, & par ce que j'en citerai dans la suite de ce Discours.

» Ecoute Israël, disoit Moyse aux Israëlites, l'Eternel notre Dieu est le seul Eternel » (*a*). L'Eternel est celui qui est Dieu & il

(*a*) Deut. VI. 4.

l'idée de la création du Monde, parce qu'ils ont prétendu tout comprendre & tout expliquer : c'eſt ce qui en a porté pluſieurs à admettre l'éternité du Monde tel qu'il eſt ; & d'autres à ſuppoſer l'éternité de la matiére dont il eſt compoſé. Cependant, ils ont été ſouvent frappés de tout ce qu'ils ont obſervé dans le Monde, qui le leur préſentoit comme un effet magnifique, qui ne pouvoit qu'être l'Ouvrage d'un Ouvrier puiſſant & intelligent : ils ont penſé, en conſéquence, que cet Ouvrage avoit été fait de toute éternité par ce grand Ouvrier; & ils ſe ſont ainſi jettés dans une contradiction manifeſte, au lieu de conſidérer qu'un Etre Eternel & Tout-Puiſſant pouvoit donner l'être à ce qui n'exiſtoit pas. Ils ont rejetté cette idée, je le répéte, parce qu'ils ont voulu tout comprendre & tout imaginer, au lieu de s'en tenir aux vérités que la Raiſon démontre, quoiqu'elle ne puiſſe pas les approfondir.

Les Auteurs du Vieux Teſtament nous préſentent, au contraire, le Fait de la création, comme un Fait évident, comme réſultant de la Puiſſance infinie du ſeul Etre éternel, ſans expliquer la maniére dont il a donné l'exiſtence aux créatures. Ils diſent, ſur ce ſujet, tout ce que l'homme peut concevoir ; & ils l'expriment de la maniére en même tems la plus ſimple & la plus ſublime. Vous venez de voir que Job dit en parlant de Dieu ; *ce qu'Il veut, Il l'exécute (a).* Il parle de la volonté de Dieu,

(*a*) Job XXIII. 13.

comme de la cause de ce qu'il fait, comme de l'acte qui donne l'être à ce qui ne l'avoit pas ; & c'est - là certainement ce que la réflexion nous découvre de plus simple & de plus certain sur la création.

C'est cette idée si naturelle que Moyse exprime, lorsqu'il dit *Dieu dit* : *Que la lumiére soit & la lumiére fut* (*a*). On sent la force, l'énergie, la beauté de cette maniére d'exprimer ; mais l'on sent sur - tout, lorsque l'on réfléchit, combien elle exprime tout ce qui se peut concevoir de plus conforme à l'idée de la Puissance infinie de l'Auteur de la Nature. Les Maîtres d'éloquence ont donné cet exemple, comme le morceau du sublime le plus accompli (*b*). Il renferme, en effet, la vérité, la brieveté, l'énergie, sur le plus grand sujet que l'esprit humain puisse considérer ; mais, ce qui nous fait sur-tout sentir le sublime de ces paroles, c'est qu'elles renferment le tour le plus simple & le plus naturel que l'on puisse donner à la grande vérité qu'elles expriment. C'est ce tour que prend Moyse dans tout ce qu'il dit sur la création & sur la formation du Monde. C'est ce même tour qui est employé par David. *Les Cieux ont été faits par la parole de l'Eternel, & toute leur armée par le soufle de sa bouche* (*c*). Cette expression figurée, accommodée à la portée de l'homme, exprime que ce qui existe a reçu l'existence par la volonté du Tout - puissant. David rend plus bas

(*a*) Gen. I. 3. (*b*) Longin. (*c*) Ps. XXXIII. 6.

la même idée avec une grande beauté. *Il a parlé & ce qu'il a dit a eu son être, il a commandé & la chose a comparu* (*a*). Et dans le Pf. CXLVIII. 5, après avoir fait l'énumération des Ouvrages du Créateur des Cieux, des Intelligences céleftes, des Aftres & de ce qui eft fur la Terre, il dit; *car il a commandé & toutes chofes ont été créées.* Cette idée eft exprimée dans les Ecrits du Vieux Teftament, en plufieurs endroits, par ces mots, *il a parlé, à fa parole, à fa voix.*

C'eft-là cette idée & cette maniére de l'exprimer, qui n'eft venue dans l'efprit d'aucun Philofophe, comme je vous l'ai dit; & qui, ce femble, doit fe préfenter naturellement à un efprit qui réflechit avec quelque attention & avec quelque fuite. Elle eft plus naturellement & plus énergiquement exprimée dans les paroles que je viens de citer, que par les expreffions qu'on emploie à préfent dans les écoles. On dit que Dieu a tiré l'Univers du néant, qu'il a créé le Monde de rien Cette expreffion n'eft pas heureufe, parce qu'elle parle du néant, comme l'on parleroit de ce qui exifte, comme l'on parle de la matiére dont les ouvrages de l'art font formés: au lieu que le tour & les termes employés dans le Vieux Teftament font entendre, qu'avant l'exiftence de l'Univers, il n'exiftoit rien; & que tout a reçu l'exiftence par la volonté du feul Etre éternel.

(*a*) ỳ. 9.

Le tour dont se servent les Auteurs du Vieux Testament pour exprimer, pour faire connoître & pour célébrer l'infinité & la souveraine perfection de ce grand Etre, montre aussi leur supériorité sur les Philosophes les plus sages même & les plus profonds. Ces Auteurs du Vieux Testament s'en sont tenus à parler de l'infinité de la Cause premiere, comme étant un objet que l'esprit humain & qu'aucune Intelligence ne peut embrasser : ils ont décrit ses Perfections infinies par les termes les plus énergiques, & par les tours les plus magnifiques. Ils ont fait, autant qu'ils l'ont pu, l'énumération de ces Perfections, & des merveilles qu'elles ont produites : ils ont excité par-là l'admiration la plus grande dont l'esprit humain soit susceptible ; & ils ont élevé dans le cœur les plus beaux sentimens.

Vous ne trouverez pas, mes Enfans, dans les livres dont je vous parle, les idées présentées sur ce grand sujet, dans des discours rangés méthodiquement. Les idées ne sont pas dans ce qu'on appelleroit un ordre philosophique. Elles sont dispersées dans tous ces écrits ; elles sont amenées par le sujet, & présentées avec une sorte d'accumulation. Les Auteurs sont pleins du grand Etre dont ils parlent ; ils sont saisis par les idées de ses Perfections & de sa Providence ; ils les réunissent souvent dans peu d'expressions. Vous allez les entendre parler de l'Infinité, de l'Incompréhensibilité de l'Etre Suprême, de son Intelligence, de sa Puissance, de sa Sagesse, de sa Sainteté & de

de sa Bonté infinies, telles que nous les découvrent ses Ouvrages.

Quand on a médité sur l'Etre Suprême & sur ses Ouvrages, on ne peut qu'être frappé de sa grandeur : on doit sentir que l'homme ne sauroit le comprendre ; qu'il ne sauroit atteindre à l'infinité de ses Perfections ; & si l'on veut en parler, tout ce qu'on peut faire, c'est d'exprimer combien il est au-dessus de notre portée; combien nous l'admirons; combien nous découvrons de marques de sa Grandeur & de toutes ses Perfections dans ses Ouvrages, & en particulier dans ce qui se rapporte à nous. Ce sont-là les idées & les sentimens qui se trouvent dans tant d'endroits du livre de Job. Il n'importe que ce soit Job ou ses amis qui parlent : il suffit de juger, par ces traits, des idées & des sentimens qui régnoient dans les esprits des personnes instruites, dans les tems de ce saint homme & dans les lieux qu'il habitoit.

» Dieu est trop grand pour que nous puis- » sions le connoître, & le nombre de ses an- » nées ne sauroit être compté (*a*). Nous ne » saurions comprendre le Tout-Puissant : il » est grand en force, en justice & en équité. » (*b*) ».

Ces idées sont étendues dans un autre endroit, & exprimées de maniére à frapper l'esprit, & à imprimer les sentimens les plus sa-

(*a*) Job XXXVI. 26. (*b*) XXXVII. 23.
(*c*) On suit l'excellente traduction françoise de Job, par Mrs. de Joncourt, Allamand & Sacrelaire, faite sur le latin du célébre Schultens & sous ses yeux.

ges. » Trouverois-tu le fond en Dieu en le » sondant ? Connoîtrois-tu parfaitement le » Tout-Puissant ? C'est la profondeur des » Cieux, qu'y découvrirois-tu ? C'est une lon» gueur plus étendue que celle de la Terre, » & une largeur qui surpasse celle de la Mer. » S'il attaque quelqu'un, s'il le met aux fers, » & s'il l'amène en jugement, qui s'y oppo» sera ? Il connoît les ouvriers d'iniquité, il » voit leur folie & leur vice (*a*) ».

Ce qui est dit de la nature de Dieu, est dit aussi de ses œuvres. Après avoir fait la description de tant de merveilles que la Nature & la Providence font connoître à l'homme ; il s'écrie : » Il fait des choses si grandes, qu'on » ne sauroit leur assigner de mesure, & tant » de merveilles qu'on ne peut les compter (*b*). » Il fait des choses si grandes, que nous ne » les saurions comprendre (*c*)».

C'est ainsi que l'homme doit s'occuper du grand Etre qui fait l'objet de la Religion. Alors cette vaine curiosité, qui ne peut que l'égarer, est reprimée ; & il se livre aux sentimens que ces idées excitent naturellement. Il est pénétré de respect, de crainte & d'humilité. *C'est pourquoi*, est-il dit à la suite des paroles que j'ai citées, *les hommes doivent le craindre. La sagesse humaine n'est rien à ses yeux* (*d*).

Voilà la belle, la sage Philosophie, bien différente de celle de la plupart des Philosophes de l'antiquité, qui, au lieu d'admirer l'Au-

(*a*) Job XI. 7—11. (*b*) IX. 10.
(*c*) XXXVII. 5. (*d*) XXXVII. 24.

teur de la Nature, & ce qu'ils pouvoient connoître de ses Ouvrages, au lieu de s'humilier devant lui, se sont laissés aller à la présomption & à l'erreur qui en est la suite.

Ecoutez Job lorsqu'il décrit la grandeur de Dieu dans ses Ouvrages & dans sa Providence.

» Les morts & ceux qui habitent sous les » eaux tremblent à la voix de Dieu. Le sé» pulchre est nud devant lui, & le goufre n'a » point de couverture. Il a étendu les Cieux » sur le chaos, & a suspendu la terre sur le » néant. Il retient les eaux dans les nuées, » afin qu'elles ne fondent pas toutes à la fois » sur la terre. Il a établi le Firmament pour » son trône visible, devant lequel il tire les » nuës comme un rideau. Il a tracé au compas » dans les Cieux les bornes des retours régu» liers du jour & de la nuit. Les colonnes du » Ciel tremblent, & sont frappées d'étonne» ment à ses menaces. Sa force élève les flots » de la mer, & sa sagesse met un frein à leur » fureur. Son haleine rend les jours sereins, » & sa main retraîse les monstres terribles » (*a*) ».

Quel est le Poëte, quel est l'Orateur, quel est le Philosophe qui a parlé avec autant de force & d'éloquence de Dieu & de ses Ouvrages? Et voyez avec quelle sagesse & en même tems avec quelle sublimité, Job conclut cette description. » Ce ne sont là que les bords de ses » voies. Un mot qui nous donne la plus légère

(*a*) Job XXVI. 5—13.

» idée de sa sa grandeur nous étonne; mais » qui entendroit le tonnerre de ses merveil- » les (*a*) » !

Toutes ces merveilles sont représentées comme l'Ouvrage d'une Sagesse & d'une Puissance dont Dieu est la source. *En Dieu se trouve la source de la sagesse & de la force; à lui appartient l'habileté & la prudence* (*b*).

Job décrit encore ailleurs cette sagesse comme impénétrable à l'homme & aux Intelligences. Il fait voir dans sa description qu'il connoissoit combien elle est admirable; & que tout ce qui existe est l'effet de cette Perfection de l'Etre Suprême. » D'où vient donc la » sagesse, s'écrie-t-il, & en quel lieu réside la » prudence ! Car elle est voilée pour tout hom- » me vivant & les Intelligences les plus subli- » mes ne sauroient la trouver. Dieu connoît » le lieu de sa demeure, & il sait le chemin » qui y conduit; car sa vue s'étend jusqu'aux » extrêmités de la Terre : il voit tout ce qui » est sous les Cieux. Lorsqu'il assignoit au vent » sa force, & aux eaux leur équilibre; lorsqu'il » donnoit des loix à la pluie & qu'il marquoit » à la foudre sa route, alors la sagesse étoit » présente à ses yeux; il en vit tous les cal- » culs, & la suivit dans ses combinaisons & » dans ses vues les plus profondes (*c*) ».

Job parle ici, comme s'il avoit été instruit des plus belles découvertes qui aient été faites jusques à nos jours : il parle, comme ayant vu

(*a*) ℣. 14. (*b*) Job XII. 13.
(*c*) Job XXVIII. 20—27.

que tout eſt ordre, proportion, calcul dans la Nature; & que par conſéquent tout eſt l'effet d'une Cauſe premiere infiniment ſage: il parle comme ſentant combien l'homme eſt éloigné de pouvoir pénétrer tous les ſecrets de cette Sageſſe qui a fait la Nature; il veut l'éloigner même de cette idée téméraire, & il le ramène à ce qui doit être pour lui le grand objet de ſes recherches. Il ajoute après les paroles que vous venez d'entendre: *Mais à l'homme il lui dit: La craînte du Seigneur, c'eſt la ſageſſe; & la prudence c'eſt s'éloigner du mal* (*a*).

Quelle Philoſophie! Si les beaux génies de l'antiquité avoient procédé de cette maniére dans leurs recherches, ils ſeroient allés bien plus loin qu'ils n'ont fait, & ils auroient été plus d'accord entr'eux qu'ils ne l'ont été. C'eſt cette belle Philoſophie qui régne dans tous les livres du Vieux Teſtament. David a dit longtems après Job, *Le commencement de la ſageſſe eſt la crainte de l'Eternel* (*b*); & Salomon a dit dans le même eſprit: *La crainte de l'Eternel eſt la ſource de la ſageſſe* (*c*). *Crains Dieu & garde ſes Commandemens, car c'eſt-là le tout de l'homme* (*d*).

Un homme plein des grandes idées qu'expriment les morceaux que je viens de citer, un homme qui connoît la Cauſe de tous ces beaux effets que la Nature nous montre, ne ſauroit adreſſer de culte aux créatures, & avoir d'autre objet de ſes hommages que le Créa-

(*a*) ℣. 28. (*b*) Pſ. CXI. 10.
(*c*) Prov. I. 7. (*d*) Eccléſiaſte XII. 15.

teur. Aussi Job reconnoît qu'il auroit été coupable, » si voyant la lumiére du Soleil dans » son éclat, & la Lune dans toute sa pompe, » son cœur en eut été séduit en secret, & s'il » leur avoit rendu d'idolâtres hommages (*a*). » Ce qui seroit, ajoute-t-il, une iniquité toute » jugée, puisque j'aurois renoncé le Très-» haut (*b*) ».

Le culte adressé aux Astres a été vraisemblablement la premiere idolâtrie dont l'homme s'est rendu coupable. C'est celle qui étoit répandue dans le pays que Job habitoit ; & c'est pour cela qu'il y fait allusion, en se justifiant. Ce n'est pas la seule erreur dans laquelle les hommes fussent tombés dans ces tems-là, & dans le pays que Job & ses amis habitoient. Eliphas, dans l'énumération qu'il fait des fautes dont il suppose que Job étoit coupable, & qui sont proprement celles qu'il regardoit comme répandues parmi les méchans de son tems, range le sentiment de ceux qui pensoient que Dieu ne prend point connoissance de ce qui se fait sur la Terre. » Tu pensois, » dit-il, Dieu n'est-il pas élevé au-dessus des » Cieux ? Que les étoiles sont hautes, & à » quelle prodigieuse distance ! Et tu disois en » toi-même : qu'est-ce que Dieu pourroit con-» noître ? Discerneroit-il les objets à travers » une épaisse obscurité ? Les nues sont éten-» dues devant lui comme un voile qui borne » sa vue ; & il se tient renfermé dans la cir-» conférence des Cieux (*c*). »

(*a*) Job XXXI. 26, 27. (*b*) ℣. 28. (*c*) XXII. 12-14

Vous voyez là, mes Enfans, ces principes qui ont fait long tems après de si grands progrès dans la Gréce & à Rome : ces principes dont Epicure s'est vanté d'avoir fait la découverte ; & qui environ 1400 ans avant lui, servoient déja de prétexte au méchant. Je vous ai déja dit que long-tems avant Epicure, ils avoient été répandus parmi les Grecs ; & ce que nous voyons de nos jours, ne nous prouve que trop que ces principes, quelques absurdes qu'ils soient, seront toujours un moyen qu'emploiera le vicieux, pour tâcher de couvrir sa laideur, & pour tâcher de faire taire les remords de sa conscience.

Rien n'est plus propre à dissiper l'obscurité que l'on veut jetter sur l'idée de la Providence, que ce que la Raison enseigne à l'homme sur l'Intelligence infinie & sur la Puissance sans bornes du Créateur. Ces vérités ont été reconnues par les meilleurs esprits d'entre les payens; elles ont été senties, & elles seront toujours senties par tous les hommes. Elles sont exprimées avec une grande beauté dans plusieurs endroits du livre de Job, & d'une maniére bien propre à dissiper les préjugés dont nous venons de parler. Dieu y est représenté comme connoissant tout ce que fait l'homme, & comme observant ses démarches les plus secrettes. » Les yeux de Dieu sont ouverts sur les voies » de l'homme, & il considére tous ses pas. » Il n'est ni obscurité ni ténébres si profondes, » où les ouvriers d'iniquité puissent se déro-

» ber à ses regards (*a*). Le témoin de mes ac-
» tions est le Très-haut; & celui qui sonde mes
» pensées, habite dans les Cieux (*b*). Quelle
» est la portion que Dieu envoie d'en-haut, &
» quel héritage le Tout puissant fait-il descen-
» dre des lieux élevés? La destruction n'est-
» elle pas préparée au méchant, & la destinée
» la plus étrange aux ouvriers d'iniquité? Dieu
» Dieu n'apperçoit-il point mes voies, & ne
» compte-t-il pas tous mes pas (*c*) ».

Ces passages présentent aussi l'idée de la Justice de Dieu. Toute l'antiquité payenne a senti & exprimé que l'homme étoit responsable de ses sentimens & de sa conduite à un Juge Suprême, qui met une différence infinie entre le vice & la vertu; & qui, en conséquence, régle finalement le sort de l'homme sur le bien ou le mal qu'il a fait. C'est une idée que jamais l'homme n'a pu effacer de son esprit, & qui se montre par tout, même mêlée avec les erreurs les plus grossiéres. Elle fait une partie essentielle de la Religion des Nations idolâtres : jamais l'aveuglement n'a pu aller jusqu'à l'effacer de l'esprit, & jusqu'à lui ôter tout ascendant sur les sentimens.

Vous jugez bien qu'elle doit, par conséquent, paroître dans les Ecrits des meilleurs Philosophes, & en particulier dans les Ecrits du Vieux Testament où la vérité se montre dans toute sa pureté. Le livre de Job, dont

(*a*) Job XXXIV, 21, 22. (*b*) XVI. 19.
(*c*) Job XXXI. 2—4.

nous nous occupons à présent, est rempli de beaux passages, dans lesquels la Justice de l'Etre Suprême est exprimée avec clarté & avec force.

» La justice est toujours présente aux yeux » du Tout-puissant, dit Elihu (*a*). Loin de » nous la pensée, qu'il puisse y avoir de la mé- » chanceté dans le Dieu fort, & de l'injustice » dans le Tout-puissant. Il rendra à l'homme » selon ses œuvres, & fera trouver à chacun » ce qu'il aura cherché (*b*). Dieu pervertira- » t-il la justice, est-il dit encore, & le Tout- » puissant faussera-t-il la régle inflexible de » l'équité (*c*)? Comme Dieu ne rejette point » l'homme integre, il n'est pas non plus l'ap- » pui des méchans. Si tu es juste, il répandra » de la joie sur ta face, & remplira ta bou- » che de chant d'allégresse (*d*). Dieu ne traite » pas l'homme comme plus coupable qu'il » n'est, puisqu'aussi bien il doit aller compa- » roître en jugement devant lui (*e*)».

La bonté de Dieu est célébrée dans le livre de Job, par tout où sa Sagesse est décrite. Ces mêmes Ouvrages, dont les merveilles y sont exposées en tant d'endroits avec une si grande énergie, y sont représentés comme étant les *effets de sa faveur & de sa bonté* (*f*). Il est même représenté comme plein de bonté envers le pécheur qui se répent. *Que l'homme change de conduite & Dieu lui pardonnera sa rébellion*

(*a*) Job XXXV. 14. (*b*) XXXIV. 10, 11.
(*c*) VIII. 3. (*d*) ℣. 20, 21. (*e*) XXXIV. 23.
(*f*) XXXVII. 13.

(a). Que s'il se trouve auprès de l'homme affligé, un messager interprete de la volonté de Dieu, & supérieur aux autres en lumiére, qui lui fasse connoître de quoi il doit se corriger, Dieu aura pitié de lui, & dira, délivrez-le, afin qu'il ne descende point dans le sépulcre; sa rançon est payée (b).

Les morceaux du livre de Job que je vous ai rapportés, & dans lesquels il est fait mention des Perfections de l'Être Suprême, renferment aussi les grands principes de la morale, qui doivent servir de régle à la conduite de l'homme. Ces principes sont exposés dans plusieurs autres endroits avec la plus grande clarté; & l'heureuse influence qu'ils ont sur le bonheur de l'homme, est exprimée avec la plus grande énergie. Jugez en par ce qui est dit de la confiance & du bonheur de l'homme de bien, & du désespoir du méchant. » Si tu » régles les mouvemens de ton cœur, & que » tu élèves les mains vers Dieu; si tu écartes » loin de toi la folie; si tu ne souffre point que » l'iniquité habite sous tes pavillons; alors » exemt de toute tache, tu oseras paroître; tu » leveras ta tête, & tu brilleras par l'éclat de » tes vertus. Tu oublieras même tes maux. » La mémoire en passera comme les eaux d'un » torrent. Ta prospérité ressemblera au So- » leil en plein midi: tu sortiras des ténébres » comme l'aurore. Tu vivras en assurance, » parce que ta confiance sera fondée......

(a) Job XXXIII, 17. (b) ℣. 23, 24.

» Mais à l'égard des méchans, leur attente se » trouvera vaine : il n'y aura point de ressour- » ce pour eux, & toute leur espérance se ter- » minera au désespoir (*a*) ».

Le Chapitre XX. est une description bien forte & bien instructive de l'état & du sort du méchant. Je n'en citerai que quelques traits.

» Tu n'ignores pas sans-doute que de tout » tems, depuis que l'homme est placé sur la » Terre, l'allégresse du méchant est de courte » durée, & que la joie de l'hypocrite n'est que » d'un moment..... La peine de ses crimes » cachés pénétrera jusqu'à ses os, & ne l'aban- » donnera pas même dans le tombeau...... » Parce qu'il a abandonné les pauvres dans » l'oppression, & qu'il a pillé leur maison loin » de la rebâtir, il ne jouïra d'aucune tranquil- » lité, & ne verra point éclorre le contente- » ment qu'il attendoit..... Les Cieux dévoi- » leront son iniquité & la Terre s'élevera con- » tre lui. Alors paroîtront les trésors qu'il s'est » amassés : ce seront les marques de la colére » de Dieu dans le jour de la fureur. C'est-là le » partage que la Divinité réserve au méchant, » & l'héritage qu'il recevra de Dieu pour ses » œuvres (*b*) ».

Comparez à cette description ce qui est dit du caractére de l'homme sage & vertueux, & vous verrez quelle est la grande différence qui est mise entre la vertu & le vice, entre l'hom- me de bien & le méchant. L'homme de bien

(*a*) Job XI. 13—20. (*b*) XX. 4, 5, 11, 19, 20, 27, 28, 29.

» suit le chemin que Dieu lui a tracé, il marche dans ses voies, il ne s'en écarte point. » Il ne perd jamais de vue les Commandemens » de Dieu ; ses droits lui sont plus sacrés que » la vie (a). Il se soumet aux Loix qui émanent de sa bouche, & conserve ses préceptes dans son cœur : il jouit des douceurs de » la paix, & il se voit comblé de biens (b) ».

Ce qui est dit de la paix, du bonheur de l'homme de bien, & des peines du méchant, est exprimé d'une maniére qui porte les idées jusqu'au-delà de la vie présente. Il est dit que *La peine du méchant ne l'abandonnera pas même dans le tombeau* (c). Le juste, au contraire, est représenté comme arrivant en paix au tombeau, comme y *entrant ainsi qu'un monceau de bled qu'on serre en son tems* (d) ; & c'est par-là que l'on peut interpréter comme se rapportant non-seulement à l'avenir, dans la vie présente, mais à celui qui doit suivre la mort, ces paroles du Chap. XIX, dans lesquelles Job exprime une confiance, & une impatience de voir ces *tems heureux, où après que sa peau aura été rongée, il verra Dieu de sa chair, & jouira de sa présence favorable* (e).

Le style animé & rempli de figure employé dans tout ce livre, pourroit faire penser qu'il n'est ici question que du retour d'un bonheur terrestre : mais, cependant les expressions sont si fortes, que lorsqu'on les compare avec les

(a) Job XXIII. 11, 12. (b) XXII. 21, 22
(c) XX. 11. (d) V. 26. (e) ỳ. 26.

idées de l'efpérance du jufte au-delà du tombeau, dont je viens de parler, on eft porté à penfer qu'elles font fur-tout allufion à un bonheur plus grand & plus éloigné que celui dont Job pouvoit efpérer de jouïr encore dans la vie préfente.

Les idées de la vertu font portées jufqu'à ce degré de beauté auquel vous favez que peu de payens font parvenus. Vous avez vu que Socrate regardoit comme digne de louange de nuire à fon ennemi (*a*). Au contraire, fuivant Job, c'eft une iniquité d'être ravi du malheur de celui qui vous hait, de fe réjouïr quand le mal l'a accueilli, de permettre à fon cœur de faire même des vœux contre lui (*b*).

Je me fuis étendu fur le fujet de ce livre remarquable par fa grande antiquité, par la pureté de fa doctrine, par la beauté des images & des expreffions. Il eft un exemple du ftyle oriental qui fe trouve dans tout le Vieux Teftament, & qui fe fait fur-tout remarquer dans Job & dans les Prophètes.

Vous avez vu dans le livre de Job quelles lumiéres la tradition avoit répandues dans le pays que lui & fes amis habitoient. Cette tradition porte dans ce livre, comme dans ceux de Moyfe, les marques d'une Révélation furnaturelle. Job même peut, comme les Patriarches, avoir été inftruit d'une maniére extraordinaire. C'eft à quoi paroît fe rapporter ce qu'il dit du tems de fa profpérité. *Qui me*

(*a*) Difcours XX. (*b*) Job XXI. 29, 30.

sera voir ces jours déja si éloignés, où Dieu prenoit soin de me garder ; où son flambeau luisoit sur ma tête, & où sa lumiére me gardoit dans les ténébres ? Qui me fera redevenir tel que j'étois dans la force de mon âge, où Dieu m'honoroit de son commerce le plus familier (a). Ces paroles sont certainement allusion à la prospérité dont Job étoit comblé, & qu'il regarde comme venant de l'Etre Suprême ; mais ces expressions si fortes paroissent désigner sur-tout les Instructions qu'il avoit reçues de Dieu même.

(a) Job XXIX. 2—4.





DISCOURS XXIV.

La tradition & les révélations contenues dans le livre de Job, ſont auſſi conſervées dans les autres livres du Vieux Teſtament.

De nouvelles Révélations ont été accordées, & ſe trouvent dans ces autres livres.

Ce que renferment les livres de Moyſe eſt rapporté dans les Diſcours X. XI. XII.

Ce que contiennent les Pſeaumes, les Prophètes & les livres de Salomon.

Quel genre, quels tours ſont employés dans tous ces livres.

Paſſages extraits de ces livres.

Doctrine des livres du Vieux Teſtament ſur la vie à venir.

Idées, ſentimens que toutes ces conſidérations doivent produire.

Tout conduit à Jéſus-Chriſt, & doit porter à s'appliquer à connoître ſa Doctrine & ſes Leçons, & à s'attacher à lui pour toujours.

LA tradition conservée dans le livre de Job, se trouve aussi déposée dans les autres livres du Vieux Testament, & augmentée par les Révélations qui sont intervenues dans la suite. La tradition répétée & expliquée par des Auteurs instruits d'une manière surnaturelle, a servi, comme vous l'avez vu, à accroître de plus en plus les connoissances qui furent accordées au peuple Hébreu. Vous avez appris, au contraire, que ce qui étoit parvenu de la tradition aux autres Nations, s'est affoibli de plus en plus, & enfin a été, à-peu-près, entiérement oublié.

Si j'entrois, à l'égard des livres de Moyse, dans le détail dans lequel je suis entré à l'égard de celui de Job, je devrois en extraire une partie très-considérable, & répéter ce que je vous ai dit dans les Discours X, XI, XII.

La collection de Cantiques que nous appellons le livre des Pseaumes, renferme aussi les idées les plus belles & les plus pures sur les premieres vérités de la Religion, exprimées avec force & avec sublimité. Je serai obligé de me borner dans l'extrait que je vous en donnerai, afin de ne pas trop étendre ce Discours. D'ailleurs ces Cantiques sont très-connus. Ils sont gravés dans la mémoire des jeunes gens qui ont été nourris dans les belles idées, dans les bons sentimens, & dans le goût du vrai sublime. Je joindrai à ce que je tirerai du livre des Pseaumes, des morceaux

tirés

tirés des livres des Prophètes, & des autres livres du Vieux Testament.

Il faudroit aussi copier une partie considérable des livres des Prophètes, si l'on vouloit rapporter tout ce qu'ils disent sur les grandes vérités de la Religion. Par tout l'Etre Suprême est décrit comme le Dieu unique, seul Créateur des Cieux & de la Terre; comme un Etre infini, Tout-parfait; & il y est parlé de ses Perfections avec force, avec clarté, & de maniére à toucher le cœur. La vertu & ses suites heureuses, le vice & les maux qui le suivent, sont peints avec les couleurs les plus vraies, & de maniére à laisser les plus heureuses impressions. Vous savez quelle est la beauté de la morale contenue dans les livres de Salomon (*a*); combien elle est propre à instruire & à persuader; combien elle est faite pour exciter l'attention de la jeunesse, & pour remplir son cœur du désir d'acquérir la sagesse & les biens qui en sont la suite. Ce sont les accens de la tendresse paternelle & maternelle qui se font toujours entendre dans ces livres; ces accens naturellement si doux & si persuasifs; ces accens que d'heureux enfans entendent, dès que leurs oreilles s'ouvrent; & qui pénétrent dans leur cœur, dès que les belles affections, dont la Nature les a remplis, commencent à s'y faire sentir.

Les tours employés dans les livres du Vieux Testament sont très-variés. Souvent c'est l'hom-

(*a*) Les Proverbes & l'Ecclésiaste.

me pénétré des objets dont son ame & son cœur sont remplis, qui s'écrie d'admiration, qui célébre les Perfections qui le frappent & qui le touchent ; qui décrit les merveilles de la Nature & les voies de la Providence dont il est occupé. Souvent aussi, c'est l'Etre Suprême qui parle, qui instruit, qui exhorte, qui approuve, qui reprend, qui promet, qui menace, & sur-tout qui invite l'homme à jouïr du bonheur que sa Bonté lui prépare. D'autres fois, c'est l'Auteur du livre qui expose les vérités, qui en montre la beauté, & qui en tire les conséquences les plus utiles.

Suivez avec moi, mes chers Enfans, quelques-uns des traits auxquels je viens de faire allusion. Ils ne vous sont pas inconnus. Nous les avons souvent répétés ensemble. Ils sont joints dans notre esprit aux merveilles que la Nature présente, aux idées que la réflexion suggére, & aux sentimens qu'elle reveille dans le cœur.

» O Eternel, que tes Oeuvres sont en grand » nombre, tu les a toutes faites avec sagesse ; » la Terre est pleine de tes richesses » !

» O Eternel mon Dieu tu es merveilleuse» ment grand ; tu es révêtu de majesté & de » magnificence *(a)* » !

» Toi seul est l'Eternel ; tu as fait les Cieux, » les Cieux des Cieux & toute leur armée, » la Terre & tout ce qui y est, les Mers & » toutes les choses qui y sont. Tu donnes la

(a) Pseau. CIV. 1, 24.

» vie à toutes ces choses, & l'armée des Cieux » se prosterne devant toi (*a*) ».

» Elevez les yeux en haut & regardez : Qui » a créé ces choses ? C'est l'Eternel qui con» duit leur armée par ordre, & qui les ap» pelle toutes par leur nom ; il n'y en n'a pas » une qui ne lui obéisse, à cause de sa grande » force, & parce qu'il excelle en Puissance » (*b*) ».

» Les Cieux racontent la gloire du Dieu » fort & l'étendue donne à connoître l'ouvra» ge de ses mains. Un jour parle à un autre » jour, & une nuit enseigne une autre nuit. Il » n'y a point en eux de langage ; & toute fois » leur voix est entendue. Leur voix va par » toute la terre, & leurs discours jusqu'au » bout du Monde (*c*) ».

» Ah Seigneur ! tu as fait le Ciel & la Terre » par ta grande Puissance, & par ton bras » étendu ; aucune chose ne te sera difficile. » Tu es le Dieu fort, le Grand, le Puissant, » duquel le nom est l'Eternel des armées. » Grand en conseil & Puissant en exploits ; » car tes yeux sont ouverts sur toutes les voies » des enfans des hommes, pour rendre à cha» cun selon sa conduite, & selon le fruit de » ses œuvres (*d*) ».

» Seigneur tu nous as été une retraite d'âge » en âge. Avant que les montagnes fussent » nées, & que tu eusses formé la Terre habi-

(*a*) Neh. IX. 6. (*b*) Es. XL. 26.
(*c*) Ps. XIX. 2-4. (*d*) Jérém. XXXII. 17-19.

» table, d'éternité en éternité tu es & tu sera » le Dieu fort (*a*) ».

» Tu as autrefois fondé la Terre, & les Cieux » sont l'ouvrage de tes mains : ils périront, » mais tu subsisteras toujours : ils vieilliront » tous comme un vêtement ; tu les changeras » comme un habit, & ils seront changés ; » mais toi tu es toujours le même, & tes an» nées ne finiront jamais (*b*) ».

Vous voyez, mes Enfans, dans ces passages, avec quelle élévation d'ame, avec quelle force, avec quelle clarté les Auteurs sacrés nous montrent, dans les Ouvrages du Créateur, les preuves de son Existence, de sa Grandeur, de sa Puissance & de sa Providence.

Il importe sur-tout à l'homme d'avoir des idées justes sur la Providence ; des idées qui le portent à s'en occuper habituellement, & à se conduire toujours comme étant continuellement en la présence du grand Etre qui lui a donné la vie, qui l'observe, & qui juge de ses sentimens & de ses actions. Ce sont ces idées que les Auteurs du Vieux Testament présentent avec une beauté, & avec une force dont n'ont point approché les Philosophes les plus profonds & les plus sublimes. Vous connoissez les morceaux de l'Ecriture dont je vous parle. Rappellons en ici quelques-uns. On ne sauroit trop s'en occuper.

» Eternel tu m'as sondé & tu m'as connu ;

(*a*) Ps. XC. 1, 2. (*b*) Ps. CII. 26—28.

Digitized by Google

» tu connois quand je m'assieds & quand je me » leve ; tu découvres de loin ma pensée ; tu » m'environnes, soit que je marche, soit que » je m'arrête, & tu as une parfaite connois» sance de toutes mes voies : même avant que » la parole soit sur ma langue, voici, ô Eter» nel, tu connois déja tout. Tu me tiens serré » par derriére & par devant, & tu as mis ta » main sur moi. Ta science est trop merveil» leuse pour moi, & si haut élevée que je n'y » saurois atteindre. Où irai-je loin de ton » Esprit ? Et où fuirai-je loin de ta face ? Si » je monte aux Cieux, tu y es ; si je me cou» che au sépulcre t'y voilà : si je prenois les » aîles de l'aube du jour, & si j'allois demeu» rer à l'extrêmité de la Mer, là même ta » main me conduiroit, & ta droite m'y saisi» roit. Si je dis, au moins les ténébres me » couvriront ; la nuit même te servira de lu» miére tout autour de moi. Les ténébres mê» me ne me cacheront point à toi ; & la nuit » resplendira comme le jour : autant te sont » les ténébres que la lumiére (*a*).

» L'Eternel regarde des Cieux, il voit tous » les enfans des hommes. Il prend garde du » lieu de sa demeure sur tous les habitans de » la terre. C'est lui qui a formé le cœur de » chacun d'eux, & qui prend garde à toutes » leurs actions (*b*) ».

» L'Eternel a les yeux ouverts sur la con-

(*a*) Ps. CXXXIX. 1—12. (*b*) XXXIII. 13—15.

» duite des hommes, & il pése toutes leurs
» actions (a) ».

» L'Eternel sonde les cœurs, & connoît
» toutes les pensées des esprits (b) ».

» Je suis l'Eternel qui sonde le cœur, & qui
» éprouve les reins, même pour rendre à cha-
» cun selon son train, & selon le fruit de ses
» actions (c). Car mes yeux sont sur toute leur
» conduite qui n'est point cachée devant moi,
» & leur iniquité n'est point couverte devant
» mes yeux (d) ».

» Quelqu'un se pourra-t-il cacher dans quel-
» ques cachettes que je ne le voie pas, dit
» l'Eternel? Ne remplis-je pas moi les Cieux
» & la Terre, dit l'Eternel (e) »?

» C'est moi qui suis le Dieu fort; il n'y a
» point d'autre Dieu, & il n'y en a point qui
» soit semblable à moi; qui annonce dès le
» commencement ce qui arrivera à la fin; &
» long-tems auparavant, ce qui n'a point en-
» core été fait; qui dis, mon conseil tiendra,
» & j'exécuterai toute ma volonté (f) ».

On ne peut contempler les Oeuvres du Créateur, & s'occuper de sa Providence, sans reconnoître par tout des preuves de la Bonté de Dieu envers les hommes. Les idées qui nous sont présentées sur ce grand Objet, instruisent l'esprit, elles élèvent l'ame, elles excitent les plus beaux sentimens dans le cœur. Ce seroit un volume & non quelques pages que je de-

(a) Prov. V. 21. (b) Chron. XXVIII. 9.
(c) Jérém. XVII. 10. (d) XVI. 17.
(e) Jérém. XXIII. 24. (f) Es. XLVI. 9, 10.

trop transcrire, si je rapportois tous les passages que le Vieux Testament renferme sur ce sujet. Je me bornerai à citer quelques-uns de ces passages.

» La Terre est remplie de la Bonté de l'Eternel (*a*). L'Eternel est près de tous ceux » qui l'invoquent, & plein de bonté dans tou» tes ses œuvres (*b*). L'Eternel est miséricor» dieux & pitoyable, lent à colére & grand » en Bonté. L'Eternel est bon envers tous, & » ses compassions sont par dessus toutes ses » œuvres (*c*) ».

» Célébrez l'Eternel, car il est bon, & sa » Miséricorde dure éternellement (*d*) ».

» O goûtez & voyez que l'Eternel est bon! » O qu'heureux est l'homme qui se retire vers » lui! Craignez l'Eternel vous ses Saints, car » rien ne manque à ceux qui le craignent (*e*) ».

» Tu es mon attente, Seigneur Eternel, & » ma confiance dès ma jeunesse. Je me suis » appuyé sur toi dès ma naissance; c'est toi » qui m'as tiré des entrailles de ma mere. Tu » as toujours été le sujet de mes louanges (*f*) ».

» Toi donc, ô Eternel, ne m'épargne point » tes compassions, que ta bonté & ta vérité » me gardent continuellement (*g*) ».

» Aimez l'Eternel vous tous ses bien aimés; » l'Eternel garde les fidéles. Vous tous qui » avez votre attente à l'Eternel, demeurez » fermes; & il fortifiera votre cœur (*h*) ».

(*a*) Ps. XXXIII. 5. (*b*) XLV. 17. (*c*) ℣. 8, 9.
(*d*) CXVIII. 1. (*e*) XXXIV. 9, 10.
(*f*) Ps. LXXI. 5; 6. (*g*) XL. 12. (*h*) XXXI. 24, 24.

» Voici, l'œil de l'Eternel est sur ceux qui
» le craignent, sur ceux qui s'attendent à sa
» gratuité. Afin qu'il les retire de la mort, &
» qu'il les entretienne en vie durant la famine.
» Notre ame s'est attendue en l'Eternel ; il est
» notre aide & notre bouclier. Certainement
» notre cœur se réjouira en lui, parce que
» nous avons mis notre confiance en son saint
« nom (*a*) ».

» Je suis vivant, dit le Seigneur Eternel,
» que je ne prens point de plaisir à la mort
» du méchant, mais plutôt à ce que le mé-
» chant se détourne de son train & qu'il vive.
» Détournez-vous, détournez-vous de votre
» méchant train : & pourquoi mourriez-vous
» ô maison d'Israël (*b*) » !

» Cherchez l'Eternel pendant qu'il se trou-
» ve, invoquez-le pendant qu'il est près. Que
» le méchant délaisse sa voix & l'homme ini-
» que ses pensées ; & qu'il retourne à l'Eter-
» nel & il aura pitié de lui ; & à notre Dieu,
» car il pardonne abondamment (*c*) ».

» Comme un Pere est ému de compassion
» envers ses enfans, l'Eternel est touché de
» compassion envers ceux qui le craignent (*d*) ».

Je pourrois, mes Enfans, joindre à ces passages qui nous parlent de l'Etre Suprême avec tant de grandeur, les belles leçons qui sont données à l'homme dans les livres du Vieux Testament, pour l'éloigner du mal & pour le porter au bien. Mais vous en pouvez

(*a*) Ps. XXXIII. 18—21. (*b*) Ezech. XXXIII. 11. (*c*) Es. LV. 6, 7. (*d*) Ps. CIII. 13.

juger par ce qu'expriment, sur ce sujet, les passages que je viens de citer sur la Justice, la Sainteté, la Bonté & la Miséricorde de Dieu. Vous trouverez dans ces livres toutes les Loix que le cœur nous enseigne, & que la Nature nous fait connoître. Vous les trouverez exprimées avec force, avec clarté, avec douceur, avec tendresse; comme venant d'un bon Pere qui n'ordonne rien à ses enfans que pour leur propre bonheur.

Vous pouvez à présent, mieux que jamais, en rassemblant vos idées, juger de la grande différence qu'il y a entre les lumiéres que renferment les livres du Vieux Testament, & celles que l'on trouve dans les Ecrits des plus célébres Philosophes de l'antiquité. Si Socrate avoit lu les traits que nous venons de rassembler, s'il avoit su qu'ils étoient dans des ouvrages écrits, pour la plupart, des centaines d'années avant sa naissance, il auroit été transporté de joie; lui qui fut si ravi d'apprendre qu'Anaxagore avoit fait un livre pour prouver que le Monde devoit son origine à un Etre Spirituel & Intelligent: il auroit quitté son école, & il se seroit empressé de courir à celle de Moyse, de Job, de David, de Salomon, d'Esaïe & des autres Prophètes. Il auroit rassemblé avec empressement la jeunesse, non pour se faire entendre à elle, mais pour lui faire entendre les belles leçons qu'il auroit reçues lui-même de ces Maîtres. C'est bien alors que Xénophon auroit dit qu'on ne pouvoit entendre ces leçons sans devenir meilleur. Platon

auroit cessé de creuser des vérités, où la profondeur de son génie ne pouvoit atteindre ; il auroit contemplé la Nature & son Auteur, en suivant les traces des grands Maîtres qu'il auroit pris pour ses guides ; & Cicéron auroit cessé de s'occuper de la diversité des sentimens des Philosophes sur la nature des Dieux, pour s'appliquer entiérement à contempler le grand Etre qu'il avoit déjà admiré dans les Ouvrages de la Nature ; & sur lequel les lumiéres des Auteurs, dont il se seroit alors occupé, auroient répandu un jour propre à dissiper les doutes de la secte à laquelle il étoit attaché (*a*), & l'auroient rempli d'admiration & de joie.

Ces Philosophes, après avoir reçu les Instructions que donnent les livres du Vieux Testament sur l'Etre Suprême, auroient certainement souhaité de connoître ce qu'ils enseignent sur le sort de l'homme. En lisant ces livres avec attention, en les comparant, en suivant les progrès des connoissances qu'ils développent, ils auroient découvert que tout dans ces livres respire, si je puis parler ainsi, le bonheur de l'homme ; que tout paroît tendre à ce bonheur. Mais ils auroient d'abord porté leur curiosité sur une vie à venir, sur l'immortalité ; & ils se feroient empressés d'y chercher des lumiéres propres à dissiper les doutes qui leur restoient sur ce sujet, & à tâcher de parvenir à cette évidence qui devoit combler leurs desirs.

(*a*) Les Académiciens qui faisoient profession de ne rien décider.

Ils n'auroient pas trouvé, sur ce sujet, de longues leçons dans lesquelles il auroit été traité de la maniére la plus directe. Ils auroient même remarqué que le bonheur proposé ordinairement à l'homme dans la Loi de Moyse, est un bonheur terrestre. Ils auroient pu s'étonner de ne pas trouver l'idée d'une vie céleste, toujours jointe à celle de la vie temporelle dont il est si souvent fait mention, Mais ils auroient pu remarquer que l'Economie Mosaïque dont il s'agit sur-tout, n'est considérée que comme une alliance temporelle qui renferme des conditions temporelles. Cependant, un degré d'attention de plus leur auroit fait appercevoir que cette Alliance, cette Economie tendoit à une plus grande dispensation, & annonçoit, dans cette dispensation, des lumiéres plus relevées sur le bonheur de l'homme, & sur les moyens qui conduisent à ce bonheur.

En effet, mes Enfans, comme je vous l'ai déja fait remarquer, si une vie à venir, si une vie éternelle n'est pas enseignée souvent & directement dans les livres du Vieux Testament, elle y est par tout supposée, elle y est même en divers endroits enseignée avec force & avec clarté.

Enoch & Elie sont, on peut dire, des exemples proposés, pour montrer à l'homme qu'il est appellé à passer de cette Terre dans le Ciel; de la vie à l'immortalité. La maniére dont il est parlé des Patriarches, de Moyse & d'autres saints hommes, exprime la même

chose. On y voit que ces fidéles serviteurs de Dieu, qu'il a pris sous sa protection & dont il s'est dit le Dieu d'une manière particuliére, n'ont pas en mourant cessé d'exister, & d'être les objets de la Bonté de ce grand Etre; mais qu'au contraire, c'est alors qu'ils ont commencé une autre vie, bien différente de ces jours courts & mauvais pendant lesquels ils ont été en pélérinage sur la Terre (*a*). Le séjour qu'ils font sur la Terre est généralement représenté comme celui d'étrangers & de voyageurs (*b*). Ils sont représentés comme tendant à une meilleure patrie.

Vous avez vu, dans le Discours précédent, que Job paroît rempli de l'idée & de l'espérance d'une vie à venir. Les mêmes espérances sont supppsées & souvent exprimées avec force par d'autres Auteurs du Vieux Testament. Ils pensent comme Job, que le sépulcre n'est pas le dernier terme de la vie de l'homme; ils portent leurs desirs & leurs espérances au-delà. C'est ce que David exprime dans une priére dans laquelle il témoigne la confiance qu'il a en la bonté de Dieu. *Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi; puisqu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé. C'est pourquoi mon cœur s'est réjouï, & ma langue chante de joie; aussi ma chair habitera en assurance. Car tu n'abandonneras point mon ame dans le sépulcre, & tu ne permettras point que ton bien-aimé sente la corruption. Tu me feras connoî-*

(*a*) Genes. XLVII. 9. (*b*) Ps. XXXIX. 13. I. Chron. Chap. XXIX. 15, &c.

tre le chemin de la vie ; ta face est un rassasiement de joie : il y a des plaisirs à ta droite pour jamais (a).

Cette confiance du fidéle exprimée dans ces paroles avec tant de beauté, & dans lesquelles il parle de la vie qui est au-delà du tombeau & même de l'éternité de la maniére la plus précise, est représentée par Salomon comme le sentiment qui anime le juste pendant toute sa vie. *Le méchant*, dit-il, *est le jouet de sa malice ; mais la confiance accompagne le juste dans les bras de la mort (b). L'homme vertueux s'éleve vers le séjour de la vie : chaque pas qu'il fait l'éloigne du goufre de la mort (c).*

Esaïe rempli de ces idées, les joint à celles des faveurs temporelles de l'Etre Suprême, & il s'élève des unes aux autres : c'est dans cet esprit qu'il s'écrie : *Ceux que tu avois fait mourir vivront ; mon corps mort se relevera (d).* Il exprime même, par ces paroles, l'idée de la résurrection du corps. C'est ce que David a fait aussi dans les paroles que nous venons de citer. C'est la même idée qui est présentée dans le livre de Daniel, & même avec plus d'étendue. *Et plusieurs de ceux qui dorment dans la poussiére de la Terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, & les autres pour des opprobres & une infamie éternelle (e).*

Ces idées étoient généralement répandues parmi les Juifs. Il s'éleva seulement entr'eux une secte qui nioit la résurrection (*f*).

[a] Ps. XVI. 8-11. [b] Prov. XIV. 32. [c] XV. 24. [d] Esaïe XXVI. 19. [e] Dan. XII. 2. [f] Les Saducéens.

Les Juifs étoient donc aussi à cet égard beaucoup plus instruits que les Payens, & même que les meilleurs Philosophes de l'antiquité. Ils étoient aussi plus qu'eux remplis de l'espérance qu'ils recevroient un jour des lumiéres supérieures à celles qu'ils possédoient. C'est du Messie, annoncé si précisément par les Prophètes, que les Juifs attendoient ces grandes lumiéres; c'est de lui que les auroient attendues les plus sages d'entre les Philosophes, s'ils avoient été, comme les Juifs, à portée d'être instruits par les Prophètes. C'est à son école qu'ils se feroient enfin rendus, pour ne la quitter jamais; c'est à cette école qu'ils auroient renvoyé, non quelques disciples, mais tous les hommes. Ils auroient passé leurs jours fixés sur l'Evangile. Ils auroient reconnu les mêmes lumiéres dans les livres du Vieux & dans ceux du Nouveau Testament. Ils n'en auroient plus cherché d'autres, & ils auroient dit à Jésus-Christ, *à qui irons-nous, Seigneur, tu as les paroles de la vie éternelle?*

Et qui peut mieux que nous, mes chers Enfans, lui adresser ces sentimens? Qui peut mieux que nous juger de la beauté, de la perfection des Instructions de ce divin Maître? Nous qui, depuis notre enfance, avons le bonheur d'entendre ses leçons; nous, qui pouvons juger des heureux effets qu'elles ont produit sur les hommes; nous, qui devons sentir combien seroient heureux les effets qu'elles produiroient encore, si tous les hommes vouloient les écouter & les suivre.

Nous sommes, vous le voyez, mes Enfans, toujours ramenés à Jésus - Christ comme au centre de la vraie lumiére. Nous apprenons par toutes les recherches que nous avons faites, que c'est lui qui *est la vérité & la vie* (*a*). Fixons - nous donc pour toujours dans l'école de ce divin Maître. Donnons toute notre attention à ses Leçons. Nous les avons déja entendues. Nous en connoissons la beauté & l'utilité. Déja la vie & l'immortalité, mises en évidence par l'Evangile, ont fait l'objet de notre plus grande attention & de notre plus grande joie. Mais c'est à présent que vous devez redoubler vos soins & vos efforts, pour bien connoître votre Maître & votre Sauveur; pour vous remplir l'esprit de ses préceptes; pour former votre cœur sur ses sentimens, & pour avoir sans cesse son exemple devant les yeux.

Vous avez commencé à connoître l'Etre Suprême par la contemplation des Ouvrages de la Nature. Ce sont ces beaux objets qui ont servi d'abord à captiver votre attention, à former votre esprit & votre goût, & à vous remplir des idées & des sentimens qui pouvoient éclairer & diriger le désir que vous aviez de la félicité. Il est tems de joindre à cette contemplation, que vous ne devez jamais perdre de vue, celle du grand Ouvrage de grace & de miséricorde; qui étend les idées que nous avons acquises de l'Etre Suprême; qui élève

(*a*) Jean XIV. 6.

les ames à de plus grandes espérances, & qui remplit les cœurs des sentimens les plus beaux, les plus nobles, les plus utiles : des sentimens de bonté, de charité, de douceur, par lesquels l'homme peut se rapprocher de la Divinité ; par lesquels l'homme contribue au bonheur de ses semblables & au sien propre ; par lesquels il se prépare à la jouissance de la félicité qui l'attend dans le Ciel, si par ces vertus, il se rend propre à vivre dans un lieu & dans une Société, où l'Etre Suprême doit se manifester d'une maniére plus particuliére, & faire éprouver des biens qui ne peuvent être goûtés que par des cœurs exercés à la bonté, que par des cœurs qui aiment ce qu'Il aime.

Fin du Tome premier.

596517


Digitized by Google







Digitized by Google